

LiRE magazine littéraire

**RENTRÉE
LITTÉRAIRE**

**16 EXTRAITS
DES ROMANS
LES PLUS
ATTENDUS**

SPÉCIAL VACANCES

70 LIVRES DE L'ÉTÉ POUR TOUS LES GOÛTS!

**Romans, biographies, essais,
histoire, polars, poches...**

N° 520-521/1 juillet-Août 2023 / www.lire.fr

Numéro double

L 19817 - 520 - F : 8,90 € - RD



ÉCRIVAINS

**Les secrets de leurs
pseudonymes**

RTL

PARTIR en LIVRE

LA LIBERTÉ !



du 22 Juin
au 23 Juillet
2023

WWW.PARTIR-EN-LIVRE.FR



Mr Ton - Diane Le Feyer

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

CNL



Le Point

JeuneSérie

Je Bouquine

LIRE

magcmaman

CitizenKid

MANGA-NEWS

ZOO

culture

okoo

france.tv



FONDATION
VINCI



Up

DUPUIS

GALLIMARD
JEUNESSE

l'école des loisirs

Flammarion
jeunesse

pass culture



UNAT

les français

la charte

BnF Bibliothèque nationale de France

Sne

SLF

SGDL

Fili

eurekoi

NABOOK

80

SOMMAIRE

6
LE GRAND
ENTRETIEN
GIULIANO
DA EMPOLI/
MARC DUGAIN



36
L'UNIVERS
D'UN ÉCRIVAIN
ALAIN
BARATON



40
LE DOSSIER
LES ÉCRIVAINS
ET LEURS
PSEUDONYMES



52
LE PORTRAIT
SONJA
DELZONGLE



4	L'ÉDITO Baptiste Liger
6	LE GRAND ENTRETIEN Giuliano da Empoli et Marc Dugain
13	L'ACTUALITÉ
36	L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Alain Baraton
40	LE DOSSIER Les écrivains et leurs pseudonymes
52	LE PORTRAIT Sonja Delzongle
56	L'ENQUÊTE Développement personnel: autopsie d'un succès
63	LE CAHIER CRITIQUE 64 • Littérature française 68 • Romance/Science-fiction 70 • Littérature étrangère 75 • Polars 76 • Bande dessinée/Jeunesse 78 • Classiques/Études littéraires/Poésie 80 • Essais/Documents
86	LA LANGUE FRANÇAISE
97	LES EXTRAITS 98 • <i>Psychopompe</i> d'Amélie Nothomb 100 • <i>L'Enragé</i> de Sorj Chalandon 104 • <i>Goldman</i> d'Ivan Jablonka 108 • <i>Le Château des Rentiers</i> d'Agnès Desarthe 111 • Les livres de la rentrée littéraire
114	LES LIVRES DE MA VIE Lorànt Deutsch
31	LA CHRONIQUE DE Sophie Péters Bibliothèque
39	Stéphanie Hochet Au café littéraire
62	Bernard Quiriny Le cabinet de curiosités
85	Pascal Ory Mot de tête
96	Éric-Emmanuel Schmitt L'atelier d'écriture



ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR
TOUTES NOS OFFRES !

COUVERTURE: SAM WARD

Ce numéro comporte deux cahiers: 1^{er} cahier « Les livres de l'été », 2^e cahier « Spécial Jeux ».
Il compte également un encart First Voyage ainsi que deux encarts Lire Magazine littéraire présents
sur l'ensemble des abonnés France.

Société éditrice

EMC2 SAS au capital de 325 000 euros

Siège social

43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.

Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil

Président/Directeur de la publication

Jean-Jacques Augier

Directeur général

Stéphane Chabenat

Adjointe

Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction

Baptiste Liger

Rédacteur en chef

Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette

Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction

Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie

Janick Blanchard/Cyrille Derouineau

Chroniqueurs

Stéphanie Hochet, Pascal Ory, Sophie Péters,
Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro

Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll,
Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet,
Olivier Cariguel, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin,
Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-
Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure,
Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Emmanuel Hecht, Marie Jouvain,
Louis-Henri de La Rochefoucauld, Éric Libiot, Marilyn Maeso,
Aurélien Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean
Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques
Perry-Salkow, Dominique Poncet, Christophe Rioux, Juliette
Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine.

Publicité littéraire, partenariats et développement

Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23

Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77

publicite@lire.fr

Photogravure/Impression

Maury Imprimeur S.A. Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.

Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.

N° Commission paritaire : 0625 K 85621.

Dépôt légal : mois en cours.

ISSN n° 2728-6762.

Second Class Postage Paid

At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire

Mediaoabs : 01 44 88 97 79

Directrice générale : Corinne Rougé

Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41

Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements Lire Magazine littéraire

20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.

Boutique abonnement

https://abonnements.lire.fr

Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86

Tarif d'abonnement

1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER



Un peu de psychanalyse de bazar ne faisant jamais de mal, on peut avancer qu'il y a parfois une part de « non » dans le « nom ». La présente homophonie peut en effet révéler une part de refus de son identité, à laquelle se substitue une nouvelle dénomination. Ainsi, de nombreux écrivains ont choisi, pour tout ou partie de leur œuvre, un pseudonyme (voire plusieurs), comme s'il devait y avoir une distance entre leurs livres et leur vie. Mais pas seulement : choix de diversifier les pans d'un même travail, nom qui ne plaît pas, volonté de ne pas être connu, souhait de rendre hommage à quelqu'un, de prendre un autre sexe, une autre origine, envie toute bête de s'amuser, etc. Les cas s'avèrent multiples, comme l'illustre le dossier principal de ce numéro estival de *Lire Magazine littéraire* consacré aux pseudonymes d'écrivains. Qui ont chacun une raison d'être, une histoire (parfois très étonnante). Au-delà des exemples connus de tous (Jean-Baptiste Poquelin dit Molière, Louis-Ferdinand Céline né Destouches...), amusez-vous ici à retrouver qui sont Marguerite de Crayencour, Éric Arthur Blair, Aurore Dupin, Michel Thomas, Mary Ann Evans... Cette édition vous proposera aussi une rencontre exclusive entre deux auteurs ayant marqué ces derniers mois, avec un roman collant, par les hasards de l'actualité (quoique...), aux réalités géopolitiques du moment. Marc Dugain (*Tsunami*) et Giuliano da Empoli (*Le Mage du Kremlin*) ont ainsi accepté de se croiser, l'espace d'une matinée, et d'échanger sur la capacité de la fiction à dire, parfois mieux que l'essai, la réalité du monde d'aujourd'hui et des arcanes du pouvoir. Enfin, outre une sélection de livres pour votre été et un cahier de jeux, il nous semblait judicieux, comme de tradition, de vous offrir une sélection en avant-première d'extraits d'ouvrages très attendus de la rentrée (dans nos pages ou grâce aux flashcodes). Parmi ceux-ci, citons *Psychopompe* d'Amélie Nothomb, *L'Enragé* de Sorj Chalandon, *Le Château des Rentiers* d'Agnès Desarthe et l'essai biographique événement d'Ivan Jablonka sur Jean-Jacques Goldman – un texte qui est non seulement un retour sur la vie du chanteur, mais aussi une étude sur l'évolution de la France, une réflexion sociophilosophique et un autoportrait de son auteur. Preuve que, décidément, avec ou sans pseudonyme, je est un autre (ou l'inverse)... ■

Lire Magazine littéraire sur iPad !

Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne : lire.fr/pages/liseuse.

L'application Lire Magazine littéraire est disponible sur l'App Store et sur Play Store.

Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?

- Par voie postale :
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- Par courrier électronique :
redaction@lire.fr
- Sur la page Facebook du magazine :
www.facebook.com/LireMagazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML



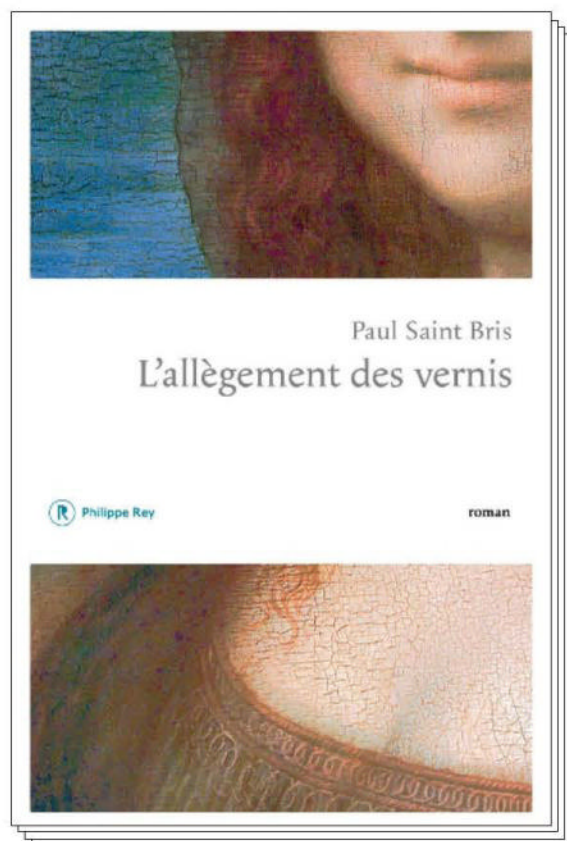
Audience mesurée par
AUDIPRESSE



15^e Prix Orange du Livre

4^e Prix Orange de la BD

Deux prix décernés par des jurys d'auteurs, de libraires et de lecteurs



**Bravo à Paul Saint Bris et à Yann Damezin,
lauréats 2023**

**La Fondation Orange soutient et accompagne
les nouveaux talents de la littérature et de la bande dessinée.**



**Vous aimez la lecture ?
Partagez votre passion
sur lecteurs.com**

Fondation





Giuliano da Empoli et
Marc Dugain, au restaurant
La Rotonde à Paris.

GIULIANO DA EMPOLI MARC DUGAIN

« *La fiction permet de combler les blancs de l'Histoire* »

En chaque lecteur, il y a un Jacques Dutronc qui s'ignore – chantant « *On nous cache tout, on nous dit rien* ». En effet, si l'on dévore des fictions, c'est parfois pour combler les non-dits de l'Histoire, les silences ou ellipses de l'actualité. Et s'il y a bien un domaine qui fait travailler notre imaginaire, c'est celui de la scène politique – ne parle-t-on pas des « coulisses du pouvoir » ? Quel que soit le régime, les écrivains ont ainsi volontiers laissé divaguer leur plume, en mêlant connaissance bien réelle aux airs de révélation et liberté de création – comme si le filtre de la fiction permettait de proposer une réalité, même indirecte. C'est ainsi que, dans la lignée par exemple d'un Alexandre Dumas, bien des romanciers ont signé des œuvres dépeignant les ors et règles du pouvoir. À la grande joie du public encore aujourd'hui – même si celui-ci croule pourtant sous une débauche d'informations. Preuve en est l'engouement en librairies pour deux romans parus à un an d'écart (et déjà chroniqués dans nos pages), relevant de cette démarche. D'un côté, *Le Mage du Kremlin* de l'Italo-Suisse Giuliano da Empoli s'attache à un conseiller (très) atypique et influent de Poutine (inspiré par l'éminence grise du régime russe Vladislav Sourkov) ; de l'autre, *Tsunami* de Marc Dugain nous met dans la peau d'un jeune président de la République, ayant fait fortune grâce à une start-up, qui se retrouve,

entre autres tracas (personnels, économiques, environnementaux...), face à une gronde sociale montante. Contexte oblige, difficile de ne pas songer à la guerre en Ukraine et aux diverses manifestations contre la réforme des retraites... Fait rare, *Lire Magazine littéraire* a donc proposé, dans le cadre de son grand entretien mensuel,

de réunir ces deux plumes qui s'apprécient, mais ne s'étaient jamais rencontrées. Et force est de constater que le proche de Matteo Renzi, devenu lauréat du grand prix du roman de l'Académie française, et l'écrivain-cinéaste français connu pour *La Chambre des officiers* et *La Malédiction d'Edgar*

avaient des choses à se dire en ce matin de juin, à la célèbre brasserie La Rotonde. N'y cherchez pas un quelconque message symbolique, mais plutôt une affaire de clin d'œil ludique (et de qualité du café servi !).

...

**SI UN DOMAINE
FAIT TRAVAILLER
NOTRE IMAGINAIRE,
C'EST CELUI DE LA
SCÈNE POLITIQUE**



TSUNAMI
MARC DUGAIN
272 P., ALBIN MICHEL,
21,90 €

LE MAGE DU KREMLIN
GIULIANO DA EMPOLI
288 P., GALLIMARD, 20 €.
(À lire aussi l'essai
Les Ingénieurs du chaos,
Folio actuel)

BIO-BIBLIOGRAPHIES



GIULIANO DA EMPOLI

Fils d'un grand économiste italien, Giuliano da Empoli naît à Neuilly-sur-Seine en 1973 et passe sa jeunesse entre la France, la Belgique et l'Italie. Diplômé en droit et en sciences politiques, ce spécialiste des questions culturelles devient conseiller du président du Conseil italien Matteo Renzi et, en 2016, fonde un think tank, Volta. Chroniqueur dans de nombreux journaux et auteurs de différents essais (dont *Les Ingénieurs du chaos*, paru en France en 2019), il publie en avril 2022 *Le Mage du Kremlin* qui connaît un succès immédiat en librairies et, six mois plus tard, reçoit le grand prix du roman de l'Académie française.



MARC DUGAIN

Né en 1957 au Sénégal, Marc Dugain fait des études de sciences politiques et de comptabilité. Créateur de plusieurs compagnies aériennes, il se met à l'écriture et signe un premier roman autour des gueules cassées de 14-18, *La Chambre des officiers*, qui connaît un grand succès. Suivront des romans comme *La Malédiction d'Edgar*, *Une exécution ordinaire* (grand prix RTL-Lire 2007), *Avenue des géants* ou *Ils vont tuer Robert Kennedy*. Il travaille aujourd'hui également dans le cinéma et on lui doit notamment en tant que réalisateur les adaptations de *L'Échange des princesses* de Chantal Thomas, ou d'*Eugénie Grandet* de Balzac.

Le grand public vous a plébiscités pour vos romans qui nous font entrer dans les coulisses du pouvoir – avec, d'un côté, *La Malédiction*

d'Edgar, *Une exécution ordinaire* ou *Tsunami* [Marc Dugain], de l'autre *Le Mage du Kremlin* [Giuliano da Empoli]. Avez-vous l'impression d'être, selon l'expression consacrée, des « romanciers politiques » ?

Marc Dugain. Politique... Oui, d'une certaine façon ! J'ai beaucoup de respect pour l'autofiction – en ce moment, je lis Karl Ove Knausgaard, j'adore ses ouvrages, même si je suis incapable de faire la même chose –, mais ce que Giuliano et moi faisons est assez particulier. Il me semble même que c'est un peu l'essence de la littérature, à savoir un mélange accepté et raisonné entre la fiction et le réel. Dans nos livres respectifs, on revisite la narration du pouvoir, qui a lui-même sa propre narration, son propre récit. À nous de trouver d'autres angles, d'autres approches, en nous servant de la fiction pour rendre les choses réelles. J'ai énormément aimé le livre de Giuliano, parce que c'est tout ce que j'aime en littérature. *Le Mage du Kremlin* est très bien écrit et évoque quelque chose qui me parle car j'ai aussi ce tropisme russe : je me suis rendu en Russie, j'ai même écrit un livre qui se passe là-bas. Malheureusement, aujourd'hui, il m'est interdit d'y aller, mais on va peut-être en reparler...

Giuliano da Empoli. Le roman politique a aussi un côté autofictionnel pour moi, car ce thème du pouvoir traverse ma vie, celle de ma famille, depuis mon enfance...

M.D. J'ai tendance à croire que nous sommes davantage des écrivains du pouvoir que de la politique. Parce que le pouvoir est partout – dans le rapport hommes-femmes, au sein d'un groupe, etc. Dans un milieu où – disons-le – les gens se jaloussent un peu les uns les autres, j'étais ravi de l'immense succès du *Mage du Kremlin*. Comme je suis content de mon succès [rires]. Cela signifie que ce qu'on écrit a un écho incroyable alors que je pensais que c'en était fini de ce type de littérature... Cette lignée, dans laquelle nous nous ancrions, a donc toujours un public. En ce qui me concerne, *Tsunami* a immédiatement touché les lecteurs, parce que les gens, encore plus aujourd'hui, ont besoin de ce déchiffrement, de cette vision totalement subjective. Pour autant, je ne crois pas que Giuliano et moi soyons des

« gens de pouvoir », au sens où on l'entend généralement. On m'avait d'ailleurs proposé d'être ministre de la Culture à une époque, et j'avais répondu : « Pourquoi ? Vous voulez me tuer ? »

G.D.E. Je suis un lecteur de Marc Dugain depuis *La Malédiction d'Edgar* au moins, et je ne l'ai plus quitté depuis ce moment-là – jusqu'à *Tsunami* aujourd'hui. Je ne sais pas si j'ai tout lu, mais je pense que j'ai presque tout lu. Effectivement, il suffit de le lire et de me lire, moi, pour voir qu'il y a énormément de thèmes communs, et plus encore, une philosophie commune. J'ai écrit des essais, j'espérais un jour pouvoir en faire un roman, sans certitude. J'ai réussi à en écrire un, mais je ne suis pas certain de pouvoir me considérer romancier. Je sais que je peux écrire d'autres essais ; des romans, je n'en suis pas aussi sûr, mais je vais essayer !

M.D. C'est marrant, parce que je me pose exactement la même question par rapport aux essais ! J'en ai écrit deux, et je me demande si je vais en écrire d'autres. On a toujours ce sentiment d'imposture.

À un an d'intervalle – vos livres sont d'ailleurs tous deux sortis au mois d'avril –, *Le Mage du Kremlin* et *Tsunami* sont parus dans un contexte politique et faisaient écho à l'actualité avec, pour l'un, le début du conflit en Ukraine, pour l'autre, la mobilisation sociale contre la réforme des retraites. Ce paramètre temporel explique-t-il à lui seul l'engouement immédiat des lecteurs ?

G.D.E. C'est ce que disait Marc : on propose une porte d'entrée différente à une actualité très forte, provoquant beaucoup d'analyses diverses de la part des essayistes, des journalistes, des politiques... La fiction amène un biais différent, qui passe par une partie du cerveau différente, un autre point de vue. Quand on lit *Tsunami*, on est dans la tête du personnage du Président, qui fait face avec un certain cynisme, une certaine vision culturelle et politique. Cette approche plus latérale, par cet angle fictionnel, permet d'explorer des aspects du pouvoir qu'on exporte moins bien dans l'essai. Et qui n'arrivera pas forcément à saisir le côté fortement irrationnel du pouvoir. Le romancier montrera plus facilement l'ambiguïté, la contradiction – mais gare à ne pas tomber dans le manichéisme !

M.D. Oui, c'est tout à fait ça : si les gens se sont intéressés à nos livres, c'est parce que



Entre John Kennedy (à gauche) et Robert Kennedy (à droite), Edgar Hoover, directeur du FBI, inspirera à Marc Dugain le roman *La Malédiction d'Edgar*.

nous n'adhérons jamais à une idéologie, à un discours. C'est notre force. Pour mes essais, je travaille avec un ami journaliste extrêmement rigoureux – ce qui n'est pas mon cas dans cet exercice... Un essai se doit d'être documenté. D'ailleurs, ce que dit Giuliano est vrai : dès qu'on entre dans les cercles du pouvoir, on a l'impression d'être chez les dingues ! On est donc finalement plus psychiatre qu'essayiste... Pour écrire *Tsunami*, je suis allé plusieurs fois à l'Élysée et, quand j'en suis sorti, j'avais carrément les jetons ! À partir du moment où on a ce rapport au pouvoir, on ne peut adhérer à rien, sinon c'est cuit : ça devient de la propagande, du militantisme.

Quand on aborde de tels sujets dans le cadre de la fiction – et donc avec sa part d'imagination –, ne risque-t-on pas d'entretenir la paranoïa, voire de nourrir le complotisme ?

G.D.E. Pour ma part, j'ai juste essayé de raconter ce que j'ai compris du fonctionnement du pouvoir russe et du Kremlin. Ma responsabilité est, je crois, celle de m'approcher le plus possible de la réalité, simplement en étant honnête par rapport à moi-même. On m'a aussi dit : « Vous êtes entré dans sa tête », « Vous racontez tellement bien son point de vue »... Je considère que c'est une bonne chose. Cela signifie que j'ai raconté de manière crédible. Y a-t-il un risque ? Oui, évidemment. Il y

« Pour certains politiques aujourd'hui, le mensonge a autant de valeur que la vérité »

Marc Dugain

en a un pour l'écrivain, et pour le lecteur aussi. Mais c'est un peu pour s'exposer à ce risque-là que l'on écrit. Mon opinion est qu'en politique on a constamment tout un bouillon de choses diverses dans la tête. Vous avez des complots qui existent, mais vous avez aussi les hasards, la connerie, la passion, une forme de rationalité...

M.D. D'ailleurs, il y a deux pages du *Mage du Kremlin* qui devraient être lues dans toutes les écoles à ce sujet, vers la fin du livre, quand le personnage de Baranov évoque la société totalitaire et la manière dont elle est en train de se mettre en place. Ce passage synthétise tout ce que j'ai essayé d'écrire sur des centaines de pages ; Giuliano l'a fait en seulement deux [rires] ! Je me permets juste une petite parenthèse sur le complot. Bien sûr, sur

les réseaux sociaux, il y a des complotistes. Mais il faut voir également comment le pouvoir s'en sert, en faisant parfois passer l'esprit critique pour du complotisme. Je veux bien me faire abuser, mais il y a des limites ! Pour certains universitaires luttant contre ce phénomène, le simple fait de dire que l'assassinat de Kennedy est un complot relève du complotisme. Alors même que l'Histoire est là ! Je suis bien conscient qu'il y a des gens qui achètent mes livres pensant y trouver une vérité cachée. Et il faut bien sûr lutter contre le complotisme, mais comme il faut lutter contre la disparition de l'esprit critique et le non-ruissellement de la connaissance.

G.D.E. Oui, et l'un des autres avantages de la fiction, c'est qu'on va pouvoir croiser la réalité et des inventions surprenantes. C'est intéressant parce que cela pousse les limites de la réalité, en l'interprétant. Et si c'est fait, encore une fois, avec honnêteté – un tout petit peu de connaissances, aussi –, on peut élaborer des hypothèses, créer des possibles, élargir les perspectives. Et sans tomber dans le complotisme, qui n'a rien à voir !

M.D. C'est justement ce dosage entre fiction, autofiction et recherche documentaire qui a fait le succès de nos livres. C'est un dosage très particulier, qu'on peut nous reprocher parfois – et je peux le comprendre –, mais ça m'est complètement égal. Soudain, on peut se dire : « *Il me faut absolument un contact aux États-Unis sur ceci ou cela* » ou : « *Je dois absolument me rendre sur place* ». Puis, une semaine plus tard : « *Finalement, je n'en ai rien à faire, je peux inventer* » ! Et ça n'est en rien contradictoire avec ce que j'ai vérifié avant. C'est exactement là que réside la jubilation. Pour *La Malédiction d'Edgar*, j'ai passé quasiment six mois tout seul enfermé dans ma maison dans le Sud, avec des tonnes d'archives, des contacts au FBI, des documents classés... J'ai rameuté tous mes réseaux – au départ, je n'étais pas parti pour faire un livre sur Hoover, mais sur Robert Kennedy ! Mais quand on voit les documents du FBI qui ont été caviardés... Notre travail consiste à restaurer la vérité telle qu'elle est, et la fiction permet de combler les blancs de l'Histoire. On se donne donc le droit d'inventer, de mentir, et je n'ai aucun ●●●



« L'angle fictionnel permet d'explorer des aspects du pouvoir qu'on exporte moins bien dans l'essai »

Giuliano da Empoli

problème avec ça. Ils n'ont qu'à arrêter de laisser des blancs dans leurs archives [rires]!

Giuliano, vous aussi vous comblez les trous dans l'Histoire ?

G.D.E. Oui, et c'est une sensation complètement nouvelle pour moi qui, jusqu'alors, n'avais signé que des essais. L'écriture de romans est plus difficile pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude. Pour les essais, on fait des recherches, on parle beaucoup avec les gens, on lit énormément, on voyage, on recoupe des sources... Pour la fiction, il y a un moment où l'on doit se lancer, qui s'accompagne d'un grand vertige. Ça me fait encore quelque chose, quand j'y pense.

J'ai toujours cette sensation, cette sorte d'euphorie dans la tête, qui me fait l'effet d'une drogue.

M.D. C'est pour ça que tu vas continuer à en écrire [rires]! Pour en revenir aux « blancs de l'Histoire », si l'on regarde le fonctionnement de l'Élysée depuis l'ère de Gaulle, les équipes de communication sont devenues, au fil du temps, de véritables empires au cœur du système, qui se demandent comment raconter l'Histoire. Comment éventuellement mentir, comment appuyer sur des choses, comment faire semblant – par exemple pour l'écologie. Aujourd'hui, c'est ça, la société. J'ai une amie qui a été nommée dans un grand groupe pour s'occuper d'écologie, et à qui

on a dit dès les premiers jours: « *Il faut qu'on appuie sur des politiques écologiques volontaires, et ta réussite dépendra du fait qu'on n'y changera rien.* » Elle est restée six mois, puis les a quittés. Mais voilà ce à quoi nous sommes confrontés. Pour certains politiques aujourd'hui, le mensonge a autant de valeur que la vérité. C'est ce qu'a d'ailleurs clairement décrété Trump. Et c'est ce que Poutine savait. Giuliano en parle très bien dans *Le Mage du Kremlin*. Le mensonge fait partie de la culture du pouvoir russe. Maintenant, quand on demande à un politique s'il a menti, il répond que oui, mais il n'y aura généralement aucune conséquence juridique ou pénale. Le mensonge est partout, on ment de façon totalement décomplexée.

G.D.E. Les réseaux sociaux y sont pour beaucoup, aussi, dans cette équivalence – et certains ne voient pas la différence entre, mettons, Facebook, un moteur de recherche et les vrais médias – avec toutes les difficultés qu'ils connaissent. Malgré tout, un mensonge, ça n'est pas la même chose que la vérité. Il y a, qu'on le veuille ou non, une grille, un ensemble de valeurs, une éthique. Un mensonge a toutefois pour certains exactement la même valeur que la vérité, parce que ce n'est pas là que se situe le jugement. Le jugement est lié avant tout à la rivalité, à l'engagement. Et rien qu'à cela. Cette attitude n'est pas réservée à l'extrême droite ou à Trump, loin de là. Le peuple ne juge pas, c'est-à-dire qu'il juge sur la base de l'engagement que cela produit. Le quantitatif prend la place du qualitatif. L'équivalence entre mensonge et vérité, c'est juste la transposition en politique de la logique, de l'écosystème des nouveaux médias. Et c'est ça aujourd'hui qui structure de plus en plus la sphère publique.

Marc, il y a quelques instants, vous parliez du rôle des communicants qui racontent des histoires, d'une certaine manière comme le romancier. Dans la lignée de Dumas, qui inscrivait ses feuilletons dans un cadre historique et politique bien déterminé, vos livres collent à l'époque et tiennent en haleine. Avez-vous le sentiment d'appartenir à cette école littéraire, assumant un certain plaisir à en donner aux lecteurs ?

G.D.E. Eh bien, ça fait partie du métier! En ce qui me concerne, le travail de romancier consiste aussi à donner une cohérence narrative à quelque chose qui n'en a pas forcément. À mon avis, l'une des raisons

des succès des romans politiques tient à la maîtrise d'une forme de récit qui peut évoluer par la suite. La mise en récit est elle-même un instrument politique qui s'est aujourd'hui développée de façon extraordinaire, même lorsqu'il s'agit de la critique du pouvoir. Dans les romans de Marc comme dans le mien, nous gardons toujours une certaine méfiance dans notre approche. Nous la transformons en récit. Elle constitue une sorte d'antidote, avec cette composante essentielle qui est celle, pour en revenir à Dumas, de la jouissance. On doit s'amuser et, si ça marche pour nous, ça vaut normalement aussi pour le lecteur. Qui n'aura pas la même approche qu'avec un essai géopolitique... La lecture d'un roman doit être un bon moment, c'est capital. Et, hors des livres, on ne parle pas suffisamment du rôle de la jouissance en politique ou dans les mouvements sociaux. Sans pour autant négliger des éléments très noirs, très extrêmes, bien sûr...

M.D. Je suis à cent pour cent d'accord avec l'analyse de Giuliano. Pour revenir à la question d'affiliation littéraire, oui, elle est évidente pour moi puisque j'ai commencé à lire avec Alexandre Dumas.

Et j'ai commencé à faire travailler mon imaginaire à partir de ses livres. C'est d'ailleurs grâce à lui que j'ai une passion pour le XVII^e siècle, éventuellement pour le XVIII^e. Mes films sont rattachés à cette époque-là, alors que ça n'a apparemment rien à voir avec ce que je fais en littérature.

Enfin, vous avez tous deux écrit sur la Russie et le pouvoir politique russe.

Est-ce que vous connaissez la manière dont vous êtes perçus là-bas ?

G.D.E. J'ai eu des retours très différents. C'est un peu l'une des particularités de la lecture de mon livre. Il a plu à des opposants très violents à Poutine, mais également à certains de ses sympathisants. Ils y ont vu la dimension, comment dire?, à la « Scarface », avec ce méchant très cynique et très mûr exerçant une sorte de fascination. Mais il y a eu évidemment des critiques très dures, et quelques retours aussi venus de l'intérieur... À vrai dire, je ne me risquerai pas à remettre les pieds en Russie. D'ailleurs *Le Mage du Kremlin* y a été traduit, mais pas officiellement; une traduction pirate du livre circule clandestinement, diffusée par l'opposition – ou ce

qu'il en reste. Je sais aussi que des articles de presse du régime ont informé qu'en France un ouvrage autour de Poutine se vendait très bien... En fin de compte, comme en France, on trouve des accueils contrastés de mon livre. Et c'est rassurant: cela prouve que *Le Mage du Kremlin* n'adhère à aucun point de vue ou thèse politique à défendre.

Pour vous, Marc, comme vous nous le disiez en préambule, vos rapports avec la Russie sont un peu compliqués...

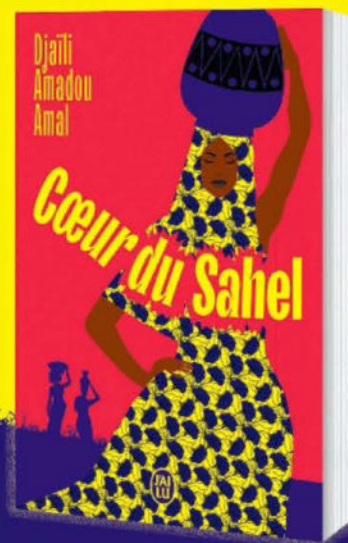
M.D. Oui, c'est clair: je suis interdit de territoire. Un éditeur voulait que j'aille à Moscou, et on a rapidement compris que ce n'était pas possible. Au-delà de mes livres, je pense que je suis répertorié comme ceux qui, dès le début des années 2000, ont beaucoup pesté sur Poutine dans la presse. J'avais ma vision du pouvoir poutinien, et c'est vrai que j'ai été très virulent dans mes articles. Vous comprenez donc pourquoi il ne m'est plus possible d'y retourner... ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

Photos: Éric Garault pour Lire Magazine littéraire

Laissez-vous emporter au cœur du Sahel
avec Djaili Amadou Amal.

PHOTOGRAPHIE © BRUNO FERT



En poche





Scannez ce QR code
pour profiter de cette
offre exceptionnelle

Abonnez-vous à **LIRE** magazine littéraire

EN CADEAU
SUR LA DALLE
Le nouveau roman de
FRED VARGAS

1 AN
49€
SEULEMENT

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire-Magazine Littéraire - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE
(10 numéros) + **Sur la dalle** pour 49€ seulement
au lieu de 102€

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur
<https://abonnements.lire.fr/>

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

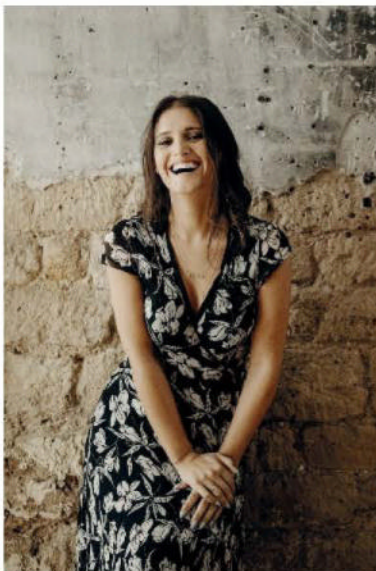
Ville :

E-mail :

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire-Magazine Littéraire - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

04141520

L'ACTUALITÉ



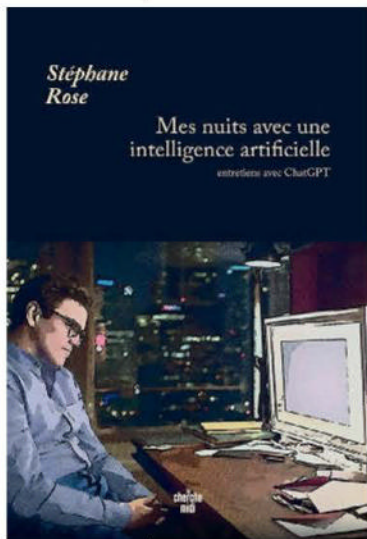
18

CAROLE JUGE-LLEWELLYN
C'EST QUI, LA PATRONNE ?



19

ON SE
CALME
ET **ON LIT**
**À SAINT-
TROPEZ**



21

BÊTISES AVEC
**INTELLIGENCE
ARTIFICIELLE**



22

THIERRY COPPÉE :
« IL Y A UNE
TRADITION ORALE
INHÉRENTE AUX
BLAGUES DE TOTO »

Un bonheur n'arrive jamais seul

Gilles Marchand vient de décrocher trois distinctions littéraires, dont le prestigieux prix des Libraires. Les planètes s'alignent enfin pour le talentueux auteur du *Soldat désaccordé*.



Au printemps, Gilles Marchand avait déjà vendu 10 000 exemplaires de son roman paru en août dernier, *Le Soldat désaccordé*, sorte de *Colonel Chabert* de la Première Guerre mondiale, qui a été porté par un excellent bouche-à-oreille. Marchand a franchi un nouveau palier au mois de mai, au cours duquel il a enchaîné les récompenses : le prix Eugène-Dabit, le prix Naissance d'une œuvre (doté de 20 000 euros, excusez du peu) et surtout le très prescripteur prix des Libraires, qui devrait lui permettre de multiplier par quatre ou cinq (voire plus) ses chiffres de ventes. En route vers la gloire ?

Joint par téléphone, Gilles Marchand, 47 ans, reste modeste : « Mon roman était sorti depuis neuf mois, c'était un moment où je ne m'attendais plus à être primé... Quand je voyais en plus la qualité des listes du prix Naissance d'une œuvre et de celui des Libraires, avec des gens comme Miguel Bonnefoy ou Laurine Roux, pour lesquels j'ai de l'admiration... Bref, je n'y croyais pas vraiment. C'est une grande joie d'être lauréat de ces prix qui se complètent merveilleusement. Et c'est un bonheur de partager ça avec David Meulemans et l'équipe d'Aux forges de Vulcain : c'est une maison d'édition indépendante, jeune et vertueuse. Quand on parle de surproduction, eux se démarquent

en ne sortant qu'une dizaine de titres par an. J'aime ces petites maisons, comme les éditions du Sonneur ou Le Tripode, qui publient peu mais se battent pour chaque titre. »

CHRONIQUER LE GRATIN POUR GAGNER SA CROÛTE

Du riche palmarès du prix des Libraires (qui date de 1955), Marchand retient *La Nuit des temps* de Barjavel, dévoré quand il était au collège. Parmi les vivants, il cite Cécile Coulon et Yannick Grannec. Par ailleurs, quand on lui demande de qui il se sent proche dans la scène actuelle, il dit apprécier Jérémy Fel, Erwan Lahrer et Gaëlle Nohant. Les salons du livre, dont Marchand est un habitué, ne nourrissent pas son homme. Pour gagner sa croûte, l'ancien étudiant en histoire a depuis plus de dix ans une étrange activité professionnelle : rédacteur au *Who's Who*. En quoi cela consiste-t-il ? En une veille de presse pour mettre à jour les différentes fiches, prendre en compte les décès, choisir quelles personnalités seront intronisées dans tel ou tel domaine... Si Balzac entendait faire concurrence à l'état civil, Marchand, lui, a pris en charge l'annuaire du gratin français. Y aura-t-il bientôt sa place ? Il en rit : « Ah ça, c'est la nouvelle blague de tous mes collègues ! J'essaie d'y faire entrer les écrivains que j'admire, et je ne crois pas m'admirer assez ! Mais pourquoi pas un jour... » Ces jours-ci, Marchand écrit de la poésie, et songe à son prochain roman, qu'on attend déjà. Le collaborateur du *Who's Who* n'est plus n'importe qui. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld



LE SOLDAT DÉSACCORDÉ
GILLES MARCHAND
208 P., AUX FORGES DE
VULCAIN, 18 €

L'été en livres avec **RTL**

Comme chaque année, la littérature est à l'honneur durant juillet et août sur la célèbre station.



La période estivale est l'une des plus propices à la lecture. Mais l'envie de lire passe aussi par l'évocation des ouvrages et par la parole laissée aux auteurs, notamment sur les ondes. Ainsi, comme à son habitude, RTL mettra les livres à l'honneur pendant juillet et août avec deux rendez-vous. Du lundi

au vendredi à 8 h 45, retrouvez Bernard Lehtu (*photo*) avec les sélections de *Laissez-vous tenter*. Et le dimanche, à 12 h 50, prenez la route avec les *Chemins d'écrivains* qui vous permettront de divaguer dans le vignoble bordelais avec Katherine Pancol (le 9/7), d'errer à Interlaken, en Suisse, en compagnie de Giuliano da Empoli (le 16/7), de fureter dans les Vosges accompagné par Agnès Ledig. Ou de plonger avec Adèle Bréau dans le centre des archives départementales d'Indre-et-Loire où sont conservés les enregistrements des émissions de sa grand-mère, une certaine Menie Grégoire (le 13/8)! ■ Baptiste Liger

La sélection de **RTL** et *Lire Magazine littéraire*

Établie par nos rédactions parmi les sorties littéraires du semestre, voici une petite sélection de treize ouvrages destinés à un large lectorat.

→ *Le Romantique*

William Boyd (Seuil)

→ *Crépuscule*

Philippe Claudel (Stock)

→ *Ici et seulement ici*

Christelle Dabos
(Gallimard Jeunesse)

→ *Tsunami*

Marc Dugain
(Albin Michel)

→ *Les Éclats*

Bret Easton Ellis
(Robert Laffont)

→ *Les Dangers de fumer au lit*

Mariana Enriquez
(Sous-sol)

→ *Deux innocents*

Alice Ferney (Actes Sud)

→ *Et c'est ainsi que nous vivrons*

Douglas Kennedy (Belfond)

→ *Le Silence et la Colère*

Pierre Lemaitre
(Calmann-Lévy)

→ *Les Deux Beune*

Pierre Michon (Verdier)

→ *Le Bureau*

d'éclaircissement

des destins

Gaëlle Nohant (Grasset)

→ *La Petite-fille*

Bernhard Schlink
(Gallimard)

→ *La Faille*

Franck Thilliez
(Fléuve Noir)

ALIBI

Un podcast. Un crime.
Elle connaît le tueur.

Conviction

Denise Mina,
la reine du polar écossais.

EN LIBRAIRIE

www.alibieditions.com



Lire le premier chapitre ►



« Notre orthographe est tout sauf claire et cohérente »

Membre du collectif Les Linguistes atterrées, qui publie *Le français va très bien, merci*, **Médéric Gasquet-Cyrus*** explique son rejet des normes et carcans dans lesquels certains voudraient confiner notre langue.



Dans votre manifeste, vous contestez la définition du français comme étant « la langue de Molière »...

Médéric Gasquet-Cyrus. Ce cliché paraît a priori bien bénin, mais a fini par cristalliser l'image d'un français éternellement mondain, raffiné, classique... Or, non seulement notre langue était très hétérogène à l'époque de Molière, mais elle a beaucoup changé depuis : essayez donc de lire ses pièces en version originale ! Cette périphrase renforce aussi l'idée qu'une langue serait forcément représentée par sa forme écrite « noble » qu'est sa littérature. Or, si le français s'est construit à travers elle, on ne saurait le limiter à ses usages littéraires, par ailleurs fort variés. Le français est la langue d'Hugo, de Tremblay, de Mabankou, etc., mais aussi celle familière, populaire et orale, de ses millions d'usagers dans le monde.

Vous vous insurgez contre les discours de décadence de notre langue et attaquez l'Académie française, qui en est la gardienne !

M.G.-C. Le dictionnaire de notre Académie avance trop lentement pour suivre les évolutions de la langue. « Cybercafé », « steak » ou « chocolatine » sont des mots inconnus de la 9^e édition, sur le point de s'achever ! Le dictionnaire est aussi réticent à admettre des mots anglais très courants. Or, rappelons que « spoiler » vient du vieux français « espoillier », et « budget » de « bougette » prononcé à l'anglaise. Le français ne saurait se mouler sur un fantasme de langue pure : il change selon les générations, les milieux sociaux, les régions et les langues avec lesquelles il entre en contact. Loin d'une idéalité, il est ce qui se parle et s'écrit concrètement au Québec, en Belgique, au Maghreb ou en Afrique subsaharienne, où

pourrait, prochainement, se concentrer son plus grand nombre de locuteurs.

Vous notez le caractère illogique de notre orthographe et son rôle de marqueur social. Et vous vous prononcez pour sa réforme radicale...

M.G.-C. Notre orthographe est tout sauf claire et cohérente. Pourquoi un *r* à « chariot » et deux à « charrette » ? Un *l* à « imbécile » mais deux pour « imbécillité » ? Quant à la règle de l'accord du participe passé avec « avoir », elle est l'invention isolée d'un poète du XVI^e siècle qui a pensé imiter en cela l'italien, alors qu'en italien elle n'a jamais pris ! On se trouve face à un choix décisif : sommes-nous au service de l'orthographe et de ses incongruités, ou bien celle-ci doit-elle servir à stabiliser la forme écrite de notre langue ? Adaptons-la donc à nos usages du XXI^e siècle. Le statu quo témoignerait d'un manque d'ambition terrifiant pour l'enseignement réel de notre langue.

À peine paru, votre « tract » est dans la liste des meilleures ventes...

M.G.-C. Ce succès nous ravit en ce qu'il donne raison à ceux qui refusent de se laisser enfermer dans une langue fantasmée ou artificielle. Réfléchir sur le français sans admiration béate ni nostalgie induite, mais avec un recul critique, est un premier pas vers une réappropriation par tous de notre langue. Il était temps ! ■

Propos recueillis par Patrice Bollon

* Également auteur de *En finir avec les idées fausses sur la langue française* (L'Atelier).



LE FRANÇAIS VA TRÈS BIEN, MERCI
LES LINGUISTES ATTERRÉES
64 P., GALLIMARD/TRACTS,
3,90 €

Dans la Toile du complotisme

Pionnier du « fact-checking » en France, Rudy Reichstadt revient sur les violentes attaques dont ses confrères et lui font l'objet, et nous parle de la rhétorique complotiste.

Calomnies, intimidations, menaces de mort voire agressions physiques bien réelles, tel est le quotidien des « fact-checkers », ces Sisyphe dont l'une des vocations est de détricoter les théories du complot faisant l'actualité. Ce n'est pas pour rien que, dans un premier essai paru en 2019, l'auteur comparait la critique du complotisme à un « sport de combat ». Dans ce second opus plus personnel, le directeur de Conspiracy Watch revient sur l'origine de son engagement, en 2001, après les attentats du 11-Septembre, puis sur la création de son site dont l'ambition est de « montrer d'où viennent ces théories du complot, par quels circuits elles



sont passées, les conséquences qu'elles ont eues et les bonnes raisons d'en douter ». Assez vite, les attaques fusent, suivies de premières menaces de mort. Mais en plus de décrire la violence des gourous d'Internet et de leurs ouailles, ce bref essai montre les nombreux ressorts de la rhétorique complotiste. Ainsi, le bon vieil inversement de la charge de la preuve, ou la technique consistant à submerger son contradicteur d'arguments qu'il n'aura pas le temps ni l'énergie de réfuter. Encore plus pervers, l'inversion accusatoire : accuser le contradicteur d'être le véritable propagateur de fausses informations. Travailler sur le complotisme, c'est « se voir transformé en support de fantasmes complotistes » souvent antisémites, dont voici un petit florilège : « Collabos de Rothschild » à « ne pas oublier la Libération », « officine du Mossad », « empoisonneur de puits », ou encore la plus récurrente accusation de « pédocriminalité élitiste ». Tout refus de répondre à ces calomnies se voyant transformé en aveu de culpabilité. Un harcèlement continu qui, Rudy Reichstadt le concède sobrement, n'est pas sans les atteindre, ses compagnons de lutte et lui. ■

Simon Bentolila

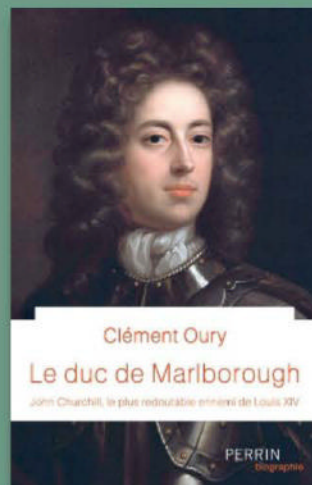


AU CŒUR DU COMLOT
RUDY REICHSTADT
120 P., GRASSET, 15 €

PRIX CHÂTEAU DE VERSAILLES DU LIVRE D'HISTOIRE

Sixième édition

LAURÉAT 2023



LE DUC DE MARLBOROUGH
John Churchill, le plus redoutable ennemi de Louis XIV
de Clément Oury - Éditions Perrin biographie

John Churchill, duc de Marlborough (1650-1722), est considéré comme l'un des plus grands généraux de l'histoire britannique. Tour à tour commandant d'armée, diplomate et homme politique, cet Anglais fut l'adversaire le plus dangereux d'un Louis XIV vieillissant. Sa légende noire en fait un homme avide de pouvoir et d'argent, ne reculant devant aucune trahison. Mais John a aussi de nombreux admirateurs, et d'abord son biographe et plus célèbre descendant, Winston Churchill.

Parcours sans fard

Avec sa start-up verte et transparente, Carole Juge-Llewellyn s'est fait une place de choix dans l'univers de la French Tech. Ambassadrice de l'entrepreneuriat au féminin, cette spécialiste de littérature américaine raconte dans un livre le chemin parcouru.

Autant partager notre interrogation avec la principale intéressée. On a donc posé la question à Carole Juge-Llewellyn : quel adjectif pour la qualifier si l'on veut éviter « inspirante », « atypique » ou « puissante » ? « *Hybride ou un adjectif signifiant : qui amène de l'espoir.* » La jeune quadra, entrepreneure à succès, vient de sortir un livre, *Boss Mama*. Ce n'est pas son premier, elle a déjà publié un roman, a écrit un scénario à 14 ans et garde toujours des idées allongées sur le papier dans un tiroir...

Très présente sur les réseaux sociaux et les médias, elle est l'un des visages de la French Tech. On aurait pu parler de son entreprise, Joone, marque de produit pour maman et bébé, respectueuse de l'environnement, mais on a finalement surtout échangé sur ce qui fait avancer cette très jolie fille, assurément très intelligente et touchante. Elle assume avoir de la tendresse pour... Emily Ratajkowski. « *Je suis fière de le dire : une femme sympa aussi belle qui accomplit autant de choses, on a plus facilement envie de la critiquer que de se dire : quel modèle ! Et pourtant, quel modèle !* » Carole Juge-Llewellyn a des points communs avec l'égérie L'Oréal. D'abord, ou plutôt enfin, elle assume d'être une jolie fille. Quand elle va sur le plateau de BFMTV, elle enfle une robe, un peu comme, comédienne, elle revêtait un costume... Ferait-elle beaucoup (trop ?) de représentation ? « *On ne questionne pas*



la compétence opérationnelle d'un homme qui ferait aussi de la com, répond-elle. *Au contraire je passe tout mon temps ici [dans ses bureaux du 9^e arrondissement de Paris], je suis plutôt très dévouée et je donne beaucoup à ma boîte, à mes équipes.* » En aucun cas, elle ne souhaite « être le gourou des femmes qui veulent changer de vie », elle veut être utile. Elle pense que, chez les personnes qui ont vécu des choses difficiles, il y a une profondeur. Elle l'a.

LA FORCE DE LA FRAGILITÉ

L'agression sexuelle qu'elle a subie à 12 ans a entraîné dépression et anorexie. Adolescente, elle ne peut sortir seule dans la rue le jour. Elle part pourtant aux États-Unis pour ses études à 20 ans. Trouver de la lumière partout ; c'est, selon elle, le pouvoir de l'art. « *J'ai fait ma thèse sur Cormac McCarthy, on dit qu'il est sombre ; moi, je trouve ses écrits poétiques.* » L'entrepreneuriat n'était pas son rêve d'enfance, elle a été professeure, comédienne avant de se lancer une première fois. Un échec. Endettée, seule, dans son studio, elle se souvient de soirées difficiles avant de monter Joone. Chez elle, la fragilité le dispute à une force incommensurable. Toujours sur une ligne de crête, avec une

énergie qui pousse inlassablement à avancer. L'énergie, c'est son fils, son entreprise, mais aussi les animaux qu'elle adore et... Dieu. Elle porte une croix autour du cou. « *Je ne l'enlève jamais ! Si j'y suis obligée, je me dessine une croix quelque part sur le corps.* » La jeune femme tient aux symboles. « *C'est un héritage du traumatisme de mon enfance, j'éprouve une certaine méfiance pour l'humain alors que les animaux ne m'ont jamais déçue. Pour la même raison, je suis également très croyante, Dieu m'apporte une confiance absolue jamais dégradée.* » « *Utile* », « *sacrificielle* », « *messianique* », reviennent souvent dans sa bouche. Il ne faut pas se fier aux photos de Carole Juge-Llewellyn en robe longue à Cannes, ce n'est que le pare-feu de la profondeur... ■

Aurélien Marcireau



BOSS MAMA. LES CLÉS POUR RÉUSSIR PAR L'ENTREPRENEURIE LA PLUS ATYPIQUE DE LA FRENCH TECH
CAROLE JUGE-LLEWELLYN
216 P., PRISMA, 17,95 €

Les gens d'âme à Saint-Tropez

Unique librairie de la célèbre cité du Var, **Scarlett*** perpétue un lien historique entre ce lieu huppé et la littérature, sous la forme d'un concept store. Où le livre demeure la véritable star.

« La fille de la mer » : ainsi Maupassant nomme-t-il la cité du Bailli où il amarre, le 12 avril 1888, son yacht personnel, le *Bel-Ami*. « On y sent la pêche et le goudron qui flambe, la saumure et la coque des barques », écrit-il dans *Sur l'eau*, récit de sa croisière le long de la Côte d'Azur. Comment se douter alors que ce paisible village de pêcheurs allait bientôt accueillir le Tout-Paris, que Colette y adopterait la maison de la Treille Muscate, que Paul Éluard, Boris Vian, Picasso et Dora Maar, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir y prendraient leurs quartiers d'été, que Françoise Sagan y débarquerait au volant de sa Jaguar décapotable pour retrouver sa bande et vivre, selon leur devise, « *de soleil, de vitesse, de fête et d'humour* ».

En 2019, la cité balnéaire perdait son unique librairie, la Librairie de Saint-Tropez, quatre ans après son ouverture. Comme elle semble alors lointaine, l'affinité entre la belle insouciance et Saint-Germain-des-Prés ! Si l'argent ne manque pas à Saint-Tropez, la vente de livres ne semble pas permettre d'y faire recette. Dans son album paru en 1968, Sempé grimaçait son microcosme sous la forme d'une foule s'ennuyant à la terrasse de Sénèque, lunettes noires sur le nez mais pas un livre entre les mains... Qu'à cela ne tienne. En juin 2020, l'architecte d'intérieur Astrid Maillet-Contoz ouvre, en pleine pandémie de Covid-19, une librairie-concept store à quelques pas

d'une boutique Hermès et d'une agence de location de yachts. Trait d'union entre Megève, où cette passionnée d'art est née, et Saint-Tropez, la librairie Scarlett allie le livre au bel objet, les étagères bigarrées au mobilier contemporain. En 2003, Astrid Maillet-Contoz

avait créé une première boutique sur la place centrale du village de montagnes, puis l'avait fait agrandir en 2012 pour y adjoindre une librairie, un format ensuite décliné sur des rives de la Méditerranée fréquentées par une même clientèle.

Au-delà de sa devanture et de ses façades blanches, couleur des nuits tropéziennes, Scarlett propose des livres et du design, des classiques de la littérature et des beaux livres dont certains arborent un autocollant signalant les coups de cœur des libraires. Malgré son nom de star de cinéma, Scarlett a tout du charme et des services d'une librairie classique, émaillée d'objets et de pièces de design. La monographie *Saint-Tropez Soleil* rédigée par Simon Liberati aux éditions Assouline côtoie les ouvrages de la très chic « Impossible Collection » de la même maison, les marins en couverture de livres sur la mer font de l'œil à Brigitte Bardot, l'icône ayant permis à Saint-Tropez de devenir un mythe terrestre. Grâce au livre de Michel Goujon, *L'autre Saint-Tropez* (Michel Lafon), il est néanmoins possible de dépasser l'image bling-bling accolée à la ville pour découvrir le véritable esprit des lieux, celui qui hante le cimetière marin, le massif des Maures et les 50 mètres carrés de cet établissement où repaître sa curiosité. ■

Laëtitia Favro

* Librairie Scarlett, 14 rue Henri-Seillon, 83990 Saint-Tropez. Ouverte tous les jours sauf le mercredi.

EN QUELQUES CHIFFRES...

- 2020 Année de création
- 50 Superficie en mètres carrés
- 83990 Code postal de Saint-Tropez



Fantaisie et liberté à tout prix

Le prix des Deux Magots, l'une des plus anciennes distinctions littéraires françaises, fête ses 90 ans. À l'écart du tumulte des cinq grands qui concentrent chaque automne l'attention médiatique, il a tracé son sillon en toute indépendance.

Fondé en 1933 à l'insu du propriétaire des lieux, Augustin Boulay, le prix des Deux Magots est né dans cet établissement à l'adresse iconique : place Saint-Germain-des-Prés¹. Apollinaire y rédigea une lettre d'amour patriotique, tous les matins Jean Giraudoux y grignotait des brioches réputées les meilleures de Paris, des surréalistes y avaient fomenté le pamphlet « Un cadavre » dirigé contre André Breton. Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Ernest Hemingway comptèrent parmi les clients de renom. Longue est la liste.

Attablés le 7 décembre 1933, treize littérateurs artistes attendaient le nom du lauréat du Goncourt. Après les secousses de l'affaire Céline l'année précédente, les jurés avaient le souci de redorer son blason. Le prix fut attribué à *La Condition humaine* d'André Malraux, auteur « consensuel ». L'annonce provoqua un coup de sang dans la bande d'amis. Enrôlés par Henri Philippon, animateur de la revue *La Courte Paille*, le dramaturge Roger Vitrac et Charles Martyne, bibliothécaire à l'École des beaux-arts, tous se cotisent immédiatement et inventent le prix des Deux Magots, doté « de 1 300 francs, décerné par 13 personnes au roman 13 amusant de Raymond Queneau *Le Chiendent* », paru aux éditions de la NRF qui rédigea cette publicité pré-oulipienne !

La fantaisie, l'humour et une liberté de choix totale sont les vertus cardinales et



immuables du prix, dues notamment à l'influence de certains jurés de la première heure issus du surréalisme. Cet esprit a continué de souffler sous l'ère de trois (seulement !) présidences successives : Henri Philippon, Jean-Paul Caracalla et aujourd'hui Étienne de Montety, écrivain, directeur du *Figaro littéraire* et ancien lauréat 2014 pour *La Route du salut*. Le palmarès est d'un éclectisme assumé : des premiers romans comme *L'Europe buissonnière* (1950) d'Antoine Blondin, le polar culte d'Albert Simonin *Touchez pas au grisbi* ! (1953), le roman érotique

de Pauline Réage *Histoire d'O* (1955), ou l'essai de Michel Crépu *Le Souvenir de Chateaubriand* (2012). Remis depuis longtemps fin janvier, il rattrapait des écrivains passés sous le radar et clôturait la saison des prix. Pour sa 90^e édition, il l'ouvrira le 25 septembre, appelé à donner le tempo de la rentrée littéraire selon son bon plaisir [lire ci-dessous]. ■

Olivier Cariguel

1. L'établissement propose aussi chaque mois des rencontres littéraires, Les Lundis des écrivains, en association avec *Lire Magazine littéraire*. deuxmagots.fr

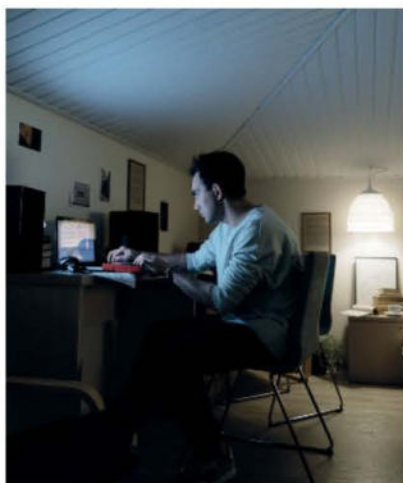
UN LIEU DE MÉMOIRE

Auteur de nombreux livres sur Paris, Jean-Paul Caracalla (photo) a mené son enquête sur l'histoire insolite de cette adresse¹. L'établissement doit son nom à l'enseigne de la boutique de bonneterie qui existait jadis au même endroit depuis 1873. Tout commence en 1813 lorsqu'un marchand de tissus et de nouveautés ouvre, dans le quartier, son magasin à l'enseigne « Aux Deux Magots », symbolisée par les statues de deux mandarins chinois. D'où viennent-ils ? L'énigme n'a jamais été élucidée. Ils témoignent



de la vogue de néo-orientalisme en France. Anatole France avait escorté sa mère dans le magasin aux vitrines étincelantes de bijoux et de mannequins. C'était le temps des coquettes et des frous-frous dans lequel s'inscrit ce café légendaire. O.C.

1. *Les Deux Magots. De la bonneterie à la limonade* (La Table Ronde/La Petite Vermillon (En librairies le 21 septembre). À lire aussi le beau livre, publié en 2018, *Les Deux Magots. L'esprit rive gauche hier et aujourd'hui* d'Arnaud Hofmarcher et Adrien Pontet (Le Cherche-Midi).



Ma langue au chat(GPT)

Stéphane Rose publie un recueil compilant ses discussions potaches et kafkaïennes avec l'assistant virtuel, moquant son manque d'humour et son politiquement correct.

autres des questions dignes du Patrick Sébastien des grands jours (« *Est-ce que les sourds savent qu'ils font du bruit quand ils pètent ?* »). Et lorsque Stéphane Rose demande de lui pardonner son « *humour de merde* », le service lui répond qu'il ne faut pas « *s'autoévaluer de manière négative ou [...] se juger en fonction de critères qui n'ont aucun fondement* ». C'est le début de l'aventure littéraire de *Mes Nuits avec une intelligence artificielle*, recueil de discussions tordues – improbables mais vraies – entre un esprit potache et une entité omnisciente (ou presque), mais qui n'est pas programmée « *pour générer du contenu qui peut être considéré comme immoral ou offensant* ». Derrière son clavier, Stéphane Rose s'amuse alors à provoquer son « *assistant virtuel* ». Entre autres perles, les pages, hilarantes, font alors suivre des dialogues sur Michel

Sardou et Sandrine Rousseau, sur les paroles de Francky Vincent ou sur le marquage au fer rouge dans *Histoire d'O* (« *ne pas tenter cette pratique sans une formation appropriée et sans une supervision médicale professionnelle* », prévient ChatGPT!). Mais le programme informatique sait rigoler, aussi. Enfin, à sa manière: « *Il est important de pouvoir rire et plaisanter de temps en temps, cela fait du bien au moral et permet de relativiser les choses.* » ■ Baptiste Liger

Quoi de plus salvateur, face à l'intelligence artificielle, que d'affirmer une bêtise naturelle. Même si cette dernière cache une malice pernicieuse. C'est ainsi qu'après une gueule de bois le 1^{er} janvier dernier l'écrivain Stéphane Rose a trouvé pour compagnon de discussion une application « conversationnelle » : ChatGPT. Histoire de dialoguer. Et de tester ses capacités – en lui posant entre



MES NUITS AVEC UNE INTELLIGENCE ARTIFICIELLE. ENTRETIENS AVEC CHATGPT
STÉPHANE ROSE
154 P., LE CHERCHE MIDI, 13,90 €

Label est le clochard

Dans son émission *Les Clochards célestes*, l'étonnant **Simon Collin** interviewe des personnalités, parmi lesquelles de nombreux écrivains. À sa manière...



Loués soient les extravagants ! Il arrive qu'au cœur de la grisaille ambiante jaillissent des pépites de couleurs, comme on se découvre un bubon. Les interviews de Simon Collin et de ses « clochards célestes », que tout un chacun peut déguster sur YouTube, sont une plongée dans un monde parfaitement iconoclaste, radicalement à contre-courant, d'un mauvais goût patenté, qui oscille – avec une virtuosité sournoise – entre l'érudition et l'imposture, la profondeur et le canular, la subtilité et le foutage de gueule. De qui se moque-t-il vraiment, ce jeune gandin aux pommettes hâlées, qui parle avec le ton d'un speaker de Radio Paris, arbore des tenues

pastel, boit plus que de la Châteldon et reçoit jusqu'aux catacombes de l'arrière-ban dans des salons bourgeois ? Nul ne le sait (le sait-il d'ailleurs lui-même ?), mais ces entretiens, parfois interminables, auront, dans un siècle, valeur de document pour prendre la température d'une époque et de ses travers.

Depuis une demi-douzaine d'années, mestre Collin et sa camarilla ont passé à la question Jean-Marie Rouart et Francky Vincent, Josyane Savigneau et Yann Moix, Nicoletta et Jacques Attali, Hervé Vilard et Tahar Ben Jelloun, François Bégaudeau et Daniel Guichard... Conscient que les mouches ne s'attrapent pas avec du vinaigre, Collin pratique le vieux principe « ardis-

sonnien » de la nymphette en coulisse, proposant toujours un essaim de sylphides qui viennent faire la claque et sourire aux invités. Mais on aurait tort de railler sottement, car avec sa liberté foutraque, ses questions à la mords-moi-le-nœud et ses hennissements éthyliques, les interviews de Simon Collin retrouvent la grâce d'un âge d'or qui fut celui de *Droit de réponse* : une époque où tout semblait possible, même le pire. Surtout le pire. Je me répète : loués soient les extravagants ! ■

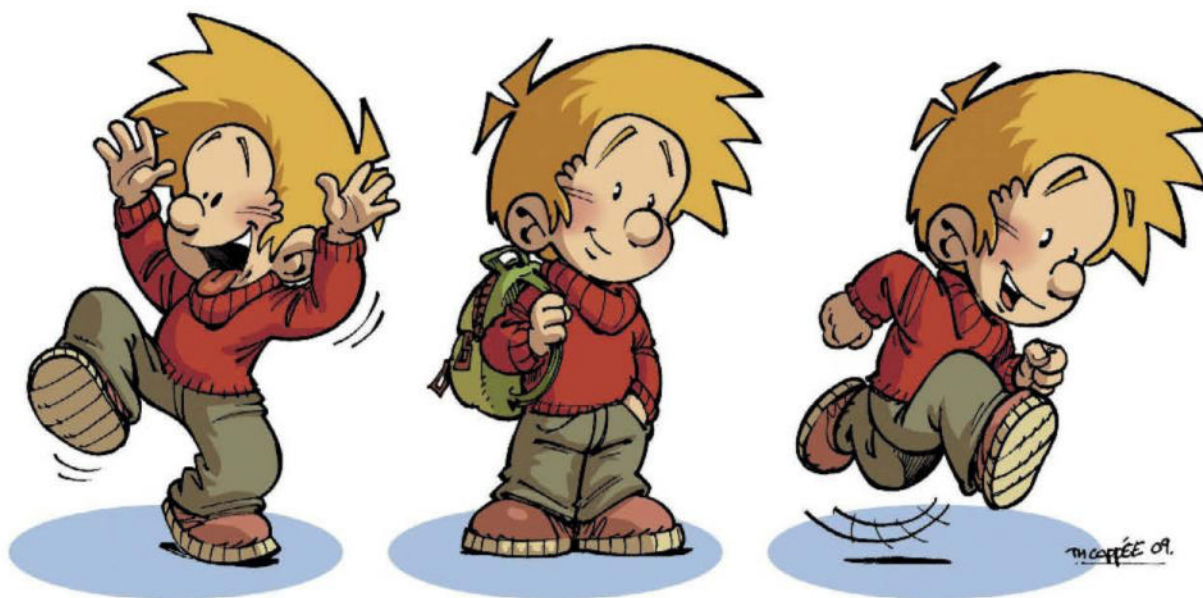
Nicolas d'Estienne d'Orves

youtube.com/channel/UCFdqf6yEM0Fq3tDfU3ISgow

Ci-dessus : Simon Collin interviewant Yann Moix.

« Nous avons tous été Toto à un moment de notre vie »

Les Blagues de Toto, de Thierry Coppée, ont donné naissance à un véritable phénomène aujourd'hui décliné en deux films et une série d'animation. Le héros-titre rejoignant ainsi le Petit Spirou, Titeuf ou encore Kid Paddle au panthéon des sales gosses de la BD. Rencontre avec un auteur qui a gardé son âme d'enfant.



D'où vous est venue l'idée d'adapter les blagues de Toto en bande dessinée ?
Thierry Coppée. Après avoir entendu une blague de Toto à l'occasion d'un voyage, mon éditeur Guy Delcourt s'est dit que cela ferait une bonne base pour une bande dessinée. L'un de mes amis qui travaillait pour Delcourt m'a alors demandé de lui envoyer quelques dessins, pensant que mon expérience pour *Le Journal Spirou* pourrait jouer en ma faveur. À cette époque, j'étais encore enseignant à plein temps et ne me doutais absolument pas de ce qui se tramait. Quelques jours plus tard, Guy Delcourt me contacte, m'explique son projet et me demande de lui envoyer de nouveaux dessins dans l'esprit des blagues de Toto. Convaincu par mon travail, il m'a proposé de venir à Paris pour signer un contrat. C'était il y a vingt ans exactement.

Votre expérience d'enseignant vous a-t-elle permis de mieux appréhender le monde de l'enfance ?

T.C. Je pense que quand on fait de la BD on reste un grand enfant ! Il est clair que ma formation et mon expérience d'enseignant ont nourri ma réflexion sur l'école, sa représentation et les interactions que les enfants pouvaient avoir entre eux. Cela a également nourri les décors, les anecdotes voire certains gags. Et a permis de donner un peu plus de « réalisme » à mes dessins.

Les blagues de Toto sont devenues un véritable phénomène, comment expliquez-vous ce succès ?

T.C. Je pense que cela vient d'abord du nom de Toto, qui est connu de tous. Les blagues de Toto sont universelles et transgénérationnelles, les enfants continuent de s'en raconter dans les cours de récré. Toto

renvoie à notre enfance. Nous sommes tous passés par l'école primaire, nous avons tous été Toto à un moment donné de notre vie. Il fait partie des « murs de l'école » au même titre que le tableau ou la craie. Il est aussi possible que mon style, à savoir un trait franco-belge, le fait d'avoir proposé quelque chose de très accessible à la fois sur le fond et la forme, ait plu aux lecteurs.

Comment concevez-vous les blagues ?

T.C. Au début, je me suis beaucoup inspiré des blagues les plus connues de Toto pour mieux mettre en confiance le lecteur. Au fur et à mesure que « la source » commençait à se tarir ou à perdre en intérêt, je demeurais de plus en plus à l'aise dans l'humour. Je me suis peu à peu détaché du matériau de base et j'ai mis à profit mon sens de l'observation pour créer de nouvelles blagues à partir de thèmes et de

situations bien précis que j'adapte à la personnalité de Toto. J'essaie de faire en sorte que l'humour passe davantage par les dialogues. Il y a une tradition orale inhérente aux blagues de Toto. De plus en plus, je conçois des blagues dont la chute résidera dans la bulle, c'est-à-dire dans ce que Toto répondra à son interlocuteur. Avec le temps, j'utilise aussi le médium BD en passant par l'image. Ma culture BD s'est forgée avec des titres comme *Boule et Bill* qui étaient très visuels, c'est un héritage, une influence que je ne peux pas renier. Depuis quelques tomes, je travaille également avec deux scénaristes, cela me permet d'avoir un autre regard sur la blague. Grâce à mes enfants, je me familiarise également avec la culture YouTube. Je me rends compte que l'humour d'aujourd'hui est bien différent de celui qu'on pouvait avoir il y a encore quinze ans. Il est important de rester curieux. En vingt ans, Toto a évolué à la fois graphiquement, mais également d'un point de vue « sociétal » dans la mesure où il est plus que jamais ancré dans le XXI^e siècle. Internet et les téléphones portables sont partout maintenant, il fallait que cela fasse partie du quotidien de Toto dans la mesure où les enfants d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'hier. Tout cela m'a obligé à me renouveler et à explorer d'autres thèmes.

Vous êtes-vous déjà censuré ?

T.C. Bien entendu. Je me suis très tôt posé des limites car je voulais que mes enfants puissent lire mes albums. Je n'ai jamais voulu choquer pour choquer ni faire quelque chose de trop lisse. Lorsque *Les Blagues de Toto* ont été publiées dans *Le Journal de Mickey*, je me lâchais dans la conception des décors, parce que j'aime nourrir mes dessins de manière à ce que le lecteur ait envie de revoir les cases pour en déceler les subtilités. Si cela ne posait aucun problème à l'éditeur, les lecteurs pouvaient tiquer en voyant certains détails qu'ils n'aiment pas, si bien que mon éditeur m'a demandé d'être plus discret. C'est de la gentille provocation. Il y a aussi des sujets sur lesquels je n'ai pas envie de m'exprimer ou de faire des blagues. Aujourd'hui encore plus qu'hier ! ■

Propos recueillis par Ilan Ferry

→ **Les Blagues de Toto 2. Classe verte** de Pascal Bourdiaux avec Hugo Trophard, Guillaume de Tonquédec, Anne Marivin... En salles le 2 août.



3 QUESTIONS À... PIERRE JOLIVET

Inspiré par la BD d'Inès Léraud, le réalisateur s'est attaqué au problème récurrent et souvent passé sous silence des algues vertes qui prolifèrent sur notre littoral.

Pourquoi avoir voulu adapter cette bande dessinée *Algues vertes*. *L'histoire interdite* ?

Pierre Jolivet. Ce sont mes producteurs qui m'ont incité à la lire en pensant que ce sujet pouvait m'intéresser. La lecture m'a emballé, mais je ne voyais pas quel film je pourrais faire : la BD, très documentée, est très peu romanesque. J'ai rencontré Inès Léraud, l'autrice, et lui ai dit qu'il était difficile d'adapter son album, mais que je serais tenté de faire un film sur elle et sur son travail car l'héroïne, c'est elle. Quelques semaines plus tard, elle m'a appelé pour me donner son accord et m'a demandé d'écrire avec moi. Je n'étais pas très chaud mais lui ai dit que nous allions essayer. Seule contrainte : si c'était sa bande dessinée, c'était mon film et donc à moi de trancher au final, si besoin.

Comment s'est passée l'écriture ?

P.J. J'ai d'abord passé six mois à parler avec Inès. Petit à petit, elle m'a livré des choses personnelles dont j'avais besoin. On a imaginé le scénario à deux, façon ping-pong, même si c'est moi qui l'ai effectivement écrit. L'enjeu, c'était d'être didactique mais pas trop : ceux qui ont

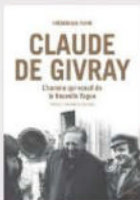
lu la BD savent de quoi il s'agit, les autres non. Puisque je voulais réaliser un film populaire, il fallait être digeste et opter pour un thriller humain. Malgré mes élans, j'ai évité de surdramatiser. Inès me l'interdisait. J'étais libre mais encadré.

Comment s'est déroulé le tournage ?

P.J. Difficilement, car beaucoup de maires nous ont interdit de tourner dans leur commune. Raison invoquée : on ne parle pas des algues vertes. Raison plus juste à mon avis : dans tous les conseils municipaux, il y a des gars de l'agro-industrie et de la FNSEA [le principal syndicat agricole] ; ce sont eux qui sont mis en accusation. Je suis donc allé voir le préfet qui m'a confirmé que je pouvais m'appuyer sur « le droit d'usage » : filmer partout à condition de ne pas poser un pied de caméra par terre. J'ai donc tout réalisé caméra à l'épaule. Le paradoxe, c'est qu'on ne se cachait pas. Je n'avais jamais vécu ça. Mais c'est emblématique de l'omerta sur le sujet. ■ **Propos recueillis par Éric Libiot**

→ **Les Algues vertes** de Pierre Jolivet. Avec Céline Sallette, Nina Meurisse... En salles le 13 juillet.





LIVRE

CLAUDE DE GIVRAY. L'HOMME QUI VENAIT DE LA NOUVELLE VAGUE
FRÉDÉRIQUE TOPIN
(CARLOTTA)

→ Y a-t-il un lien entre François

Truffaut et le commissaire Navarro ? Oui, et il s'appelle Claude de Givray. Ami intime et compagnon de films du réalisateur du *Dernier Métro*, ce patron de la fiction sur TF1 mit à l'antenne *Navarro*, *Julie Lescaut*, *Les Cordier, juge et flic*... L'homme est modeste, peu connu, mais sa carrière parle pour lui : dans *Claude de Givray. L'homme qui venait de la nouvelle vague*, il se confie à Frédérique Topin (fille de Tito, le créateur de *Navarro*) et déroule ses (nombreux) souvenirs : sa cinéphilie au sortir de la guerre, *Les Cahiers du cinéma*, les films de Truffaut, Chabrol, Rivette, Godard puis la télévision privée alors ambitieuse (voir la collection *Série Noire* sur TF1). Bien écrit, bien emballé.

E.L.



DVD

LE MAÎTRE DU MONDE DE WILLIAM WITNEY
(SIDONIS)

→ Si l'on connaît le sous-marin de *Vingt mille lieues sous les mers*, on

oublie souvent le dirigeable infernal imaginé par Jules Verne dans *Maître du monde* et *Robur le Conquérant* – ayant tous deux inspiré ce long-métrage (dont l'adaptation est signée Richard Matheson). Pur divertissement du début des années 1960, le film vaut notamment pour le cabotinage de Vincent Price et le plaisir de retrouver le jeune Charles Bronson en marinier !

B.L.



BLUEBACK DE ROBERT CONNOLLY
(METROPOLITAN)

→ L'Australien Tim Winton est connu pour ses romans à la lisière du noir. Mais il a aussi écrit pour la jeunesse, à

l'image de *Blueback* – inédit en France –, aujourd'hui porté à l'écran. Soit l'histoire d'amitié entre une petite fille et un mérou, qui va provoquer chez l'enfant et sa mère un engagement en faveur de l'environnement. Moins naïf qu'il n'y paraît.

B.L.

La vie et rien d'autre

Portrait d'un homme, *Le Colibri* pourrait verser dans le pathos et l'ennui... Il déjoue tous les obstacles et s'avère émouvant et passionnant.



Adapté d'un roman de Sandro Veronesi, *Le Colibri* raconte la vie d'un homme. Ni plus ni moins. Sujet mille fois traité ici ou là, qui se résume souvent aux pages tournées de l'existence avec ses drames, ses joies, ses amours, etc. C'est exactement ce qui se passe ici : le « colibri » est le surnom de Marco Carrera, homme ni banal ni exceptionnel et ce film est donc sa vie. Pour pimenter un peu l'affaire, la réalisatrice, Francesca Archibugi, s'est plu à mêler les époques, à découper le récit en tranches et en flash-back. Incroyable mais vrai : le film est passionnant, émouvant, juste... grâce à tous ces partis pris qui pourraient le

desservir. Les allers-retours sont tous pertinents et donnent au personnage une humanité insoupçonnée. L'empathie fonctionne, les choix existentiels du héros se muent en suspense

et les années passent. Il faut (surtout) dire que Marco Carrera est interprété par Pierfrancesco Favino, comédien à la longue carrière transalpine, mais découvert en France dans *Le Traître* de Marco Bellocchio. À l'écran, le personnage est incarné avec un tel talent que le plaisir persiste du début à la fin. ■

Éric Libiot

(En salles le 2 août)

Lancer grand !

Référence du *shōnen* sportif, *Slam Dunk* de Takehiko Inoue s'est écoulé à 120 000 exemplaires pour 31 tomes, rien qu'au Japon ! Plus de trente ans après la parution du premier volet, l'adaptation *The First Slam Dunk* – avec son créateur aux commandes – a fait l'effet d'un événement lors de sa sortie sur le territoire nippon. Et ce pur film de basket, reposant à la fois sur l'opposition entre l'équipe du lycée Shohoku, menée par Ryōta Minagi, face aux champions de Sannoh et l'histoire intime du garçon (et de ses coéquipiers),

s'avère une belle réussite. Qu'on connaisse ou non l'œuvre originale, on est ici impressionné par le mélange d'animation 2D-3D, la fluidité du mouvement, l'intelligence du découpage, la capacité à restituer physiquement l'adrénaline du sport en respectant le coup de crayon très personnel d'Inoue. Le tout avec de l'émotion et sans temps mort. Quel panier à trois points ! ■

Baptiste Liger

(En salles le 26 juillet)



ET AUSSI...

Sabotage de Daniel Goldhaber (d'après Andreas Malm) est un thriller écolo qui met en scène la préparation de l'explosion d'un pipeline par des militants peu expérimentés. Le film présente alternativement les personnages (flash-back) et la mise en point du sabotage ; pas désagréable, mais très prévisible (26/7). *Luise* de Matthias Luthardt, adapté de D. H. Lawrence, est un huis clos à trois pendant la Première Guerre mondiale : une jeune fermière alsacienne, une Française en fuite, un déserteur allemand. Les personnages sont là, les enjeux dramatiques aussi, il manque juste un peu de cinéma pour que le film tienne ses promesses (le 5/7). ■

E.L.

Mes doubles, mes crimes et moi



Quand un fait divers sordide inspire un livre de Daniel Keyes, devenu mini-série poignante et subtile.

New York, 1979: Danny Sullivan, un jeune homme apparemment sans histoires, est arrêté après avoir ouvert le feu au milieu de la foule. Chargée de l'affaire, l'intrigante Rya Goodwin va dès lors tenter de comprendre ce qui a motivé les actes de Danny au cours d'une série d'interrogatoires durant lesquels le jeune homme va petit à petit dévoiler des éléments de sa vie comme autant de pièces d'un puzzle

plus complexe qu'il n'en a l'air. À l'origine de *The Crowded Room*, on retrouve *Les Mille et Une Vies de Billy Milligan*, un livre écrit par Daniel Keyes, passionnante enquête sur l'affaire Billy Milligan, un sombre fait divers qui avait défrayé la chronique dans les années 1970 puisqu'il impliquait un jeune homme arrêté pour viols mais jugé non responsable de ses actes en raison de son trouble dissociatif de la personnalité. Sujet ô combien cinégénique, cette pathologie est ici traitée de manière extrêmement subtile et pudique, trouvant dans le format épisodique de la série télévisée le format idéal pour dénouer un à un les fils qui composent le dédale mental du personnage principal. Dans le rôle principal, Tom Holland, bien connu du grand public pour être le nouveau visage de



Spider-Man depuis *Captain America: Civil War*, se révèle extrêmement convaincant. Bien loin de la prestation aussi admirable qu'outrancière de James McAvoy dans le formidable *Split* (lui-même déjà fortement inspiré de l'affaire Billy Milligan), Tom Holland dévoile ici une fragilité qu'on ne lui connaissait pas, saisissant de manière extrêmement précise les multiples facettes de son personnage. Face à lui, Amanda Seyfried s'avère tout aussi talentueuse en psychiatre opiniâtre et empathique.

Le résultat, saisissant et étonnant, nous tient en haleine dix épisodes durant grâce notamment à une écriture malicieuse faisant la part belle aux sous-textes. Poignant et stimulant, *The Crowded Room* est une excellente surprise. ■
Ilan Ferry
(Sur Apple TV)

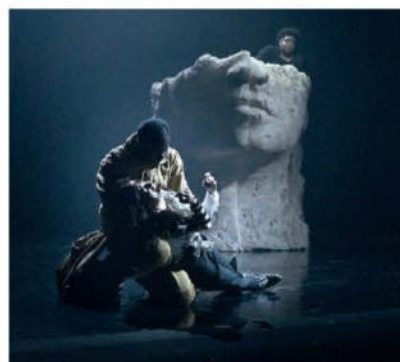
• THÉÂTRE

Médée malmenée

La déception est à la hauteur des attentes que suscitait cette nouvelle mise en scène du classique d'Euripide à la Comédie-Française.

Comment représenter et faire entendre à un public d'aujourd'hui *Médée*, cette tragédie écrite par Euripide en 431 avant J.-C., dont l'héroïne, devenue ivre de douleur à cause de la trahison de Jason, son mari, se venge en poignardant leurs deux enfants? Cette question, Éric Ruf l'a sans doute posée à Lisaboa Houbrechts, l'étoile montante de la scène flamande, à qui il a eu l'idée de soumettre une nouvelle mise en scène de cette œuvre mythique, plus jamais jouée salle Richelieu depuis 1981, et donc très attendue. On ne connaîtra pas la réponse que la metteuse en scène de 31 ans a faite au « patron » du Français. Mais la version qu'elle propose soulève moins d'enthousiasme que d'interrogations.

Pourquoi, par exemple, avoir brouillé les cartes des genres? Jason et Égée sont incarnés par des comédiennes, Suliane Brahim et Anne Cervinka, et la nourrice, par le charismatique mais toujours aussi difficilement compréhensible, Bakary Sangaré... Pourquoi avoir demandé aux interprètes de jouer souvent au ras du sol, ce qui rend problématique leur audition et la lisibilité de leur jeu? Pourquoi avoir épinglé sur le corsage de Séphora Pondi (*Médée* puissante et imposante), un énorme cœur rouge fluorescent qu'elle fera éclater entre ses cuisses (!) à l'exécution de son deuxième enfant? Pourquoi avoir accompagné la représentation d'une musique dont la présence continue trouble l'écoute du texte



(traduit magnifiquement par Florence Dupont)? Ces interrogations, et bien d'autres, restent sans réponse. Malgré quelques tableaux visuellement réussis et la présence de ces acteurs de haut vol que sont ceux du Français, on sort perplexe de cette représentation expurgée de l'incroyable sauvagerie de son propos, mise à la sauce des « modes » d'aujourd'hui. On devrait éprouver de l'effroi, on s'ennuie. ■

Dominique Poncet

→ *Médée* d'Euripide, mise en scène de Lisaboa Houbrechts. En alternance à la Comédie-Française (Paris 1^{re}) jusqu'au 24 juillet.

Toutous aux abois !

À la lisière entre conte animalier et thriller, *Stray Dogs* fleurit bon l'amour de la série B.

Quand elle arrive dans son nouveau foyer rempli d'autres chiens, Sophie ne se souvient plus de son passé. Comme ses nouveaux colocataires, la chienne souffre d'une mémoire à court terme qui l'empêche de se souvenir des événements. Ce n'est qu'après avoir été en contact avec un vêtement ayant appartenu à son ancienne maîtresse qu'elle découvre la terrible vérité : son nouveau maître est un tueur en série qui assassine des jeunes femmes avant d'enlever leurs chiens. Désormais conscients du danger, Sophie et ses nouveaux compagnons



d'infortune vont redoubler d'inventivité pour échapper à leur terrible maître.

Faire la jonction entre *La Belle et le Clochard* et *Le Silence des agneaux*, c'est le drôle de pari relevé par *Stray Dogs*. Transfuges de la série *Mon petit poney* (ça ne s'invente pas !), les auteurs Tony Fleecs et Trish Forstner reprennent le style graphique des dessins animés des années 1980 – on pense beaucoup au film d'animation culte *Charlie, mon héros*, réalisé par Don Bluth en 1989 – auquel ils appliquent les codes du thriller horrifique. Le résultat, aussi décalé que réjouissant, sonne comme un véritable

cri d'amour au cinéma d'exploitation avec tout ce que cela implique de figures imposées. Il faut dire que ce n'est pas tous les jours que l'on peut voir des séquences gore impliquant des animaux avec un style graphique qui rappelle les dessins animés de notre enfance, un peu comme si *Rox et Rouky* rencontrait *Cujo* à un drôle de carrefour. Et si l'exercice se révèle original, il montre aussi ses limites narratives à mi-chemin. Une fois l'intrigue principale conclue, les auteurs nous proposent en guise d'épilogue de courtes saynètes revenant sur le quotidien de nos héros à quatre pattes avant qu'ils ne rencontrent leur diabolique maître d'adoption. Tour à tour cruelles, mignonnes ou anecdotiques, ces « friandises » finales se révèlent bien trop inégales et peinent à renouer avec la tension du début. ■

Ilan Ferry

STRAY DOGS (ID.)

TONY FLEECES, TRISH FORSTNER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURENCE BÉLINGARD, 240 P., PANINI GRAPHIC NOVEL, 24 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL PINOCCHIO



Le concert des nations

Pour la jeune normalienne **Hélène Daccord**, la question ne se pose pas : l'art, et plus spécifiquement la musique, est évidemment appelé à se mêler de politique.



Détail du *Sacre de Napoléon* par le peintre Jacques-Louis David (1805-1807).

Au fil de quinze tableaux ayant dépeint la grande Histoire, depuis le XVIII^e siècle jusqu'au début du XXI^e, la chercheuse Hélène Daccord explore les liens entretenus par la musique avec les grands événements du monde : le Printemps des peuples, les premiers compositeurs à Hollywood, la chute du mur de Berlin, etc.

La composition « mosaïque » de l'ouvrage laisse néanmoins apparaître de grands axes thématiques : l'engagement des compositeurs et interprètes sur la scène politique (Beethoven, républicain déçu et révolté par le sacre de Napoléon, Verdi plongé au cœur du Risorgimento...), l'expression musicale du rayonnement des nations, de leurs interactions, rivalités et rapprochements (lors de la querelle des Bouffons qui opposa l'opéra italien et l'opéra français à Paris en 1754 ou, deux cents ans plus tard, lorsque le pianiste américain Van Cliburn envoula le concours

Tchaïkovski à Moscou en pleine guerre froide), ou encore le détournement de la musique à des fins de propagande (lorsque le régime soviétique exploita la *Symphonie n° 7* de Chostakovitch composée pendant le siège de Leningrad en 1942 et dans le camp de Terezin, vitrine macabre des camps de la mort pour l'inspection de la Croix-Rouge en 1944). Le ton romanesque de *Quand la musique fait l'Histoire* apporte un souffle particulier aux observations d'ordre géopolitique. Point culminant de cet essai, le chapitre sur l'uniformisation du diapason et les enjeux de cette entreprise dans les relations internationales retrace avec fraîcheur les escalades de notre « la3 », et la surenchère guidée par un « protectionnisme musical » ! ■

Aude Giger



**QUAND LA MUSIQUE FAIT
L'HISTOIRE**
HÉLÈNE DACCORD

256 P., PASSÉS COMPOSÉS, 22 €

Duras, Rousseau, Colette, Tolstoï...

Leurs vies comme vous
ne les avez jamais entendues



Portraits,
Un podcast de

LiRE
magazine
littéraire





LE COMPTE INSTAGRAM

@Idyllesculturelles

→ Sur son compte Instagram, Marine alias Idylles culturelles

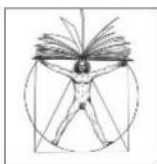
nous partage ses coups de cœur littéraires à travers des chroniques mais aussi des lectures à voix haute. De la poésie ainsi que des classiques du roman comme *Le Blé en herbe* de Colette ou *Clair de femme* de Romain Gary.



LE PODCAST L'Esprit critique

→ Chaque semaine, le podcast culturel de Mediapart se penche sur un sujet cinéma, théâtre, arts

plastiques ou littérature. Dans le dernier numéro, on retrouve une émission spéciale consacrée non pas aux livres qui font l'actualité mais à la critique elle-même. Passionnant.



LA CHAÎNE YOUTUBE L'Homme littéraire

→ Sur la chaîne L'Homme littéraire, Diego Gernais décortique des œuvres méconnues,

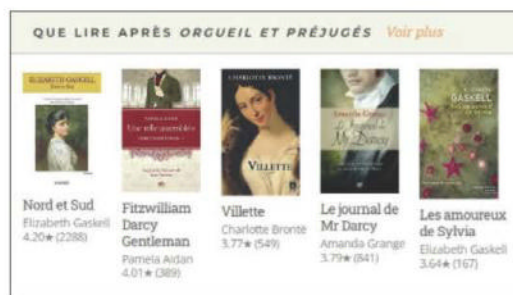
nous plonge dans des histoires mystérieuses, explore des thèmes originaux. Les *Enfers* modernes, le chevalier errant, *Le Géant de l'azur*: préparez-vous pour un voyage poétique à travers l'histoire de la littérature. L.D.

La tour de Babelio

La célèbre plateforme littéraire va plus loin dans les services proposés à ses lecteurs et les invite à partir à la découverte de lectures complémentaires.

Huit millions de visites mensuelles, trois millions de chroniques, seize millions de tags : en quinze ans d'existence, le site et l'application Babelio, à la fois bibliothèque personnelle numérique et réseau social destiné à échanger autour de ses lectures, sont devenus des références et des acteurs majeurs du paysage littéraire français. Désireux de continuer sa croissance, d'agrandir et de souder encore un peu plus sa communauté, Babelio vient d'inaugurer un nouveau service qui veut pousser encore plus loin la promesse initiale de la plateforme : la découverte de livres.

Ainsi, après chaque présentation de la couverture, des infos et du résumé du livre, et juste avant les savoureuses critiques laissées par les internautes, vous pourrez désormais retrouver la rubrique « Que lire après ? », une sélection de lectures complémentaires, soigneusement établie par une intelligence artificielle et une data perfectionnées. L'objectif : emprunter aux services de streaming vidéo une formule qui a largement fait ses preuves. Mais loin



de la froideur des algorithmes, le nouveau système de recommandation de Babelio fait la part belle à l'émotion. En plus des questions de style, de genre et de thématique, il intègre également les goûts spécifiques des lecteurs, leur historique de lecture, mais aussi les sentiments qu'ils ont privilégiés. Une aubaine alors qu'on s'apprête à être submergé par une nouvelle rentrée et que paraissent ces derniers temps près de 70 000 livres chaque année. Une promesse aussi pour les bibliothécaires et les libraires qui voudraient utiliser cette nouveauté puisque l'équipe Babelio invite toutes les structures à la contacter pour en profiter. Face à l'ogre Amazon, place à la résistance armée ! ■ Léonard Desbrières

• LES LIVRES AUDIO



**BONHOMME DE NEIGE,
BONHOMME DE NEIGE
DE JANET FRAME**
LU PAR ISABELLE CARRÉ
(DES FEMMES/ANTOINETTE
FOUQUE)

■ Diagnostiquée à tort schizophrène et adaptée au cinéma par Jane Campion, Janet Frame donne la parole à un bonhomme de neige qui observe le monde et paraît vouloir retarder l'arrivée fatale et inéluctable du printemps. L'interprétation subtile d'Isabelle Carré confère à ce conte poétique et philosophique une pure aura métaphysique.



**TIZAN ET SES
GÂTEAUX-CANNETTES
DE SHENAZ PATEL**
LU PAR GUILLAUME SILAVANT
ET RACHEL DE SPEVILLE
(LES SONS DE L'ENCRE)

■ Jeune héros de la tradition orale de l'île Maurice, Tizan évolue au rythme des sonorités traditionnelles africaines et mauriciennes, mêlées à des airs de jazz. À la fois narratrice de la fable et incarnation du personnage de Tizan, Rachel de Speville répond du tac au tac à Guillaume Silavant, qui campe une sorcière jubilatoire.



**SUR LA ROUTE
DE JACK KEROUAC**
LU PAR YOANN GASIOROWSKI,
SÉBASTIEN POUDEROUX,
REBECCA MARDER, NOAM
MORGENSZTERN
(ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ Lue et mise en musique par quatre jeunes acteurs de la Comédie-Française dans une forme proche du spectacle vivant, cette version sonore électrique du chef-d'œuvre de Jack Kerouac dynamite le genre du livre audio. Elle rend également un bel hommage à ce manifeste de l'écriture spontanée qu'est le rouleau original.

Christophe Rioux

OFFRE PREMIUM

RECEVEZ 14 NUMÉROS PAR AN!

65€
SEULEMENT

En plus des 10 numéros mensuels dédiés à l'actualité littéraire, votre abonnement inclut les 4 parutions « LES CLASSIQUES » de LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE consacrées aux écrivains de notre patrimoine littéraire.



JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - OFFRE PREMIUM

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je m'abonne à l'offre premium Lire Magazine littéraire + Les Classiques (14 numéros) pour 65€ seulement!

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur <https://abonnements.lire.fr/>

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : [][][][][]

Ville :

E-mail :

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire-Magazine Littéraire - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

HLCI1520

Le kitsch est-il (re)devenu branché?

Décrié, passé de mode, ce style très marqué semblait avoir vécu son heure de gloire et s'être estompé. Or **Gilles Lipovetsky** et **Jean Serroy** nous confirment ici son retour en grâce.



Naguère ringardisé, le kitsch serait redevenu à la mode: « Remodelant [...] la physiologie de notre monde », il aurait pris l'allure new-look d'un « néokitsch mondialisé ». Telle est la thèse que soutiennent les philosophes et sociologues Gilles Lipovetsky et Jean Serroy dans *Le Nouvel Âge du kitsch. Essai sur la civilisation du « trop »*. Industrie, médias, mode, art... Le kitsch se déclinerait

désormais à l'infini: de l'esthétique *kawaii* aux bimbeleries géantes de Jeff Koons, de l'architecture bling-bling au clinquant des marques de luxe, des *tatoos* au *nail art*, des blockbusters de Hollywood et de Bollywood à l'esthétique hyperbolique des centres commerciaux, de la mode queer à la presse people, de... « Oh là! », se dit-on soudain, pris d'un léger malaise. Les auteurs ne sont-ils pas en train d'en faire eux-mêmes un peu « trop »? Et peut-être de se perdre à inventorier un phénomène par définition insaisissable, car il est aussi affaire de goût?

On se demande d'ailleurs si ce goût du faux clinquant, que la société met à la disposition des nouveaux riches grâce aux techniques de duplication et que les auteurs font dater de la fin du XIX^e siècle, n'est pas immémorial. N'est-ce pas celui, en effet, des Rhodiens « *trop bien vêtus* » railés par Diogène, des princes « *amateurs de Turbot* » moqués par Montaigne, du

Jourdain travesti en « *Mamamouchi* » par Molière ou des peintres « *pompiérisés* » par les impressionnistes? Et si la prétendue généralisation actuelle du néokitsch cachait en réalité un bouleversement subjectif des valeurs? Il marquerait le recul d'un goût longtemps sûr de lui et dominateur, un goût tout en sobriété et en retenue, fruit d'un « *confort intellectuel* » que brocardait déjà Marcel Aymé en 1949 dans son essai éponyme: celui, tout simplement, du « *goût bourgeois* ». ■

Jean-François Paillard



LE NOUVEL ÂGE DU KITSCH. ESSAI SUR LA CIVILISATION DU « TROP »
GILLES LIPOVETSKY,
JEAN SERROY
464 P., GALLIMARD, 26 €

Jusqu'où doit aller la transparence en politique?

L'avocat **Emmanuel Pierrat** s'inquiète des effets délétères sur la politique de la transparence. Mais comment les éviter quand celle-ci est perçue comme un gain démocratique?

Depuis vingt ans, chaque mois ou presque apporte son « affaire » concernant un politique aux prises avec des histoires de sexe et/ou d'argent. Les réseaux sociaux s'en abreuvent, rendant une parodie de justice populaire. Or, comme le rappelle l'avocat et écrivain Emmanuel Pierrat¹ dans *La Prison de verre*, il arrive que ces affaires se dégonflent. Mais le mal est fait: même innocentées, les personnes incriminées traînent comme un boulet cette suspicion. Et le pire est que, loin de la désarmer, ces erreurs renforcent la « *guillotine 2.0* »!

Maître Pierrat procède ensuite à un examen juridique de quelques affaires

récentes, montrant la contradiction qui les mine. Longtemps, notre droit a privilégié le respect de la vie privée des gens, mais il prend de plus en plus en compte l'intérêt général, une notion floue à dimension morale. L'auteur note également qu'il fut un temps où l'on aimait les présidents « séducteurs » (Mitterrand, Chirac). Après MeToo, c'est fini!

Que faire, alors? En bon défenseur, Me Pierrat dénonce les jugements iniques ou disproportionnés. Et, en citoyen responsable, il note qu'en politique la moralité n'a rien à voir avec la compétence. Mais il échoue à tirer une règle claire apte à éviter les errements qu'il dénonce – car il

se pourrait qu'il n'y en ait aucune, chaque cas étant singulier... Et s'il fallait renforcer le contre-pouvoir des politiques mais sans les épargner – bref, doser? Le remède à la maladie actuelle de nos démocraties réside peut-être dans ce qui l'a causée: la démocratie elle-même, mais approfondie et généralisée... ■

Patrice Bollon

1. Par ailleurs chroniqueur dans *Écrire avec Lire Magazine littéraire*.



LA PRISON DE VERRE. SEXE, ARGENT ET POLITIQUE
EMMANUEL PIERRAT
224 P., GALLIMARD, 21 €



Habiter sa maison intérieure

Revisitant les guérisons miraculeuses opérées par Jésus, Annick de Souzenelle, la grande spécialiste des lettres hébraïques, nous propose de saisir le sens de la racine de nos maux intérieurs. La célèbre guérison du paralytique aboutit ainsi à cette invitation : « *Va dans ta maison, soit dans ta maison intérieure, ton 'Adamah-'Ishah où une poussière, une multitude d'énergies potentielles attendent de toi de pouvoir te donner leur information; et par mutations successives, tu atteindras à la connaissance qui s'accouplera avec celle de l'école, mais qui, elle, imposera les limites de ses réalisations, sa sagesse!* » Dans son *Livre des guérisons. Les Évangiles en eaux profondes*, sorti en livre de poche, Annick de Souzenelle, psychothérapeute, acquise à l'approche jungienne, indique un chemin vers le soi, pour prendre son envol. Sa lecture des Évangiles résonne dans l'actualité : « *Jésus s'inquiète et se désole de l'incapacité de ces hommes à nourrir le peuple. N'ayant pas fait de chemin intérieur, comme Nicodème, ils n'ont pas épousé leur 'Adamah en eux-mêmes et sont restés scolaires, esclaves de l'enseignement reçu de l'extérieur. Et le peuple a faim.* »

Façon de nous dire aussi combien, tous malades, nous aspirons aujourd'hui à trouver le sens de nos existences. « *Si les sciences savent où elles vont, le monde, lui, tel Canaan, est dans l'errance. Nos dirigeants titubent de droite à gauche et le peuple est sans repères. Aujourd'hui les transhumanistes, qui ne se savent pas encore paralytiques, ont la juste certitude de la nécessaire évolution de l'humanité, mais ils ne la conçoivent que dans l'horizontalité de l'exil auquel ils donnent valeur ontologique et ils revendiquent l'opération comme venant de l'Homme seul, sans contrainte aucune, s'affirmant en rupture totale avec toute éthique verticalisante; ils ne craignent aucunement les risques éventuels découlant de leurs œuvres car ils se veulent libres. Ils ignorent hélas que la liberté est obéissance aux lois suprêmes, lois que leur désacralisation radicale abolit sans état d'âme. Si le contradictoire ne leur fait pas peur dans la logique de leurs œuvres, ils le refusent ici (liberté-obéissance)*

pour justifier leur rejet de toute sagesse! De leur insolence ils se construisent des trônes de tyrans », affirme la sage centenaire. Celle qui a consacré sa vie à traduire et à pénétrer les textes hébreux de la Bible, en particulier celui de la Genèse, à la lumière des spiritualités juives et chrétiennes, estime que « Jésus ne cesse de s'adresser au cœur de l'Homme riche du secret de ce principe oublié, et non à son intellect vidé de lui et le plus souvent seul à être sollicité dans les écoles, d'où la sécheresse de cœur menaçant maîtres et disciples au mental galopant ».

Ce petit ouvrage puissant cherche à nous rappeler que « *Fils de Dieu et Fils de l'Homme, Jésus est lui-même ce Principe venu à l'extérieur pour se révéler présent à l'intérieur de l'Homme* ». Mais aborder cette « *Présence* » demande, selon l'autrice du *Symbolisme du corps humain*, « *un retournement radical à celui qui n'est polarisé que sur le monde extérieur et qui garde son cœur cadennassé par les peurs de devoir affronter un autre réel que celui où il a tous ses repères et ses sécurisations; celui-là redescend bien vite de la montagne, là où Jésus le suit pour y guérir toutes les maladies et les souffrances générées par l'oubli de ce principe* ». Profondément ancrée dans la Tradition, mais mue aussi par une sagesse visionnaire, Annick de Souzenelle nous montre comment nous pouvons, en nous reliant à la transcendance, apporter un remède à notre monde malade. ■

UN CHEMIN VERS LE SOI, POUR PRENDRE SON ENVOL



★★★★★

**LE LIVRE DES GUÉRISONS. LES ÉVANGILES
EN EAUX PROFONDES**
ANNICK DE SOUZENELLE

160 P., ALBIN MICHEL/ESPACES LIBRES, 7,90 €

3 QUESTIONS À...

CLÉMENT OURY

Le Duc de Marlborough (Perrin), biographie signée de l'écrivain, vient de recevoir le prix Château de Versailles du livre d'histoire.

Pourquoi avoir voulu remettre dans la lumière le duc de Marlborough ?

C'est un personnage aussi brillant que controversé. Il est l'un des meilleurs généraux de l'histoire britannique, mais aussi un diplomate hors pair qui anime une vaste coalition d'États européens contre Louis XIV. En France, pourtant, il reste méconnu – à part pour être le « Malbrough » de la chanson *[Malbrough s'en va-t-en guerre]*.

Quels qualités et défauts se retrouvent chez John Churchill et chez son descendant, Winston ?

Il y a beaucoup de points communs, car Winston Churchill admirait son ancêtre – il lui a consacré un monument hagiographique. John et Winston partagent la même vue stratégique : la Grande-Bretagne doit garantir sa liberté en s'assurant qu'aucun pays ne prenne une position hégémonique en Europe. Ambitieux, tenaces, les deux hommes savent entraîner dans leur combat leur Parlement et leur pays... Mais ils n'hésitent pas, pour atteindre leurs objectifs, à loupoyer entre les camps.

Comment bien écrire l'Histoire aujourd'hui ?

L'enjeu, à mes yeux, est d'arriver à proposer au grand public une histoire qui soit le reflet de la recherche contemporaine, sans sacrifier la qualité littéraire. C'est par le biais du récit que l'on peut transmettre des connaissances neuves, qui prennent en compte les avancées de l'historiographie, en refusant aussi bien les poncifs que le jargon. C'est une exigence difficile.

Propos recueillis par
Louis-Henri de La Rochefoucauld



Donner l'envie de lire

Du 22 juin au 23 juillet, toute la France vit au rythme de **Partir en Livre**, la manifestation qui met chaque année la littérature jeunesse à l'honneur.

Adèle, la mortelle héroïne de M. Tan et Diane Le Feyer, chevauche un livre ! L'affiche de cette 9^e édition de Partir en Livre, manifestation littéraire du Centre national du livre (CNL) à destination des plus jeunes, incarne la liberté, thème de l'année. Plus de 5 000 événements se déroulent en ce début d'été. Le 20 juillet, une balade contée autour de l'étang de Sault, ou au bord de l'Ariège du côté de l'équipe d'Auterive. La veille, dans le tiers-lieu lyonnais de La Duchesse, c'est un bar à mots qui est organisé. Parmi les temps forts, le Livrodrome déploie dans huit villes son



parc d'attractions littéraires à destination des adolescents. Partout, bibliothécaires, libraires et professionnels de l'enfance se mobilisent pour faire sortir les livres des étagères. Pour Régine Hatchondo, présidente du CNL, Partir en Livre est aussi une réponse concrète aux chiffres préoccupants de leur dernière étude, « Les Français et la lecture » (2023). Ainsi,

un enfant sur cinq déclare ne pas lire du tout. En ce sens, la distribution de chèques Lire et la singularité des animations de Partir en Livre sont aussi un combat. ■

Raphaële Botte

partir-en-livre.fr

Entre les murs

Le Fondation M6 vient de clore la 8^e édition de son concours d'écriture destiné aux détenus, Au-delà des lignes, créé en 2016.

Faire retrouver aux détenus le goût de la lecture et de l'écriture est le projet de cette belle initiative, qui semble porter ses fruits puisque cette édition marque un record de participation : 502 détenus se sont prêtés au jeu. Le mot d'ordre est de laisser aller son imagination, pour renouer avec les lettres

et la créativité. Parmi les membres du jury de cette année, Maxime Chattam et Franck Bouysse ont posé leur regard averti sur le thème de cette année, le frisson. Et la sélection finale, bientôt publiée dans un recueil qui sera disponible sur le site de la fondation, est particulièrement percutante. ■

Margaux Morasso

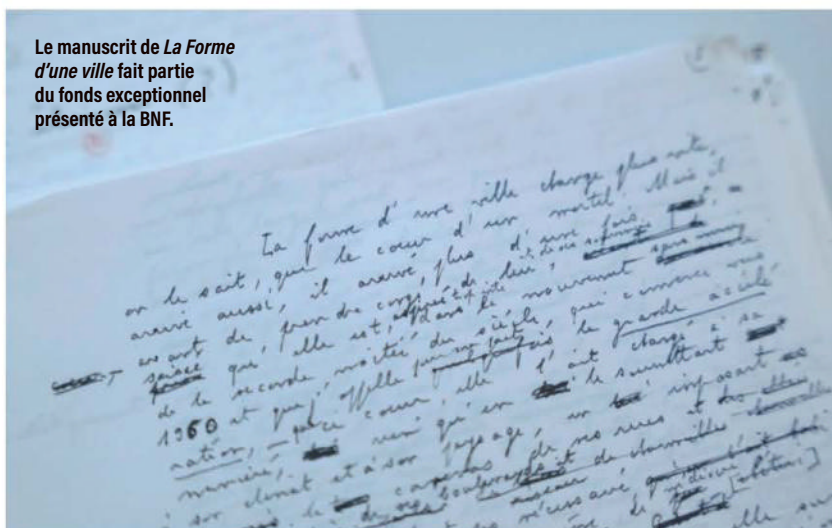
Grand prix Sofia: les lauréats

La Société française des intérêts des auteurs de l'écrit (Sofia) a dévoilé les lauréats de son grand prix de l'Action littéraire pour distinguer, comme chaque année, des festivals. Le lauréat est Livrodrome, « parc d'attractions littéraires » itinérant, qui traversera la France cette année encore. Il a reçu la dotation de 5 000 euros.

Les cinq autres prix ont été décernés à La Marelle (Marseille), à La Caravane des écritures (Saint-Louis), à Murmure du Monde (Val d'Auzon), aux Estivales de l'illustration (Sarrant) et à Festi'malles (Orée-d'Anjou), qui ont chacun reçu la dotation de 2 000 euros. ■

Hubert Artus

grandprixsofia.org



Le manuscrit de *La Forme d'une ville* fait partie du fonds exceptionnel présenté à la BNF.

Gracq en grâce

La BNF nous invite à découvrir une passionnante exposition sur cet auteur qui fut fort discret de son vivant, et dont des milliers de pages vont être dévoilées au public.

Mort à Angers le 22 décembre 2007 à l'âge de 97 ans, Julien Gracq laisse une œuvre singulière et protéiforme derrière lui. Adoubé dès son premier roman, *Au château d'Argol* (1938), par André Breton, il a acquis une renommée internationale avec *Le Rivage des Syrtes* (1951), lauréat du prix Goncourt... qu'il a refusé !

À sa disparition, l'auteur discret lègue à la Bibliothèque nationale de France l'ensemble de ses manuscrits, dont des inédits publiés pour certains à titre

posthume. Ce fonds exceptionnel, qui compte environ 15 000 pages, n'avait encore jamais été montré. Très pudique, son propriétaire n'était pas partisan « *de faire visiter à l'invité les cuisines* » de son processus de création. Le « *travail essentiel* [de l'écrivain] *est de produire des livres – de qualité si possible – et non de causer dans le poste, de parader sur des estrades télévisuelles et de discuter avec les bambins des classes élémentaires* ». La BNF organise ainsi, du 11 juillet au 3 septembre, une exposition passion-

nante intitulée « Julien Gracq, la forme d'une œuvre » – riche d'une centaine de pièces car, à côté des brouillons raturés, on trouve des photographies, des gravures, des carnets de notes, des objets personnels comme des cahiers d'écolier ! Le parcours permet de redécouvrir l'une des figures majeures du xx^e siècle, dont l'art était régi par trois principes immuables : la liberté, la qualité et l'intégrité. ■

Gabrielle Martin

bnf.fr

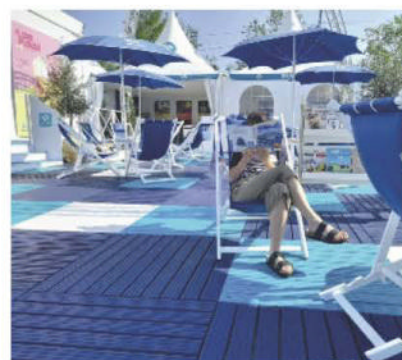
Les pages de Normandie

Organisée depuis 2006 par le département de la Seine-Maritime, l'opération Lire à la plage est de retour. Rendez-vous du 8 juillet au 27 août, dans treize communes de la côte d'Albâtre. Vous retrouverez les « cabanes », ces petites bibliothèques installées en bord de mer, mettant à disposition plus de 13 000 livres : romans, bandes dessinées, livres sur la région, recueils de poèmes et de nouvelles.

Cette année, la manifestation a pour fil rouge « les fleuves d'Europe » : une sélection thématique sera proposée dans chaque cabane, qui sera nommée du nom d'un fleuve. Une initiative associée à Partir en Livre, organisé dans toute la France par le Centre national du livre (CNL). ■

H.A.

seine-maritime-tourisme.com/fr/je-decouvre/cote-d-albatre/lire-a-la-plage.php



Joseph Kessel, sans frontières.

du 24 au 28 juillet de
9h à 10h et à 21h

Un portrait documentaire
produit par
Romain de Becdelièvre et
réalisé par Julie Beressi

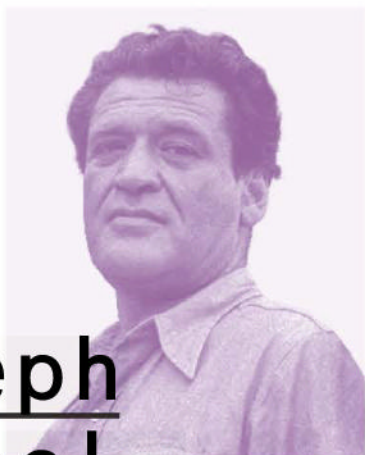
Disponible sur le site
de France Culture
et l'appli Radio France



En partenariat avec

LiRE
magazine
littéraire

L'esprit
d'ouver-
ture.



CC BY 4.0 via Wikimedia Commons

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*,
les contributeurs de la plateforme
s'expriment sur les succès du moment.



3 ★ Attaquer la terre et le soleil

Mathieu Belezi (Le Tripode)

« [...] En Algérie, moins d'une vingtaine d'années après la conquête, quand la République entreprend la colonisation de peuplement. On crée des colonies agricoles, on promet des terres fertiles à qui s'y installera et chacun peut postuler à une concession de 7 hectares s'il a le cœur de traverser la Méditerranée. Séraphine



et son mari sont de ceux-là, qui partent entre crainte et illusion, avec leurs jeunes enfants, traversant la France, parqués dans un lazaret à Marseille en attendant le bateau, puis trouvant de l'autre côté de la mer, non un joli village en dur, ou quelque ferme à habiter, mais un camp de toiles de tentes protégé par des militaires, où l'on doit lutter contre le froid, la saleté, le choléra et la désillusion [...]. Car le témoignage de notre brave héroïne est enchâssé, chapitre par chapitre, par le récit sans fioriture d'un soldat, tout

dévoué à son capitaine, qui met en œuvre, sans interrogations ni scrupules excessifs – mais pouvait-il en être autrement ? – le programme de “pacification” qui s'impose face à l'hostilité des Arabes. [...] C'est la langue qui est, ici, supérieure, le style épuré, comme une mélodie aux accents tantôt hallucinés (la violence) tantôt tragiques (l'espérance malgré tout) [...]. Ce roman, dépourvu de toute idéologie mais gorgé de vérité, n'en est pas un. C'est plus que cela. C'est un chant. Pur, beau et tragique. Tout de grâce et de cruauté. [...] » ■

#JoëlBoyer

4 ★ Mon Mari

Maud Ventura
(L'Iconoclaste/Proche)



« La narratrice (qui n'a pas de nom) a beaucoup de chance : une maison agréable, deux beaux enfants, un mari que tout le monde lui envie et dont elle est toujours follement amoureuse. Un peu trop même. “Mon mari” par-ci, “mon mari” par-là, elle se gargarise de ce mot, comme si elle n'avait d'existence que par

lui. Car elle est d'une classe sociale inférieure [...]. Elle surveille, note, classe, établit des règles. Les jours, pour elle, ont une couleur : bleu pour le lundi, noir pour le mardi, etc. [...] Du lundi au dimanche, le lecteur pénètre dans la vie bien rangée de ce couple pas si modèle que cela : on se rend compte très vite que quelque chose ne va pas chez la narratrice. [...] Un roman intéressant qui [...] brille par sa fin, inattendue. » ■

#Nelly-H

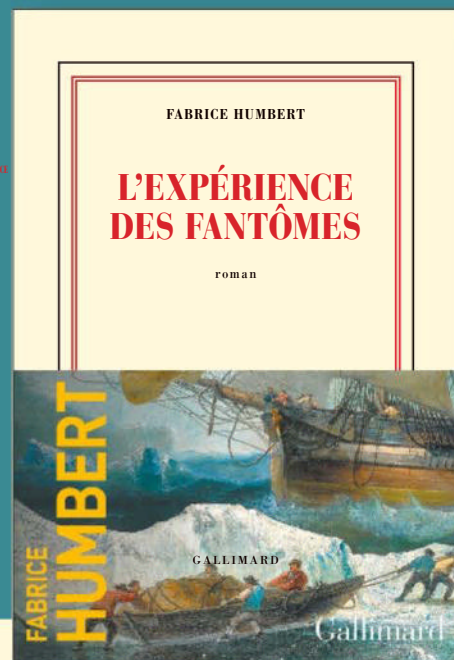
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc - Association pour le développement de la librairie de création -, du 1^{er} au 19 juin 2023, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1 Fred Vargas	Sur la dalle	Flammarion	Polars
2 Riad Sattouf	Les Cahiers d'Esther (t.8)	Allary	BD
3 Mathieu Bezezi	Attaquer la terre et le soleil	Le Tripode	Littérature
4 Les Linguistes atterrées	Le Français va très bien, merci	Gallimard	Essais
5 Douglas Kennedy	Et c'est ainsi que nous vivrons	Belfond	Littérature
6 Kid Toussaint, Aveline Stokart	Elles (t.3), Plurielles	Lombard	BD
7 Franck Thilliez	La Faille	Fleuve	Polars
8 Virginie Grimaldi	Une belle vie	Flammarion	Littérature
9 Lucinda Riley, Harry Whittaker	Les Sept Sœurs (t.8)	Charleston	Littérature
10 Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t.4)	Mr Tan and Co	Jeunesse
11 Katherine Pancol	La mariée portait des bottes jaunes	Albin Michel	Littérature
12 Éric-Emmanuel Schmitt	Le Défi de Jérusalem	Albin Michel	Littérature
13 Camille Étienne	Pour un soulèvement écologique	Seuil	Essais
14 Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
15 Marc Dugain	Tsunami	Albin Michel	Littérature
16 Pierre Lemaitre	Le Silence et la Colère	Calmann-Lévy	Littérature
17 Dennis Lehane	Le Silence	Gallmeister	Littérature
18 Bernhard Schlink	La Petite-fille	Gallimard	Littérature
19 Florence Bergeaud-Blackler	Le Frérisme et ses réseaux, l'enquête	Odile Jacob	Essais
20 Collectif	On ne dissout pas un soulèvement	Seuil	Essais
21 Cédric Sapin-Defour	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
22 Titou Lecoq, Charline Vanhoenacker, Zoé Thouron	En vacances, Simone	Denoël	BD
23 Jean-Christophe Grangé	Rouge karma	Albin Michel	Polars
24 Gilles Marchand	Le Soldat désaccordé	Aux forges de Vulcain	Littérature
25 Michel Houellebecq	Quelques mois dans ma vie	Flammarion	Littérature
26 Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
27 François-Henri Désérable	L'Usure d'un monde	Gallimard	Littérature
28 Mélissa Da Costa	Les Femmes du bout du monde	Albin Michel	Littérature
29 Collectif	Germaine Richier	Centre Pompidou	Beaux-arts
30 Kid Toussaint, Aveline Stokart	Elles (t.1), La nouvelle(s)	Lombard	BD
31 Aki Shimazaki	Niré	Actes Sud	Littérature
32 Camilla Läckberg, Henrik Fexeus	Le Culte	Actes Sud	Polars
33 Pierre Assouline	Le Nageur	Gallimard	Littérature
34 Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle. Le journal des bizarres	Mr Tan and Co	Jeunesse
35 Ovidie	La chair est triste hélas	Julliard	Littérature
36 Julien Gracq	La Maison	Corti	Littérature
37 Collectif	Norman Foster	Centre Pompidou	Beaux-arts
38 Deborah Levy	La Position de la cuillère et autres bonheurs impertinents	Le Sous-sol	Essais
39 Claire Marin	Les Débuts	Autrement	Essais
40 Bernard Minier	Un œil dans la nuit	XO	Polars

LES MEILLEURES VENTES DE POCHE

Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1 Nicolas Mathieu	Connemara	Actes Sud	Littérature
2 Cynthia Fleury	Un été avec Jankélévitch	Des Équateurs	Essais
3 Leïla Slimani	Le Pays des autres (t.2)	Folio	Littérature
4 Maud Ventura	Mon mari	Proche	Littérature
5 Mélissa Da Costa	La Faiseuse d'étoiles	Le Livre de Poche	Littérature
6 Éric Reinhardt	L'Amour et les forêts	Folio	Littérature
7 Toshiyazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
8 Virginie Grimaldi	Il nous restera ça	Le Livre de Poche	Littérature
9 Pierre Lemaitre	Le Grand Monde	Le Livre de Poche	Littérature
10 Anne Guglielmetti	Deux femmes et un jardin	Folio	Littérature



FABRICE HUMBERT

L'expérience des fantômes

ROMAN

« L'auteur se penche sur le destin du célèbre explorateur anglais John Franklin. Un superbe récit : mise en scène, reconstitution, sens du conte, fluidité... Le roman est un artisanat, et Humbert est un maître. Du grand art. »

Mohammed Aïssaoui, *Le Figaro Littéraire*

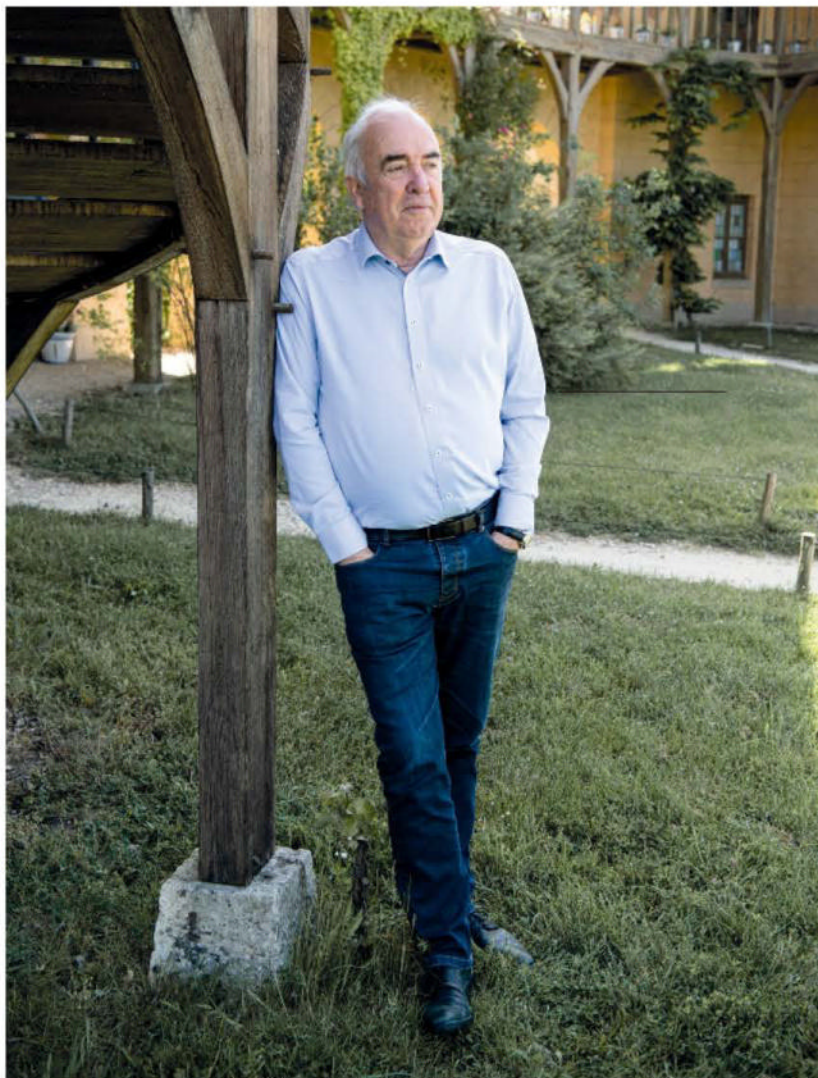
« Fabrice Humbert trempe sa plume dans l'encre du XIX^e siècle littéraire pour livrer un roman d'aventures formidablement fluide et enlevé. »

Raphaëlle Leyris, *Le Monde des Livres*

« Un roman étonnant, à coup sûr son meilleur ! »

Bernard Lehut, *RTL*

L'ÉPOPÉE D'UNE FEMME À LA RECHERCHE
DE SON MARI ÉVAPORÉ DANS LE GRAND NORD



Alain Baraton

LA FINE FLEUR DES JARDINIERES

Jardinier en chef du Grand Parc de Versailles depuis 1981, ce roi du râteau y aura connu une longévité exceptionnelle. Alors qu'il publie *Le Livre de la rose*, nous sommes allés le voir dans son domaine pour parler de Louis XIV et d'André Le Nôtre autant que de Michael Jackson et de Jean-Pierre Coffe.

Si l'on estime que Louis XIV ne s'est vraiment installé à Versailles qu'en 1682, on peut affirmer qu'il y aura vécu trente-trois ans. Des clopinettes par rapport à Alain Baraton qui y jouit d'un logement de fonction depuis plus de quarante ans. N'ayant jamais pu interviewer un roi de France, c'est la première fois que quelqu'un nous donne rendez-vous place du Grand Trianon. On roule encore un peu, jusqu'à un joli bâtiment datant du XVII^e siècle. C'est là que s'écoulent les jours heureux de Baraton, qui a son appartement au premier étage et son bureau au rez-de-chaussée. D'excellente humeur, riant de tout, notre hôte nous explique que son règne devrait s'achever d'ici un an ou deux : « *Pour la première fois de ma vie, je vais déménager, je vais retourner vivre avec le peuple ! Quand j'avais été nommé ici, mon père, royaliste, disait que nous rentrions à la maison. Je vais bientôt prendre ma retraite. Bon, si tout se passe bien, je partirai de Versailles dans de meilleures conditions que Louis XVI !* » Pas de dorures dans cette grande pièce : la peinture craquelle un peu partout. En guise de décoration, on remarque d'anciennes gravures, deux beaux vases XIX^e, une statue sculptée dans un arbre qui s'était effondré lors de la terrible tempête de 1999 et un nain de jardin – l'une des passions coupables de Baraton. C'est là, de préférence le soir, qu'il travaille à ses livres et à ses chroniques, déambulant en chaussettes sur la moquette verte : « *J'adore écrire la nuit : on se prend pour Baudelaire et au petit jour, quand on se relit, on se trouve idiot...* »

DU ROI-SOLEIL AU ROI DE LA POP

En attendant, il fait jour. Son sécateur à la main, Baraton nous fait signe de l'accompagner : il aimerait nous présenter une vieille connaissance. Cinq minutes de voiture plus tard, nous voici face à l'arbre le plus âgé de Versailles, un chêne pédonculé planté en 1668 : « *Voici le doyen. Il a tout vu. Vous imaginez ce qu'il nous raconterait s'il pouvait parler ?* » Le chêne séculaire restant muet, on interroge Baraton sur la figure tutélaire de Le Nôtre : « *Aujourd'hui, n'importe quel type qui plante un thuya se dit paysagiste, comme si jardinier gardait une connotation péjorative...* Voltaire disait que jardinier est le plus noble des métiers. Le Nôtre lui était un paysagiste : quand vous êtes devant le château, la perspective, tout ce que vous voyez est son œuvre. Et pourtant,



Lorsque Alain Baraton se promène dans le parc de Versailles, il chausse les indispensables bottes et se munit d'un sécateur, toujours utile au fil de ses déambulations.

il se considérait comme un jardinier. Erik Orsenna lui a consacré un livre intitulé Portrait d'un homme heureux. Je ne crois pas qu'il l'était. Le Nôtre avait perdu tous ses enfants en bas âge, il aurait mieux aimé être peintre, il n'exprimait pas son talent comme il l'aurait souhaité – plus que Versailles, il préférait Chantilly, où le Grand Condé lui avait laissé carte blanche. Outre qu'il était d'une pingrerie monumentale, Le Nôtre était rancunier, et les caprices du roi le contrariaient. Un jour, alors que Le Nôtre était en Italie, Louis XIV a fait raser son bosquet des Sources pour que Hardouin-Mansart construise la Colonnade. À son retour, il est entré dans une rage énorme, et jusqu'à la fin de sa vie il n'a plus appelé l'architecte Hardouin-Mansart que "le Maçon"... »

Il n'y a pas que l'acide Le Nôtre dans la vie et, quand on lui demande quels sont ses jardiniers favoris dans la longue histoire de Versailles, Baraton avoue une affection particulière pour les Richard père et fils (Claude et Antoine), qui furent les botanistes de Louis XV et Louis XVI: « J'ai une passion pour Claude Richard. Rendez-vous compte qu'il n'avait accepté de venir travailler ici qu'à trois conditions: s'il ne dépendait que du roi, n'était payé que sur la cassette personnelle du roi, et qu'on lui construisait un hôtel particulier (sublime en l'occurrence) dans les jardins mêmes... C'est comme si Emmanuel Macron me proposait l'Élysée et m'y construisait un pavillon. Que ce soit clair: je dirais oui! »

Cette matinée de mai est resplendissante: un grand ciel bleu domine les jardins.

Tous les privilèges n'ayant pas été abolis dans la France républicaine, on a droit à une visite privée du Hameau de la Reine, lieu le plus féerique de Versailles, devenu le péché mignon des touristes japonais. Un endroit magnifique mais tout aussi kitsch et régressif, comme devait l'être le ranch de Neverland de Michael Jackson. Un nom qui fait sursauter Baraton: « Par mon métier, j'ai pu rencontrer plein de gens incroyables – François Hollande m'avait présenté Élisabeth II. Mais la personne

la plus improbable que j'aie croisée reste Michael Jackson. Un jour, alors qu'il était marié avec Lisa Marie Presley, il vient visiter Versailles. Tout se passe bien jusqu'au moment où lui vient l'envie de faire pipi dans un bosquet. Il avait beau être entouré d'une armée de gardes du corps, il craignait que des paparazzis se cachent ici et là. Il a fallu faire venir la police pour sécuriser le périmètre. Ce cirque a duré une heure. Et là, Jackson nous a dit qu'en fait il n'avait plus envie... » Du Roi-Soleil au roi de ...



Une statuette, taillée dans le bois d'un arbre déraciné lors de la tempête de 1999, et un nain de jardin, passion coupable d'Alain Baraton, se trouvent dans son bureau, situé au rez-de-chaussée d'un joli bâtiment du xviii^e.



la pop, il faut avoir les nerfs solides quand on travaille ici. En plus d'avoir les pouces verts, Baraton sait garder son sang-froid.

LE BONHEUR DE SUSCITER DES VOCATIONS

Nous retournons à son bureau, avec une halte pour découvrir en avant-première le Jardin du Parfumeur, un nouvel espace créé dans l'orangerie de Châteauneuf grâce au mécénat de la Maison Francis Kurkdjian. Intarissable, Baraton enchaîne les anecdotes. Il nous raconte par exemple que Mallarmé, qui aimait beaucoup les chats, était également l'ami du conservateur de Versailles de son temps. À chaque fois que l'un de ses chats mourait, le poète venait l'enterrer dans le parc alors que son ami faisait jouer les Grandes Eaux. Commentaire de Baraton: « Ça devait avoir de la gueule! »

Jardinier, le bondissant Baraton est aussi un homme de médias depuis exactement vingt ans. En 2003, il a publié son premier livre et commencé à France Inter, dans les deux cas grâce à un autre personnage volubile, Jean-Pierre Coffe: « J'ai une fierté: je n'ai de ma vie jamais rien demandé à qui que ce soit. Mais je dois beaucoup à Jean-Pierre Coffe, qui m'a en effet mis le pied à l'étrier à la radio et dans l'édition. Il était d'une grande sensibilité et d'une grande honnêteté – je tiens à le dire car j'entends beaucoup de bêtises à son sujet. Jean-Pierre était parfois agressif, j'en conviens, il avait des colères redoutables, mais c'était un homme profond. Je pense à lui très souvent... Grâce à France Inter, j'ai contribué à la déringardisation du terme de "jardinier"

« Je ne me prends pas pour un écrivain, mais pour un jardinier qui écrit »

J'avais remplacé Michel Lis à l'antenne. On voyait alors les jardiniers comme des gens avec des grandes moustaches, des tabliers, des chapeaux de paille et des bottes. Les auditeurs ont pu se rendre compte que je sais faire preuve d'humour et de provocation, que je suis quelqu'un de normal! Je suis très heureux quand j'apprends que j'ai suscité des vocations. Cette profession de jardinier n'est plus uniquement une sortie de secours pour les enfants en difficulté... »

Fut un temps où Milan Kundera venait parfois le matin boire une vieille prune dans le bureau de Baraton – il ne nous en dira pas plus. On sait en revanche qu'il tient Victor Hugo pour le plus grand écrivain de l'Histoire. Et lui-même, qui dans sa manière d'être ressemble un peu à Didier Decoin, comment se voit-il? Comme un conteur? « Je suis un lecteur assidu, je reconnais qui sont les maîtres, aussi je ne me prends pas pour un écrivain, mais pour un jardinier qui écrit. Je me suis rendu compte que ma voix passe bien à la radio. Au risque de sembler prétentieux, je suis capable d'intéresser un

auditoire. J'essaie de retranscrire ce ton dans mes livres. On m'a déjà dit que quand on me lit on a l'impression de m'entendre. Après, il faut se renouveler: j'adore transmettre, mais c'est parfois difficile de ne pas se répéter au bout de vingt ans... »

ALLONS VOIR SI LA ROSE...

Le Livre de la rose, sorte de brève histoire de la rose à travers les âges, se lit comme on se promène dans un jardin, en flânant, en cueillant une fleur ici et là. Il y est beaucoup questions d'écrivains, de Plaine l'Ancien à Amélie Nothomb, en passant par Ronsard et Maurice Druon. Dans ses interviews, tel un Jean d'Ormesson des parterres, Baraton ne cache pas sa joie de vivre. Habiter ici au milieu des arbres y contribue grandement. Que lui inspirent les néoruraux qui fuient les villes pour respirer le bon air de la campagne? Les trouve-t-il ridicules? « J'attends de voir... Dans les années 1970, beaucoup de jeunes partaient dans l'Ardèche élever des chèvres – il y en a moins aujourd'hui qui font leur fromage de brebis. Certains regretteront leur exode. Mais je ne les juge pas. Ce qui me déplaît beaucoup, en revanche, c'est ce nouveau vocabulaire plein de mots snobinards et pompeux. Pouvez-vous m'expliquer ce qu'est la permaculture? On parlait un temps de jardinage bio, puis de jardinage écolo (mais ça sonnait trop politique), et maintenant il est question de permaculture... Appelons un chat un chat! On jardine, un point c'est tout. »

En nous raccompagnant à la porte, le successeur de Le Nôtre nous prévient dans un dernier éclat de rire: « Si votre article ne me plaît pas, attention, je vous enverrai quelques solides bûcherons turcs qui travaillent pour moi! » Au moment de la Révolution, le jardinier en chef de Versailles, Antoine Richard, avait su sauver sa tête. Espérons que nous nous en sortirons aussi bien que lui. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos: Alexandre Isard pour Lire Magazine littéraire



★★★★★
LE LIVRE DE LA ROSE
ALAIN BARATON
192 P., GRASSET, 19 €



Dracula

de *Dracula* de Bram Stoker

Me donner rendez-vous à minuit dans un bar, quelle idée saugrenue... J'ai accepté néanmoins car je mesure l'importance de rencontrer un homme si intéressant qui se déplace rarement dans nos contrées. Je doute que d'autres que moi aient obtenu un entretien. J'ai même accepté de ne pas porter de bijoux dont le reflet aurait pu troubler les yeux délicats de M. le comte. Si après ça, on parle de ma paresse... Cela dit, quel effort de garder les yeux ouverts à cette heure-ci avec l'arrivée du froid, je somnole sur la banquette du bar parisien.

Je sursaute. Il est là, déjà assis devant moi alors que je n'ai pas même remarqué son arrivée. Son apparence me glace. Comment peut-on être si pâle et si maigre ?

— Cher comte, avez-vous fait bon voyage ?

— Je ne sais pas comment j'y ai survécu, répond-il d'un ton très délicat.

— Comptez-vous rester longtemps parmi nous ?

— Éternellement. (Silence) C'est que je me plais beaucoup chez vous. Avez-vous une fille ?

— Vous me surprenez. Que voulez-vous dire ?

— Rien, je m'intéresse à vous, c'est tout.

— Que pensez-vous du livre dont votre nom est le titre ?

— On a beaucoup exagéré. Je suis un tendre.

— Pardon, j'en oublie les bonnes manières. Que souhaitez-vous boire ?

Il lit la carte longuement et finit par répondre avec dépit :

— Un bloody mary.

— À propos du roman de Bram Stoker, vous disiez donc qu'il vous avait un peu déçu ? Et qu'avez-vous pensé des films vous mettant en scène ?

— Toujours la même chose. On confond ma sentimentalité excessive avec un appétit sauvage.

— C'est intéressant. Pourquoi, selon vous, les gens vous comprennent-ils si peu ?

— Les êtres voient le mal partout et il est vrai que mon visage ne plaide pas pour moi.

— Vous avez pourtant été un grand séducteur...

— Certaines femmes ont du goût. Surtout les jeunes vierges.

— Des misogynes font des remarques du même genre. J'aimerais savoir en quoi la virginité est si exceptionnelle pour vous.

— C'est une question de saveur, la corruption altère le sang et l'alourdit.

— On a parfois vu dans votre condition la métaphore du sida. Qu'en dites-vous ?

— C'est un non-sens. J'ai des mœurs d'une absolue pureté. Veuillez cesser ces insinuations.

D'angoisse, je me suis rongé les ongles et une goutte de sang perle sur mon index. Le comte saisit ma main d'un geste preste et porte le doigt à ses lèvres. Je ne respire plus. Durant quelques secondes, il ferme les yeux et semble très concentré. Ensuite, il me rend ma main d'un air confus. Je reste une minute sans rien dire.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas pu m'en empêcher. Mais n'ayez crainte, la salive est le meilleur désinfectant.

— Quel âge avez-vous ?

— Personne n'est d'accord sur ma date de naissance, par ailleurs, les modes de computation ont changé. Selon mes serfs, j'ai 244 ans mais il est beaucoup plus probable que j'en aie 445.

— Comment une telle disparité est-elle possible ?

— Le temps ne passe pas à la même vitesse en Transylvanie. Chaque hiver y dure un siècle. Vous n'avez pas idée de l'ennui que j'y ai vécu. Cette atmosphère parisienne est trop émoustillante pour moi.

— Croyez-vous que vous vous acclimaterez ?

— Le Père-Lachaise m'a l'air d'un hôtel tout à fait confortable.

— Votre château ne vous manque-t-il pas ?

— J'ai fait le tour des jeunes filles de la région. Je suis ici aussi pour découvrir de nouvelles saveurs.

— Vous pensez trouver votre bonheur dans ce bar nocturne ?

— L'art de vivre à la française est très réputé, dit-il en regardant entrer un groupe d'étudiantes au teint pâle et aux manières particulières. ■



L'écrivain et éditeur
Paul Pavlowitch posant avec le
masque de son grand-oncle
Romain Gary, qui se servit de lui
pour l'une de ses multiples
identités.

LES ÉCRIVAINS ET LEURS PSEUDONYMES

Bien avant qu'Internet ne vous offre la possibilité de vous décliner en avatars, des foules d'écrivains ont travaillé masqués derrière un nom de plume. Une fausse identité ? Pas vraiment : Proust ne dit-il pas que tout écrivain est double car il abrite en lui un être social et un artiste qui ne doivent pas se confondre ? Et l'art de la fiction ne consiste-t-il pas à écrire « je », « tu », « il » à la place d'un autre ? En ce sens, s'inventer un pseudonyme, c'est étendre son inventivité d'écrivain hors les livres, créer une enclave de fiction dans la vie réelle. Parfois pour déjouer ses pièges, comme Romain Gary publiant sous le pseudonyme d'Émile Ajar, afin de contourner des critiques littéraires qui le jugeaient ringard – stratégie qui lui valut un second Goncourt. Ou comme toutes ces romancières qui, des sœurs Brontë à Marie de Heredia, ont fait paraître leurs œuvres sous des signatures masculines pour être prises au sérieux. Dans ce dossier, nous vous proposons une excursion dans la vaste forêt des pseudonymes littéraires. Pourquoi Michel

Thomas signe-t-il Houellebecq ? D'où viennent les noms de plume que se sont donnés Marguerite Donnadiou et Marguerite de Crayencour (Duras et Yourcenar) ? Comment Arthur Rimbaud a-t-il inventé Alcide Bava ? Où Françoise a-t-elle trouvé le nom de Sagan ? Ces questions sont importantes, ne serait-ce que parce qu'elles se posent souvent dès l'origine de l'œuvre. Et elles deviennent cruciales quand l'auteur, comme Pessoa, multiplie les pseudonymes dans une frénésie transformiste digne du panthéon hindou. Enfin, ajoutons que certains accomplissements littéraires apparaissent aux principaux intéressés comme des secondes naissances : ainsi le docteur Destouches se rebaptisant Louis-Ferdinand Céline quand sa prose voit le jour... ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

- 42 Écrire sous couverture :**
Le choix de la dissimulation
- 43** Quand les autrices devenaient auteurs
- 44 Duras et Yourcenar :**
Au nom du père
- 45 Secrets d'alias :**
Décoder les noms de code
- 46 Comment se réinventer :**
À chaque identité son œuvre
- 47** Duplicité assassine
- 48 Romain Gary/Émile Ajar :**
L'art du double je
- 49** Des doubles à gogo
- 50 Du côté des contemporains :**
Caractères démasqués
- 50 Quiz :** Jouons avec les pseudos !



Louis Poirier, alias Julien Gracq, souhaitait séparer ses activités de professeur et d'écrivain.



Françoise Quoirez devenue Sagan, en hommage à un personnage de Marcel Proust.

Écrire sous couverture

LE CHOIX DE LA DISSIMULATION

On ne compte plus les écrivains ayant opté pour l'anonymat ou la discrétion. Comment et pourquoi en vient-on à se donner un nom de plume ? Où ces auteurs ont-ils trouvé leur double littéraire ? Tour d'horizon.

En France, beaucoup d'écrivains recourent au pseudonyme. L'opération est légale. Quête identitaire, volonté de séparer la vie privée de la vie publique, voire de protéger sa famille : les raisons sont diverses. Elles éclairent en tout cas autant l'œuvre que la personnalité de l'auteur, révélant tantôt son admiration pour un écrivain, tantôt une faille intime.

GRACQ BROUILLE LES PISTES

Venu à l'écriture tardivement, Louis Poirier adopte le pseudonyme littéraire Julien Gracq afin de « *séparer nettement [s]on activité de professeur de [s]on activité d'écrivain* ». Le changement intervient en 1937 alors que

le normalien, né en 1910 dans le Maine-et-Loire, écrit son premier roman, *Au château d'Argol*. Refusé par la NRF, le manuscrit sera publié par José Corti, précédé d'un avis aux lecteurs rédigé par l'auteur lui-même dans le but de « *brouiller les pistes* ». Le romancier aura choisi ses nom et prénom avec la contrainte qu'ils forment trois syllabes seulement et contiennent des sonorités agréables à son oreille. Aussi, le prénom est sans doute un hommage à Julien Sorel : en effet, la lecture du *Rouge et le Noir* de Stendhal a profondément marqué l'auteur du *Rivage des Syrtes*, alors qu'il est interne au lycée Georges-Clemenceau à Nantes. Enfin, le nom de famille pourrait faire référence aux Gracques de l'histoire romaine, ces deux

frères connus pour avoir tenté de réformer le système social romain. Mais peut-être que tout cela n'est qu'une question d'esthétique.

SOLLERS PROTÈGE SA FAMILLE

Pour Philippe Sollers, disparu le 5 mai dernier, le choix du pseudonyme est clairement une manière d'être libre. Né Philippe Joyaux en 1936 à Talence, dans le Sud-Ouest, l'auteur du *Parc* a grandi dans une famille très en vue qui possédait la ferblanterie Joyaux Frères, une usine d'ustensiles ménagers et de machines-outils en fer-blanc. Le nom de plume qu'il s'invente, il l'a trouvé dans le Gaffiot : *sollers* pour industriels, habile, adroit. Il lui permet de publier son premier roman sans se soucier de heurter ses proches, et c'est d'ailleurs à la demande de ses parents qu'il renonce au patronyme Joyaux. Paru en 1958, alors qu'il est encore mineur, *Une curieuse solitude* raconte en effet de façon assez crue l'éducation sexuelle d'un garçon de 15 ans. Le même souci a dû pousser Françoise Quoirez, tout juste 18 ans lorsqu'elle publie *Bonjour Tristesse*, à prendre le pseudonyme de Sagan en hommage à un personnage de Marcel Proust.

Être libre, protéger l'honneur de la famille n'est pas la préoccupation de tous. Pour beaucoup d'écrivains d'origine étrangère, trouver un pseudo a été une obligation. C'est le cas d'Henri Troyat, né Lev Aslanovitch Tarassov en 1911, et contraint de franciser son nom. Sujet polonais de l'Empire russe à Rome, Guillaume Albert Vladimir

Alexandre Apollinaire de Kostrowitzky choisira dès la publication de ses contes et poèmes dans des revues de se faire appeler Apollinaire d'après le prénom de son grand-père maternel, Apollinaris, qui évoque Apollon, dieu de la poésie.

UNE SECONDE NAISSANCE POUR CÉLINE

Si Louis Ferdinand Auguste Destouches emprunte également son nom de plume à l'un de ses aïeuls – sa grand-mère maternelle Céline Guillou –, les raisons apparaissent plus évidentes pour cet enfant des classes populaires parisiennes. Devenu médecin, Céline a vécu mille vies avant d'écrire : son passage à la littérature équivalait à une seconde naissance.

Enfin, il y a le cas particulier de George Sand [*lire ci-contre*], qui a doublement changé de nom. D'abord, l'autrice de *La Mare au diable* a dû abandonner son nom de jeune fille sur injonction de sa belle-mère qui lui aurait dit, au vu de sa vie amoureuse agitée et de sa tenue vestimentaire masculine : « *J'espère que vous ne mettrez pas votre nom sur les couvertures des livres imprimés.* » Amantine Aurore Lucile Dupin devenue par alliance la baronne Dudevant opera finalement pour un pseudonyme masculin, adopté dès 1829. Elle en lancera la mode. En France, où Marie d'Agoult écrit sous le nom de Daniel Stern, et Delphine de Girardin, sous le nom du vicomte Charles de Launay. Mais aussi outre-Manche où, quelques années plus tard, trois célèbres sœurs créeront l'événement avec leurs romans et poèmes signés Currer, Ellis et Acton Bell... ■ Gladys Marivat



Fuyant la Russie, Henri Troyat fut contraint, comme Apollinaire, de franciser son nom.

QUAND LES AUTRICES DEVENAIENT AUTEURS

Au XIX^e siècle, pour être lues sérieusement, nombre de femmes signèrent leurs œuvres d'un nom masculin. Parmi elles, les sœurs Brontë, George Eliot et Marie de Heredia.

En 1847 paraît *Jane Eyre* chez l'éditeur Smith, Elder & Co, à Londres. Tout le monde se demande qui est ce Currer Bell, l'auteur du roman sous-titré *Mémoires d'une gouvernante* et présenté comme une autobiographie de l'héroïne. Le mythe est définitivement lancé quand, quelques mois plus tard, sont publiés *Agnes Grey* d'Acton Bell, et *Les Hauts de Hurlevent* d'Ellis Bell. S'agit-il du même auteur ? Ou peut-être de la même autrice ? Sans le vouloir, trois sœurs vivant à Haworth, dans le Yorkshire, éprises de littérature et écrivaines depuis leur plus jeune âge, ont suscité la curiosité. Leurs vrais noms sont Charlotte, Anne et Emily Brontë. La première a eu l'idée de les faire publier sous des pseudonymes masculins. Dotée d'un goût sûr et d'une grande détermination, l'aînée des trois sœurs mesure leur talent. La jeune femme, destinée au métier d'institutrice, sait aussi qu'il est préférable d'avancer masqué. « *La littérature ne peut pas être le travail d'une vie de femme, et ne doit pas l'être* », lui a affirmé le poète Robert Southley, à qui elle a confié son désir de devenir écrivain.

À la même période, une autre romancière anglaise faisait le même choix. Née Mary Ann Evans en 1819, elle adopte un pseudonyme masculin afin d'être prise au sérieux : George Eliot. S'il était tout à fait possible sous l'ère victorienne que des femmes soient publiées sous leur vrai nom, leurs textes risquaient d'être relégués dans la catégorie « romans d'amour ». Or l'œuvre de l'autrice de *Middlemarch* se démarque par son réalisme et la profondeur psychologique de ses personnages. En s'appelant George



En signant Gérard d'Houville, Marie de Heredia obtiendra le grand prix de l'Académie française.

Eliot, Mary Ann Evans évite cela. Il est aussi probable que ce changement d'identité soit une double protection qui lui permet de séparer son travail renommé d'éditeur et de critique de son activité d'écrivain d'une part ; d'autre part de continuer à vivre librement sa relation jugée scandaleuse avec un homme marié, George Henry Lewes. Reconnaissance et liberté. C'est aussi ce que veut obtenir Marie de Heredia (Marie de Régnier de son nom d'épouse) quand elle signe ses livres Gérard d'Houville, en référence au nom de jeune fille de sa grand-mère paternelle. Née à Paris en 1875, l'écrivaine collectionne les amants, certains célèbres comme Gabriele D'Annunzio ou Pierre Louÿs. Sous son pseudonyme masculin, l'autrice de *Jeune fille* est récompensée en 1918 du grand prix de littérature de l'Académie française. Marie de Heredia est la première femme à recevoir cette distinction. Preuve qu'elle a fait le bon choix. G.M.

Duras et Yourcenar

AU NOM DU PÈRE

Figures marquantes ou absentes, le père de Marguerite Duras comme celui de Marguerite Yourcenar ont joué un rôle dans le choix du pseudonyme des écrivaines. Une décision qui traduit leur rapport à leur ascendance et une même volonté de se réinventer.

Peut-on écrire en gardant le nom de son père ? À cette question, posée par l'écrivaine et journaliste Xavière Gauthier dans le cadre d'entretiens rassemblés sous le titre *Les Parleuses* en 1974, Marguerite Duras répond : « *C'est une chose qui ne m'a jamais [...] apparu possible une seconde. Mais je n'ai jamais cherché à savoir pourquoi je tenais mon nom dans une telle horreur que j'arrive à peine à le prononcer. Je n'ai pas eu de père.* » Ainsi l'autrice de *L'Amant* explicite-t-elle le choix d'un pseudonyme sous lequel son œuvre entière serait publiée. Chez Marguerite Duras comme chez son aînée Marguerite Yourcenar, la définition d'un nom de plume est liée à la figure du père, à son absence et aux lieux qui lui sont attachés.

Née Marguerite Cleenewerck de Crayencour, Marguerite Yourcenar choisit pour pseudonyme une anagramme imparfaite du nom de son père, Crayencour, désignant une terre acquise par sa famille au XVIII^e siècle.



En 1947, Marguerite Yourcenar fait de son nom d'emprunt son patronyme légal.

Ce nom d'emprunt devient son patronyme légal lorsqu'elle obtient en 1947 la nationalité américaine. Orpheline de mère dix-huit jours après sa naissance, Marguerite Yourcenar grandit auprès d'un père qui décède en 1929, l'année où elle publie son premier roman, *Alexis ou le Traité du vain combat*. Anticonformiste, grand voyageur, Michel de Crayencour a fait découvrir l'Europe à sa fille : Londres, le sud de la France, la Suisse et l'Italie, où la jeune Marguerite découvre la villa d'Hadrien, source d'inspiration des *Mémoires d'Hadrien*. Une période que la romancière évoque dans *Quoi ? L'Éternité*, en même temps que la figure centrale d'un père tourmenté par ses errements sentimentaux, qui devient sous la plume de sa fille le personnage d'Alexis, un musicien dont les souffrances lui permettent de se découvrir et de s'assumer, motif récurrent dans l'œuvre de Yourcenar. Être mystérieux et iconoclaste, héritier dilapidant sa fortune dans les salles de jeu, Michel de Crayencour est de son vivant un héros romanesque que sa fille réinvente dans ses écrits comme elle a réinventé son patronyme : si proche mais jamais identique, pour observer cette juste distance permettant à l'œuvre d'advenir.

S'AFFRANCHIR DU PATRONYME ORIGINEL

C'est pour se rapprocher d'un père également tôt disparu que Marguerite Donnadiu choisit Duras pour pseudonyme dès son premier roman, *Les Impudents*, en 1943. Un père qui meurt loin des siens des suites d'une dysenterie amibienne contractée en Asie, après avoir acheté une demeure dans le Lot-et-Garonne, lieu-dit du Platier, près de la commune de Duras. Sa fille a alors 7 ans. Enfant des colonies, elle quitte l'Indochine et passe deux années au Platier. En 1924, sa mère, ses deux frères et elle repartent en Indochine, où Marie Donnadiu achète



Marguerite Duras, née Donnadiu, conservera les mêmes initiales dont elle usera régulièrement.

une concession dont les plantations sont chaque année détruites par les grandes marées. Si Marguerite Duras s'inspire d'elle pour *Un barrage contre le Pacifique*, son père, Henri Donnadiu, reste une figure fugace – *Les Impudents* se déroule dans le Lot-et-Garonne, sur la propriété d'un père absent. Selon Alain Vircondelet, biographe de l'écrivaine, ces terres sont l'objet d'un refoulement également appliqué à son patronyme originel qui, en plus de l'allégeance à la foi chrétienne qu'il sous-entend (« don à Dieu »), lie l'écrivaine à une famille tant aimée que détestée. En devenant Duras, cette dernière prend ses distances avec ceux qui sont restés tout en se rapprochant du lieu où son père est inhumé, et en gardant les mêmes initiales, « M.D. », dont elle usera de manière récurrente à la fin de sa vie, comme pour effacer tout ancrage et s'affranchir toujours davantage. ■

Laëtitia Favro

Secrets d'alias

DÉCODER LES NOMS DE CODE

Quand certaines significations ou origines de pseudonymes restent mystérieuses, d'autres sont totalement transparentes. Célèbres ou méconnus, en voici huit décryptés par nos soins.



FRANÇOIS RABELAIS
ALIAS **ALCOFRIBAS NASIER**

En 1532 paraît *Pantagruel* sous le pseudonyme d'Alcofribas Nasier, anagramme de François Rabelais. Écrivain poil à gratter pris dans la tourmente de la Réforme, considéré comme libre penseur et bon vivant, Rabelais s'attire les foudres de l'Église et use de pseudonymes pour échapper à la censure, avant d'écrire sous son vrai nom, après avoir obtenu un privilège royal.

JEAN-BAPTISTE POQUELIN
ALIAS **MOLIÈRE**

Emprunt au nom du danseur Molier? Nom d'un village du sud de la France qu'il aurait traversé? Allusion à la pierre de meulière ou au lierre, cette plante aux vertus médicinales qui, à défaut de « *corriger les mœurs par le rire* », aide à soigner la toux de ceux qui se laisseraient prendre au jeu de l'irrésistible dramaturge? Jamais Molière n'expliquera ce pseudonyme, emportant son secret dans la tombe.



MARY SHELLEY
ALIAS **ANONYME**

Après avoir été refusé par les éditeurs de Lord Byron et de Percy Shelley, *Frankenstein* paraît en 1818, sous couvert d'un anonymat accentuant le sentiment d'étrangeté qui se dégage de ce récit atypique. Huit mois après la parution, Mary Shelley indique dans son *Journal* qu'elle est déjà en train d'en réécrire une nouvelle version, qui sera publiée sous son nom en 1831.

ARTHUR RIMBAUD
ALIAS **ALCIDE BAVA**

Avec ce faux nom à usage unique, Rimbaud signera le poème *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, adressé à Théodore de Banville en 1871. Les allitérations notables entre ce pseudonyme et le patronyme du chef de file du Parnasse invitent à penser que ce poème est un pied de nez déguisé en hommage à la poésie de Banville et de l'école parnassienne...



HENRI BEYLE ALIAS **STENDHAL**
ET **HENRY BRULARD**

En 1809, dans le sillage de la bataille de Wagram, un certain Henri Beyle serait passé dans la ville allemande de Stendal, qui lui aurait inspiré son nom de plume. Collectionneur de pseudonymes, Stendhal en aurait adopté une quarantaine, dont celui de Henry Brulard, célèbre pour donner son titre à la *Vie de Henry Brulard*, à mi-chemin entre l'autobiographie et le roman, demeuré inachevé.

ELSA TRIOLET
ALIAS **LAURENT DANIEL**

En octobre 1943, alors qu'elle est entrée dans la clandestinité avec Aragon, Elsa Triolet écrit *Les Amants d'Avignon* qui paraît sous le pseudonyme « Laurent Daniel ». Si elle n'est pas la première femme de lettres à choisir un faux nom masculin, celui-ci rend hommage à Laurent Casanova, qui rejoindra la Résistance après s'être évadé de prison, et à son épouse Danielle, déportée à Auschwitz.



LYDIE ARJONA
ALIAS **LYDIE SALVAYRE**

Lydie Salvayre, née Lydie Arjona, entretient un rapport ambigu avec le nom de son père atteint de délires paranoïaques, une maladie l'ayant incitée à devenir psychiatre. Refusant de laisser son patronyme sombrer dans l'oubli, elle le prête à ses personnages, comme dans *Pas pleurer* (prix Goncourt 2014), livre hommage à sa mère Montserrat Montclus Arjona. « Salvayre » pourrait s'inspirer du verbe latin *salvare* signifiant « sauver ».

MICHEL THOMAS
ALIAS **MICHEL HOUELLEBECQ**

Michel Houellebecq naît Michel Thomas en 1956 à La Réunion. Confié à sa grand-mère paternelle, née Houellebecq, l'écrivain empruntera le nom de jeune fille de celle qui l'a élevé. En vieux normand, « Houellebecq » signifie « ruisseau profond », une étymologie déterminante pour un romancier aussi prolifique en excellents livres qu'en vives polémiques.



L.F.

Comment se réinventer À CHAQUE IDENTITÉ SON ŒUVRE

De Jean-Patrick Manchette à Boris Vian, bien des auteurs ont usé de pseudonymes pour se protéger des réactions que pouvaient susciter certains de leurs écrits, changer de genre littéraire ou simplement écouler une production surabondante.

Tempête dans le Landerneau politico-culturel. En publiant en pleine crise sociale et politique *La Fugue américaine*, le ministre de l'Économie, Bruno Le Maire, a vu fondre sur lui une avalanche de critiques. Il écrivait « trop » (cinq ouvrages en quatre ans d'exercice du pouvoir) et trop « cru » – un passage érotique torride lui valant une volée de bois vert. C'est précisément pour échapper à ce genre de déconvenues que les écrivains exerçant une fonction « sensible » se décident souvent à publier sous un pseudonyme, quitte à renoncer à la satisfaction narcissique de voir leur patronyme figurer sur une jaquette. Romain Gary eut ainsi la prudence de faire paraître sous le nom de « Fosco Sinibaldi » un roman satirique

anti-ONU qui aurait pu lui coûter son poste de consul général de France à Los Angeles si l'on avait su à l'époque qu'il était de sa main [lire page 48].

Gary ne tenait pas cette pochade en grande considération et il est certainement plus facile de signer d'un pseudo un ouvrage qu'on ne souhaite pas voir figurer sur la liste de ses œuvres « officielles ». Ce fut, du reste, le cas de la blquette de la collection Harlequin que le jeune Bruno Le Maire publia sous le nom de « Duc William » lorsqu'il était étudiant ! Ne lui jetons pas la pierre : nombreux sont les écrivains qui ont à leur actif des œuvrettes plus ou moins honteuses écrites pour des raisons alimentaires.

Le génie du néopolar Jean-Patrick Manchette s'en était fait sa spécialité. Pour compléter les maigres revenus tirés de la

petite dizaine de chefs-d'œuvre qu'il publia en douze ans dans la Série noire, il écrivit parfois en collaboration avec son épouse Mélissa, parfois avec Michel Levine, des récits historiques (*Les Criminels de glace*), des romans d'espionnage (*Folie noire*, *Panthère noire*) et des novélisations de films (*Mourir d'aimer*, *Sacco et Vanzetti*) sous des pseudos dont la cocasserie en dit long sur le peu de cas qu'il faisait de ces « pensums » : Pierre Duchesne, Sylvette Cabrisseau, Général-Baron Staff, Michelangelo Astruc...

EXPRIMER SA VEINE ÉROTIQUE

En 1970, il publia même avec Levine sous le pseudonyme de Zeus de Castro, *Les Chasses d'Aphrodite*, un récit érotique dans lequel les aventures sexuelles d'une certaine Maureen ne sont pas sans s'accompagner d'un

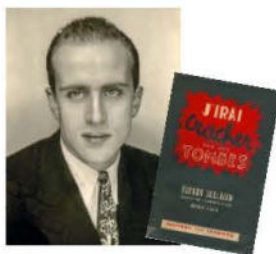


À gauche : Apollinaire, auteur « anonyme » des *Onze Mille Verges*. À droite : Dominique Aury, qui publia, sous le pseudonyme de Pauline Réage, le sulfureux *Histoire d'O*.

déchaînement de violence et de destruction. Manchette rejoignait là une tradition bien française de l'écrivain ayant publié dans sa vie au moins un récit érotique sous pseudo. On pense évidemment à Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky, dit Guillaume Apollinaire, dont *Les Onze Mille Verges*, catalogue de paraphilies assez exhaustif, fut signé en 1907 d'un simple « G. A. ». Ou à Louis Aragon et George Bataille, qui publièrent la même année, en 1928, *Irène* et *L'Histoire de l'œil* sous les pseudos respectifs d'Albert de Routisie et de Lord Auch. Plus près de nous, Jacques Abeille, l'écrivain culte des *Jardins statuaires* (1982) fut l'auteur d'une œuvre érotique qu'il publia en partie sous le pseudo de Léo Barthe. Il faut ici faire une place particulière à Anne Desclos, dite Dominique Aury, la compagne de Jean Paulhan, qu'elle secondait à la NRF. Autrice d'une poignée de poèmes et d'essais littéraires, elle publia en 1954, à l'âge de 47 ans, sous le pseudo de Pauline Réage, *Histoire d'O*, un récit érotique qui fut à l'origine d'un nouveau genre : la littérature libertine féminine dont Jean de Berg (Catherine Robbe-Grillet) ou, plus récemment, Catherine Millet et Nathalie Ours (sans pseudo, désormais) sont les principales représentantes.

CRÉER DES PASSERELLES ENTRE LES LIVRES

L'adoption d'un nom de plume est parfois guidée par la volonté plus prosaïque d'écouler une production jugée pléthorique. C'est pour éviter de saturer son lectorat que le prolifique Stephen King (plus d'une centaine de textes à son actif...) choisit dans les années 1960 de signer certains thrillers sous le pseudonyme de Richard Bachman. Las ! Malgré le soin porté à la bio fictive de Bachman par son éditeur de l'époque et lui-même, le lien entre King et son double fut rapidement établi par un employé de la librairie de Washington. Les raisons ? De trop grandes similitudes de style, d'histoires et d'atmosphères existaient entre les deux écrivains. Il faut croire que l'écriture de King n'a pas la plasticité que possédait celle du tout aussi prolifique Boris Vian. Sous le nom de « l'Américain » Vernon Sullivan (dont il prétendait être le traducteur), le poète, écrivain, parolier, chanteur et musicien signa quatre romans policiers au style *hard boiled* inspirés de Raymond Chandler et Dashiell Hammet, dont le célèbre *J'irai cracher sur vos tombes* (1946), qui lui valut un procès retentissant. Fort éloignés des



SOUS LE NOM DE « L'AMÉRICAIN » VERNON SULLIVAN, BORIS VIAN SIGNA QUATRE ROMANS POLICIERS, DONT LE CÉLÈBRE *J'IRAI CRACHER SUR VOS TOMBES*, QUI LUI VALUT UN PROCÈS RETENTISSANT

contes surréalistes qu'il publiait au même moment sous son nom, ces romans eurent tant de succès qu'on peut écrire qu'à l'époque Sullivan faisait la fortune de Vian.

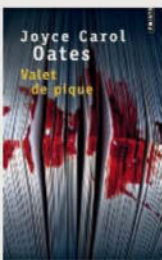
Plus retors sont les écrivains qui choisissent de tisser volontairement des liens entre les textes sous pseudo et ceux écrits sous leur nom propre. Tel est le cas d'André Makine, alias Gabriel Osmonde, dont les romans respectifs ont plus que de simples similarités de style ou de motif. *Le Monde selon Gabriel* (Makine, 2007) et *Les 20000 Femmes de la vie d'un homme* (Osmonde, 2004) content ainsi la même scène d'un ado qui fantasme sur le nombre infini de femmes qui l'attendent dans sa vie d'adulte. L'écrivain Antoine Volodine est familier de ces passerelles lancées par tel « auteur » vers tel autre, chacun possédant sa vie propre : Manuela Draeger, Elli Kronauer, Lutz Bassmann... Mais nous quittons ici le jeu du pseudo pour aborder celui, plus mystérieux encore, de l'hétéronyme, dont Pessoa, « inventeur » d'Alberto Caeiro, Ricardo Reis ou Alvaro de Campos, fut le maître incontesté. Mais c'est une autre histoire... ■ Jean-François Paillard

DUPLICITÉ ASSASSINE

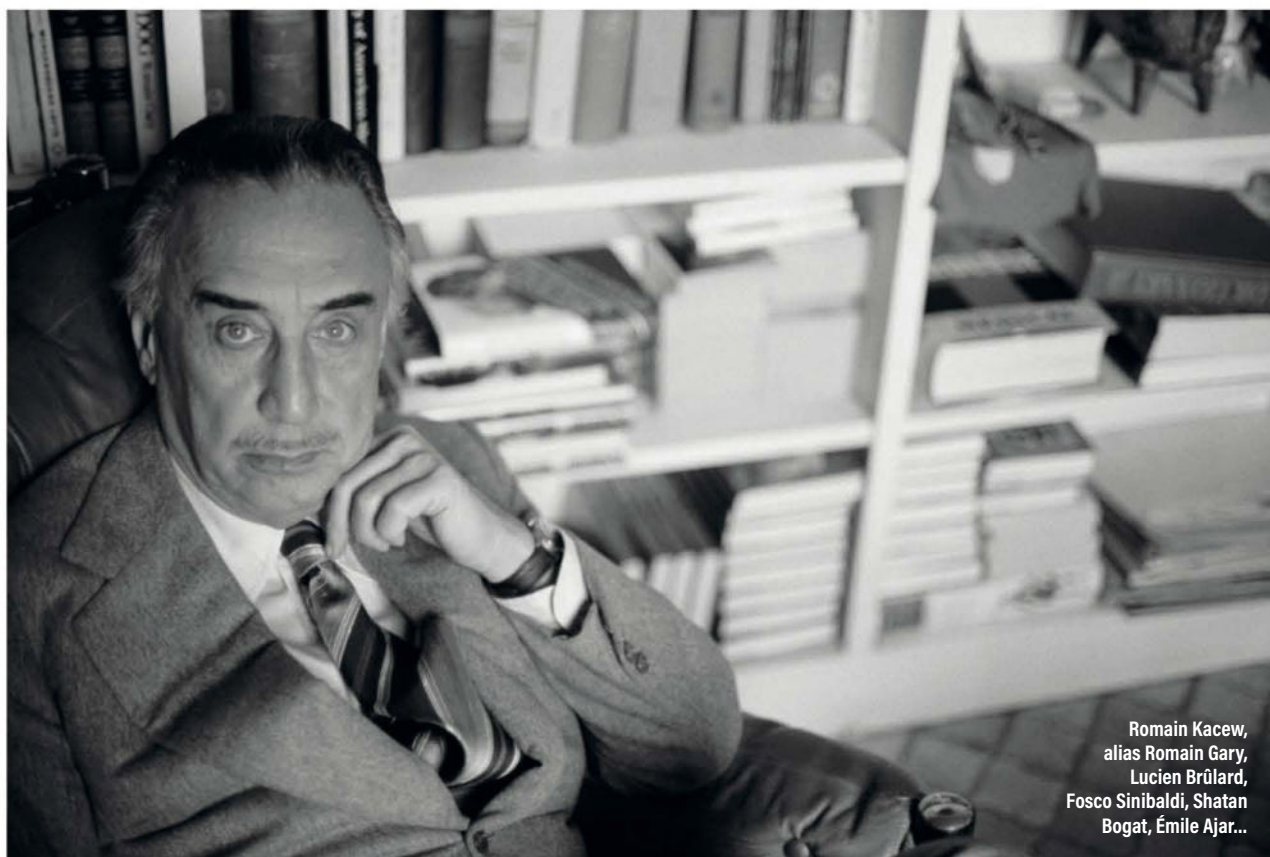
Qui dit deuxième nom dit double identité et Joyce Carol Oates, utilisatrice de pseudonymes, a tiré de cette idée un roman : *Valet de pique*.

Andrew J. Rush, écrivain de polars à succès – on le surnomme le « Stephen King du gentleman » –, est accusé de plagiat par une excentrique : celle-ci s'imaginerait que le fameux auteur s'est introduit chez elle pour piller ses manuscrits. Farfelu ? Peu à peu, le lecteur s'aperçoit qu'Andrew boit plus qu'il ne le confie. Un différend, lié à la mort de son petit frère, semble lui avoir aliéné son père. Andrew aurait en outre écrasé les ambitions littéraires de sa femme, plus douée, mais reléguée à la vocation d'assistante (voire de coautrice jamais reconnue). Et surtout il écrit, aux petites heures de la nuit, des romans radicalement amoraux qu'il signe « Valet de pique ». Ceux-ci lui valent enfin d'être comparé à Stephen King sans être traité de gentleman – comparaison refusée par King, qui jugera ce Valet de pique « *trop noir pour lui* ». Mais ce dédoublement révèle surtout la duplicité d'Andrew, qui, sous son masque de brave type, cache un cloporte humain, toujours prêt à s'autojustifier même quand il finit par tuer, et que la culpabilité rend plus hideux encore. *Valet de pique* ou l'histoire d'un Mister Hyde qui voudrait se faire passer pour un docteur Jekyll, mais dont l'écriture sous pseudo dévoile la nature monstrueuse.

Alexis Brocas



Joyce Carol Oates, *Valet de pique*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Claude Seban, 240 p., Points, 7 €, 2018.



Romain Kacew,
alias Romain Gary,
Lucien Brûlard,
Fosco Sinibaldi, Shatan
Bogat, Émile Ajar...

Romain Gary/Émile Ajar

L'ART DU DOUBLE JE

Dès le lycée, le futur auteur de *La Promesse de l'aube* a multiplié les fausses identités. La plus célèbre d'entre elles lui permettra d'obtenir un second Goncourt malgré le mépris de l'intelligentsia.

Le cas Ajar est singulier. C'est d'abord l'histoire d'un certain Roman Kacew qui n'a cessé sa vie durant de jongler avec les pseudonymes. Dès les années 1930, l'adolescent, qui rafle les prix de composition au lycée Masséna de Nice, envoie ses premiers manuscrits à la NRF sous les noms de Lucien Brûlard et de François Mermont (du nom de l'hôtel-pension niçois dont sa mère est gérante). À 42 ans,

diplomate à Los Angeles, il publiera un roman fustigeant l'ONU (qu'il compare à « un grand centre d'attraction touristique américain ») sous celui de Fosco Sinibaldi, *L'Homme à la colombe* (1958). Plus tard, c'est un pastiche du roman d'espionnage, *Les Têtes de Stéphanie* (1974), qu'il signe Shatan Bogat (« Satan le riche » en russe). Mais Roman Kacew est surtout celui qui s'est fait connaître sous le pseudonyme de Romain Gary, qui fut son nom de code

pendant la Seconde Guerre mondiale, du moins le prétend-il dans sa fiction « d'inspiration biographique » *La Promesse de l'aube* (1960). Un patronyme qu'il estimait « bien français », signifiant « brûle ! » en russe, sous lequel parut son premier roman en 1945, *L'Éducation européenne*. Gary publia par la suite une trentaine de textes, dont *Les Racines du ciel* (1956), roman écologique novateur qui lui valut le prix Goncourt.

ANGOISSE IDENTITAIRE

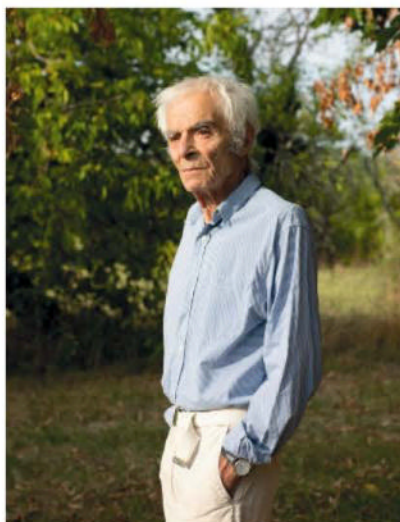
Brûlard, Bogat, Mermont, Sinibaldi, Gary... L'histoire des pseudos de Roman Kacew pourrait s'arrêter là, suscitant chez les commentateurs une série d'explications psychologiques somme toute assez banales. Peur du rogue adolescent d'échouer sous son propre nom, ou celle du quadra de ruiner sa carrière de diplomate ? L'adoption du pseudo de Gary s'expliquerait plus généralement par une angoisse identitaire que l'auteur évoque dans *La Promesse de l'aube*. Né le 8 mai 1914 dans l'actuel Vilnius, Gary a longtemps prétendu ignorer l'identité de son père. Reste que l'homme est

bien le fils de parents tôt divorcés (il avait 11 ans), d'un père quasi-absent et d'une mère dominatrice, qu'il adorait, bien qu'elle ne lui dît jamais « je t'aime » et qu'elle exigeât qu'il « réussisse en tout ». Ce à quoi Gary s'emploiera, victime consentante du désir jamais assouvi d'une gloriole d'autant plus vaine que sa mère disparaît tôt (en 1941) et d'autant plus factice qu'elle est obtenue sous pseudonyme. Gary pilote de guerre, Gary Compagnon de la Libération, Gary diplomate, Gary homme à femmes, Gary cinéaste, Gary prix Goncourt... Et après ? Rien. Lors de l'émission *Radioscopie* de France Inter en 1975, à la question de Jacques Chancel : « Pourquoi écrivez-vous parfois sous d'autres noms ? », il répond : « Parce qu'on m'a fabriqué une tête, un personnage de Romain Gary dont on me tient prisonnier. Et je veux m'en échapper. »

Il le veut d'autant plus que ce sexagénaire catalogué « auteur à succès » est méprisé par l'intelligentsia depuis qu'il a publié son pamphlet anti-Nouveau Roman, *Pour Sganarelle* (1965). En réaction, l'incorrigible phénix s'est trouvé un énième pseudo : Ajar (« entrouvert », en anglais) avec lequel il signera quatre romans. Mais c'est avec la parution de *La Vie devant soi*, qu'éclatera « l'affaire Émile Ajar », même si, à l'occasion de la sortie de son premier roman sous ce nom, *Gros-Câlin* (1974), certains critiques flairèrent la mystification. Appréciations au passage le pied de nez que l'écrivain fit cette année-là au monde littéraire en publiant sous le nom de Gary, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, dans lequel un « vieux beau » exprime son angoisse de la décrépitude physique et intellectuelle et, sous celui d'Ajar, *La Vie devant soi*, récite à l'oralité novatrice conté par un enfant, qui lui vaudra une seconde fois le Goncourt.

QUAND LA FARCE TOURNE AU CAUCHEMAR

La farce aurait pu passer pour un canular flamboyant et somme toute bon enfant, si Gary ne l'avait pas fait déraiper vers des zones plus ténébreuses. L'année suivante paraît sous la signature d'Ajar un roman titré *Pseudo* qui prétend dévoiler l'identité du véritable auteur. Gary ? Non. Paul Pavlowitch, jeune trentenaire prétendument « de retour d'un internement psychiatrique au Danemark ». Problème : Pavlowitch existe vraiment. Petit-cousin de Romain Gary, il lui sert de prête-nom dans ses relations avec son éditeur. « On est invisible quand on est jeune », lui aurait dit Gary pour le



Paul Pavlowitch, petit-cousin de Gary et dommage collatéral des multiples identités de l'auteur.

« ON M'A FABRIQUÉ UNE TÊTE, UN PERSONNAGE DE ROMAIN GARY DONT ON ME TIENT PRISONNIER. ET JE VEUX M'EN ÉCHAPPER »

convaincre d'endosser l'identité d'Ajar. Ce que Pavlowitch a accepté. Sans mesurer la dimension faustienne du pacte car, dans *Pseudo*, Gary ne fait pas que révéler l'identité de son « neveu », il le ridiculise éhontément ! L'oncle d'Ajar, « écrivain célèbre », est un « tonton Macoute » qui le brocarde tout au long du livre. Avec ce livre orphelin de sa propre identité, l'« ogre » Gary s'est mis à dévorer celle d'un autre !

Devenu romancier, Paul Pavlowitch a beaucoup souffert de l'image qu'a donnée de lui ce roman, mais il se veut aujourd'hui magnanime. À l'occasion de la sortie de son livre de souvenirs, *Tous immortels* (Buchet Chastel, 2023), il déclarait : « On ne peut pas porter tort à ses héros », ajoutant que Gary « pensait que le pseudo d'Ajar serait pour lui un renouveau. Or, c'est devenu un cauchemar ». Loin de le libérer, ce jeu sur l'identité accentua un processus dépressif : tarauté toute sa vie par un obscur sentiment d'imposture, le « héros » Gary mettra fin à ses jours en 1980 en dévoilant le pot aux roses par un court texte, *Vie et mort d'Émile Ajar*, publié à titre posthume en 1981. L'écrivain n'ayant jamais été identifié de son vivant. ■ Jean-François Paillard

DES DOUBLES À GOGO

Donald E. Westlake (1933-2008) était le champion des alias : celui qui alterna entre polar humoristique (créateur de John Dortmunder), thrillers, récits sociaux (*Le Couperet*) et autres aventures compte seize pseudos, dont les plus connus sont Richard Stark et Tucker Coe. Stephen King, sans doute l'écrivain le plus célèbre au monde, additionne et multiplie bien des succès et des contrats, mais également les noms de plume. On lui en connaît trois autres : Richard Bachman, sous lequel il fit initialement paraître *Rage* ou *La Peau sur les os*, John Swithen et Beryl Evans. Grande figure de la littérature américaine, Joyce Carol Oates signa aussi Lauren Kelly, ou Rosamond Smith. Fernando Pessoa multiplia les couvertures : Alberto Caeiro, Alvaro de Campos, Ricardo Reis, Bernardo Soares. En France, Antoine Volodine ne cache pas qu'il écrit aussi sous les patronymes de Lutz Bassmann, de Manuela Draeger ou d'Elli Kronauer. Chez ces hétéronymes, à un nom de plume correspond un genre littéraire précis de leur panoplie plurielle. Au XIX^e siècle, Balzac composa de nombreux textes de jeunesse sous les identités de Lord R'hoone (anagramme d'Honoré), d'Horace de Saint-Aubin et de Viellergré. Prix Goncourt 1997, Patrick Rambaud a un rapport plus ludique aux pseudos : en 1996, il signa *Le Gros Secret. Mémoires du labrador de François Mitterrand* du nom de Baltique, soit celui du vrai chien du Président. Deux autres de ses romans sont des pastiches durassiens, signés Marguerite Duraille.

Hubert Artus



Donald E. Westlake.

Du côté des contemporains

CARACTÈRES DÉMASQUÉS

Yasmina Khadra, Maxime Chattam, DOA, Fred Vargas... Qui se cache donc derrière ces noms de plume que l'on ne présente plus aujourd'hui. On vous dit tout !

Début 2001, Yasmina Khadra publiait le texte autobiographique *L'Écrivain*. Depuis six ans, on appréciait ses polars sur fond de décennie noire en Algérie, mais sa vie et son visage restaient secrets. Enfin, il se dévoilait : Mohammed Moulessehoul, officier retraité de l'armée de son pays, ayant pris un pseudo afin d'échapper à la censure militaire. Yasmina et Khadra étaient les deux prénoms de son épouse. Valeur sûre du roman noir français depuis vingt ans, celui qui signe DOA s'appelle en fait Hervé Albertazzi, et a choisi ce nom de couverture en hommage au film *Death on Arrival* de Rudolph Maté dont il a repris l'acronyme. De son côté, Maxime Chattam a pour vrai nom Maxime Drouot. Son pseudo est une référence à la ville de Chatham, aux États-Unis, pays où



il avait suivi une formation de criminologie. Américaine vivant à Londres depuis des années, Ava Glass voyait son premier roman d'espionnage traduit en France cette année : *Alias Emma*. Mais elle avait déjà publié des livres pour la jeunesse, sous le nom de C.J. Daugherty. Ce nom d'emprunt lui ayant servi à changer de genre littéraire.

Fred Vargas, alias Frédérique Audoin-Rouzeau, chercheuse et archéologue, a choisi « Vargas » dès ses débuts en littérature parce que sa sœur jumelle, Joëlle, était

devenue peintre sous le nom de Jo Vargas – en référence au personnage de Maria Vargas dans le film *La Comtesse aux pieds nus* de Mankiewicz. Prix de Flore 2021 pour son deuxième roman, Abel Quentin n'écrit pas de polar, mais a lui aussi choisi de prendre un pseudonyme pour publier : dans la réalité, il est

Albéric de Gayardon, avocat au barreau de Paris. Son « Quentin » vient du personnage éponyme d'*Un singe en hiver* d'Antoine Blondin. C'est pour faire la part des voix qu'Élie Robert-Nicoud, alors traducteur, s'est nommé Louis Sanders pour son premier roman, *Février*, en 1999. Il a cependant repris son nom d'état civil pour ses dernières parutions. ■

Hubert Artus

De gauche à droite : Yasmina Khadra, Maxime Chattam et Fred Vargas.

QUIZ

Jouons avec les pseudos !

1 • Attention, seuls deux de ces pseudonymes sont des anagrammes fidèles de patronymes originaux. Saurez-vous les retrouver ?

- ☐ a) Pauvre Lelian ☐ b) Yourcenar
☐ c) Alcofrabas Nasier ☐ d) Saint Polycarpe

2 • Pour élaborer le nom du personnage de Vernon Subutex, Virginie Despentes s'est inspirée notamment :

- ☐ a) De Luc Vernon, auteur de polars oublié
☐ b) De Thérèse Raquin, ancienne mercière à Vernon
☐ c) Du pseudonyme utilisé par Boris Vian pour publier ses romans les plus noirs
☐ d) D'Andrée Vernon, actrice de l'entre-deux-guerres

3 • Un célèbre auteur de science-fiction français se cache derrière l'un de ces noms ou pseudonymes à consonnance étrangère...

- ☐ a) Margaret Atwood ☐ b) Stefan Wul
☐ c) Ursula Le Guin ☐ d) Boris Strougatski

4 • Parmi ces noms d'écrivains, lequel n'est pas un pseudonyme ?

- ☐ a) Voltaire ☐ b) Molière ☐ c) Corneille ☐ d) Sally Mara

5 • Quel nom se cache sous le pseudonyme de Stendhal ?

- ☐ a) Henri Beyle ☐ b) Anastase de Serpière
☐ c) Louis-Alexandre Bombet ☐ d) Henry Brulard.

6 • Laquelle de ces autrices n'utilisait pas de pseudonyme ?

- ☐ a) Rachilde ☐ b) Marguerite Duras
☐ c) Françoise Sagan ☐ d) Aucune des trois

7 • Quel est le nom de plume du célèbre Gérard Labrunie ?

- ☐ a) Gérard de Nerval ☐ b) George Simenon
☐ c) Gérard d'Houville ☐ d) Gérard Mordillat

8 • Laquelle de ces quatre reines du polar règne (ou a régné) sous son vrai nom ?

- ☐ a) Fred Vargas ☐ b) Mary Higgins Clark
☐ c) Patricia Highsmith ☐ d) Karine Giebel

Réponses du quiz

Question 1: a et c. « Alcofribas Nasier » est bien sûr le pseudonyme de François Rabelais, et « Pauvre Lelian » est le surnom que Paul Verlaine se donne dans la dernière étude des *Poètes maudits*.

« Yourcenar » est l'anagramme imparfaite de « Crayencour », véritable nom de la romancière. « Saint-Polycarpe » était le surnom de Flaubert, donné par ses amis en raison de son peu de goût pour l'époque.

Question 2: c. Virginie Despentes s'est inspiré de « Vernon Sullivan », pseudonyme de Boris Vian, pour prénommer son héros, ce qui s'accorde avec la tonalité provocatrice, pour le dire vite, de son roman. Son patronyme, « Subutex », se rapporte à une drogue de substitution bien connue des punks de naguère, ce qui, là aussi, s'accorde avec l'univers despentin.

Question 3: b. Il s'agit de Stefan Wul, de son vrai nom Pierre Pairault, auteur de *Niourk* et de *Oms en série*, adapté en dessin animé par René Laloux. Margaret Atwood est canadienne, Ursula Le Guin américaine, et Boris Strougatski russe.

Question 4: c. Le vrai nom de Voltaire était Arouet, celui de Molière était Poquelin; Sally Mara est un pseudonyme utilisé jadis par Raymond Queneau. Corneille, en revanche, s'appelait Pierre de Corneille.

Question 5: a. Henry Brulard est le nom d'un double littéraire de Stendhal, qui, par ailleurs, a utilisé les pseudonymes Anastase de Serpière et Louis-Alexandre Bombet. Son vrai nom est bien sûr Henri Beyle.

Question 6: d. Duras et Sagan sont des pseudonymes. De même Rachilde s'appelait en réalité Marguerite Eymery.

Question 7: a. Gérard de Nerval ! George Simenon publiait sous son vrai nom, même s'il a par ailleurs multiplié les pseudonymes. Gérard d'Houville est le pseudonyme de la poète Marie de Heredia, et Gérard Mordillat est un romancier contemporain.

Question 8: d. Fred Vargas s'appelle Frédérique Audouin-Rouzeau, Mary Higgins Clark se nommait Mary Higgins et Patricia Highsmith, Mary Patricia Plangman. Karine Giebel, en revanche, s'appelle bien Karine Giebel.

Alexis Brocas

HORS-SÉRIE
LIRE
magazine
littéraire

LE TOUR DE FRANCE DES ÉCRIVAINS

Le tour de France ne saurait être réduit au seul cyclisme. Ainsi, *Lire Magazine littéraire* vous propose un hors-série vous permettant de voyager dans tout le pays à travers quelques-unes de ses plumes ou œuvres, classiques comme contemporaines, les plus emblématiques. De la Bretagne à la Bourgogne en passant par la Normandie ou l'outre-mer, écumez le pays via les plus belles pages de la littérature avec, au passage, quelques visites dans des maisons d'écrivains (le domaine de Malagar de Mauriac, la demeure de Colette à Saint-Sauveur-en-Puisaye...). En outre, cette édition vous offrira des textes inédits, signés entre autres Agnès Desarthe, Fabrice Caro, Karine Giebel ou Patrick Deville sur un lieu qui leur est cher. Une autre manière de connaître le territoire... ■

Baptiste Liger



- LES CLASSIQUES DE -
LIRE
magazine
littéraire

BALZAC VISIONNAIRE

Oui, Balzac fut ce titan des lettres qui tâcha d'enclore, dans une vaste cathédrale de fiction, la réalité parfois sordide de son temps. Mais ce réaliste se doublait d'un visionnaire, capable d'identifier des types – la fameuse femme de 30 ans. Et ce visionnaire se triplait d'un voyant, qui pressentait, entre autres, l'avènement du pouvoir de l'argent. Dans ce hors-série, nous avons veillé à ne pas réduire Balzac au réalisme de son œuvre, pour souligner les aspects les plus inattendus de sa grandeur. Et restituer sa vie, romanesque en diable ! Avec Robert Kopp, Antoine Compagnon, Titou Lecoq... ■

A.B.



DÉCOUVREZ LE PREMIER NUMÉRO DE

ÉCRIRE **LIRE**
magazine
littéraire

Vous avez été très nombreux à plébisciter nos dossiers et hors-séries « Écrire et se faire éditer ». Voici pourquoi nous vous proposons aujourd'hui une nouvelle publication, disponible plusieurs fois dans l'année, sur ce thème. Dans ce premier numéro d'*Écrire avec Lire Magazine littéraire*, retrouvez ainsi des rappels élémentaires d'orthographe et de grammaire pour peaufiner son manuscrit, des leçons pour avancer dans son récit, des conseils d'écrivains (Bernard Minier, Katherine Pancol, Mélissa Da Costa...), l'actualité des concours de nouvelles et le guide des éditeurs. Avant, bientôt, de vous lire ? ■

B.L.



→ Disponibles chez votre marchand de journaux ou sur lire.fr

Plume noire et tatouages aux bras, l'autrice de *Thanatea*, son dernier roman, construit livre après livre un univers singulier où se côtoient le crime, la science et la nature. Visite dans son appartement lyonnais.

Sonja Delzongle ENTRE L'ICI-BAS ET L'AU-DELÀ

La boîte est posée sur le plancher et contient des morceaux de météorite que Sonja Delzongle achète à des collectionneurs. Le fond d'écran de son téléphone représente une photo de la Lune qu'elle observe régulièrement grâce à son télescope. Sur la cheminée sont posés deux vanités, des objets africains, des photos. À côté, une guitare électrique Fender se tient à la verticale, le manche en l'air. Dans la bibliothèque, Olivier Norek côtoie notamment R. J. Ellory (en anglais), James Lee Burke et *La Boucle du Niger*, signé Paul Bowles et Miquel Barcelo. Quatre photos d'identité prises à Quais du polar montrent Sonja Delzongle entre potes avec Caryl Férey. Le mur face auquel elle écrit est couvert de plantes luxuriantes; la savane en papier peint façon illustration d'un autre âge. Il y a aussi un canapé, une table basse, un grand fauteuil et deux autres, plus petits, pour ses deux chihuahuas, la mère et la fille. Dans l'entrée, un VTT attend sagement d'aller faire un tour. Bienvenue dans l'univers tout-terrain de Sonja Delzongle. Lyon, 6^e arrondissement, à quelques pas du Rhône.

NÉE POUR RACONTER DES CHOSES HORRIBLES

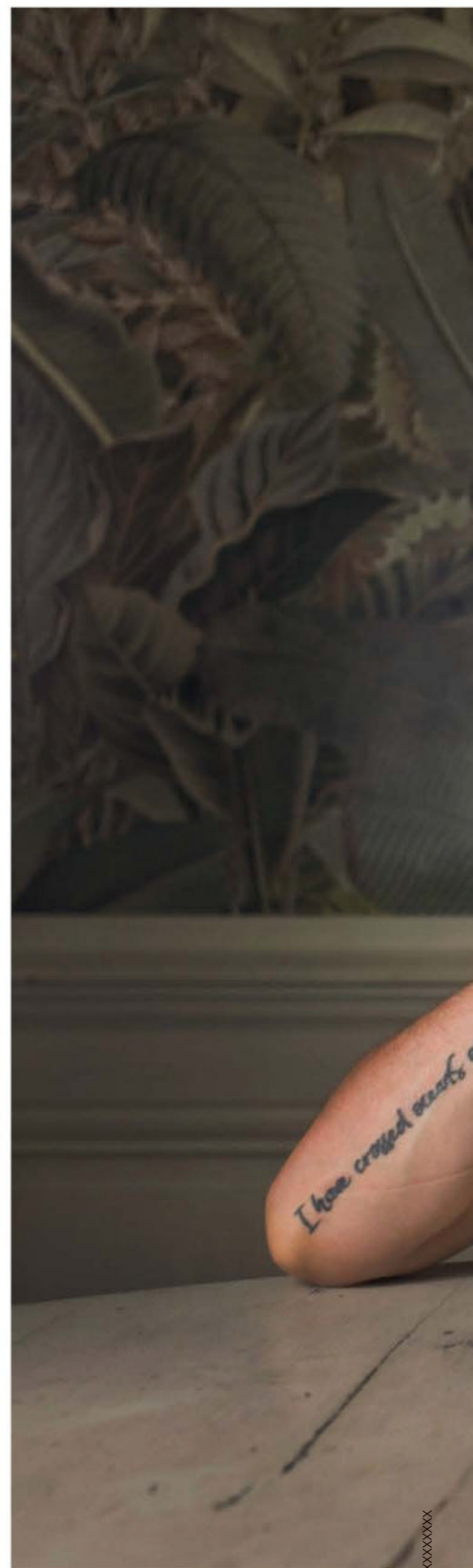
On conviendra aisément que les lieux sont habités. Les livres de l'autrice également. Des thrillers assurément. Un peu de fantastique. Quelques crimes. Parfois des accents de polar. « *J'ai toujours été difficile à catégoriser. Je ne m'en plains pas.* » Son

dernier roman, *Thanatea*, parle de la mort sous toutes ses facettes – physique, économique, spirituelle, psychologique... Trois héroïnes, trois points de vue, trois amies, dont l'une, Esther, quitte la police pour panser ses douleurs et trouve un nouveau boulot dans une entreprise de pompes funèbres située sur une île, « *quelque part en Suisse, sur les bords du lac Léman* ». Le Styx n'est peut-être pas si loin.

« *Parfois j'aimerais me mettre au roman feel good. Mais je sais que j'en suis incapable. Je raconte des choses horribles comme j'ai les yeux verts: je suis née avec. Je cherche à procurer aux lecteurs et aux lectrices les sensations que moi-même j'éprouve quand je lis un roman. Mon hypersensibilité me pousse sans doute vers ces chemins-là. Je crois aussi que j'ai peur de la reconversion, même si parfois j'ai envie d'aller ailleurs que dans le thriller. Mais il me semble que je suis plus libre dans ce genre.* »

Sonja Delzongle vient de quitter les éditions Denoël pour Fleuve noir. « *On est venu me chercher. Caroline Lépée, mon éditrice et mon agente, m'a convaincue que c'était le bon moment. Denoël m'a installée dans les librairies, le Fleuve noir a une plus grande force de frappe dans les gares et les grandes surfaces. Les ventes stagnaient, il fallait un nouveau souffle. Un auteur peut glisser très vite dans les profondeurs. Sandrine Collette a suivi un chemin similaire [passée de Denoël à JC Lattès]* ». Petite histoire de l'édition.

Sonja Delzongle est assise sur le canapé. Droite. La tête dégaïée, les cheveux gris,



JEAN-LUC BERTINI / POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE



tatouages sur les bras, dont une vanité (encore) au milieu de fleurs. Autour du cou, elle porte une moldavite, pierre née de la fusion du sable terrestre et d'un fragment de météorite (encore). Une alliance qui la définit peut-être. Dans ses romans, il est souvent question de nature et de science. De ce que les êtres humains maîtrisent et de ce qui leur échappe. De mystères et de trivialité. De l'insondable source des crimes et du labeur quotidien de celles et ceux qui essaient encore de mettre des mots sur les maux du monde. *Dust*, *Boréal*, *Cataractes*, *Abîmes* ou *Thanatea* s'aventurent sur les pistes fragiles du dérèglement des comportements humains. Les questions y restent parfois sans réponse. L'essence du genre. Le sens de la vie. Et de la mort.

« JE M'APPUIE TOUJOURS SUR LA SCIENCE »

Elle vient juste de terminer son prochain roman qui paraîtra en 2024. Il y sera question d'orages et de fulgurés, les survivants de la foudre. « *On peut imaginer que ce sont des élus. Comme Roy Sullivan, un Américain qui a survécu sept fois à la foudre. Il est tombé en dépression. Il s'est suicidé.* » Romanesque en diable, effectivement. Pour ce qui est du livre qui paraîtra en 2025, l'idée est en

« Il me semble que je suis plus libre dans le genre du thriller »

germe qui ne demande qu'à pousser. Depuis son arrivée chez Denoël pour *Dust* (2015), Sonja Delzongle publie un roman par an. « *Sinon, j'aurais l'impression de manquer un rendez-vous. Avec moi-même et avec mes lecteurs. Je vis de l'écriture. Il faut se tenir à une parution régulière.* » Elle avoue des ventes jusqu'à 7 000 exemplaires en grand format et 50 000 en poche.

Écrire son nom nécessite une certaine agilité des doigts sur le clavier. Bien placer le z, ne pas oublier le g, éviter le i à la place du j. La romancière est née à Troyes, d'un père français, d'une mère serbe. Du côté maternel, c'est bourgeoisie et ancêtres fantasques : une certaine « femme au pistolet » qu'il est difficile de situer sur l'arbre généalogique, infirmière de la Seconde Guerre mondiale, récompensée de la médaille Florence-

Nitingale pour bravoure, mais aussi un arrière-arrière-grand-père, le docteur Kopscha, qui créa la première clinique des Balkans et faisait payer les nantis pour soigner gratuitement les pauvres ; en gros, un Robin des Bois du stéthoscope. Du côté paternel, ça semble plus calme sur le papier – un grand-père paysan. Peut-être pas dans les faits. « *Mon père était agrégé de philosophie. Sa disparition en 2012 fut un bouleversement qui a pourtant eu un aspect positif : j'ai pris de la distance avec les choses de la vie. C'est à ce moment que je me suis fait tatouer cette vanité sur mon épaule. Pour mon père, la vie était totalement absurde. Moi, je la vois comme une illusion qui s'arrête d'un coup net. Ce n'est peut-être pas moins absurde. L'île de Thanatea suggère le mystère de la mort. Pour mon père, il n'y avait rien. Moi, je doute. C'est la meilleure réponse aux interrogations. C'est pour cette raison que je m'appuie toujours sur la science dans mes romans. Il n'y a rien de paranormal dans mes histoires. Je suis aussi fascinée par ces scientifiques qui étudient l'univers et disent que nous ne sommes sans doute pas seuls. Je ne crois pas en Dieu, mais je vois le mysticisme comme une forme d'ouverture de l'esprit.* »

DE TOURGUENIEV À ELLORY

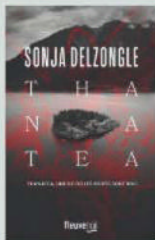
Il y a évidemment là un terreau d'histoires en tout genre. Mais dans la vie de Sonja également. Diplômée des Beaux-Arts de Dijon après six ans d'études, des petits boulots ici ou là, et une arrivée à Lyon pour être journaliste. Au *Progrès*, grand journal régional. Puis pigiste à la rubrique « chien » d'un magazine de chasse – ça ne s'invente pas. Également trois ans à traiter de l'hôtellerie et de la restauration dans le Rhône. « *J'y ai découvert un univers incroyable et impitoyable. Je me serai crue dans un roman russe tellement il se passait de choses.* » Oui, parce qu'il y a les romans russes : Tourgueniev, Gogol, Dostoïevski. Mais pas seulement. La littérature anglo-saxonne, surtout pour l'« efficacité » et le romanesque qui font défaut à la littérature contemporaine française. J'ai toujours beaucoup lu et mes références sont nombreuses. Éternel débat entre les « blancs » et les « noirs ». L'intime et le genre. Le nombril et les péripéties. L'entre-soi et le suspense. On n'en sortira jamais. Mais on n'a pas besoin d'en sortir, finalement. Les livres sont là. À chacun ses envies. Et les envies de Sonja Delzongle la poussent vers Gombrowicz, Henry James, Fitzgerald, Hemingway. Côté polar, il y a

LA VIE DES MORTS

Esther, Layla, Hélène, trois amies d'enfance. L'une d'elles vient de décéder, et les deux autres assistent à son enterrement quand s'ouvre le roman. Laquelle ? Sonja Delzongle ne vous le dira qu'à la fin. Chacune a des raisons de mourir. Esther, Layla et Hélène étaient policières dans la même brigade, à la P.J. de Lyon. Jusqu'au jour où la première, quadragénaire, a décidé de tout plaquer. Direction Thanatea, petite île (fictive) au cœur du lac Léman, pour un poste de... préposée au café, et un salaire mensuel de 5000 euros. Tant d'argent pour un si petit rôle, ça donne une idée de ce qu'il faut surveiller, ou plutôt cacher. Thanatea est une île, mais aussi le nom d'une société géante. Son activité : aider

« *les gens qui ne veulent plus de leur vie à réussir leur mort.* » Pourquoi Esther s'y trouve-t-elle ? C'est l'une des trames. Pour les autres, le roman alterne les chapitres courts sur chacune des trois amies. Dévoilant leur vie, mais aussi des drames qu'elles s'étaient cachés malgré leur amitié : perte d'un enfant, cancer du sein, violences physiques. Chacune avait une vie de mort, et c'est là tout le nœud de l'intrigue. Si l'écriture est parfois trop ensermée dans ces rouages, l'autrice exploite remarquablement la puissance tragique de ses trois protagonistes et de son île macabre. À des préoccupations qu'on lui connaît (sororité, violences faites aux femmes), elle ajoute un sujet risqué, l'euthanasie. Un roman dont la mort est l'un des quatre personnages. À vous de trouver lequel est à la moins mauvaise place.

Hubert Artus



★★★★★
THANATEA
 SONJA DELZONGLE
 416 P., FLEUVE
 NOIR, 20,90 €

Connelly, Ellory, « parfois » Stephen King, mais pas Ellroy – « [elle] a du mal ». Elle cite encore Mo Hayder : « *Un peu trop gore parfois. J'en fais moins.* »

Pour clore le chapitre influences, il faut faire un tour au cinéma. Ses parents, grands cinéphiles, se sont battus pour préserver une salle mythique dijonnaise, l'Eldorado, inaugurée en 1920. La façade a été classée monument historique. Sonja y a vu les films qui la font encore vibrer : « *Hitchcock, le maître du suspense et de la suggestion. Kurosawa et globalement le cinéma asiatique. Les classiques hollywoodiens. Le western.* » Les chiens ne font pas des chats et les goûts ne se trompent pas de couleurs. On s'étonne tout de même que les romans de Sonja Delzongle ne soient jamais adaptés, alors qu'ils brassent tout ce qu'il faut. « *Il y a eu des options, mais il paraît que mes personnages sont trop sombres. Ah bon ? Et ceux des Papillons noirs [l'histoire d'un couple de tueurs en série] ? Et Le Serpent [le portrait d'un vrai tueur à gages] ?* » Pas faux. Alors, elle attend. Et veut y croire. L'entretien se termine. Les chihuahuas retrouvent leur maîtresse et aboient de plaisir. Pendant ce temps-là, la caravane Delzongle passe. Et construit son chemin. ■

Éric Libiot

DES LOUVES À LA TÊTE DU NOIR

Même si elle l'a quitté, Sonja Delzongle est l'une des fondatrices du collectif créé en septembre dernier, féminin et féministe.



De l'association 813 à celle des Habits noirs, les auteurs de polar ont régulièrement avancé en bande, perpétuant la tradition française de camaraderie entre écrivains du genre longtemps snobés par ceux de la « littérature générale ». Il y a près d'un an, des autrices se sont elles aussi

constituées en meute, sous le nom de « Louves du polar ». Nouvelles venues dans ce que beaucoup appellent « la grande famille du noir », ces dernières forment un collectif informel depuis septembre 2022. L'idée est née d'un bilan, rappelé ainsi par Céline Denjean, l'une des cofondatrices : « *Il est considéré que 30 à 40 % des écrivains de polar, roman noir ou thriller sont des écrivaines. Pourtant, on n'a pas 30 à 40 % de visibilité.* » Même si les festivals et la presse sont plus paritaires, reste que les libraires ont confirmé cette donnée aux louves. Elles étaient sept au départ (Cécile Cabanac, Marlène Charine, Sonja Delzongle, Céline Denjean, Chrystel Duchamp, Agathe Portail et Céline de Roany), elles sont à présent trente-deux (citons aussi Gabrielle Massat, Alexandra Echkenazi ou Max Monnehay). « *Être louve, selon Denjean, c'est revendiquer un état d'esprit de sororité, mettre en lumière les polars écrits par des auteures... louves ou pas louves.* » Cela passe par « *des partenariats avec des festivals, avec des librairies, avec la chaîne Cultura récemment* ». En attendant, bientôt, un recueil collectif.

H.A.

leslouvesdupolar.fr

LES RECETTES D'UNE ÉCRITURE À SUCCÈS



Disponible sur www.lire.fr

Et ici aussi



Présent dans pratiquement tous les domaines de notre vie quotidienne, le développement personnel se veut le moyen de nous faire parvenir à notre plein potentiel. Bien qu'alléchante, cette promesse s'appuyant sur le seul recentrage sur soi est pourtant le fruit de nombreuses contradictions.

« **A** chaque problème, sa solution en dix leçons » : On pourrait résumer en ces termes le mantra du développement personnel qui, depuis ses origines californiennes dans les années 1960, n'a cessé de s'imposer dans les rayons des librairies comme sur Internet. Mieux dormir, prendre confiance en soi, ranger sa maison pour mettre de l'ordre dans sa tête, guérir de la procrastination, gérer ses émotions, on trouvera difficilement un domaine que le développement personnel n'ait pas entrepris de conquérir. À quoi tient le succès de ce type de discours ? À un art de manipuler nos faiblesses en nous vendant la possibilité de surmonter toutes nos difficultés ? À une capacité rhétorique et psychologique de transmuter des évidences en fulgurances ? Ou bien y aurait-il une science derrière le business ?

Qu'on soit adepte ou détracteur, encore faut-il savoir de quoi « développement personnel » est le nom. Derrière le foisonnement éclectique des sujets exploités, une même ligne directrice se profile : l'enjeu est d'atteindre son plein potentiel. Le discours qui nous enjoint d'explorer notre « être profond », notre « moi authentique » se nourrit implicitement d'une conception essentialiste : en deçà des influences que les autres et le monde peuvent avoir sur nous sommeillerait un sujet singulier et prometteur, qui ne demande qu'à s'accomplir en s'exprimant. Une vision du monde qu'on pourrait qualifier d'aristotélicienne, en reprenant sa distinction entre l'acte et la puissance : de même que, pour Aristote, l'enfant est un adulte en puissance au sens où il porte en lui dès la naissance l'essence de l'humanité qu'il actualise (i.e. : qu'il accomplit) progressivement en grandissant, de même (bien que dans un tout autre

registre), l'idée de « développement » personnel implique que la clé de notre épanouissement se trouve en nous, qu'il suffit de creuser, de cultiver notre individualité pour qu'elle fleurisse. Le stress, la frustration, le manque de motivation ou le sentiment d'inadéquation tiendraient ainsi moins aux épreuves que nous rencontrons

LE MIRAGE DES SOLUTIONS MIRACLES

qu'à un moi sous-exploité, au fait que nous n'avons pas encore trouvé la bonne méthode pour tirer pleinement profit de nos facultés insoupçonnées.

L'OASIS D'UNE VIE SOUS CONTRÔLE

L'avantage d'une telle approche est qu'elle nous place dans une position de pouvoir : nous qui croyions subir passivement ce qui nous arrive, nous nous découvrons subitement agents de notre propre devenir, capables, en prenant les bonnes décisions, en adoptant un état d'esprit positif et en cultivant des habitudes efficaces, de réaliser nos désirs en comprenant qu'il ne tient qu'à nous de voir les obstacles dont l'existence est semée comme des tremplins féconds plutôt que comme des impasses. Si le bonheur se décide, si la réussite est une simple affaire de préparation, si aucune adversité ne résiste aux astuces qu'on peut récolter clé en main en l'espace de vingt minutes sur YouTube ou d'une centaine de pages, il y a de quoi retrouver le sourire et le sommeil : la balle est dans notre camp.

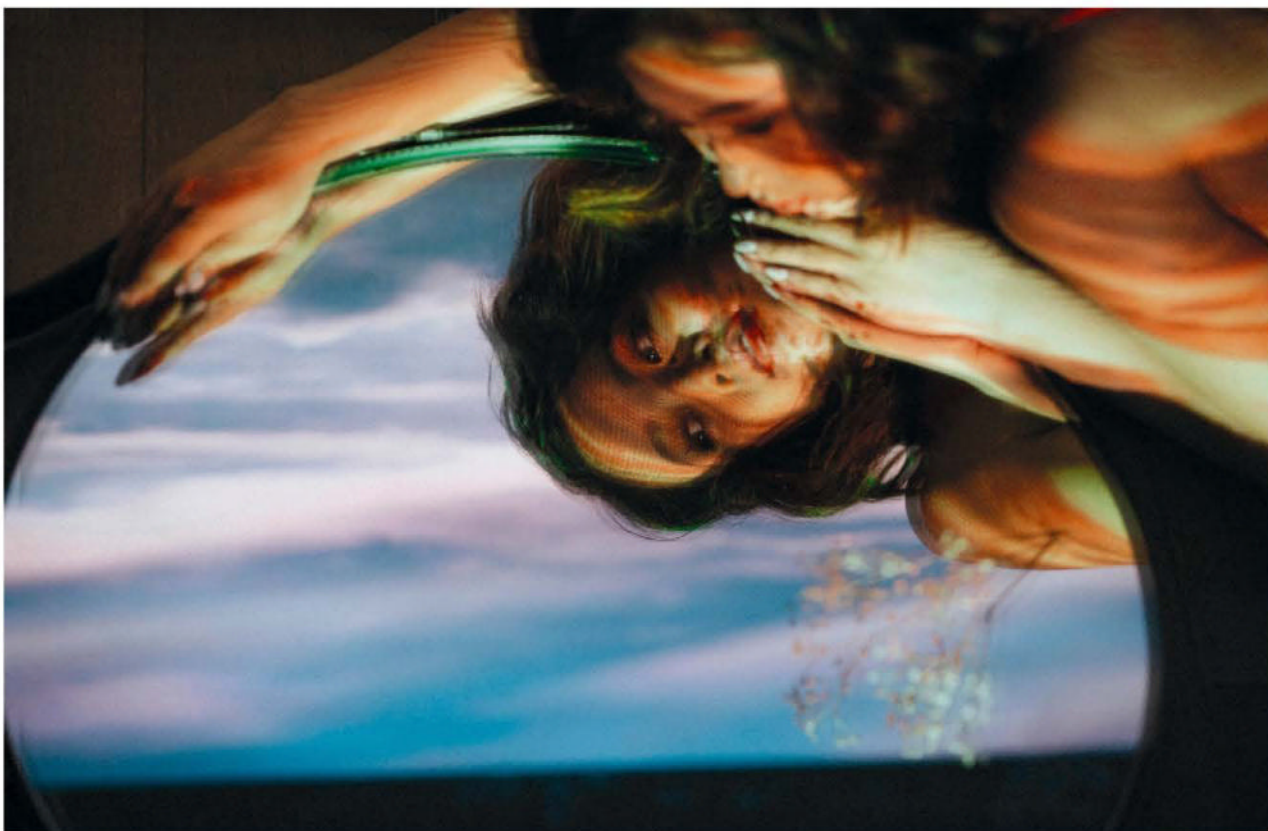
Révolutionnaire, le développement personnel ? Tout l'inverse, à vrai dire. Dans *Du monde clos à l'univers infini*, Alexandre Koyré retrace l'évolution de la philosophie et des sciences et montre que l'avènement de la physique moderne a représenté un bouleversement non seulement épistémologique, mais aussi existentiel. Brutalement arrachés

à un monde aristotélicien, où chaque chose est à sa place et où l'on se repère aisément, pour être jetés dans un univers décloisonné, illimité, où règne le « silence éternel de ces espaces infinis » qui terrifiait Pascal, les humains furent contraints de modifier radicalement leur perception du réel et d'eux-mêmes. Se pourrait-il que le succès du développement personnel

soit le symptôme d'un vertige similaire ? Que dans un monde sécularisé, à la complexité croissante, où la profusion informationnelle, la crise sanitaire, la brutalité du marché de l'emploi et les casse-tête quotidiens découlant de l'inflation s'imposent à nous à perte de vue, le développement personnel séduise parce qu'il fait miroiter l'oasis d'une vie sous contrôle, ordonnée, apaisée, aux yeux de ceux qui souffrent du sentiment que tout leur échappe, intérieurement et extérieurement ?

QUAND LA MAGIE N'OPÈRE PAS

Ce ressort s'incarne tout particulièrement dans la notion de résilience, omniprésente chez les tenants du développement personnel. L'idée d'un moi élastique, sur lequel les coups du sort rebondiraient comme si nous étions équipés d'une sorte d'airbag émotionnel, dont il suffirait de trouver le mode d'emploi pour se prémunir contre tous les périls, illustre l'état d'esprit de ce mouvement qui veut voir dans le sujet une ressource inépuisable. Au risque de faire de lui la source de la défaillance quand il



échoue à tirer profit de techniques présentées comme infaillibles. C'est que le développement personnel n'est pas à une contradiction près. Prétendant célébrer la singularité, il se fonde pourtant sur une série de règles stéréotypées dont le caractère générique fait fi, précisément, des expériences et des vécus singuliers qui font qu'invariablement, ce qui fonctionne pour certaines personnes ne fonctionnera pas pour d'autres. Comment l'insomnie chronique générée par un grave traumatisme pourrait-elle se traiter comme celle qui tient à une mauvaise hygiène de vie ? Loin de pouvoir garantir d'apporter à ceux qui appliquent ses préceptes confiance en soi et maîtrise, il enfermera dans un profond sentiment de culpabilité celui chez qui la magie n'opère pas : si la solution est à puiser en soi, à qui d'autre s'en prendre quand le problème persiste ? Si le deuil ne passe pas, si le désordre resurgit, si cette promotion m'échappe ou si je ne parviens pas à conserver mes bonnes résolutions sur le long terme, n'est-ce pas par manque de volonté, puisque des milliers d'autres y sont parvenus, eux, comme l'affirme le best-seller sur ma table de nuit ?

À quoi tient le succès de ce type de discours ? À un art de manipuler nos faiblesses

La faille du développement personnel, dont il tire paradoxalement sa force de persuasion, est son incapacité à saisir la nature d'un problème. Le propre d'un problème est qu'on n'y rebondit pas : on s'y arrête, on bute dessus et, parfois, on s'y abîme. Les expériences douloureuses, les traumatismes, les échecs ne se dépassent pas comme on se débarrasse d'un meuble trop encombrant : ils persistent, laissent des traces, et ne sont, pour cette raison, solubles dans aucune solution miracle, aussi profondément que l'on creuse en soi. L'idéologie du tout-dépassable, qui sous-tend de nombreux ouvrages de développement

personnel, cache mal, sous un vernis de pragmatisme en phase avec le monde, un déni de la rugosité inhérente à la réalité. Oubliant que, souvent, il y a des moyens de limiter les maux, de les gérer au mieux, mais pas de solution. La vie se fout de notre soif de *happy endings*.

Le développement personnel ressemble ainsi à s'y méprendre à une réécriture new age du mythe du *self-made man* : le plus grand accomplissement auquel il faudrait aspirer consiste à tirer de soi-même des trésors permettant de devenir maître incontesté de sa vie et d'affronter tous les écueils que celle-ci peut semer sur son chemin. Nostalgique d'un monde où les travaux de la sociologie et de la psychologie clinique n'avaient pas encore mis en évidence l'ensemble des mécanismes qui peuvent entraver durablement les volontés les plus coriaces, il transforme l'existence en une série d'équations que tout être rationnel doit être en mesure de résoudre. Au risque de l'aseptiser, de la désincarner, et de nous enfermer, comble pour un appel au développement, dans un recroquevillement dépité. ■ Marylin Maeso

RADIOGRAPHIE D'UN SECTEUR

En pleine expansion depuis les années 2010, les livres exploitant le filon se déclinent sous de multiples formes, pour vendre toujours et encore.

En librairies, le développement personnel a, comme tout genre, ses classiques. L'indépassable *Les Quatre Accords toltèques* de Don Miguel Ruiz, *Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même* de Lise Bourbeau ou encore le « roman-thérapie » de Raphaëlle Giordano, devenu best-seller: *Tu deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une*. Les enfants ne sont pas en reste avec *Calme et attentif comme une grenouille* d'Elin Snel. L'an dernier, c'est l'iconoclaste *Burn after writing* qui a créé la surprise rejoignant au top des ventes *La Clé de votre énergie* de Natacha Calestrémé.

L'exceptionnelle croissance du secteur depuis le milieu des années 2010 puis la crise sanitaire ont poussé les maisons d'édition à multiplier les déclinaisons: fiction, essais, cahiers pratiques écrits par des coaches ou des influenceurs, etc. Dans le monde, les ventes sont impressionnantes: *Le Secret* de Rhonda Byrne s'est écoulé à plus 20 millions d'exemplaires; *Père riche,*

père pauvre de Robert Kiyosaki s'est quant à lui vendu à plus de 26 millions de copies! Tout irait donc pour le mieux dans ce monde où le pire côtoie l'utile. Pourtant, les ventes semblent, cette année, se tasser après une hausse de 19,8 % en 2021. Même Don Miguel Ruiz a vu ses *Accords* en baisse de 15,3 % (étude GFK-Livres Hebdo) quand les *Blessures* de Lise Bourbeau reculent, elles, de 5 %. La production, après une bonne année 2021, a reflué en 2022 retrouvant le niveau de 2019. Le secteur reste poussé par les ventes de poches. Comme les formats, les thématiques se diversifient également, note Isabel Contreras dans une enquête de *Livres Hebdo* de juin dernier. Après les parcours inspirants, le sujet du moment serait la lutte contre l'anxiété. La psy américaine star Julie Smith est annoncée en librairies pour la fin de l'année avec une boîte à outils pour contrer ce mal contemporain. Ce secteur difficile à délimiter reste donc en perpétuelle évolution. ■

Aurélié Marcireau

◆ LE TOLTÈQUE ◆ POWER

Le livre de Don Miguel Ruiz caracole toujours dans les meilleures ventes d'un secteur dominé par une poignée d'auteurs.

- 1 ■ *Les Quatre Accords toltèques. La voie de la liberté personnelle*, Miguel Ruiz (Jouvence)
- 2 ■ *Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même*, Lise Bourbeau (Pocket)
- 3 ■ *Influence et Manipulation. Comprendre et maîtriser...*, Robert Cialdini (Pocket)
- 4 ■ *La Clé de votre énergie. 22 protocoles pour vous libérer émotionnellement*, Natacha Calestrémé (Albin Michel)
- 5 ■ *La Guérison des 5 blessures*, Lise Bourbeau (Pocket)
- 6 ■ *Le Pouvoir du moment présent. Guide d'éveil spirituel*, Eckhart Tolle (J'ai lu)
- 7 ■ *Trouver ma place. 22 protocoles pour accéder au bonheur*, Natacha Calestrémé (Albin Michel)
- 8 ■ *Suis-je hypersensible ? Enquête sur un pouvoir méconnu*, Fabrice Midal (Pocket)
- 9 ■ *Qui es-tu ?*, Lise Bourbeau (Pocket)
- 10 ■ *Foutez-vous la paix ! Et commencez à vivre*, Fabrice Midal (Pocket)
- 11 ■ *Le Cinquième Accord toltèque. La voie de la maîtrise de soi*, Miguel Ruiz (Jouvence)
- 12 ■ *Miracle Morning. Offrez-vous un supplément de vie !*, Hal Elrod (Pocket)
- 13 ■ *Écoute ton corps. Ton plus grand ami sur la Terre*, Lise Bourbeau (J'ai lu)
- 14 ■ *Mon cahier d'énergie*, Natacha Calestrémé (Albin Michel)
- 15 ■ *Power. Les 48 lois du pouvoir*, Robert Greene (Alisio)

(Classement Livres Hebdo/GfK des meilleures ventes. Source : Livres Hebdo, juin 2023)



« LES CAHIERS DE CIORAN ME FONT DU BIEN! »

Animateur de *Grand bien vous fasse !* sur France Inter, **Ali Rebeihi** publie un premier roman très réussi sur l'assassinat d'un auteur de livres de développement personnel, domaine qu'il connaît bien et qu'il différencie de la psychologie positive.

Dans votre livre, vous définissez avec humour le développement personnel comme « ce qui aide les types qui portent des pulls en pleine canicule » à finir par « courir nus sur la plage » ! C'est bien cela ?

Ali Rebeihi [Rires] Le développement personnel est un mouvement né durant les années 1970 avec le new age dans la Californie libertaire. L'idée est de développer des potentialités qui ne demandent qu'à émerger via un travail sur soi. Mais encore faut-il savoir quelles sont les potentialités que l'on doit développer. En définitive, il fait peser quelque chose de vertigineux sur les épaules des individus.

Quelle place accordez-vous au développement personnel dans votre émission ?

A.R. J'invite des psys spécialisés dans la psychologie positive, des psychosociologues, des psychiatres, mais peu d'auteurs de développement personnel. La plupart de ce type d'ouvrages me tombent des mains. J'aime quand il y a une base de recherche scientifique solide. Beaucoup confondent, hélas, développement personnel et psychologie positive alors que cette dernière s'appuie sur un corpus de recherche scientifique solide comme ceux de Seligman ou Csikszentmihályi, qui a révolutionné le domaine avec le livre *Vivre*. Il a élaboré le concept du « flow », cet état dans lequel on se trouve lorsqu'une activité vous passionne, vous absorbe et entraîne une dilatation du temps qui procure du bien-être. Lorsque l'on regarde les études sur le bonheur, notamment celles de Harvard, on constate que l'un des moyens les plus sûrs d'y cheminer réside dans le lien social, alors que le



développement personnel est très centré sur soi, sur le narcissisme. Quand je vois des coaches de vie qui écrivent ces livres, les bras m'en tombent...

Paul Faye, personnage du Bonheur est dans le crime, a des scrupules d'avoir vendu autant d'exemplaires de son ouvrage Les Cinq Vérités celtiques et avoue que l'art et la contemplation sont les bases du bonheur...

A.R. Très schématiquement, c'est ce que dit Schopenhauer, dont Faye est un spécialiste. La connexion à la nature, le lien social, la création, l'art sont les voies vers le bonheur... Mais qu'est-ce que le bonheur ?

Était-ce une évidence pour vous que votre livre évoque le développement personnel ?

A.R. C'est ce lieu [Fontainebleau, qui sert de cadre à son livre] où je suis installé une

partie du temps qui a secrété personnages et intrigue. Pour le reste, je baigne depuis longtemps dans le domaine de la psychologie positive et du développement personnel. Paul Faye est une composite d'auteurs. Je suis parti du succès des *Quatre Accords toltèques*. Remarquez que rien n'est faux dans ce livre ! Ne pas faire de supposition, que la parole soit impeccable : difficile d'être contre. Si l'on découvrait aujourd'hui qu'en fait il s'agit d'un manuscrit retrouvé de Marc Aurèle, on trouverait ça génial [rires]. Au rayon développement personnel, le pire ce sont *Les Lois de l'attraction* qui, pour résumer, dit que l'univers aurait prévu des choses pour vous. On frôle l'ésotérisme ! Ce qui me dérange, c'est quand ces auteurs deviennent des gourous.

Ce roman a un côté Posy Simmonds. A-t-il vocation à faire du bien ?

A.R. Ah merci ! Faire rire ou sourire serait ma grande satisfaction ! Je suis très marqué par la littérature anglo-saxonne qui mêle humour et ironie.

Quel est le livre qui vous sert le plus ?

A.R. Les *Cahiers* de Cioran me font du bien ! Ou alors le livre précurseur de psy positive sur le flow, dont je vous parlais. De plus, ce flow, on peut le trouver dans n'importe quelle activité... même la lecture. ■

Propos recueillis par A.M.



TANTE ALICE ENQUÊTE. LE BONHEUR EST DANS LE CRIME
ALI REBEIHI
272 P., LE MASQUE, 18 €

L'une est psychologue, l'autre humoriste. **Inès Weber** publie avec *Être soi* son premier livre. **Anne-Sophie Girard** est connue pour son carton *La femme parfaite est une connasse*. Toutes deux apportent des regards complémentaires sur la quête de soi dans des styles d'écriture... très différents.

LE MOI EN QUESTION



Inès Weber.



Anne-Sophie Girard.

Inès Weber part de son expérience: ces hommes et femmes qui viennent dans son cabinet. Ils n'ont pas de pathologies psychiatriques, mais ils ne vont pas bien, il leur manque « quelque chose ». Ils ont souvent « tout bien fait », mais cela ne suffit pas. Partant de ce constat, la psychologue explique la différence entre « être essentiel » et « être social ». Nous faisons tout pour entrer dans la norme de l'être social, mais en laissant de côté notre être essentiel. Son livre, *Être soi*, est exigeant, il se veut théorique et pratique. Elle analyse « le regain d'intérêt pour les pratiques de retour sur soi: coach, méditation, stages de développement personnel » non comme une tendance anecdotique mais « comme un véritable phénomène de société à la fois symptôme et remède potentiel de la crise onctique (de l'être) que nous traversons. Être soi est devenu la grande revendication de notre époque ». Mais est-elle légitime? Bien sûr, devenir « qui on est » se révèle un enjeu de tout temps: du « *Va vers toi!* »

de Dieu à Abram au « *Deviens qui tu es* » de Pindare. Mais aujourd'hui, libérés de la religion, nous sommes plus libres mais tragiquement seuls, et cette quête peut entraîner le pire comme le meilleur. Le pire, c'est l'ego, le meilleur: le Soi. Dans notre monde matérialiste à l'extrême, « *les questions existentielles et les aspirations essentielles de l'être humain ne sont plus centrales ni constitutives de notre projet de société* ». L'avertissement de la psychologue est cinglant: « *La connaissance de moi ne mène à rien d'autre que moi. Alors que la connaissance du Soi nous conduit bien*

au-delà de nous-même. » Être soi, c'est d'abord se trouver pour être meilleur pour le monde. En cela, Inès Weber critique le développement personnel qui n'est souvent qu'une démarche autocentrée pour être plus en phase avec ce monde ultra-normé qui nous fait croire à la personnalisation. Une technique marketing qui n'est qu'un leurre. Il nous faut donc chercher, développer non l'ego mais le Soi et devenir « *une personne en voie de réalisation* », selon le concept de Maslow, animée par des « *méta-motivations* ». Nous pouvons y parvenir par la médiation sans objet, avec objet, et puis nous les connaissons tous, ces percées de l'être, ces moments où nous sommes alignés, où nous nous sentons pleinement là en étant comme dans une bulle. Ce sont eux qui indiquent le chemin.

De son côté, Anne-Sophie Girard, elle, invite au lâcher prise mais pas à celui qui relève de l'injonction. Dans *Un esprit bof dans un corps pas ouf*. Un livre de développement personnel pour ceux qui n'en peuvent plus du développement personnel, elle démonte tous les postulats du développement personnel. Alors, non, on n'est pas obligé d'être résilient, on a le droit de se plaindre, d'avoir des émotions même moches. Avec lucidité et humour, elle raconte dépression, burn-out, maladie. Et conclut sagement qu'arriver à la « meilleure version de soi-même » n'est pas, n'est jamais une fin... en soi. ■

Aurélien Marcireau



**ÊTRE SOI. UNE QUÊTE
ESSENTIELLE AU SERVICE
DU MONDE**
INÈS WEBER
256 P., GALLIMARD, 21 €



**UN ESPRIT BOF DANS UN
CORPS PAS OUF. UN LIVRE DE
DÉVELOPPEMENT PERSONNEL
POUR CEUX QUI N'EN PEUVENT
PLUS DU DÉVELOPPEMENT
PERSONNEL**
ANNE-SOPHIE GIRARD
192 P., FLAMMARION, 18 €

« RIEN NE SEMBLE COMPTER DAVANTAGE QUE L'ÉPANOUISSEMENT »

Après s'être penchée sur le phénomène du développement personnel, la philosophe **Julia de Funès** s'inquiète de la notion d'identité qui devient, elle aussi, cardinale dans notre société.

En 2021, vous avez consacré un livre au « développement (im)personnel ». Quelle évolution depuis ?

Julia de Funès. Nous assistons à une montée en puissance de l'idéal du « moi », au point que rien ne semble désormais compter davantage que l'épanouissement pour justifier l'existence. Pourquoi l'épanouissement prend-il le dessus sur les autres aspirations, au point de devenir la nouvelle condition d'une vie réussie ? Les normes extérieures et transcendantes qui s'imposaient aux hommes depuis l'Antiquité – cosmos, religion, messianismes, marxisme, valeurs humanistes, politiques, etc. – se sont vu progressivement remplacer par l'expression, le développement et l'épanouissement de la personnalité de l'individu. C'est la victoire de l'immanence sur la transcendance, autrement dit celle de l'individu sur tout ce qui le commandait de l'extérieur. Puisque le « moi » devient l'unique norme, l'individu devient l'unique responsable de son bonheur ou de son malheur. Aucune autorité autre que l'individu lui-même ne peut venir justifier l'échec ou la réussite de sa vie. Tout réside à l'intérieur même du sujet. C'est donc à l'individu seul d'endosser la responsabilité de son bonheur ou des conflits psychiques internes qui peuvent expliquer ses difficultés à vivre sa propre vie. Si le sujet



devient l'unique responsable de sa vie, on comprend alors l'anxiété probable que ce dernier peut ressentir. Sans repère transcendant et normatif qui puisse le légitimer ou le culpabiliser, le voilà seul face à lui-même, face au vertige du « sois toi-même ».

Votre dernier ouvrage traite de l'identité. Y a-t-il un lien entre les deux ?

J.D.F. À l'échelle non plus individuelle mais collective, la question identitaire devient là aussi centrale. Force est de constater que les communautarismes se renforcent et se crispent au point de

dériver parfois dans des idéologies identitaires. Le développement personnel est à l'échelle individuelle ce que le woke est à l'échelle collective. Même si ces deux mouvances diffèrent sur bien des points, elles se rejoignent néanmoins sur celui de reconforter des identités carencées. ■

Propos recueillis par A.M.



LE SIÈCLE DES ÉGARÉS
JULIA DE FUNÈS
144 P., L'OBSERVATOIRE, 17 €

BERNARD QUIRINY



Je est une outre

Au printemps 1875, Rimbaud traverse les Alpes et s'installe à Milan, 39, Piazza del Duomo, maison aujourd'hui disparue. Verlaine, qui l'a appris par Germain Nouveau, en informe Ernest Delahaye dans une lettre expédiée d'Angleterre le 7 mai. Plus tard le même Verlaine, dans un numéro fameux de la revue *Les Hommes d'aujourd'hui*, retracera la vie mouvementée de Rimbaud et lui prêtera à demi-mot une liaison, cette année-là à Milan, avec une « *veuve très charitable* ». Invention ? Réminiscence de Carlo Goldoni, qui avait employé les mêmes termes dans *La Veuve rusée* ? Ou précieux renseignement sur cette période mal documentée de la vie du poète ? Tel est le sujet de *Rimbaud et la Veuve*, magnifique petit livre de l'écrivain italien Edgardo Franzosini, déjà connu chez nous pour ses essais sur Béla Lugosi – l'interprète de Dracula – et Raymond Isidore – le cousin chartrain du facteur Cheval.

On ne sait quasiment rien du séjour de Rimbaud à Milan, mais Franzosini, qui connaît sa vie par cœur, mène malgré tout l'enquête, remue les archives, recoupe les indices, en vrai détective littéraire. À la limite, l'absence de documents et de traces – il n'y a même pas une plaque sur les bâtiments actuels pour rappeler le passage de Rimbaud dans la capitale lombarde ! – est précisément ce qui rend le livre passionnant : au-delà de l'érudition, du culte rimbaldien, *Rimbaud et la Veuve* est un récit sur la mémoire des lieux, l'effacement des reliques, les marques invisibles du passé.

Rimbaud a 20 ans quand il passe par Milan. On n'est pas plus sérieux à 20 ans qu'à 17. Jean-Pierre Verheggen, l'éminent poète belge, spécialiste du calembour,

nous avait fait savoir jadis qu'on ne l'est pas non plus quand on en a 117. Il n'a pas encore atteint cet âge canonique, mais il fête tout de même ses 81 printemps cette année. Fini le septuagénaire, le voici « *septuadégénère* » ! À ce stade, le corps lâche. La tuyauterie

se dégingle, les varices guettent, les dents gâtent, les reins cèdent, la prostate durcit, les poumons sont des pneus plats, le pilulier se remplit. Côté cervelle, « *on birbe, on barbonne ! On bêtifie ! On croûtonne !* »

Il n'y a rien à faire contre, à part rire. C'est à quoi il s'emploie dans *Le Sourire de Mona Dyalisa*, recueil de poèmes en prose et en vers sur les turpitudes tragicomiques de sa vieillesse. Après plusieurs ouvrages de « *littérature-jeunesse* », c'est en somme son premier livre de « *littérature-vieillesse* ». Sa décrépitude, fort heureusement, n'a entamé

ni sa bonne humeur légendaire, ni son imagination, ni son goût pour les jeux de mots, qu'il a élevés depuis longtemps au rang d'art majeur. Il reste par ailleurs fort taquin, quand il s'attaque par exemple à l'égérie suédoise du climat, « *Greta Carbone* », auprès de qui il est « *persona non greta* » (forcément). Rimbaud, lui, n'est jamais loin. Comme il le dit lui-même, avec sa bedaine triomphante d'octogénaire, Verheggen n'est pas qu'un autre, il est une outre. ■

UN GOÛT POUR LES JEUX DE MOTS ÉLEVÉS AU RANG D'ART MAJEUR



★★★★☆
RIMBAUD ET LA VEUVE
(RIMBAUD E LA VEDOVA)
EDGARDO FRANZOSINI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR PHILIPPE DI MEO,
116 P., LA BACONNIÈRE, 17,50 €

★★★★☆
LE SOURIRE DE MONA DYALISA
JEAN-PIERRE VERHEGGEN
96 P., GALLIMARD, 14,50 €



75

DANS LES
YEUX DE **LISA
GARDNER**



64

GIACOMETTI-RAVENNE
POUR LE MEILLEUR ET POUR
LE VAMPIRE !



À retrouver sur
leclaireur.fnac.com

LE CAHIER CRITIQUE

SPÉCIAL LIVRES DE L'ÉTÉ ET POCHES



76

**DES PIERRES
EN PLANCHES**



80

LA VIE SENIOR
SELON
DIDIER ERIBON



JACQUES RAVENNE - ÉRIC GIACOMETTI

Le sang des autres

Dans le sixième tome de la saga « Soleil noir », le duo phare du thriller ésotérique mêle avec brio nazisme et vampirisme afin de décrire l'occultisme du III^e Reich. Et, l'air de rien, de dénoncer le complotisme contemporain.

Les vampires existent. Et un grand nom du cinéma le sait mieux que quiconque – un célèbre producteur du début du xx^e siècle, Albin Grau. Lors de la Grande Guerre, alors qu'il était soldat, il fut envoyé dans la région du Baratz, entre Serbie et Roumanie. Et se retrouva face à un individu ayant assassiné de nombreuses personnes qu'il avait vidées de leur sang. Et qui, pourtant, était considéré comme mort et qu'un prêtre dut achever en lui enfonçant un pieu dans le cœur. Une telle scène – réelle? – n'a pu que marquer à jamais l'homme de cinéma, par ailleurs membre d'une société secrète, la fraternité de Saturne. Quelques années plus tard, il produisit, avec force messages codés, le chef-d'œuvre de Murnau, *Nosferatu*

le vampire, dont le personnage principal fut récupéré, quelques années plus tard, par la propagande nazie... Cette anecdote, tirée d'un livre de l'essayiste Pacôme Thiellement (*Cinema Hermetica*), ne pouvait qu'intriguer le duo Éric Giacometti-Jacques Ravenne, spécialiste du thriller ésotérique dont les livres sont traduits dans le monde entier et qui partent généralement d'un fait de ce type.

UN MAL INEXPLICABLE

« Un jeu très divertissant s'est installé avec nos lecteurs, remarque Éric Giacometti. Pour chaque livre, on s'inspire de faits étonnants, et pourtant bien réels. » Ainsi, pour le sixième tome (très réussi) de leur fameuse saga « Soleil Noir », intitulé *Le*

Graal du Diable, une autre histoire s'est ajoutée à celle du mystérieux Albin Grau. « En 1944, des rapports de l'état-major allemand signalent des attaques en Yougoslavie de partisans titistes qui se comportent comme des vampires, qui égorgent les soldats allemands avant de boire leur sang. À leur tête une femme, Nada La Noire, laissait toujours un survivant pour témoigner. À la fin de la guerre, un médecin de ce groupe de partisans admit avoir été confronté à une épidémie de vampirisme au sein de ses troupes. Un mal inexplicable qui dura quelques mois puis disparut. »

Ce pan de l'Histoire a ainsi servi de contexte à ce nouveau roman, dans la lignée des précédents tomes du cycle. On retrouve donc Tristan Marcas, obscur marchand

d'art et agent double en pleine Seconde Guerre mondiale en 1944, emprisonné par les résistants. L'une des responsables de la Milice, Solange, dite « la Papesse », lui fait alors une terrible prédiction. Marcas finira par sortir, pour les besoins d'une nouvelle mission, pendant que sa chère et tendre, Laure d'Estillac, a été envoyée dans un Lebensborn, en Haute-Bavière – et elle est enceinte... Mais que veulent vraiment à ce moment les émissaires du Reich ? Quel est le rapport avec Nosferatu ? C'est le début d'une intrigue palpitante entre la France, la Suisse, l'Allemagne et la Serbie. En parallèle nous est racontée l'histoire, au ^{xv^e} siècle, de Vlad Dracul et de l'impératrice de Bohême, Barbara de Cilli...

HORREURS D'HIER ET FLÉAUX D'AUJOURD'HUI

« Comment tant d'hommes et de femmes, en Allemagne, ont pu basculer dans le Mal absolu ? s'interroge Jacques Ravenne. Comment devient-on Heinrich Himmler ou Joseph Goebbels ? Comment se transforme-t-on en monstre ? Ainsi est né le personnage de Vlad Dracul »

Comme à leur habitude, après un large travail de documentation, chacun des deux auteurs a travaillé sur une partie en particulier – Giacometti sur la Seconde Guerre mondiale, Ravenne sur celle dans la Transylvanie du ^{xv^e} siècle. Avant un échange des parties pour la réécriture et que chacun insère sa patte dans l'ouvrage

de l'autre. Feuilletonesque à souhait – et moins politiquement correct qu'il n'y paraît, ce sixième volet croise les codes du film de guerre et de l'opus horrifique de la Hammer, matiné d'épisodes... d'*Indiana Jones*.

À ce titre, que vient faire le Graal dans cette histoire ? « Les gens sont persuadés qu'il s'agit d'une relique chrétienne dont on parle dans la Bible et les Évangiles, remarque Éric Giacometti. Or, c'est complètement faux : c'est une création littéraire de Chrétien de Troyes. Ça n'a jamais été la coupe du Christ. Alors, on a renversé la Table en se demandant si, par hasard, le Diable n'avait pas mis son nez là-dedans. » Mais, comme toujours, l'Histoire est un bon moyen de nous parler des fléaux d'aujourd'hui, comme le souligne Jacques Ravenne. « Face à notre époque où foisonnent à nouveau les théories du complot, il nous a paru important, à travers ce roman, de mettre en lumière combien l'absurde peut se révéler mortifère. » D'ailleurs, les vrais vampires ne sont pas toujours ceux qu'on imagine... ■

Léonard Desbrières et B.L.



★★★★☆

LE GRAAL DU DIABLE
ÉRIC GIACOMETTI,
JACQUES RAVENNE

480 P., JC LATTÈS, 22,50 €

Le grand monde d'un petit homme

Son destin est grand comme tout un continent. « Je suis de corps faussé », nous prévient pourtant le narrateur du *Parlement des instincts*. Abandonné à la naissance (en 1582) parce que nain, éduqué dans un monastère de Toscane, Ilario d'Orcia acquiert un savoir et une curiosité qui le propulseront de Venise à Constantinople, Paris, Naples, Prague et Malte. Il sera moine, médecin, maître-verrier, peintre, savant, prédicateur, courtisan à la cour des Habsbourg, assistant du Caravage. Son épopée raconte tout le siècle baroque, à travers ses ambitions, ses excès, ses débats religieux, politiques ou militaires.

Un « roman-monde » historique et culturel, porté par une documentation rigoureuse, une langue classique et truculente, un esprit de fantaisie et une liberté folle. Par un auteur aussi discret qu'inclassable. ■

Hubert Artus



★★★★☆

LE PARLEMENT DES INSTINCTS
PHILIPPE CAVALIER

750 P., ANNE CARRIÈRE, 27 €



MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Maison et sentiments

Entre « maison », « saison » et « raison », il n'y a au fond qu'une lettre de différence – ce qui n'a sans doute pas échappé à Perrine Tripier. Qui, dans son merveilleux premier roman, *Les Guerres précieuses*, a su parfaitement mêler et agencer ces « mots-notions ». « J'ai assez aimé la Maison pour ne rien souhaiter d'autre, dans toute mon existence, que d'y demeurer, blottie au creux des choses familières, me laissant patiner par le temps exactement comme la rampe de l'escalier en colimaçon », souligne la narratrice, Isadora.

Construit en quatre parties comme autant de saisons, le récit revient sur les liens inextricables entre cette femme et cette bâtisse, comme s'il s'agissait de la plus forte des histoires d'amour. Qui lui vaudra même de refuser une demande en mariage de la part d'un certain Oktav. On ne quitte pas la Maison, normalement. Mais, aujourd'hui, Isadora est une vieille dame, contrainte de résider dans un institut gériatrique, en deuil de cette demeure qui, au fond, était toute sa vie. Il lui reste ses souvenirs. Elle songe alors à ses parents, ses frères et sœurs, ses cousins, entre anecdotes de jeu dans le jardin et grands drames – on est toujours hanté par des fantômes, qui plus est lorsqu'ils sont attachés à ce point à la Maison et à ses réminiscences... Il y a une profonde mélancolie dans *Les Guerres précieuses*, sublimée par un style délicat et virtuose, qui restitue avec une grande fluidité les pensées de l'héroïne. La sensorialité qui se dégage de l'écriture et des descriptions laisse augurer de beaux lendemains pour cette primo-romancière, qui a su remarquablement se mettre dans la peau d'une vieille dame, alors qu'elle n'est âgée que de 24 ans...

★★★★☆

LES GUERRES PRÉCIEUSES
PERRINE TRIPIER

192 P., GALLIMARD, 18 €

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★☆

CONNEMARA
NICOLAS MATHIEU
544 P., BABEL, 9,90 €



Nicolas Mathieu, tête de pont du romanesque social, pour faire court, remet ses personnages en jeu à chaque livre : crise existentielle, lutte des classes, poids de l'époque. Hélène semble avoir tout réussi dans la vie, Christophe n'a pas

forcément tout raté dans la sienne. Ils se rencontrent, se reconnaissent, s'aiment. Mais tout leur pèse. Le prix Goncourt 2018 convoque Sardou pour se mettre au diapason de ces hommes et de ces femmes qui cherchent à la fois leurs racines et leur avenir. **Éric Libiot**

★★★★☆

LES FORÇATS DE LA ROUTE
ALBERT LONDRES
80 P., ARLEA, 6 €

Antoine Blondin a été le journaliste-poète du Tour de France à partir de 1955. Des années plus tôt, en 1924, le journaliste Albert Londres, qui sillonna les terrains en guerre, suivit lui aussi les gars de la Petite Reine. Au style lyrique de Blondin fait écho l'écriture précise et factuelle de Londres. Ce recueil regroupant les articles de Londres comme autant de nouvelles littéraires éclaire les éternels partis pris du journaliste : mettre les hommes au cœur du monde. **E.L.**

★★★★☆

LE FILS DU PROFESSEUR
LUC CHOMARAT
288 P., POINTS, 8,30 €

Luc Chomarat a œuvré dans le polar, la traduction, l'histoire cinéphilie drôle, l'essai et la littérature jeunesse. Avec *Le Fils du professeur*, il s'aventure sur les chemins de la (vrai-fausse ?) biographie d'un garçon jusqu'à la fin de l'adolescence. L'enfance est ce moment des premières fois où tout se découvre, où tout s'expérimente. Chomarat, de souvenirs en réflexions, raconte avec brio et sourires ces (petits) moments où le monde se dessine au regard. **E.L.**

GRÉGORY LE FLOCH

Sous le soleil idéalement

L'auteur nous fait passer l'été en pente douce en se penchant sur la plage, cet espace de rêve éternel qui tend à disparaître. Il lui fallait bien un éloge.

À l'hiver dernier sortait un trouble et indécent roman, pétri de grand soleil et d'ombres cavernes : *Gloria Gloria*. Sur une crique de l'île d'Elbe, dans une lumière tour à tour éblouissante et crépusculaire, une narratrice pistait la trace de son aïeul gérontophile et paria, retranché des mois durant dans l'ermitage suintant d'une grotte. Dans un alliage baroque de sensualité et de grotesque, de parfums suaves et de relents putréfiés, Grégory Le Floch y proposait un hymne aux corps, saisis dans tout leur éventail d'odeurs, d'humeurs, de gloires et de déliquescentes. Et se révélait, par cette délectation du bizarre, le digne héritier de Gabrielle Wittkop – sulfureuse autrice, entre autres, du *Nécrophile* – et de Joel-Peter Witkin, photographe aux clichés aussi doux que macabres.

Avec son *Éloge de la plage*, qui sort à point nommé, il délaisse cette pente vénéneuse pour ne garder que « l'inclinaison » douce et rêveuse (le mot vient de *plagios*, penché) de son lieu de prédilection. À première vue, du moins. Espace aux « antipodes du monde », neutre, étale, hors du temps et absorbant, la plage offre d'abord à ses yeux l'écran idéal pour qui, comme lui, éprouve le « besoin de défroisser et d'aplanir » son esprit. Organisme vivant, vibrant, féérique ; lieu de mirages et de fantasmes bien plus que de farniente, elle se prête tour à tour à l'érotisme et à l'innocence retrouvée, où rejouer châteaux de sable et Éden. Mais elle est aussi, comme le rappelait Alain Corbin dans *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, une pure « invention » des hommes. Et à ce titre soumise à toutes leurs incuries. Jonchée d'obus au cours des débarquements, elle devient aujourd'hui déchetteries à ciel ouvert, tombeau pour les migrants, menacée par l'érosion, la montée des eaux, mais aussi un averse



trafic de sable, extrait en quantité neuf fois plus importante que le pétrole. S'il dresse un inventaire amoureux de toutes les plages – les désertes et les encombrées, les mondaines et les familiales, les nudistes et les textiles, celles de Proust et de Rohmer comme celle de Niagara et de Pamela Anderson, ce panorama n'en rappelle pas moins le paradoxe essentiel : celui de s'ouvrir horizontalement à tous les possibles mais aux confins de notre monde, tout au bord de sa disparition. ■

Camille Thomine



★★★★☆

ÉLOGE DE LA PLAGE
GRÉGORY LE FLOCH
240 P., RIVAGES, 19 €



VANESSA BAMBERGER

En eaux troubles

Le thème du retour aux sources se double ici d'une enquête mêlant art et secrets de famille.

D'une prose généreuse où aucun mot n'est de trop, Vanessa Bamberger revient, avec son nouveau roman *Les Brisants*, sur son thème phare du retour aux sources chamboulant la vie de ses personnages rattrapés par leur passé. Au large du Finistère, la mystérieuse île de Batz, entourée de brisants redoutables, recèle des secrets jalousement gardés par ses quelques familles de marins particulièrement endogames. Marion s'y rend car son frère s'y serait noyé des années auparavant, son corps n'ayant jamais été retrouvé. De plus, celui qui serait son véritable grand-père, issu d'une grande lignée de la région, y aurait été enterré ; l'héroïne découvre cette possible filiation sur un acte notarié. Au fil de sa double enquête, l'île devient un personnage à part entière, respire et conspire. Notre héroïne s'entiche d'un charmant scientifique qui lui fait découvrir la biodiversité des lieux, et pourrait bien porter en lui une clé décisive de l'intrigue...

Un autre thème fort traité par l'autrice d'*Alto Braco* est celui de la synchronicité entre la vie et l'art, entre réalité et fantasme, psychologie cognitive et fantastique. Restauratrice de tableaux, Marion habite les œuvres qui lui passent entre les mains. Elle croit retrouver son frère dans un tableau qu'elle restaure, voit partout des signes et des coïncidences, alors que sa mère est persuadée que son fils a été assassiné et que les habitants de l'île complotent à étouffer l'enquête. Seraient-elles complètement paranoïaques ? En tout cas, tous les éléments de l'intrigue se recourent avec brio... comme par hasard ! ■

Simon Bentolila



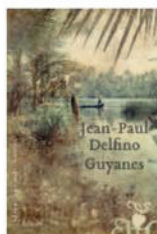
★★★★★
LES BRISANTS
VANESSA BAMBERGER
192 P., LIANA LEVI, 19 €

Échappées guyanaises

Après ses sagas historiques sur le Brésil, Delfino revient composer sur une terre voisine : la Guyane, alors colonie française – le roman se déroule de 1872 à 1879. Pour la République, c'est un lieu où l'on envoie des gens comme Clara, 15 ans, condamnée au bagne de Cayenne pour avoir participé à la Commune de Paris. Elle est l'une des trois protagonistes. Le deuxième est un esclave brésilien récemment affranchi : pour lui, ce bout de France signifie liberté. Pour le dernier, la Guyane est une planque : Alphonse de Saint-Cussien, un bourgeois endetté,

choisit de s'y rendre pour reprendre ses combines. Delfino fait se télescoper ces trois destins. *Guyanes* est une fresque sociale et historique, humaniste et féministe. ■

Hubert Artus



★★★★★
GUYANES
JEAN-PAUL DELFINO
592 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON,
23,50 €

QUE VAUT ?

**LE NOUVEAU
EMMA BECKER**

Dans la chaleur de l'été, deux petites filles, Odile et la narratrice, découvrent leurs corps et comment recevoir et donner du plaisir. Ou disons plutôt que l'une, celle qui dit « je » et « moi », apprend que son propre plaisir ne compte pas, qu'elle ne peut pas jouir avant d'avoir comblé l'autre. Ce souvenir lui revient nettement une nuit qu'elle rêve d'Odile. Lui reviennent également tous leurs jeux sexuels, de la puberté aux années fac quand les hommes, qu'elles entreprennent souvent à deux, occupent de plus en plus de place. Emma Becker sait nous embarquer dans ses mémoires d'une jeune fille en feu, tout en questionnant la domination et la soumission. Sans jamais l'intellectualiser, sa prose capture le désir féminin dans ses fluides, dans la volonté d'une femme d'être remplie, dépossédée. Ce faisant, l'autrice de *L'Inconduite* évoque avec une certaine autodérision l'insatisfaction au cœur des rapports sexuels. Le sexe est toujours mieux avant ou après, quand on l'imagine ou quand on se le remémore, qu'importe lesw « belles bites » (nombreuses) que l'on rencontre. *Odile l'été* s'achève par un « gang-bang » impliquant l'une des héroïnes et plusieurs ouvriers. Cette scène longtemps échafaudée par les deux femmes, qui se retrouvent après une longue absence, n'est peut-être qu'un scénario. Tout comme Odile n'est peut-être que cette autre que l'on devient quand on fait l'amour.

Gladys Marivat



★★★★★
ODILE L'ÉTÉ
EMMA BECKER
224 P., JULLIARD/FAUTEUSE
DE TROUBLE, 20 €

ET AUSSI...

★★★★☆

LE CHOIX DU ROI
LAURENCE LIEUTAUD
240 P., GRASSET, 20 €

Ils ont eu le choix du roi, alors Fabien et Karine sont comblés. Si leur plus jeune fille est excentrique et révoltée, leur fils aîné, Maxime, est un surdoué. Mais ce bonheur ne va pas durer. Alors que

Maxime s'apprête à intégrer Polytechnique, un drame vient perturber son destin tout tracé. Au petit matin, il renverse une fille en rentrant de soirée. Pris de panique, il demande à sa mère de l'aider. Par amour, elle accepte de garder le secret

sans savoir que sous les traits de son fils, c'est avec le Diable qu'elle vient de pactiser. Laurence Lieutaud démêle les fils de cette sordide affaire et façonne un thriller psychologique glaçant.

Léonard Desbrières

★★★★☆

DES RONDS DANS L'EAU
MORGANE ALVÈS
443 P., FLAMMARION, 21,90 €

Découvrir que l'on attend un enfant, c'est aussi trouver la façon la plus originale de l'annoncer à la personne qui partage notre vie. Quand celle-ci vous quitte avant la nouvelle, cela complique quelque peu les choses. Joséphine, que la grossesse rend

ivre de bonheur, voit son futur proche s'écrouler lorsque Vincent ne revient pas de son week-end entre amis. Le doute s'installe, la laissant dubitative à l'idée d'élever cet enfant seule. Un aller simple en solitaire direction la Bretagne pourrait bien être salvateur. *Des ronds dans l'eau* est un premier roman qui explore avec sincérité les ondulations incertaines du couple, que Morgane Alvès niche au creux d'une vague à dompter.

M.J.



Pape culture

Tout le monde n'a pas le privilège de descendre d'un pape. C'est le cas d'Amélie de Bourbon-Parme dont Paul III, né Alessandro Farnese, est l'ancêtre à la seizième génération. On sait que les papes, entre les xv^e et xvi^e siècles, ne furent pas tous des petits saints. Alexandre VI, Rodrigo Borgia à l'état civil, ne nous contredira pas : sexagénaire, il avait pour maîtresse une jeune fille de 18 ans, Giulia Farnese, sœur d'Alessandro. Dans *L'Ambition*, premier tome des *Trafiquants d'éternité*, Amélie de Bourbon-Parme raconte la jeunesse d'Alessandro, les années de formation qui le mèneront plus tard à la tiare.

Certains diront que ces prélats menaient alors la belle vie. Que nenni : il fallait avoir du flair et les nerfs solides pour naviguer avec perspicacité entre Rome et Florence, sur fond d'intrigues forcément machiavéliques. La romancière met bien en scène ce vaudeville politique papal, entre alcôves et cabales. On n'est pas ici dans *Les Rois maudits* de Druon, avec anachronismes et truculence : le style sobre et la précision historique d'Amélie de Bourbon-Parme font plutôt penser à Françoise Chandernagor. Idée pour cet été : éteindre Netflix et retourner à la littérature feuilletonesque. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★★☆

LES TRAFICANTS D'ÉTERNITÉ
(T. 1). *L'AMBITION*
AMÉLIE DE BOURBON-PARME
512 P., GALLIMARD, 23 €

Une liaison dangereuse

Aimer prend le goût de l'infidélité sous la plume voluptueuse d'Annabelle Mouloudji, qui range volontiers les bonnes mœurs au placard. Quadragénaire, sa narratrice partage sa vie entre le travail, deux enfants épuisants et David, un époux qui ne prête que peu d'attention aux plaisirs de la chair. Lors d'un séjour sur les terres catalanes, elle revoit Marc, « *au magnétisme félin* », revenu d'un lointain passé. D'un coup de foudre mutuel naît une relation secrète, ornée de fantasmes et d'e-mails érotiques qui ne manquent pas de susciter les doutes de son époux, loin d'être insouciant. La passion des amants devient une échappatoire faite de « *mots libertins* » et d'états narcotiques constants (« *je lui appartiens, je suis sa chose* ») sans songer aux lendemains qui peuvent se transformer en de réels coups de théâtre. Si quelques passages donnent au texte une tonalité parfois mièvre (« *La sève de mon désir se libère telle une fleur qui s'entrouvre dans le vent de l'impatience* » ; « *Les jours sans toi sont comme une planète sans océan* »), *L'Amoureuse* est un vrai plaisir de synesthète. Tous les sens s'éveillent, harponnant lyrisme et métaphores d'une même lance, vers une délicateuse déraison faite de sensualité, de tentations et de risques à prendre... Ou non. ■

Marie Jouvin



★★★★☆

L'AMOUREUSE
ANNABELLE MOULODJI
208 P., LÉO SCHEER, 19 €

BECKY CHAMBERS

Robot pensant

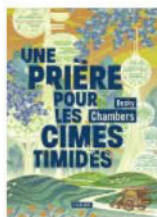
Récompensée pour le premier volet d'*Histoires de moine et de robot*, l'Américaine trace son sillon et continue à explorer une SF philosophique. Lumineux.

Deuxième volet de la série *Histoires de moine et de robot* (le premier a décroché le prix Hugo 2022 du meilleur roman court), *Une prière pour les cimes timides* creuse le sillon solarpunk déjà tracé dans le précédent tome – soit une science-fiction résolument optimiste, centrée sur des thématiques progressistes. Le résultat est un récit méditatif et lumineux infusé de poésie : le périple, de village en village, de Frœur Dex, Moine de Thé non-binaire équipé d'un chariot-vélo, d'un ordinateur portable et d'un robot avide d'expériences humaines, à une époque où ses collègues métalliques ont été relégués au rang de mythes. Curieux des autres, pur comme du cristal, Omphale est le vrai cœur battant de cette odyssée de poche, qui, au fil des rencontres et des questionnements, voit se développer son amitié avec son acolyte de chair et de sang,



et évoluer son appréciation du monde. « *Je pense que tu vas chambouler beaucoup d'idées toutes faites chez les gens qu'on va croiser* », lui confie Dex, assertion prophétique rapidement vérifiée, qui s'applique aussi à leur relation.

« *De quoi avez-vous besoin ?* », demande le robot aux hommes, qui en restent bouche bée. Qu'est-ce qu'une vie réussie ? Qu'est-ce qui fonde le rapport à l'autre ? Livre après livre, Becky Chambers invente une SF philosophique, mélancolique, paisible. ■ Fabrice Colin



★★★★★
UNE PRIÈRE POUR LES CIMES TIMIDES (A PRAYER FOR THE CROWN-SHY)

BECKY CHAMBERS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARIE SURGERS,
120 P., L'ATALANTE, 13,50 €

LES ÉCRIVAINS DE

LiRE
magazine littéraire

Cosmic Trip

Attention, grand spectacle ! Avec Astréa, Alexis Brocas nous livre un roman en technicolor, un space opera sans limites, à la fois conte initiatique, sombre récit d'espionnage et fresque intergalactique. « *Mon histoire commence l'année 300133 du calendrier universel impérial.* » Promise à un avenir médiocre sur une planète de (presque) rien, Astréa déjoue les pronostics et réussit le prestigieux



ASTRÉA
ALEXIS BROCAS
448 P., SARBACANE, 18,50 €

concours des Beaux-Arts. Elle va devenir une « *généraliste* », une quasi-démiurge capable, à l'aide d'une technologie étourdissante, de créer des mondes entiers. Mais l'Empire qu'elle s'approprie à servir est-il aussi vertueux qu'on le croit ? Le dépaysement est total, l'intime percute la démesure : de la SF comme on l'aime, merveilleuse et tragique. ■ F.C.

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★★

LA FABRIQUE DES LENDEMAINS
RICH LARSON

544 P., LE LIVRE DE POCHÉ, 9,70 €



Vingt-huit nouvelles, excusez du peu, et quelles nouvelles ! Presque rien à jeter dans ce recueil qui, d'ores et déjà, impose son jeune auteur comme une valeur sûre de la SF outre-Atlantique.

IA meurtries de solitude, androïdes frappés de crise existentielle ou candidats désespérés à l'immigration – entre autres – se débattent sur fond de transhumanisme, de société hyperconnectée et d'Afrique 2.0. Impressionnant. F.C.

★★★★★

GENÈSE DE LA CITÉ
N.K. JEMISIN

480 P., J'AI LU, 8,90 €

« *La cité t'a choisi.* » Déjà couronnée de moult prix, N.K. Jemisin lance une série fantastique basée sur l'idée que certaines mégapoles s'incarnent dans des humains – cinq, en l'occurrence, à New York, qui ne seront pas de trop pour combattre l'entité lovecraftienne convoitant la ville. Truculent, hautement politique (parfois à l'excès ?), ce roman convainc *in fine* par son ambition et son énergie. F.C.

★★★★★

JE M'ATTENDAIS À TOUT SAUF À NOUS
ÉLODIE GARNIER

304 P., HARPERCOLLINS POCHE, 8,30 €

Le voyage forme la jeunesse mais aussi les coups de foudre. C'est d'une parenthèse fortuite au Japon qu'est née l'idylle entre Élodie et Emmanuelle. L'une tente de se remettre d'une histoire d'amour difficile, l'autre est divorcée d'un homme d'affaires. Un désir d'enfant s'immisce dans l'équation portant avec lui son lot d'incertitudes. Ce second roman de l'autrice et blogueuse Élodie Garnier évoque admirablement la résilience face aux grands changements de l'existence. M.J.

HIROKO OYAMADA

La vie réinventée de l'épouse

Dans *Le Trou*, l'écrivaine japonaise livre une fable envoûtante où elle décortique au moyen du réalisme magique la place des femmes dans notre société.



Aussi délirants que soient les romans d'Hiroko Oyamada, ils prennent toujours racine dans son quotidien. Ainsi de *L'Usine*, paru en France en 2021. On y découvre des salariés accomplissant des tâches aliénantes : l'une est contractuelle au service de destruction des documents ; l'autre végétalise les toits ; un troisième corrige des textes qui lui sont renvoyés avec encore plus d'erreurs. Contactée par e-mail, l'écrivaine japonaise née en 1983 nous explique que ce roman est inspiré de sa propre expérience difficile dans une grande usine.

Alors qu'elle y occupait un poste en contrat à durée déterminée lui est également venu le personnage d'Asa, la narratrice du *Trou*, qui se morfond sur sa précarité professionnelle. « *Mes romans correspondent presque exactement à ce que je suis en train de vivre, parce que l'angoisse et la confusion que je ressens sont mes principales sources d'inspiration* », explique l'autrice qui a enchaîné les petits boulots avant de commencer à écrire.

LA CIGALE ET LA MARIÉE

Quand Hiroko Oyamada a écrit *Le Trou*, c'était l'été. D'où l'omniprésence de la chaleur humide et du chant des cigales qui saisit son héroïne, Asa, alors qu'elle emménage à la campagne où son mari a trouvé un travail. Pour faire des économies, ils s'installent à côté des beaux-parents dans une maison qu'ils leur prêtent gratuitement. En l'espace d'une journée, Asa a perdu son emploi et son statut social. Son mari, ses beaux-parents et la voisine la nomment simplement « l'épouse ». « *Il y a plusieurs manières de nommer une femme mariée en japonais, explique-t-elle. Parmi elles, le mot "嫁" (kake). Il est composé du mot "femme" (女) et du mot "maison" (家). Ce mot a quelque chose d'archaïque et de condescendant.* »

Quand une Japonaise déménage dans sa belle-famille, elle est appelée « l'épouse » par son mari mais aussi par sa belle-mère. Un détail que l'héroïne n'avait pas en tête, d'où son inconfort qui augmente de jour en jour, au point que tout lui paraît bizarre : le comportement de sa belle-mère (une femme autoritaire qu'Asa soupçonne d'avarice et de vol), du grand-père de son mari (il arrose le jardin toute la journée) et de son beau-frère (un vieux garçon farfelu, retransché dans une cabane au fond du jardin). Quant à son mari, il n'est jamais rentré avant minuit, et passe son temps à consulter son smartphone avec frénésie.

Ne reste à Asa que les cigales. Ont-elles une signification au Japon ? « On en trouve partout, l'été, déclare l'écrivaine qui vit dans la campagne autour de Hiroshima. Chaque Japonais sait que les cigales passent un long moment dans la terre à l'état de larves. Quand elles en sortent à l'âge adulte, les mâles chantent très fort à la recherche de partenaires, et meurent peu après. Nous avons tous fait l'expérience d'apercevoir des cigales immobiles sur les trottoirs, puis de les voir bouger alors que nous les croyions mortes. » De là à penser qu'Asa et les cigales végètent pareillement, il n'y a qu'un pas. Que l'on franchit allègrement tant on sait Hiroko Oyamada adepte du réalisme magique.

QUELQUE CHOSE DE LEWIS CARROLL

Cette notion s'introduit nettement dans le roman quand, sur le chemin du centre-ville, Asa tombe dans un trou. Après avoir réussi à s'en extraire, la jeune femme voit rôder une curieuse créature. « C'est important pour moi qu'existent des personnes qui écoutent et ressentent le monde différemment, affirme Hiroko Oyamada. Asa voit l'animal, et peut-être que son mari ne peut pas le voir. La maison et ses environs ont sans doute un aspect totalement différent pour elle que pour sa belle-mère. Il y a une vérité pour chacun de nous, et elle évolue constamment. Je pense que le réalisme

magique, c'est décrire cela. »

On ose lui demander si *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll l'a influencée pour *Le Trou*. C'était son livre préféré, enfant. « Croyez-moi ou pas, je n'ai pas du tout pensé à Alice en écrivant, répond-elle. Une fois le roman achevé, j'ai compris qu'il était drôlement similaire à l'histoire de Lewis Carroll. Tous deux contiennent des animaux bizarres, une figure féminine autoritaire qui paraît régir le monde, et un homme qui dit des choses que personne ne comprend ! »

Dans ses livres, Hiroko Oyamada accorde une place importante aux plantes et aux animaux. Un clin d'œil à son enfance à la campagne, ainsi qu'à sa lecture de *Souvenirs entomologiques* de Jean-Pierre Fabre. Le scientifique français y raconte sa quête de larves de cigales pour les manger. Avec une telle lecture de jeunesse, on ne peut qu'écrire et voir le monde d'une manière singulière. ■ Gladys Marivat



★★★★★
LE TROU (ANA)

HIROKO OYAMADA

TRADUIT DU JAPONAIS
PAR SILVAIN CHUPIN, 160 P.,
CHRISTIAN BOURGOIS, 20 €

Grand art modeste

L'œuvre de **FEDERIGO TOZZI**, disparu à l'âge de 37 ans, se dévoile peu à peu grâce à Philippe Di Meo, son traducteur. Sienne, ville natale de l'auteur, y sert de décor.

On découvre depuis quelques années, grâce aux traductions de Philippe Di Meo, l'œuvre de Federigo Tozzi, écrivain italien tué par la grippe espagnole à l'âge de 37 ans en 1920, admiré par Italo Calvino et considéré aujourd'hui comme l'un des « grands » du tournant du siècle, avec Pirandello ou Svevo. Après son roman *Le Domaine*, voici un recueil de nouvelles de 1920, *Giovani*, complété par trois textes inédits. Des récits situés à Sienne, ville natale de Tozzi, dans des milieux sociaux variés, remplis de types humains souvent peu reluisants, révélateurs de son pessimisme.



★★★★★

DES JEUNES (GIOVANI)

FEDERIGO TOZZI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
PHILIPPE DI MEIO,
250 P., LA BACONNIÈRE, 20 €

Avec leur écriture faussement naïve, leur ironie discrète, leurs chutes sèches, elles condensent chaque fois un monde dans les dimensions modestes d'histoires simples et quotidiennes. ■ Bernard Quiriny



MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Apocalypse régressive

Caricaturons : il existe deux sortes de lectures d'été. Celles, sérieuses et souvent reportées – lire tout *À la Recherche du temps perdu*, puisque l'on a enfin du temps à perdre. Et celles, légères et compatibles avec l'usage du transat, que l'on s'autorise comme des vacances de l'esprit. Des livres qui peuvent avoir du génie, mais dont le but est de vous emmener loin sans vous épuiser. Ainsi la saga postapocalyptique *Swan Song*, parue en 1987 dans le monde anglophone, inédite chez nous, serait devenue mon roman préféré si je l'avais découverte à l'été de mes 15 ans : non seulement elle est l'œuvre d'un prodigieux conteur, mais tous les ingrédients qui font le sel des fictions apocalyptiques s'y retrouvent à l'état brut. La narration chorale, les scènes dantesques montrant le feu nucléaire s'abattant sur de simples quidams, la lutte contre le bien et le mal menée par ces mêmes quidams devenant peu à peu des figures quasi bibliques (Swan, la petite orpheline capable de faire reverdir les sols supposés morts, Josh, le catcheur qui a juré de la protéger, Sister, l'ex-clocharde tombée en possession d'un objet magique, qui s'affrontent au diable en personne et à des fous de guerre disposés à le suivre)... S'y mêlent de belles inventions personnelles – dans le tome 2, ces nodules qui enserrent comme des casques les têtes des irradiés, ou cette montagne de dieu en haut de laquelle tout se termine. Et très vite, on se laisse aller au plaisir de retomber en adolescence, et de suivre ces schémas narratifs même si on se doute bien de leur destination. C'est que l'écriture de McCammon dépasse souvent ce que l'on attend de ce genre de récit et qu'en littérature comme en amour il suffit de trouver les bons mots pour que ce qui paraît redite nous semble une autre première fois...

★★★★★

SWAN SONG (ID.)

ROBERT MCCAMMON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-CHARLES KHALIFA, 540 P. (T. 1), 540 P. (T. 2), MONSIEUR TOUSSAINT LOUVREURE, 12,50 € CHAQUE TOME.

ET
AUSSI...

★★★★☆

ACCROCHAGES

CHARLOTTE MENDELSON

368 P., LES ESCALES, 22,50 €



Dans la tribu Hanrahan, je voudrais le père, Rayn, monstre d'égoïsme, artiste peintre jadis célèbre mais aujourd'hui largué, qui « *veille sur sa rancune comme sur une lampe éternelle* ». Puis Lucia, son épouse, elle-même plasticienne, qui a mis ses ambitions

sous l'éteignoir, et tout fait pour que son homme demeure « *confiant, sans fureur* ». Une exposition se prépare, à la gloire du patriarche. Déjà, le vernis des convenances se fendille. Les trois enfants devenus grands (chacun convenablement esquiné dans son genre) se montreront-ils à la hauteur du désastre annoncé ? Réjouissant jeu de massacre, ce roman fielleux déboulonne deux mythes tenaces : le monde de l'art et la famille.

Fabrice Colin

★★★★☆

FRÈRE

HALLDÓR ARMAND

304 P., MÉTAILLÉ, 22 €



« *L'amour véritable est violent.* » Philosophe du droit islandais, créateur d'un podcast « *consacré à la notion de rédemption* »,

Skorri est un type un brin ennuyeux, hanté par une mélancolie atavique. Sa mère est morte, son père se débat avec son deuil. Sa petite sœur, Tinna, « *beauté époustouflante* » à l'âme de poète, s'est « *volatilisée* » – elle a fui le pays pour se réfugier à Berlin. Skorri l'aime, pourtant. L'aime trop, l'aime mal... Chacun, dans ce roman profond et sensible émaillé d'étonnants rebondissements, joue sa partition tragique et s'enferme dans un malheur à première vue évitable. À 37 ans, Halldór Armand signe un superbe roman empreint d'un sombre lyrisme et de métaphysique.

F.C.

CHRISTOS
A. CHOMENIDIS

Les flamboyants

Le romancier grec revisite avec panache et sensualité la vie d'art et de passion du poète Ángelos Sikelianós et de son épouse, l'hélléniste Eva Palmer.

Reconnaître la poésie s'avère plus simple que tenter de la définir. Dans *Le Phénix*, Christos A. Chomenidis paraît affirmer qu'il en va de même pour les poètes eux-mêmes lorsqu'il nous donne à contempler la figure inclassable et solaire d'Ángelos Sikelianós, longtemps cité parmi les prétendants au prix Nobel de littérature. Héros du roman, Páris Kerkinos lui ressemble trait pour trait, comme son épouse Eva Palmer a directement inspiré le personnage d'Ivy Springfield. Cette riche héritière excentrique originaire de New York, férue de culture hellénique, est très vite subjuguée par l'adolescent aux manières parfois lestes et aux appétits insatiables, qui lui semble être « *quelque chose entre une bête et un dieu* ». Il conjugue le charme et la prestance qui feront de lui une vedette des cercles littéraires athéniens avec une rusticité héritée des Arvanites, éleveurs originaires d'Albanie. Doué pour tout, passionné quoi qu'il entreprenne, Páris s'estime sans cesse incompris dans ses élans artistiques ou politiques et il entretient un questionnement permanent sur son travail, dont la forme déroute souvent. Le couple flamboyant qu'il forme avec Ivy, si ses frasques

confinent au ridicule, ne manque jamais d'émouvoir. Après avoir rêvé de fonder une « *nouvelle Grèce* » en Amérique, tous deux se consacrent à la création de l'ambitieux festival de Delphes ; Páris Kerkinos veut y marquer l'avènement d'une société à la fois dionysiaque et apollonienne enfin libérée de tous ses carcans. D'une écriture sensuelle et rythmée, Chomenidis retrace ce parcours extraordinaire dans un pays en pleine ébullition au début du xx^e siècle, tiraillé entre république et monarchie et saigné par d'incessants conflits avec l'Empire ottoman puis la Turquie de Kemal. Quand le sybarite utopiste ruminera l'étendue de ses échecs, un observateur lui rendra un hommage définitif : « *Vous êtes le poème. Le poème de tous les temps.* » Le chef-d'œuvre de Páris aura été de vivre en poète. ■ Antoine Faure



★★★★☆

LE PHÉNIX (O FOINIKAS)

CHRISTOS A. CHOMENIDIS

TRADUIT DU GREC PAR MARIE-CECILE FAUVIN, 416 P., VIVIANE HAMY, 24,50 €



Nouvelle étoile

L'ironie veut qu'il s'intitule *La Malnata*, littéralement la « mal-née », et pourtant: peu de premiers romans naissent sous une aussi bonne étoile que celui de Beatrice Salvioni. Histoire d'amitié fusionnelle entre deux adolescentes que tout oppose – l'une sage et de bonne famille, l'autre indomptable et déguenillée –, le livre est simultanément sorti dans vingt-huit pays. Les producteurs se sont aussitôt arrachés les droits d'adaptation, d'ores et déjà cédés pour une série et un long-métrage de cinéma. De fait, on imagine sans peine une transposition à l'écran, tant cette sororité fusionnelle et malmenée rappelle la saga prodigieuse d'Elena Ferrante. L'ombre du fascisme en plus, puisque le roman s'ancre dans ces années 1930 de durcissement du régime, où la mainmise sur la vie économique et religieuse s'étend à l'Éthiopie mais aussi au corps des femmes, vouées à enfanter leurs maîtres et soldats. Ajoutez-y ce fascinant personnage d'effrontée, réputée semer le malheur autour d'elle, cette première scène traumatique, ce fleuve lombard impétueux, le Lambro, qui, tout en scindant le village en deux, charrie odeurs, rumeurs et macchabées, et vous aurez une idée du potentiel scénaristique de ce *libro di successo*! ■

Camille Thomine



★★★★☆

LA MALNATA (ID.)

BEATRICE SALVIONI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
FRANÇOISE BOUILLLOT, 336 P.,
ALBIN MICHEL, 21,90 €



Itinérance chilienne

Tout le monde essaie de comprendre le fonctionnement des choses avec ce qui lui tombe sous la main. Moi, à 7 ans, j'avais tendu la mienne et j'étais tombée sur le catalogue Kramp » et ses articles de quincaillerie. Depuis, la petite M. ne veut rien d'autre qu'assister son père, voyageur de commerce pour la marque, dans sa tournée des boutiques alentour. Avec sa petite mallette d'infirmerie, M. brille par son « professionnalisme », capable en un regard de toucher le cœur des gérants. Ainsi, ce sont trois cents scies en plus qui sont vendues; une facture du mois passé qui est enfin payée. En de courts chapitres qui sont une collection de souvenirs se dessine l'éducation parallèle de M., qui se représente bientôt singulièrement « le fonctionnement des écosystèmes, la loi de la cause et de l'effet » ou le « passage du temps ». Derrière la fantaisie touchante de l'enfance se cache un Chili en pleine dictature pinochetiste. Beau de simplicité, comme des « chaussures ultra-lustrées », ou « l'effet lumineux qui se [produit] en fin d'après-midi et qui [simplifie] tout », *Kramp* distingue une voix à suivre, celle de María José Ferrada. ■

Juliette Savard



★★★★☆

KRAMP (ID.)

MARÍA JOSÉ FERRADA

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI)
PAR MARIANNE MILLON, 140 P.,
QUIDAM, 16 €

L'ÉTÉ EN POCHES



★★★★☆
DES JOURS MEILLEURS

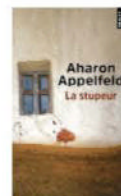
JESS WALTER

480 P., 10/18, 9,60 €

Ce passionnant roman nous plonge dans l'État de Washington du

début du xx^e siècle: comme des milliers de *hobos*, deux frangins errent en quête d'un travail saisonnier. Cette époque voit émerger des syndicats, notamment l'IWW. Elizabeth Gurley Flynn, figure emblématique du mouvement, aidera les deux frères à forger leurs armes de militants...

Simon Bentalola



★★★★☆

LA STUPEUR

AHARON APPELFELD

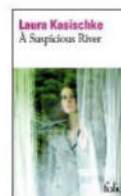
288 P., POINTS, 8,30 €

Au début de la Seconde Guerre mondiale, Iréna voit ses voisins juifs se faire fusiller devant leur

épicerie par le gendarme du village.

Hantée par leur souvenir, cette paysanne ukrainienne orthodoxe se retire chez un ermite, avant de s'acharner à transmettre cette vérité: « Quiconque assassine un Juif assassine Jésus. » Dernière pierre de l'édifice mémoriel du géant de la littérature israélienne, *La Stupeur* fait triompher l'espérance en l'humanité.

S.B.



★★★★☆

À SUSPICIOUS RIVER

LAURA KASISCHKE

448 P., FOLIO, 9,20 €

Pourquoi Leila, si jeune et intelligente, se prostitue-t-elle dans un hôtel miteux où elle

travaille, au fin fond du Michigan?

Pourquoi ce détachement pathologique vis-à-vis de son corps? Au fil du récit, on découvre ce passé qui la hante: l'assassinat de sa mère par son amant devant ses yeux d'enfant. D'une écriture à la fois lyrique et crue, le premier roman de Laura Kasischke, tout juste réédité, est profondément dérangeant.

S.B.

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

LE HÉROS DE BERLIN

On ne se remet jamais de nos 20 ans

Le journaliste berlinois Maxim Leo était un adolescent au moment de la chute du Mur. Cet événement, qui sonnait le glas d'une utopie communiste à bout de souffle et signalait l'acte libérateur d'une Allemagne déchirée, est alors devenu la matière obsédante de sa littérature.

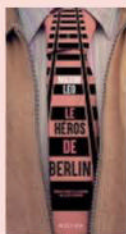
Une fiction pour prolonger les récits intimes de l'auteur

Après *Histoire d'un Allemand de l'Est* (2010), récit familial magistral qui racontait soixante ans de la vie des siens, ballottés au gré du destin de la RDA et *Là où nous sommes chez nous* (2021), reportage intime sur les traces de ses trois grand-tantes qui fuirent le nazisme dans les années 1930, il continue son exploration des affres du passé allemand, mais il use pour la première fois du pouvoir incomparable de la fiction.

Un savant mélange de drôlerie et de cruauté

Michael Hartung, propriétaire de l'un des derniers vidéoclubs de Berlin, voit sa vie basculer quand un journaliste franchit le seuil de sa boutique, persuadé d'avoir enfin démasqué le héros que tout le monde cherche depuis des années. La machine médiatique s'emballe, un film est en préparation, certains miraculés demandent à rencontrer leur sauveur. Michael, lui, est dépassé, il n'aurait jamais dû usurper le beau rôle du justicier. Savoureuses tribulations d'un perdant magnifique, pris au piège de son mensonge, *Le Héros de Berlin* est une fable féroce qui interroge la mémoire collective et l'héroïsme à l'heure de la post-vérité.

Léonard Desbrières



★★★★★
LE HÉROS DE BERLIN
(*DER HELD VOM BAHNHOF FRIEDRICHSTRASSE*)
MAXIM LEO
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR OLIVIER MANNONI,
304 P., ACTES SUD, 22,70 €

FERDINAND VON SCHIRACH

En quelques mots

Dans des textes brefs mais efficaces, l'auteur évoque sa carrière, son enfance, ses réflexions existentielles... de quoi apprécier toute l'étendue de son style.

Café et Cigarettes regroupe quarante-huit textes brefs, dont quelques-uns ont déjà paru dans la presse. On pourrait penser qu'il s'agit de fonds de tiroir, et peut-être est-ce le cas. Mais qu'importe ? Son côté disparate, ses ruptures de rythme et de sujets donnent à ce recueil un charme, une allure, et ne l'empêchent pas de présenter par ailleurs une cohérence secrète, qu'on découvre au fil des pages. Le volume est composé de saynètes, portraits, croquis, anecdotes, de récits inspirés par la carrière professionnelle de l'auteur et de souvenirs d'enfance – une nouveauté pour lui, si peu disposé aux confessions. En cinq pages ou en cinq lignes, ces fragments bénéficient des qualités de plume coutumières de Ferdinand von Schirach, qui font de ses livres des mécaniques à l'efficacité redoutable : précision, sens de l'image, ironie, extrême concision. Ce n'est pas un hasard s'il confesse ici, à plusieurs reprises, son intérêt pour l'art japonais du haïku.



Derrière leur humour narquois, et en dépit du côté comique ou exotique des situations, ces textes traitent souvent de sujets graves : le droit, la justice, la peine capitale, la dignité de l'homme, et de questions métaphysiques : la fatalité, le temps, le Mal, la mort. Emballer de si sérieuses réflexions dans des formats si discrets, sous un titre dérisoire : c'est cela, l'élégance. Comme disait le vieil Imre Kertész, son voisin, qui chaque soir dressait soigneusement la table pour dîner seul, « *respecter les convenances, c'est notre dernier recours* ». ■

Bernard Quiriny



★★★★★
CAFÉ ET CIGARETTES
(*KAFFEE UND ZIGARETTEN*)
FERDINAND VON SCHIRACH
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR ROSE LABOURIE,
162 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 JUILLET.

D'un père l'autre

Dans son premier roman, cette journaliste allemande amoureuse de la France offre une envoûtante peinture de Paris entre deux époques : celle allant des années 1930 à la Seconde Guerre mondiale, et le Paris d'aujourd'hui. Découvrant un journal tenu par son père décédé, Viktor Wagfall, Karolin se rend compte que ce passionné d'art menait une existence cachée de faussaire. Sous le nom d'Isidor Schweig, il copiait des œuvres de Courbet et de Renoir ! L'enquête que mène Karolin s'articule autour d'une mystérieuse toile de Matisse. L'occasion de revenir sur la

tragédie de la spoliation des biens juifs, et d'explorer le thème toujours brûlant de la culpabilité des Allemands. Ici, l'ambiguïté est de mise. ■

Simon Bentolila



★★★★★
LE TEMPS DES FAUSSAIRES
(*WAGFALLS ERBE*)
BETTINA WOHLFARTH
TRADUIT DE L'ALLEMAND
(ALLEMAGNE) PAR ÉLISABETH LANDES, 384 P., LIANA LÉVI, 23 €



Retour de femmes

Totalement invraisemblable. Et très addictif. Lisa Gardner ne fait pas partie des tasses de thé maison, mais il faut reconnaître qu'elle est douée. Douée pour raconter une histoire, douée pour maîtriser son récit. Elle appartient à un corpus particulier du roman policier américain, où l'on trouve entre autres Mary Higgins Clark et Harlan Coben : régularité de publication, même type d'intrigues, personnages carrés, style simple et plat. *Au premier regard* regroupe trois de ses héroïnes, D.D. Warren (flic), Kimberly Quincey (FBI) et Flora Dane, ex-victime de Jacob Ness. C'est sur la trace de ce tueur en série que se retrouvent les trois femmes : le salopard est mort mais la découverte d'ossements le remet au centre du jeu. Gardner déroule son savoir-faire : un chapitre par personnage et régulièrement la voix d'une victime qui peu à peu se dévoile. Rien de nouveau sous le soleil du thriller mais un plaisir certain, peut-être coupable, à tourner les pages. Tout est en dehors du monde, mais rien ne doit venir entraver cette envie d'histoire qui se cache chez les lecteurs. Il ne faut surtout pas crier au chef-d'œuvre, juste reconnaître que le boulot est très bien fait. Peut se mettre dans une valise. ■

Éric Libiot



★★★★★
AU PREMIER REGARD (WHEN YOU SEE ME)
LISA GARDNER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉCILE DENIARD
480 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €



De grâce et de furie

Voici un livre qui remonte loin. Dans le temps, d'abord : il débute en 1865, trois mois après la fin de la guerre de Sécession. Dans l'œuvre de Pelot, ensuite : c'est un western, genre auquel il s'est frotté entre 1966 et 1982. Et voilà qu'en 2023 l'écrivain repart en quête du héros qu'il avait créé alors : Dylan Stark, métis cherokee français. *Loin en amont du ciel* s'ouvre sur l'arrivée du journaliste Anton Deavers dans une ville de l'Arkansas. Depuis des mois, il traverse les États sécessionnistes vaincus pour raconter leur reconstruction. Il entendra beaucoup d'histoires, dont celle d'un certain Dylan Stark. Il veut trouver cet homme, dont personne ne sait s'il vit toujours. Pour ça, il faut parler aux trois sœurs McEwen, qui étaient quatre – mais la benjamine a été tuée, comme les parents, quand la ferme familiale a été pillée par une bande de sauvages. La démesure vengeresse a transformé les survivantes en escadron, incorporant en chemin des femmes malmenées. Ces deux quêtes forment deux courbes sinusoïdales, racontant combien la guerre, ici, n'est pas finie. Pelot sert le tout avec une écriture en état de grâce, alternant plume élégante et la description crue, sans lésiner sur la violence. ■

Hubert Artus



★★★★★
LOIN EN AMONT DU CIEL
PIERRE PELOT
384 P., GALLIMARD/LA NOIRE,
21,50 €

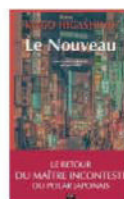
L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★★
LA THÉORIE DU PANDA
PASCAL GARNIER
176 P., ZULMA, 9,95 €



Les romans du regretté Pascal Garnier sont tous empreints d'une inquiétude quotidienne. Qui est ce Gabriel qui débarque un jour dans un village breton ? Comme le panda, il ne fait rien mais il est là. Il fait la cuisine, il discute, il aide. Et devient rapidement indispensable. C'est peut-être un ange, comme son prénom l'indique. Ou pas du tout, comme son comportement insaisissable pourrait le laisser penser. Garnier, à son meilleur, dépeint le trouble de la nature humaine. Se dévoiler. Ou se cacher.

E.L.



★★★★★
LE NOUVEAU
KEIGO HIGASHINO
336 P., BABEL, 9,40 €

« Une femme de quarante-cinq ans [a] été découverte étranglée chez elle. » Muté dans

un commissariat du centre de Tokyo, le jeune Kaga Kyoichiro, le « nouveau » du titre, prête main-forte aux enquêteurs. À son rythme, tranquille, décontracté : et c'est bien tout ce qui fait l'attrait de ce polar contemplatif, mais remarquablement tressé – fourmillant de détails en apparence anodins, abritant son intrigue retorse derrière des clichés de cartes postales.

Fabrice Colin

★★★★★
VIPER'S DREAM
JAKE LAMAR
250 P., RIVAGES/NOIR, 9 €

1936 : à 19 ans, Clyde Morton débarque à New York, persuadé qu'il peut devenir une star de la trompette et du jazz. Il va vite déchanter, mais rester près des notes et des clubs. Là où se produisent Ellington, Monk ou Parker, là où se vend la marijuana. Il devient un malfrat, un caïd... Meurtres, guerres des gangs, flics véreux : sur une musique de fond jazzy, Lamar retrace Harlem, l'avant et l'après-guerre, la place des Afro-Américains, et celle des rêves.

H.A.

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★★

HONG KONG. RÉVOLUTIONS DE NOTRE TEMPS

LUN ZHANG, ADRIEN GOMBEAUD, ANGO
120 €, DELCOURT, 17,95 €

L'actualité met souvent Hong Kong au centre du monde. Autrefois colonie britannique, aujourd'hui sous la coupe chinoise qui veut réduire au silence cette île devenue le poumon économique de la région. *Hong Kong. Révolutions de notre temps* met en lumière les combats d'une population qui ne se résigne pas. Pas d'intrigue, mais de magnifiques illustrations en contrepoint d'un texte très documenté donnant la parole à des acteurs de cette révolution qui crie encore. Pour combien de temps ? E.L.

★★★★★

CAROLE. CE QUE NOUS LAISSONS DERRIÈRE NOUS

CLÉMENT C. FABRE
224 P., DARGAUD, 24 €

Carole est le prénom d'une enfant qui ne vécut que quelques jours, fille d'un couple qui fuit la Turquie dans les années 1950 pour venir en France. Carole est aussi la grande sœur (fantôme) de Robin et de Clément (l'auteur de l'album), bien décidés à se rendre à Istanbul pour tenter de redessiner un arbre familial auquel manque une racine. Un voyage qui s'annonce estival (couleurs pastel, trait fin). Finalement, *Carole* est un récit qui met au jour les traumatismes. Belle histoire. E.L.

★★★★★

EDDIE & NOÉ (T. 2). LES AGITATEURS

MAX DE RADIGUÈS, HUGO PIETTE
80 P., SARBACANE, 14,90 €

Les Agitateurs est le second tome des aventures d'Eddie, Noé, Sarah et Nassim, lycéens sympas et provocateurs qui râlent contre tout, surtout contre l'injustice et le pouvoir des adultes. Une bande dessinée pour ados (et plus ?) dans laquelle les auteurs prennent à bras-le-corps les sujets universels (l'âge des sentiments, la recherche d'une place dans le monde) et les couleurs de l'époque. Ce n'est jamais trop simple. Mise en page carrée, dessin attachant. E.L.



GWENAËL MANAC'H

Le conte est bon

L'auteur de *Pierres de famille* imagine un monde qui exclut les différences. Un sujet grave traité avec émotion, parfois avec légèreté, toujours avec justesse.

Il y a mille façons de traiter d'un sujet ; ce n'est pas un scoop. Le réalisme, la métaphore, l'allégorie, le romanesque... Le tout combiné avec un trait qui, lui aussi, se décline à l'envi : cartoon, sec, délirant... Pour ces *Pierres de famille*, Gwenaël Manac'h a choisi le conte d'anticipation et le crayon léger pour une belle histoire sur la façon dont on s'occupe des uns et des autres (altérité, deuil, héritage, famille...). Il était une fois un monde si loin (et peut-être si proche) dans lequel les êtres humains, hommes et femmes, à différents stades de la vie, jeunes ou vieux, se transforment petit à petit en Moais, de grandes statues de pierre. On ne sait pas si c'est une transformation inéluctable, une pandémie ou une malédiction. Les statues restent un temps chez elles, entourées des leurs, parfois elles s'écroulent ou sont bientôt envoyées dans un dispensaire pour accomplir des tâches qui semblent factices, comme un mouvoir qui ne se dit pas. C'est dans cet établissement que se rend Camille pour



(re)voir son père. C'est dans cet établissement qu'Amiel, le frère de Clément, travaillait avant de disparaître.

Gwenaël Manac'h, au scénario et au dessin, déroule son récit sans jamais le dramatiser et fait naître l'émotion sans en avoir l'air : l'univers qu'il crée oscille entre rêve et cauchemar, et la clarté du trait (et des couleurs) s'oppose au propos par trop angoissant. Ce conte, c'est le principe, est de tous les temps et de toutes les époques. La famille Louloudi est sans doute celle de chacun. Un père qui meurt, une mère qui s'efface, des enfants qui résistent. Et le monde qui avance. ■

Éric Libiot



★★★★★

LES PIERRES DE FAMILLE

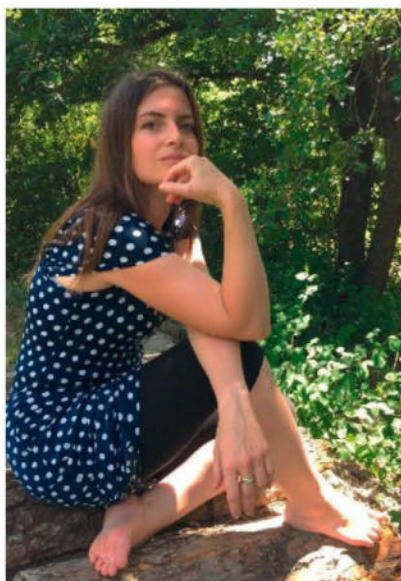
GWENAËL MANAC'H
176 P., 6 PIEDS SOUS TERRE, 26 €

LAURINE ROUX

Tel le félin

Poma est l'intrépide héroïne de ce roman où deux narrations font se rejoindre passé et présent, réalité et fiction. Talentueux !

Quand les émissaires de l'empereur inca ont emmené de force Poma, la jeune fille a attrapé au vol les mots chuchotés par Huapa. « *Le puma ne vit pas dans une cage.* » Par un effet presque magique, cette phrase irradie le roman de Laurine Roux. Poma, magnifique et intrépide, est emmenée à Cuzco, capitale inca. Elle et trois autres enfants vont être sacrifiés. Laurine Roux (*L'Autre Moitié du monde*) s'est inspirée de la découverte de trois momies d'enfants en Argentine, en 1999, et signe avec *Le Souffle du puma* son premier roman jeunesse. Si l'on sent qu'elle s'est nourrie des investigations scientifiques, cela ne prend jamais le pas sur le romanesque. Elle enchevêtre deux narrations : cinq cents ans séparent le destin de Poma et celui d'une jeune médecin légiste suédoise. On traverse le désert de l'Atacama à côté des enfants, on entend la scientifique parler aux momies



avant de lancer son autopsie, on se faufile dans la magie des Incas, éblouis de tant d'or, effrayés par la violence des rites, et subjugués, nous aussi, par la magie d'un pendentif... ■

Raphaële Botte



★★★★★
LE SOUFFLE DU PUMA
LAURINE ROUX

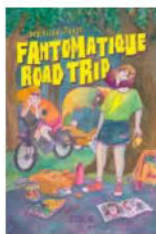
212 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS,
15 € (DÈS 13 ANS)

Poudre d'escampette

Ilest à parier que cette vingtaine de jours imprégneront toute la vie de Ninon et June ! Les deux lycéennes ont trouvé un vieil exemplaire annoté de *La France à sac à dos. Normandie*. Un Solex retapé, une carriole, quelques affaires et un mensonge plus loin, les voilà sur les routes de l'Ouest, direction Londres... Quasi entièrement débarrassé de personnages adultes, le roman de Mathilde Payen (autrice de la BD *La fête est finie*) a la forme d'un récit de voyage décapant, tandis que les vacances improvisées de Ninon et June finissent par avoir une dimension initiatique. Leur spontanéité happe le lecteur qui se retrouve

prêt, lui aussi, à traverser un massif de ronces pour atteindre un lac enchanteur ou à explorer une maison abandonnée... Un *Fantomatique road trip* qui porte bien son titre ! ■

R.B.



★★★★★
FANTOMATIQUE ROAD TRIP
MATHILDE PAYEN

336 P., SYROS, 17,95 €
(DÈS 14 ANS)

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★★

FIL À FIL
JEANNE ASHBÉ

40 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS/
PETIT LOULOU, 6 € (DÈS 3 ANS)



Jeanne Ashbé est une fervente actrice et créatrice de la lecture pour les bébés. *Fil à fil* (publié en 2013), tout en subtilité et en intelligence, raconte l'attachement et la séparation entre une mère et son enfant. L'autrice suit le fil de la toile d'araignée. En trois couleurs et par un texte ciselé, elle parvient à mettre en scène les émotions de ce moment singulier et l'apprentissage qui se joue.

R.B.



★★★★★

LA TROISIÈME VENGEANCE DE ROBERT POUTIFARD
JEAN-CLAUDE MOURLEVAT

160 P., FOLIO JUNIOR,
4,90 € (DÈS 9 ANS)

L'année prochaine, cela fera vingt ans que Robert Poutifard se venge ! Le voilà adapté au cinéma ! Le talent de Jean-Claude Mourlevat n'a pas d'équivalent et les plans de Poutifard se savourent page après page. Les procédés littéraires servent à merveille l'intrigue : les jeunes lecteurs se sentiront galvanisés, par exemple, par le pouvoir de lire dans les pensées d'un personnage...

R.B.



★★★★★

QUEEN KONG
HÉLÈNE VIGNAL

96 P., GALLIMARD
JEUNESSE, 5,20 €
(DÈS 15 ANS)

Le smartphone de la narratrice ne cesse de bipper. Elle croule sous les messages d'insultes. Sa faute ? Avoir couché avec quatre garçons différents, assumer de coucher sans amour, rechercher le plaisir, apprendre à se connaître... Ce roman bouillonne de désir et de plaisir. De rage aussi. *Queen Kong* a été couronné par la pépite d'or du Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis, à Montreuil, en 2021.

R.B.

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

Mort et vie sévérine

Ce classique brésilien est inconnu chez nous

Au Brésil, tout le monde connaît *Mort et vie sévérine* de João Cabral de Melo Neto (1920-1999) : ce poème narratif a marqué des générations depuis sa parution en 1955. Le compositeur Chico Buarque l'a mis en musique. Dernièrement, il a été repris par les opposants au président Bolsonaro. En France, il paraît pour la première fois dans une version bilingue.

Pour ses beautés formelles et narratives

Le poème relate l'histoire de Severino, un paysan fuyant la faim et la sécheresse de la montagne du Nordeste où il loue ses bras à un propriétaire terrien. Sous ce prénom commun dans la région, il incarne la figure du migrant. Severino part à Recife, dans l'espoir d'y trouver une vie meilleure, cherche du travail là où il peut, perd sa route, assiste à plusieurs enterrements. « *Il n'a trouvé que mort/ celui qui pensait y trouver vie,/ et le peu qui n'était pas mort,/ c'était une vie sévérine/ (cette vie qui est moins vécue que défendue,/ qui est encore plus sévérine/ pour l'homme qui migre).* »

Pour ses derniers vers...

La puissance évocatrice des images de João Cabral, ses trouvailles philosophiques, ses envolées lyriques nous marquent longtemps. Ainsi la scène finale, où le migrant, désespéré, veut se suicider. À cet instant-là, un enfant naît : « *Il n'y a pas de meilleure réponse que le spectacle de la vie* », lui disent les villageois. Severino va-t-il se jeter « hors du pont et de la vie » ?

Gladys Marivat



★★★★★
MORT ET VIE SÉVÉRINE
(MORTE E VIDA SEVERINA)
JOÃO CABRAL DE
MELO NETO
ÉDITION BILINGUE, TRADUIT
DU PORTUGAIS (BRÉSIL)
PAR MATHIEU DOSSE, 136 P.,
CHANDEIGNE, 18 €

BLAISE CENDRARS

La légende d'un siècle

Les éditions Denoël opèrent une réédition complète de l'œuvre du poète et romancier qui étendit son goût pour l'invention à sa propre vie.



Grand initiateur de la poésie moderne avec la légendaire *Prose du Transsibérien*, explorateur de lui-même et du monde, Cendrars le baroudeur avait tout vu de son siècle, tout expérimenté. Les tranchées de 14, le cinéma, la jungle, le grand amour et le martyre... Au désespoir de ses biographes, ses livres brassent souvenirs réels et inventions. Mais qu'importe ! Comme Rémy de Gourmont, il pensait que l'homme de génie doit se construire une légende. L'affabulation est pour lui une manifestation de l'acte créateur. « *C'est une question de vie ou de mort, que celle de construire sa vie, la plus importante après celle de l'inspiration ; les deux sont d'ailleurs très intimement liées* », écrivait-il en 1911 à son frère Georges. Il avait alors 24 ans. La réédition de ses œuvres complètes illustre l'extraordinaire réussite de ce programme, et nous confirme aussi que Blaise Cendrars occupe une place de choix dans l'histoire de la littérature du xx^e siècle. Six tomes de cette publication monumentale, qui en comptera quinze, sont aujourd'hui disponibles. Les textes, établis par des spécialistes comme Claude Leroy ou Michèle Touret, sont accompagnés d'un appareil

critique complet, qui met chaque livre en résonance avec la vie de l'auteur.

Blaise Cendrars. Braises et cendres... De ce feu en souffrance est née une œuvre puissante et vaste. Lorsque Robert Doisneau le photographie à Aix, en 1945, son bureau d'écrivain est une simple table de cuisine. Mais ce reclus en bottes de sept lieues est resté fidèle aux admirations de sa jeunesse, Rimbaud, Villon, Nerval, tous les grands dynamiteurs de la pensée. La doublure d'imperméable dont il est vêtu pour se protéger du froid ressemble à la bure d'un moine. L'impression de dénuement est extrême, mais l'écrivain reste le copiste émerveillé de sa propre existence. Prince et magicien de l'écriture du voyage, Cendrars n'en finit pas de nous emmener au bout du monde. ■

Serge Sanchez



★★★★★
ŒUVRES COMPLÈTES
(TOMES I À VI)
BLAISE CENDRARS
DE 288 P. À 464 P., DENOËL,
DE 21 € À 26 €



Chroniques essentielles

Disparue en 2022 à 58 ans, Linda Lê était à la fois romancière et critique, au sens élevé de ce mot, autrice de préfaces et de textes sur la littérature, dont beaucoup ont déjà été rassemblés en volumes – *Tu écriras sur le bonheur*, *Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau*. Recueil posthume, *L'Armée invisible* regroupe une centaine de chroniques parues dans *En attendant Nadeau*, *Le Monde des Livres* ou *Le Magazine littéraire* : des textes de quelques pages, informés et sobres, où Linda Lê se met au service des écrivains, sans chercher à briller sur leur dos – pas de bons mots, d'anecdotes superflues ou de chutes tape-à-l'œil, uniquement des faits essentiels, des citations choisies, des rapprochements ingénieux, des jugements réfléchis. Ce qui frappe le plus, c'est la curiosité universelle de Lê, capable de parler des classiques aussi bien que des contemporains, des géants et des écrivains mineurs, de littérature française comme de l'Europe de l'Est ou d'Orient. Pas d'époque, pas d'aire culturelle qui lui soient étrangères. On la lit pour le plaisir de découvrir son regard sur les auteurs qu'on connaît, et pour celui d'être guidé par elle vers ceux qu'on ne connaît pas.

Bernard Quiriny



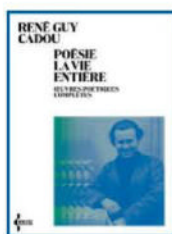
★★★★☆
L'ARMÉE INVISIBLE
LINDA LÊ
396 P., LE CERF, 24 €



Simple génie

C'est en 1936 que René Guy Cadou, alors adolescent, fait la connaissance de Michel Manoll dans sa librairie de la place Bretagne, à Nantes. Ce lettré aguerri l'initiera à la poésie vivante de son temps, en particulier au surréalisme. Mais bien qu'il apparût plus tard comme un représentant essentiel de l'École de Rochefort, René Guy Cadou suivit sa vie durant un chemin qui n'appartenait qu'à lui. L'homme avait le génie de la simplicité. Devenu instituteur, comme l'avait été son père, il arborait le pantalon de charpentier, la pèlerine et les sabots. Ce n'était pas par ostentation, mais par goût. La campagne de Loire-Atlantique, la nature, l'amour et les souvenirs d'une enfance heureuse nourrissaient son inspiration. Isolé, marginal, certes. Cela n'empêchait pas René Guy Cadou d'être en prise avec son époque. Il célébra Artaud, Lorca, entretenait une correspondance suivie avec Reverdy et Max Jacob. Sa solitude, enfin, fut adoucie par Hélène, qu'il aima passionnément et pour qui il écrivit *Hélène ou le Règne végétal*, recueil posthume dont Seghers – qui republie *Poésie la vie entière*, rassemblant les grands recueils du poète –, donne aujourd'hui une édition séparée. Humain, très humain, René Guy Cadou demeure le gardien de vérités essentielles auxquelles il fait bon revenir, non par naïveté mais par esprit de résistance. ■

S.S.



★★★★☆
POÉSIE LA VIE ENTIÈRE. ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES
RENÉ GUY CADOU
560 P., SEGHERS, 24,50 €

★★★★☆
HÉLÈNE OU LE RÈGNE VÉGÉTAL
RENÉ GUY CADOU
224 P., SEGHERS, 16 €

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★☆

LONDRES

VIRGINIA WOOLF

206 P., RIVAGES POCHE, 9,20 €



Qu'est-ce qu'un écrivain ? Quelqu'un qui sort acheter un crayon et en revient avec des idées sur la ville, sur la promenade, sur les changements que celles-ci opèrent sur son être. Comme Virginia Woolf dans le premier texte de ce recueil de proses londoniennes semées au fil de sa carrière. On y découvre la maîtrise d'un « salon moderne », un « tribunal du divorce », le groupe de Bloomsbury, sous une plume alliant don d'analyse et beauté stylistique.

Alexis Brocas

★★★★☆

LA MAISON DE BERNARDA ALBA

FEDERICO GARCÍA LORCA

264 P., FOLIO BILINGUE, 9,20 €



Dans la dernière pièce de García Lorca, récemment traduite par Albert Bensoussan, la coriace Bernarda décide de cloîtrer ses cinq filles après la mort de son second mari. Bien sûr, la vie

va reprendre le dessus et, avec elle, l'amour, la jalousie, la tragédie... Car c'est Angustias, la plus âgée mais la mieux dotée, qu'a choisi d'épouser le beau José. Dans cette prison matriarcale, les pulsions de vie tournent vite en pulsions de mort...

A.B.

★★★★☆

LA FRANCE CONTRE LES ROBOTS

GEORGES BERNANOS

158 P., PAYOT, 8,50 €

Il faut lire les prophètes d'hier : cela permet de mesurer ce qu'il nous en a coûté de ne pas les avoir écoutés ! Dès 1947, Bernanos s'inquiétait de « l'invasion de la Machine » qui « crée de nouveaux besoins qui assureront la vente de nouvelles machines ». Sa clairvoyance ne sort pas d'une boule de cristal, mais découle d'une vaste réflexion sur la fin des idéologies, l'origine des totalitarismes et l'épuisement de notre goût pour la liberté.

A.B.

DIDIER ERIBON

Quand l'intime raconte l'universel

Dans *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*, le philosophe et sociologue raconte les derniers mois de sa mère de 87 ans en Ehpad. Et, sur ce sujet a priori difficile, connaît un beau succès en librairies. Explication d'un phénomène.

Les financiers l'appellent l'« or gris » car, dans nos sociétés où les plus de 80 ans représenteront en 2050 10 % de la population, le grand âge avec ses besoins s'annonce comme un marché d'avenir... C'est l'envers de ce décor mirobolant que Didier Eribon décrit dans *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*. Et, comme dans *Retour à Reims*, son long-seller de 2009 où il narrait ses difficiles retrouvailles avec sa mère et ses

frères, à la mort de son père, après vingt ans d'éloignement, il le fait en mêlant souvenirs personnels et analyses sociologiques. Et, même si l'on peine parfois à lire certains chapitres théoriques, telle son interminable digression finale – quoique, en soi, utile – sur la difficulté pour les personnes âgées de bâtir un « nous » collectif qui leur permettrait, comme le féminisme pour les femmes, de tenir un discours revendicateur propre à améliorer leur condition, il se

pourrait qu'ils mettent aussi en valeur, par contraste, la partie « récit » du livre.

Car ce récit, à l'écriture blanche sans apprêt, est poignant et universel, puisqu'il traite d'un problème commun à tous les vieux enfants face à des parents en perte d'autonomie. Se pose alors la question de leur placement dans ces « institutions », comme on dit de façon faussement neutre, que sont les maisons de retraite. Par petites touches, Eribon évoque les appréhensions de sa mère face à sa « nouvelle vie », son premier contact réticent avec cet univers étranger dont tous, lui, ses frères et elle-même, savent qu'il sera un terminus, et cet écheveau de mensonges entrecroisés qu'ils échangent alors : « *Tu verras, tu seras bien ici* », se rassurent les fils ; « *Quand j'irai mieux, je rentrerai chez moi* », feint de croire la mère. L'auteur lui promet de revenir la voir bientôt. Mais, alors qu'il s'y apprête, un coup de fil l'informe qu'elle est décédée, moins de deux mois après qu'il l'a « installée » en Ehpad... Elle a été victime, lui dit le docteur, du « *syndrome de glissement* », du choc provoqué par l'arrachement à son univers familial. Eribon y ajoute une donnée inédite : sa mère, qui n'a jamais aimé son père, s'était follement éprise, à 83 ans, d'un senior marié, plus jeune qu'elle, qui l'a délaissée quand sa santé s'est détériorée – elle se serait donc laissée mourir aussi par désespoir amoureux !

L'IRRÉPRESSIBLE RETOUR AUX ORIGINES

De leur statut d'« *exilés intérieurs* », Eribon tire des notations sensibles sur le lent basculement des pensionnaires des maisons de retraite dans « *une faille du temps* » et sur ces distractions dérisoires que celles-ci leur offrent à la manière de « *garderies d'enfants pour personnes âgées redevenues des enfants, mais sans futur devant eux* ». Mais, au-delà, qu'est-ce qui retient dans cette histoire banale et pas vraiment gaie, qu'on ne lâche plus une fois qu'on en a entamé la lecture ? Son côté roman décalé ? Interrogé à ce sujet, Didier Eribon déroule le discours du lettré engagé, classes, habitus sociaux, défense du service public, etc. Sa sociologie part certes d'un cas concret, mais Sartre, Duby, Bourdieu et d'autres ne l'ont-ils pas précédé dans cette voie ? Eh non, il ne se sent pas pour autant un écrivain. Il se sert simplement des ressources du récit pour mieux penser en sociologue-philosophe...





Faut-il le croire sur parole ? De fait, si on relit dans leur continuité ses deux opus « littéraires », on comprend vite que leur vrai sujet... c'est lui-même. Né en 1953 d'un manœuvre et d'une femme de ménage, il rêve très tôt de rejoindre la « classe intellectuelle » – pas gagné vu d'où il vient, ni non plus de vivre son homosexualité dans une ville de province. Après des études de philosophie à Reims, le voici donc à Paris, journaliste d'idées à *Libération* puis au *Nouvel Observateur*, proche de Foucault et de Bourdieu. Mais il manque d'un pedigree pour aller plus loin. Ce sera sa biographie de Foucault

en 1989 qui y pourvoira. Traduite dans le monde entier, elle incite des universités américaines à lui demander des conférences. Et cela l'amène, après plusieurs ouvrages, à passer son habilitation. À 46 ans, Eribon est professeur d'université, spécialiste du genre et des minorités. Il a réussi à s'extraire de son milieu, mais en rompant tout lien existentiel avec lui. *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple* intrigue cependant sur ce point : ses deux parents disparus, il n'est plus un fils avec une généalogie à porter – et à cacher –, mais l'individu libre qu'il s'est lui-même créé. Pourquoi revenir alors vers ses origines ? Comme si quelque blessure secrète n'arrivait pas à cicatriser en lui. Et si c'était cette énigme, qu'il ne fait qu'effleurer dans son livre, qui imprimait à celui-ci, sous ses longueurs, cette vibration qui l'anime et qui touche ? La matière, peut-être, du prochain volet de son autobiographie sociale... ■

Patrice Bollon



★★★★☆

**VIE, VIEILLESSE ET MORT
D'UNE FEMME DU PEUPLE**
DIDIER ERIBON

336 P., FLAMMARION, 21 €

Marquise des arts

D'origine modeste, fille d'un journaliste et opposant qui lui transmet le goût démocratique, Marie Arconati Visconti, dont la vie est aujourd'hui racontée par Martine Poulain, est un personnage incontournable de la vie politique de la Belle Époque jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale. Jeune veuve d'un marquis italien « aux 911 terrains », ses salons à Rome puis à Paris rythmèrent les débats politiques et intellectuels de la fin du siècle. Amie de Dreyfus, d'Hugo, de Gambetta ou de Sarah Bernhardt, la marquise transfigura un rôle central en tant que mécène, soutenant activement musées et universités. *Marie Arconati Visconti* plonge dans les nombreux

bouleversements de l'époque et raconte, en sortant sa vie de l'oubli, une femme à l'engagement inébranlable, républicaine infatigable qui sans cesse méprisa son sexe et œuvra, dans l'ombre, à rendre accessibles l'art et l'enseignement publics. ■

Eugénie Bourlet



★★★★☆

**MARIE ARCONATI VISCONTI.
LA PASSION DE LA RÉPUBLIQUE**
MARTINE POULAIN

350 P., PUF, 25 €. EN LIBRAIRIES LE 5 JUILLET.



MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

La pourriture noble

À l'entrée du domaine du Château d'Yquem, sur une borne sculptée, apparaissent des feuilles de vigne surmontées de deux lions en serrant les armoiries de la famille de Lur Saluces, avec la couronne à sept pointes de leur marquisat de la région piémontaise. Il s'agit des descendants de Joséphine d'Yquem (1768-1851). Et c'est bien l'incroyable histoire de cette pionnière aristocrate que nous présente ce très beau livre, signé Christel de Lassus et intitulé *Joséphine d'Yquem. À l'origine d'un vin de légende*. Devenue veuve en 1785, la jeune femme hérite du domaine de son mari. À contre-courant de son époque, Joséphine mettra au point « les tris successives », une technique très coûteuse, ne privilégiant que les baies gâtées par le *botrytis cinerea*, un champignon permettant la transmutation du jus de raisin, grâce notamment à l'alliance des bruines matinales et du climat ensoleillé des coteaux. « Seule à la tête de son domaine durant les années de la Révolution, en particulier sous la Terreur, puis dans la première moitié du XIX^e siècle, Joséphine d'Yquem n'aura cessé de multiplier les pratiques les plus innovantes. » Véritable chef d'entreprise, Joséphine sollicite Cyprien Gaulon pour l'ajout d'une étiquette, ce qui est très rare à l'époque. Elle décide d'y faire figurer la couronne de son fils Antoine de Lur et une typographie « vieil or » en écho à la robe de son vin. Elle innove encore pour le type de bouteille soufflée, faisant appel à un Irlandais connu à Bordeaux pour la qualité de sa verrerie : « Elle imagine la fabrication des demi-bouteilles spécialement conçues pour elle. » En 1855, soit quatre ans après la mort de Joséphine d'Yquem, le classement des vins souhaité par Napoléon III lors de l'Exposition universelle couronnera son vin blanc liquoreux avec l'unique distinction de « premier cru supérieur ».

★★★★☆

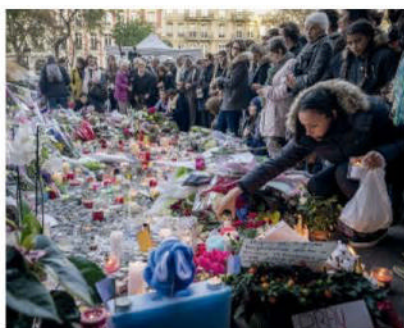
**JOSÉPHINE D'YQUEM. À L'ORIGINE
D'UN VIN DE LÉGENDE**
CHRISTEL DE LASSUS

340 P., FLAMMARION, 23,90 €

FLORENCE BERGEAUD-BLACKLER •
HUGO MICHERON

Les vigies du djihad

L'islam radical n'a pas disparu d'Europe, mais a trouvé de nouvelles formes d'expansion et menace toujours nos démocraties, comme le rappellent ces deux enquêtes.



Hommage aux victimes après l'attentat du Bataclan par des djihadistes le 13 novembre 2015.

Florence Bergeaud-Blackler a eu l'idée salutaire d'avertir ses contemporains sur la stratégie des « fréristes », cette nébuleuse incluant les Frères musulmans, les décoloniaux, intersectionnels, woke et gauche radicale, qui, par haine des autres ou de soi, veulent la peau des démocraties en Europe, cette nouvelle « terre d'islam ». Depuis, cette anthropologue est menacée de mort ; il faut donc lire *Le Frérisme et ses réseaux*. La stratégie des fréristes est de promouvoir une conception rigoriste de la charia pour la substituer graduellement au droit positif. Leur tactique : constituer des enclaves, territoriales et mentales, bases avancées de leur projet global. Aujourd'hui, ils s'estiment en « phase de force », dopés par la fécondité élevée des immigrées de première

génération et la hausse des flux migratoires, légaux ou pas. Ils sont organisés en lobby, marchandent leurs votes auprès des élus locaux, jettent en pâture sur les réseaux sociaux les soi-disant islamophobes et hérétiques, quand il s'agit de musulmans ouverts. Leur entrisme se déploie à l'université et dans les institutions européennes, relayé par des publications misogynes, homophobes et antisémites. Cette stratégie ne semble pas marcher trop mal. Selon l'Ifop, près de 60 % des jeunes musulmans considèrent la charia comme plus importante que les lois de la République.

Les djihadistes européens, eux, préfèrent les attentats. S'ils se font discrets aujourd'hui, avertit le politologue Hugo Micheron dans *La Colère et l'Oubli* – passionnante plongée depuis la fin des années 1980 –, c'est qu'ils sont à « marée basse ». Mais ils en profitent pour se réorganiser, recruter, choisir de nouvelles cibles en vue de la prochaine « marée haute », celle des attentats à venir, comme au début des années 2000 à Madrid et Londres et, dix ans plus tard, au Bataclan, Bruxelles et Copenhague. Le problème, c'est que les Européens passent de la « colère », juste après les attentats, à « l'oubli », lorsque les terroristes se font silencieux. Entre l'enclume des fréristes, qui s'efforcent d'islamiser la société, et le marteau des djihadistes prêts à assassiner à nouveau, vont-ils un jour se réveiller ? ■

Emmanuel Hecht



Régime en résilience

Serions-nous devenus des citoyens gâtés ? Dans *Sagesse du politique. Le devenir des démocraties*, Perrine Simon-Nahum soutient qu'au sein de nos sociétés démocratiques ce type de régime souffre actuellement d'une perte de sens et de visibilité dans les cœurs et les esprits. Dépouillée de son aura d'après-guerre, la démocratie est à la fois l'objet de toutes les instrumentalisation populistes et le bouc émissaire des mécontentements collectifs comme individuels. Comment, alors, rétablir aux yeux de tous sa spécificité et son importance ? Comment, en d'autres termes, « démocratiser à nouveau les démocraties » ? C'est toute l'ambition de ce livre qui, en croisant les approches historiques et philosophiques, trace efficacement les contours d'une démarche intellectuelle aussi paradoxale qu'ambitieuse : changer non pas la démocratie, mais notre rapport à celle-ci, en comprenant que les limites et les failles qui la fragilisent, loin de la condamner, constituent son atout le plus précieux. ■

Marylin Maeso



★★★★☆

LE FRÉRISME ET SES RÉSEAUX, L'ENQUÊTE
FLORENCE BERGEAUD-BLACKLER
416 P., ODILE JACOB, 24,90 €



★★★★☆

LA COLÈRE ET L'OUBLI. LES DÉMOCRATIES FACE AU JIHADISME EUROPÉEN
HUGO MICHERON
400 P., GALLIMARD, 24 €



★★★★☆

SAGESSE DU POLITIQUE. LE DEVENIR DES DÉMOCRATIES
PERRINE SIMON-NAHUM
208 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

Jacques
Cartier.

Héros des mers

C'est une histoire traitée comme une grande aventure où chaque personnage mériterait plusieurs volumes. Les voici rassemblés dans un seul livre: Cartier, Champlain, Bougainville, Lapérouse, Dumont d'Urville, Bellot et Charcot. Sept des plus grands navigateurs français qui ont porté les couleurs de notre pays à l'autre bout du monde. *Grands Marins* rappelle les conditions de vie folle quand un Cartier ou un Champlain décide de partir pour les Amériques. Des semaines d'incertitudes, pour joindre des territoires où la violence pouvait éclater brusquement. Plusieurs perdent la vie dans les déchainements de la nature, comme Charcot, navigateur des pôles au ^{xx}e siècle, qui sombre au large de Reykjavik, en 1936. Ceux qui reviennent ne sont pas épargnés. Après ses aventures en mer, Dumont d'Urville est victime avec sa famille d'un accident de train à Meudon, en 1842. Il en meurt. Mais quelles vies! Au fil de la lecture, on relâche à Tahiti, on tremble au passage des caps... Et l'on mène des batailles navales pour l'indépendance américaine ou la lutte contre les Anglais, ces rivaux de toujours. Les auteurs, avec un style vivant, nous plongent au cœur de l'action. De glorieuses histoires à redécouvrir. ■ Fabrice d'Almeida



★★★★☆

GRANDS MARINS. DE CARTIER À CHARCOT, LA SAGA DES EXPLORATEURS FRANÇAIS

FRANÇOIS BELLEC,
JEAN-MICHEL DEMETZ,
DOMINIQUE LE BRUN

336 P., TALLANDIER, 22 €

Charlotte
Brontë.

Revoir ses classiques

À la croisée de la psychologie, de l'éthique, de la philosophie et, bien sûr, de la littérature, trois universitaires rafraîchissent notre manière de lire les œuvres présentant les « abus de la passion », soit des situations dans lesquelles une personne détourne l'autre à ses propres fins dans le domaine affectif. L'une des qualités de *Pour en finir avec la passion* est de filer les héritages éclectiques de ces ouvrages classiques, de la chanson aux films, des séries à la télé-réalité. Car s'il n'est pas sûr que nous ayons tous lu *Manon Lescaut*, *Jane Eyre* ou *La Prisonnière* de Proust, les modèles relationnels qui les sous-tendent ont été repris, pétris, détournés par la culture contemporaine dans laquelle nous baignons. Une autre grande force de cet essai est de reprendre des étapes clés de l'histoire de la critique pour analyser notre rapport particulier à ces récits en tant que lecteurs. Interrogeant l'élitisme d'une « littérature de connivence » entretenu depuis des siècles, la vision initiale et parfois changeante des auteurs sur leurs œuvres, la volonté de séparer éthique et esthétique, ses autrices pavent solidement une voie active, à la fois empathique et éclairée de lire et d'étudier, à l'heure des débats soulevés par la *cancel culture*. ■ Eugénie Bourlet



★★★★☆

POUR EN FINIR AVEC LA PASSION. L'ABUS EN LITTÉRATURE

SARAH DELALE, ÉLODIE PINEL, MARIE-PIERRE TACHET

352 P., AMSTERDAM, 24 €

ET AUSSI...

★★★★☆

LA PHILOSOPHIE AU RISQUE DE LA PRÉHISTOIRE

PHILIPPE GROSOS

206 P., CERF, 18 €

Considérer la naissance de la philosophie comme un point d'arrivée et non plus seulement comme un point de départ, telle est l'hypothèse du travail de Philippe Grosos. La Grèce de Socrate porterait ainsi à la conscience un mode



d'être incubé lors du processus de néolithisation qui a conduit l'être humain à se placer au centre des représentations. S'appuyant notamment sur l'étude des peintures pariétales, l'archéologie

paléoanthropologie de la philosophie suggère qu'au Néolithique s'est esquissé un anthropocentrisme potentiellement porteur de l'émergence de la Cité comme forme d'organisation politique ainsi que de la philosophie apte à les exprimer.

Jean Montenot

★★★★☆

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE, INTELLIGENCE HUMAINE: LA DOUBLE ÉNIGME

DANIEL ANDLER

432 P., GALLIMARD, 25 €



Faut-il avoir peur de l'IA? Oui, répond le mathématicien et philosophe Daniel Andler dans cette étude passionnante, qui en retrace aussi l'histoire, depuis la machine d'Alan Turing (1912-1954), jusqu'au

règne actuel du *deep learning*. Car, bien qu'elle résolve quantité de problèmes, cette « intelligence » restera toujours « artificielle », c'est-à-dire dépourvue du moindre lien expérientiel avec le monde extérieur qui soit justifié par l'impératif de survie. Elle doit donc « rester un outil docile [...] et non une pseudo-personne munie d'une forme inhumaine de cognition ». Jean-François Paillard

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★☆

QUAND LA MACHINE APPREND**YANN LE CUN**

408 P., ODILE JACOB POCHE, 11,50 €

Entre ChatGPT pour les textes, Midjourney pour les images, l'intelligence artificielle fait l'actualité de ces derniers mois. Avec un début de révolution : pour fournir un contenu, la machine apprend. Ce qui appartenait à l'avenir touche maintenant le quotidien. Comment ces algorithmes apprennent-ils ? Quelle est leur histoire ? Comment peuvent-ils métamorphoser la société ? Avec ce livre, le *deep learning* n'aura plus de secrets pour vous, même s'il faudra s'accrocher sur les termes techniques.

M.D.B.

★★★★☆

LE ROI ABSOLU**JOËL CORNETTE**

432 P., TEXTO, 11 €

De François 1^{er} à Louis XIV, la France a vécu avec l'idéal du pouvoir d'un seul homme, fondé sur la sacralité du sacre. Le sacre, cette cérémonie dont nous avons vécu, avec Charles III d'Angleterre, l'une des dernières expressions. Le couronnement est symbolique pour les hommes, mais l'onction avec le saint chrême donnait au roi la légitimité divine. L'apogée du système sous Louis XIV marque sa limite, nous dit Joël Cornette, concluant un travail fondateur.

Fabrice d'Almeida

★★★★☆

SAINT PHALLE. MONTER EN ENFANCE**GWENAËLLE AUBRY**

256 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,40 €

Faisant de l'art un terrain de jeu, Niki de Saint Phalle a conquis l'espace avec ses Nanas, aux formes colorées et rebondies, déclinées de Bilbao à la Corée du Sud. Plasticienne, sculptrice, graveuse et réalisatrice subversive, elle n'a cessé de travailler la matière pour réinsuffler légèreté à l'enfance violentée, parvenant à lui rendre « candeur et démesure, appétit d'ogre et terreurs enfouies, insolence, joie, cruauté » – comme le dit joliment cet hommage en forme de promenade dans son jardin des Tarots.

Eugénie Bourlet

MICHEL BITBOL

En toute théorie

Dans cette somme impressionnante, le chercheur du CNRS s'intéresse à une discipline scientifique éminemment philosophique : la mécanique quantique.

Après avoir retracé, avec précision, les diverses interprétations que la théorie quantique a pu susciter, l'auteur pointe son originalité : elle n'est pas une théorie qui « révélerait les secrets d'une réalité indépendante de nous », mais une « aide à s'orienter dans un milieu qui dépend de nous, tout autant que nous dépendons de lui : celui des phénomènes que font paraître nos coups de sonde expérimentaux, et plus largement nos activités d'exploration ». Avec elle, l'observateur impartial est toujours nécessairement pris dans cela même qu'il observe. La théorie quantique, malgré ou à cause de son formalisme, permet ainsi d'anticiper les paradoxes du double état de la lumière (onde, corpuscule), plus généralement la superposition de deux états physiques – le fameux chat de Schrödinger – « à condition de la lire comme un système de règles formelles assurant la cohérence d'un calcul des probabilités portant sur des phénomènes



suscités par nos interventions technologiques ». Si l'ouvrage plonge profondément dans l'histoire des théories physiques du xx^e siècle, sa spécificité est de les articuler avec les doctrines philosophiques tant classiques que contemporaines. Des présocratiques à Jocelyn Benoist ou Markus Gabriel et même aux tenants de l'intelligence artificielle, *Philosophie quantique*. Le monde est-il extérieur ? s'efforce d'apporter un peu de clarté à cette « omelette conceptuelle » qu'est devenue la philosophie de la physique.

■ Jean Montenot



★★★★☆

PHILOSOPHIE QUANTIQUE. LE MONDE EST-IL EXTÉRIEUR ?**MICHEL BITBOL**

692 P., MIMÉSIS, 40 €

La biodiversité pour tous

Le changement climatique a un impact sur les écosystèmes et les êtres vivants qui les composent. C'est là qu'intervient la notion de biodiversité, moins médiatisée, moins comprise, mais au cœur de la lutte scientifique sur ces enjeux.

L'écologue Philippe Grandcolas se fait bon pédagogue dans cet ouvrage porté par les illustrations limpides de Claire Marc. Après de solides définitions, on creuse tout ce qu'implique la notion : du lien entre climat et biodiversité au poids des représentations – comme les espèces « charismatiques » face aux extinctions silencieuses. Le duo parvient aussi à

désactiver des idées reçues comme celle de « nature vierge », toujours avec une simplicité explicative redoutablement efficace. Voilà un ouvrage qui comble le fossé entre la technicité scientifique et le grand public.

■ Marcus Dupont-Besnard



★★★★☆

TOUT COMPRENDRE (OU PRESQUE) SUR LA BIODIVERSITÉ**PHILIPPE GRANDCOLAS, CLAIRE MARC**

136 P., CNRS ÉDITIONS, 18 €

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



« Totalitarisme »

Parmi les mots désobligeants, en voilà un qui se pose là. Comme toujours, les circonstances de son invention disent l'essentiel, surtout si on leur ajoute les circonstances de son succès. Contrairement à ce qui se dit ici ou là, son origine la plus lointaine n'est pas extérieure à son objet et, par là, péjorative – donc biaisée – puisque c'est Mussolini lui-même qui se risque, dès les années 1920, à appeler de ses vœux un « État totalitaire », ce qui a conduit, en retour, une partie de l'intelligentsia antifasciste italienne à commencer à travailler le concept. Sous cette forme adjectivée, il est déjà d'un usage assez répandu en France dans les années 1930, où un penseur chrétien comme Jacques Maritain, tout à la fois antifasciste et anticommuniste, risque le substantif « totalitarisme » dès 1936.

La définition qui, petit à petit, se met en place cherchera à distinguer le totalitaire de l'autoritaire, la dictature d'un homme – figure connue – du système, autrement ambitieux, mis en place par Lénine ou Mussolini et radicalisé par Staline ou Hitler. Dans ce schéma, un régime totalitaire ne se contente pas de bâillonner l'opposition et de contrôler les médias; il accorde des pouvoirs élargis à l'État, tout en plaçant celui-ci dans un rapport de dépendance, via une organisation unificatrice (« parti unique »), à l'égard d'une idéologie totalisante dont le projet est de prendre en charge l'individu « du berceau au tombeau », avec pour finalité l'élaboration d'un « homme nouveau ». Dès l'entre-deux-guerres, d'éminentes victimes du fascisme allemand (Hermann Broch, Emil Lederer, Sigmund Neumann...) avaient déjà rattaché l'émergence de cette configuration à la massification des sociétés: autant dire qu'elles en faisaient un objet non pas archaïque – façon patriarcat régressif – mais éminemment moderne. L'affinement de l'analyse dans un sens moins économique et plus culturel permettait aussi de mettre en lumière le caractère parareligieux de la politique symbolique de tous ces régimes.

On voit par là que le terme n'est pas non plus, comme le veut toute une argumentation communiste, un enfant de la guerre froide. Mais il est vrai que son rebond, après la Seconde Guerre mondiale et la chute du fascisme, va en enrichir l'usage, confié à une double critique, libérale mais aussi libertaire. L'année du bicentenaire de la Révolution française, la chute du mur de Berlin put faire croire aux antitotalitaires que le sens de l'Histoire était enfin clair. La suite des événements a montré qu'il n'en était rien,

et ce très vite puisque le plus grand État totalitaire du monde – la Chine populaire – eut tôt fait de rétablir l'ordre, de la manière la plus totalitaire qui fût: en envoyant les chars. Mais la révolution islamique d'Iran avait déjà envoyé le message essentiel: pour jouir des bienfaits totalitaires, il n'était nullement besoin de réinventer une religion laïque; une religion religieuse faisait tout aussi bien l'affaire. Les talibans afghans en ont, à deux reprises, administré la preuve.

La figure totalitaire n'a donc pas disparu de l'horizon du xx^e siècle. Elle a même gagné en variété puisqu'on y trouve deux types d'expériences politiques, l'une de généalogie marxiste (Chine populaire, Corée du Nord, Érythrée), l'autre de généalogie islamique (Iran, Afghanistan). Un certain optimisme antitotalitaire pourrait conclure de cet examen à l'effondrement proche de ces deux systèmes, minés de l'intérieur. Mais une grosse objection demeure: les deux totalitarismes modernes – fasciste et bolchevique – sont nés de la guerre, dont ils ont assimilé en profondeur les leçons, idéologiques et politiques. Or un désastre (« trouble dans les astres ») d'ampleur analogue s'annonce à l'horizon: la catastrophe écologique mondiale. L'avenir nous dira (à condition qu'il ait quelque chose à nous dire, celui-là) si cette catastrophe peut enfanter une figure renouvelée de démocratie participative ou, au contraire, une forme postmoderne de démocratie totalitaire. ■

LES ÉCRIVAINS DE

LIRE
magazine

ÉLOGES SOUS LA COUPOLE

Il ne faut jamais croire les académiciens. « *Ce que je commence ici n'est ni une harangue, ni un discours, mais un remerciement.* »

Voici ce que déclarait notre collaborateur Pascal Ory le 20 octobre dernier, lors de sa réception sous la Coupole. C'est pourtant bel et bien son *Discours* que l'on peut lire aujourd'hui dans la *Blanche* de Gallimard, rendant notamment hommage à celui qui occupait avant lui le fauteuil 32 – François Weyergans. Outre ce beau texte, la réponse d'Erik Orsenna, les allocutions d'Alban Cerisier, de Pierre Nora, les remerciements de Pascal Ory et quelques appendices. Baptiste Liger



C'est Versailles, ici !

Décidément, Versailles est partout. Dans la publicité, sur le mode ironique, et à seule fin de rappeler à notre (bon ?) souvenir les économies d'énergie. Mais aussi sur le terrain politique : il semblerait en effet que l'exécutif soit plus que jamais convaincu des vertus du décor dès lors qu'il s'agit d'attirer dans l'Hexagone, et leurs carnets de chèques avec eux, les poids lourds de l'investissement planétaire...

On aura compris que, pour un pays qui vient de voir sa note abaissée par l'agence Fitch (le « moins » final de AA- pesant beaucoup plus que les éclats de rire crispés

du début), les murs du château se révèlent autrement porteurs que les poubelles fumantes des lendemains de 49.3 !

Sait-on pourtant que parler *des* fastes de la monarchie relève déjà de l'à-peu-près grammatical ? que le pluriel dont on n'use que trop souvent en pareil cas (et qui ne contribue pas peu, par son emphase, à nous dorer la pilule) repose lui-même sur une franche confusion ? Ce sont les *fastes* de l'Antiquité romaine qui pouvaient se targuer de n'exister qu'au pluriel. Mais les intéressés n'avaient pas grand-chose à voir avec la pompe et le luxe dont on charge le mot de nos jours : ils avaient

seulement vocation à désigner ces espèces de calendriers qui recensaient les jours où il était permis de rendre la justice comme de procéder à certains actes publics, les auspices ayant daigné se montrer favorables. En cela, ils ne faisaient que s'opposer à ces jours *néfastes* au cours desquels mieux valait rester couché. C'est à se demander si, pour nombre d'abstentionnistes et de pêcheurs à la ligne d'aujourd'hui, la tendance ne s'est pas inversée !

Toujours est-il que *le* faste que l'on associe traditionnellement au Roi-Soleil et qui s'abreuvait aux mamelles conjointes de Lully (côté cour) et de Le Nôtre (côté jardins) est sans grand rapport, étymologiquement parlant, avec le pluriel originel. Il ne serait pas issu, pour sa part, de l'adjectif *fastus*, *a, um*, à l'œuvre dans les *fasti dies* que l'on vient tout juste d'évoquer, mais bien plutôt du nom *fastus*, *us*, lequel faisait plutôt dans un orgueil et un dédain typiquement humains. Une connotation péjorative manifestement promise à un bel avenir puisque, derrière la splendeur et la magnificence de façade, l'affectation, l'étalage m'as-tu-vu et l'ostentation vaine se tiendront longtemps en embuscade...

Aux mécréants et récidives que nous sommes, il est vrai qu'il n'était point de bonne solution : le pluriel renvoie à un droit divin (*fas*) fort peu laïque, le singulier à une morgue fort peu républicaine. Et puis, le péril anglomanique se précisant un peu plus chaque jour, ne subsistera bientôt plus sur nos tablettes, de toute façon, qu'un FAST contre lequel nous aurons de bien meilleures raisons encore de nous montrer FURIOUS ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE L'HEURE DU PRO

Quand ne nous distraient pas, à quelques centimètres d'ici, ses grilles de mots croisés, l'auteur n'a de cesse qu'il ne nous fasse profiter de son expérience, ô combien féconde, de correcteur : les cinq pages de bibliographie qui closent *Objectif zéro faute !* sont là pour nous confirmer que Jean-Pierre Colignon – dont vous découvrirez chaque mois les mots croisés dans notre magazine – n'aura point ménagé sa peine, durant près d'un demi-siècle, pour améliorer le POF (Paysage orthographique français).

Pas seulement orthographique, d'ailleurs. En professionnel de la relecture qui se respecte, l'homme aux 750 dictées s'intéresse au style autant qu'à la grammaire, au fond autant qu'à la forme, à la ponctuation et à la typographie autant qu'aux mots. De surcroît, il nous dresse pour l'occasion, entre souvenirs personnels et réflexions plus générales, le portrait un brin nostalgique d'un métier qui a toujours fleuri bon l'exigence et la remise en cause. C'est en cela que ce guide pratique se démarque de beaucoup d'autres, des siens y

compris : il s'agit sans doute là de son ouvrage le plus « ondoyant et divers » et, partant, du plus enrichissant... ■ B.D.



OBJECTIF ZÉRO FAUTE !
LES ASTUCES D'UN PRO POUR
(SE) CORRIGER AU QUOTIDIEN
JEAN-PIERRE COLIGNON
320 P., L'ÉTUDIANT, 14,90 €

→ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Mystifier ou mythifier ?



Romain Gary.

À première vue, les choses semblent suffisamment claires pour que l'on n'aille pas s'y tromper. Le premier verbe relève de la mystification, en d'autres termes de la tromperie en bonne et due forme : c'est le prestidigitateur qui nous mène en bateau, l'homme politique qui promet ce qu'il sait ne pas pouvoir tenir, le Gary qui se fait Ajar.

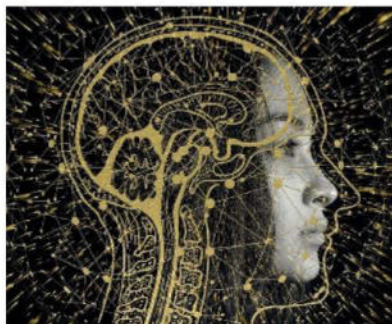
Le second ressortit à la mythification, c'est-à-dire à l'élaboration d'un mythe autour d'un personnage ou d'un fait qui, en l'occurrence, ne méritent pas toujours l'honneur qu'on leur fait. Le drame est que, dans ce dernier cas, on est proche de la mystification puisque cet habillage indu qui fait du quotidien une légende est bien fait pour travestir la réalité, au point quelquefois de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Le démontrent avec éclat les antonymes *démystification* et *démythification*, présentés dans le Petit Robert comme de quasi-synonymes, l'un renvoyant à l'autre et... lycée de Versailles (il est partout, on vous dit) ! Qui niera de surcroît que le *mystique* et le *mythique* (sa version laïque, au fond) se rejoignent plus souvent qu'à leur tour, dans leur dépassement d'une réalité triviale et décevante ? Le Petit Larousse a beau alerter l'usager sur l'absolue nécessité de distinguer soigneusement ces faux amis, il est souvent difficile d'en faire de... vrais ennemis ! ■

B.D.

→ LE VOCABLE DU MOIS

Intelligence

Il est sans doute trop tôt pour chercher à mesurer l'influence qu'aura l'intelligence artificielle sur nos existences à venir, mais nul ne doute qu'elle ne soit considérable. En bien comme en mal, à coup sûr, ne fût-ce que parce que c'est là le lot de tout progrès. En tout cas, on en parle, et cela nous semble être l'occasion rêvée de revenir sur l'étymologie du mot, *inter-legere*, soit, *stricto sensu*, « choisir parmi ». Notre *comprendre* (*cum-prehendere*), autrement dit « saisir avec », « embrasser par la pensée », n'est pas si loin. Bien sûr, il n'est encore question, histoire sans doute de ménager notre amour-propre, que d'« imiter l'intelligence humaine », voire de « simuler des facultés cognitives » qui demeureront à jamais l'apanage du modèle : « suppléer » l'être humain dans ses « fonctions », oui ; se substituer à lui, non ! Ne reste plus qu'à



croiser les doigts pour que la machine, qui n'a garde de paresser ni de faillir, oubliera de lire *La Planète des singes*. Un bon point, quoi qu'il arrive, pour l'intuition hier défendue par Bergson, cette dernière, pour être moins prévisible, étant aussi moins susceptible d'être reproduite. Las ! c'est sans doute là reculer pour mieux sombrer : après nous avoir abreuvés de soutiens-gorge intelligents, la publicité ne nous vante-t-elle pas désormais des claviers et des tableaux de bord intuitifs ? ■

B.D.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

MIREILLE CALMEL



« Transmission »

« La transmission me vient spontanément à l'esprit. Ma mère, guérisseuse renommée, collaborant avec les plus grands cancérologues durant de nombreuses années, était une personnalité très forte. Elle travaillait sur les fréquences du corps auxquelles la science porte de plus en plus son attention. Si elle ne pouvait pas transmettre son don, sa façon de faire faisait sens en moi. On peut retrouver cela dans tous mes romans parce que perpétuer la mémoire des choses, surtout dans ce monde souffrant qui renie tout ce qu'il a connu avant, est d'une importance profonde. Ne serait-ce que le souvenir de la terre ou de nos traditions, la société actuelle les met souvent de côté. Ce mot résonne en moi car je suis certes la fille de quelqu'un, mais également la mère d'un autre. L'amour est très certainement la plus grande transmission et ce don de soi, mon fils, Anaël Train, l'a aussi au travers de la littérature. Alors que je n'étais plus capable de ranimer les personnages de mon premier roman, *Le Lit d'Aliénor*, il en a fait une préquelle : *Le Serment de Jaufré*. La transmission est partout, elle constitue une continuité de choses qui nous construisent. Si l'on perd ce sentiment de devoir quelque chose à quelqu'un, je crois bien que c'est aussi perdre une grande dimension de l'existence. »

Propos recueillis par Marie Jouvin

Dernière parution : *Le Templier de l'ombre* (XO)

Une bonne correction

Vous avez probablement lu ces lignes dans l'extrait de *Sur la dalle* de Fred Vargas, publié dans notre numéro de mai. Las ! neuf erreurs s'y sont indûment glissées depuis lors. Les repérerez-vous sans coup férir ?



« Gardon – nom tant approprié à sa fonction qu'il lui avait valu forces blagues avant qu'on ne s'en lasse – n'était pas réputé pour sa vivacité d'esprit mais accomplissait sa mission avec un zèle presque excessif. Mission qui consistait à repaïr toute étrangeté en approche, si minime fut-elle, et à en protéger le commissariat. Et pour cette tâche, il excellait, tant par son coup d'œil exercé par des années de service que par la vitesse inattendue de ses réflexes. N'entrait pas qui voulait dans ce sain dessein qu'était la Brigade criminelle, et il fallait que la pâte fût plus blanche que neige pour que ce cerbère des lieux – qui était tout sauf impressionnant – acceptât de lever la grille qui fermait l'entrée. Mais nul n'aurait critiqué l'obsession soupçonneuse de Gardon qui avait plus d'une fois descélé les renflements

à peine visibles d'armes enfouies sous des vêtements ou douté d'allures trop onctueuses pour lui paraître naturelles et stoppé nettes les velléités des agresseurs. »

Le mot mystère

C'est à bon droit que je suis connue pour en faire trop. Mais c'est votre faute à vous aussi, qui vous trompez continuellement sur mon orthographe et sur mon genre ! Même si, sur ce dernier point, je vous comprends un peu : je suis plutôt un défaut d'homme... Vous avez trouvé ?

Mer ou montagne ?

Vous avez probablement déjà choisi pour cette année. Il vous reste à le refaire ici, selon ce qu'évoquent en vous les huit mots qui suivent...

- A.** busserole ;
- B.** cairn ;
- C.** émissole ;
- D.** estran ;
- E.** fulmar ;
- F.** gypaète ;
- G.** palangrotte ;
- H.** soulane.

Difficile à dire !

À vous les routes de France ! Mais gardez-vous de prononcer de travers nos noms de villes, lesquels ont comme un avant-goût de vacances...

- A.** Allauch ;
- B.** Bourg-en-Bresse ;
- C.** Cassis ;
- D.** Enghien-les-Bains ;
- E.** Laguiole ;
- F.** Longwy ;
- G.** Oyonnax ;
- H.** Ribeaupillé ;
- I.** Sainte-Menheould ;
- J.** Woippy.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

A. a-lò ; **B.** bourkàn ; **C.** ka-si ; **D.** an-glin ; **E.** la-yol ; **F.** lon-oui ; **G.** o-to-na ; **H.** bô-vi-lé ; **I.** me-nou ; **J.** voi-pi.

Difficile à dire !

rapace diurne, versant ensoleillé). **H** (arbrisseau, pyramide de pierres, pour la pêche) ; montagne : **A, B, F** et du littoral, oiseau marin, ligne plombee Mer : **C, D, E, G** (petit squale, portion

Mer ou montagne ?

colle au signifié ! seule fin, sans doute, que le signifiant créditée volontiers d'un second « f », à l'initiale que trop souvent, et que l'on L'estroufe, bien sûr. Qu'on ne mascu-

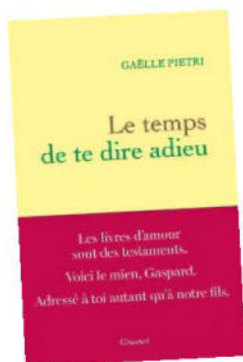
Le mot mystère

comme adverbe). reste invariable parce qu'il est ici employé même façon) – stoppé **net** (cet adjectif qui ne se prononce d'ailleurs pas de la **décélé** (ne pas confondre avec **desceller**, l'expression **montrer patte blanche**) – **saints** (attention au sens) – **patte** (de subjonctif) – **commissariat** – **saint des fut-elle** (ce tour d'opposition exige le parlant d'un animal sauvage) – si minime tout autre sens : « rester au gîte », en **repérer** (**repérer** existe, mais avec un n'est autorisée que dans le nom **presque**, l'élision **presque** excessif (avec **presque**, l'élision il est synonyme de **beaucoup de**) – utilise sans déterminant devant un nom, Force blagues (**force** est invariable quand

Une bonne correction

13	S	E	T	E	R	C	E
12	E	T	E	U	F	R	M
11	D	E	C	O	U	S	S
10	R	N	B	G	T	I	R
9	A	S	A	E	R	R	A
8	L	E	R	O	R	T	A
7	F	R	E	U	D	U	T
6	U	E	P	N	A	B	I
5	O	I	S	E	A	U	L
4	T	R	E	N	E	T	A
3	N	U	F	L	I	R	T
2	A	S	T	I	Z	O	O
1	P	U	R	U	L	E	N
1	2	3	4	5	6	7	8

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »



« Je sais désormais
que je pourrai toujours te
trouver en moi. »

**Le Temps de te dire
adieu**

**Petite misère
du dédale**

Gaëlle Pietri, Grasset, 2023

Dans la nuit du
9 au 10 octobre 1683,
Françoise d'Aubigné,
veuve Scarron,
épouse secrètement
le plus grand des rois
de France.

**Madame de
Maintenon**
« Ma main, on
te demande. »

Alexandre Maral, Belin, 2018

« Qui es-tu ? Tu me tues.
Tu me fais du bien. »

Marguerite Duras
Sûre dramaturgie

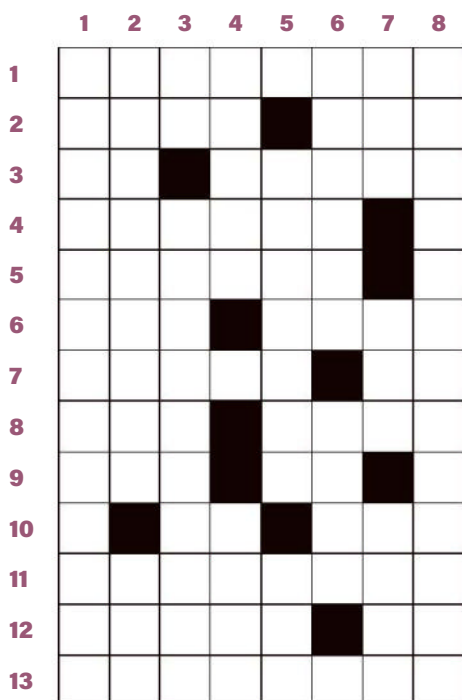
Hiroshima mon amour, 1959

**Le dérèglement
de tous les sens**
**Sous des dentelles,
légèrement**

Lettre du voyant, de Rimbaud
à Paul Demeny, 15 mai 1871

L'Allègement des vernis
L'alignement des lèvres

Paul Saint Bris, Philippe Rey, 2023



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Montre sa mauvaise humeur. **2.** Mousse en Italie. N'est en rien un lieu bête. **3.** Académie. Petite liaison. **4.** Poète disparu. **5.** Pipit ou zizi. **6.** Pas grand-chose, en un certain sens. Peintre en quête de renouveau. **7.** Était porté sur le divan. Note. **8.** Parler, à demi-mot. Éruceta. **9.** Échelle de photographie. Fin de verbe. **10.** Sert à attirer l'attention. Sigle accompagnant certains modèles de voitures. **11.** Incohérents. **12.** Balle ancienne. Deux parts de rhum. **13.** S'imposa face aux as.

Verticalement

1. Adeptes de la popote. **2.** On leur accorde trop d'intérêt. Forme d'être. **3.** Au bout du port. Caressées dans l'attente d'un possible héritage. **4.** Parti dans le désordre. Enrage. **5.** Prénom masculin. Des flammes dispersées. **6.** De bas en haut, renforce la Sèvre Niortaise. Dodu et perturbé. **7.** Dans le nom d'un des diamants de la Couronne. Cage gardée. Symbole populaire de force. **8.** Régime plus imposé que choisi.

Les mots et l'amour de la Caraïbe

La journaliste **Caroline Bourguine** publie un *Dictionnaire des Caraïbes*. Une plongée en 438 entrées dans ce vaste territoire aux multiples facettes, qui s'étend d'un bout du continent nord-américain au Venezuela.

Bien qu'extrêmement documenté et précis, le livre de Caroline Bourguine est d'abord une déclaration d'amour. Après un préambule historique, rappelant les multiples strates (amérindiennes, esclavagistes, coloniales, révolutionnaires, indépendantistes) de ce territoire multilingue composé de trente-huit pays, la journaliste commence la note d'intention de son dictionnaire en déclarant : « *Caraïbe, tu possèdes en ton tréma toutes les trames humaines. Tu es l'escalade des oiseaux, des bateaux, cales et escales transatlantiques de tant de maux, de tant de mots nouveaux. Tu es tout en petits morceaux. Je me fonde dans tes baies, tes rades, tes pointes. Tes anses sont des bras qui me contiennent.* »

Caroline Bourguine connaît son sujet. Elle a commencé sa carrière en Guadeloupe, avant d'être chargée de mission au ministère de la Culture au commissariat de l'Année des outre-mer (2010-2012). L'autrice a conçu son dictionnaire comme un « itinéraire



katchimen [carrefour] ou sous un fromager » –, puis le « dorlis », un personnage qui s'introduit la nuit dans la maison d'une femme (de préférence) pour la caresser.

LE CREUSET DE TOUS LES MONDES

C'est assez passionnant de voir comment le même terme peut voyager d'un territoire à l'autre. Ainsi de « kaskod » qui désigne le fait de « briser les règles et les lois des hommes » en Haïti, en Guadeloupe et en Guyane. Enfin, un dictionnaire amoureux des Caraïbes ne serait pas complet sans une ode à la cuisine. « Blaff », « blanc-manger », « dombre », « bokit », « boudin », « tourment d'amour » : l'eau monte à la bouche, mais Caroline Bourguine n'est pas déboussolée. Chaque entrée du dictionnaire doit nous enseigner quelque chose sur la Caraïbe, creuset de tous les mondes – du Tout-Monde, selon le concept du philosophe Édouard Glissant.

Prenez le mot « doukoun », ou « doko-non ». Cette douceur typiquement guyanaise, venue de Sinnamary à l'est de Cayenne, se déguste pliée dans des feuilles d'arouman. Elle est également préparée par les peuples bushinengés (issus des nègres marrons du Suriname et de Guyane) qui l'appellent « goma » ou « mouhga » et y ajoutent du riz pilé et des arachides grillées. À la Barbade, on l'appelle « ducana » ; en Guadeloupe, la pâtisserie devient une doucoune, sorte de pain de maïs cuit à la vapeur. En Jamaïque, on parle de « ducanoo » et au Brésil de « pamonha ». Cela a toujours l'air aussi bon. ■ Gladys Marivat

« BLAFF », « BLANC-MANGER », « DOMBRE », « BOKIT », « BOUDIN »... CE DICTIONNAIRE AMOUREUX NE SERAIT PAS COMPLET SANS UNE ODE À LA CUISINE

poétique ». On navigue sur la mer des Caraïbes, accostant au choix l'une des îles des Grandes ou des Petites Antilles, au Nicaragua, au Panama, au Brésil ou en Colombie. On s'arrête sur des noms d'écrivains et d'artistes – Maryse Condé, Roland Brival, Jacques Stephen Alexis et Gabriel García Márquez. On saisit l'ampleur de Louis Delgrès, un militaire né « libre de couleur » d'une métisse et d'un créole blanc, qui s'est battu contre le rétablissement de l'esclavage en Guadeloupe en 1802, peu après son abolition en 1794.

On découvre aussi les nuances de couleurs de peau derrière les termes « câpresse » et « chaben ». On comprend comment se

construisent les mots créoles. Comme le verbe « charroyer », qui signifie « transporter ». Sa construction lexicale renvoie au passage du char à bœufs utilisé pour transporter la canne à sucre dans un chariot. Mais « charroyer, c'est aussi embarquer avec soi un flux d'événements, un flot émotionnel d'alluvions affectives. La rivière charroie, comme la vie », explique Caroline Bourguine.

La journaliste accorde aussi une large place aux croyances créoles, notamment aux esprits rôdant dans la Caraïbe. À la lettre *d*, on rencontre la « diablesse » – « dévoreuse d'enfants et de maris, elle se posterait la nuit, près des rivières, au



DICIONNAIRE DES CARAÏBES.
UN ITINÉRAIRE POÉTIQUE
CAROLINE BOURGUINE
336 P., CARAÏBÉDITIONS, 21,50 €

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, Lire Magazine littéraire met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture qui les pousse à prendre tous les risques pour être lus.

MARCELINE OU LE MONDE DES AUTRES MARC DESAUBLIAUX DES AUTEURS DES LIVRES



Dans *Marceline ou le monde des autres* publié aux éditions Des auteurs des livres, Marc Desaubliaux nous plonge dans un drame réaliste qui dépeint le mur social entre privilégiés et familles défavorisées. À Rougemont, la coexistence de deux mondes contrastés met en lumière l'élitisme et le poids des secrets de famille. Marceline, issue d'une famille modeste, rêve d'intégrer la vieille ville où règnent les familles établies depuis des générations. L'auteur explore avec talent les luttes, les préjugés et les manipulations qui animent ces deux univers. Un roman captivant, intense et digne d'intérêt, qui dévoile l'hypocrisie de la haute classe sociale. Avec sa plume éloquente qui signe là son dixième livre, Marc Desaubliaux continue de fasciner les lecteurs en proposant une réflexion profonde sur les relations humaines et les conséquences des secrets dissimulés.

→ ISBN : 2492375137 - 323 pages - Broché et numérique



L'EMPRISE DE LA HAINE, T. 1 BENOIT FOREST LIBRINOVA

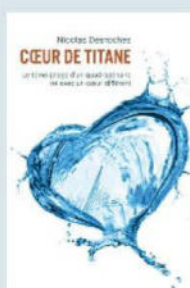
Au Salon du livre de Paris, Claire Salinger se retrouve face à une lectrice d'une exigence sans pareille, insensible à ses traits d'esprit. Sans se questionner sur la curiosité de cette rencontre, l'écrivaine se retrouve rapidement tourmentée par les machinations tortueuses d'un esprit agité et instable. Un thriller psychologique au rythme effréné et au suspense maîtrisé, finaliste du Prix des étoiles 2022 Librinova.

→ ISBN: 9791040517481 - 174 pages - Broché et numérique

DE L'AUTRE CÔTÉ DU SMARTPHONE ERIC MANOUVRIER LIBRINOVA

Dans cette nouvelle à la jonction subtile du contemporain et de la dystopie, émouvante et singulière, un brillant informaticien donne vie à Deadbook, une application pensée pour permettre d'entrer en contact avec les morts. Le succès éclate, mais les questionnements surgissent tout aussi rapidement. Quel secret renferme ce programme, à la fois source d'admiration et de doute profond ? Une écrivaine mène l'enquête.

→ ISBN: 9791040523765 - 101 pages - Broché et numérique



CŒUR DE TITANE NICOLAS DESROCHES LIBRINOVA

Découvrez le parcours de Nicolas, dont la vie est chamboulée par le décès de sa mère et un arrêt cardiaque à 41 ans. Ce récit conte la lutte de ce personnage, héritier d'une maladie orpheline, pour reprendre les rênes de sa vie avec un défibrillateur implanté en plein torse, jonglant avec les dangers omniprésents des champs magnétiques et ondes radioélectriques. Un témoignage qui vous touchera en plein cœur et vous transportera dans une quête de renaissance.

→ ISBN: 9791040513087 - 194 pages - Broché et numérique

LE DERNIER SOULÈVEMENT SÉBASTIEN GARNIER IGB ANTICIPATION

Dans ce roman d'anticipation, Paris est plongé dans une dystopie oppressante. Misère, surveillance et secrets d'État dominent cette intrigue captivante. Lazare, courtisan de la Comtesse de Roquefeuil, découvre peu à peu la manipulation des dirigeants d'un régime écologique totalitaire. Avec une plume immersive, l'auteur explore les thèmes du pouvoir politique et de la liberté. Un récit palpitant et intense qui tiendra le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page.

→ ISBN : 2385260034 - 403 pages - Broché et numérique



MAURICE GIMBEL VOULAIT REVOIR LA MER

PIERRE GUINI



Maurice Gimbel en est persuadé, son séjour à l'Ehpad des Capucines ne sera qu'une parenthèse dans son existence. Il en a vu d'autres, et à 96 ans, l'homme n'a qu'un seul objectif en tête : s'échapper de cet hôtel 4 étoiles.

Dans son esprit l'affaire est simple. Dans la réalité c'est autrement plus compliqué, surtout quand on se déplace en fauteuil roulant.

Lorsque Maurice Gimbel demande de l'aide à son fils, celui-ci reste évasif. Le père et le fils n'ont jamais eu grand-chose à se dire. Et Piel sait que son père n'en a plus pour longtemps.

Alors s'imposent un voyage à la mer et la lecture d'un vieux manuscrit : *À ouvrir après l'apocalypse*. Mais est-ce suffisant pour renouer le dialogue ? Les mensonges ont la vie dure et ne s'effacent pas aussi facilement sur le sable.

→ ISBN : 9782958189600

220 pages - Broché et numérique



FILTRE D'AMOUR

PASCAL MARTIN
LUDI SENSU

Un thriller à couper le souffle de Pascal Martin, premier tome de la saga «Les enquêtes de la baronne». La capitaine Sybille de Berneville et le lieutenant Lucien Togba forment un duo d'enquêteurs

hors pair. Une mystérieuse disparition et de nombreuses énigmes les plongent dans un thriller captivant. Pascal Martin, organisateur des célèbres *murder parties* «Mortelle Soirée», nous offre un suspense palpitant à savourer sans modération.

→ ISBN : 9782381533674 - 310 pages - Broché

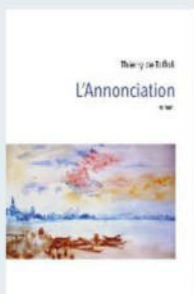
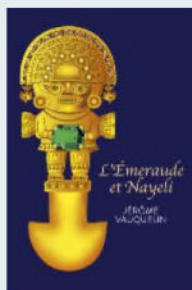
L'ÉMERAUDE ET NAYELI

JÉRÔME VAUQUELIN

LIBRINOVA

Dans le Pérou du xvr^e siècle, Nayeli, métisse inca, assiste aux combats entre son peuple et les conquistadors. Ses croyances sont mises à mal par sa rencontre avec Juan, un jeune officier chrétien, quelle suit à Séville où elle est confrontée à des ambitions contraires, des alliances inattendues et des trahisons opportunes. Un roman épique aux personnages hauts en couleur, protégés par une mystérieuse émeraude.

→ ISBN : 9791040504313 - 678 pages - Broché et numérique



L'ANNONCIATION

THIERRY DE TOFFOLI

LIBRINOVA

Un artiste errant, un voyage initiatique en Italie, une Venise envoûtante ; des portraits de femmes comme autant de rencontres révélatrices...

Plongez dans les méandres de l'âme humaine et découvrez l'histoire captivante d'un

peintre en quête de sens. Un roman où les mots se tissent avec élégance et émotion et vous invitent à vous interroger sur votre propre parcours. Un cheminement poignant qui explore avec délicatesse l'art de se (re)créer.

→ ISBN : 9791026260219 - 326 pages - Broché et numérique



LE TRILLE DU DIABLE

NABIL MALEK

LES IMPLIQUÉS ÉDITEUR

Cette fiction à la frontière du roman historique est une épopée captivante. Ce roman plonge les lecteurs dans les réalités de la guerre des Six Jours en Égypte et de la RDA. À travers des personnages tels que le lieutenant Amin el Foda, le récit explore les conséquences de la guerre israélo-égyptienne. Une œuvre riche en détails historiques, qui invite à la réflexion sur la complexité de l'âme humaine face à la guerre. Un roman incontournable pour les amateurs d'Histoire et de récits engagés.

→ ISBN : 2384177885 - 382 pages

Broché et numérique



UNIVERS MIEREL

LIBRINOVA

En 2072, alors que la Terre se meurt, Michaël de Morloup découvre son destin hors du commun, lié aux mystères extraterrestres. Sur la planète Saneriaa, il se découvre Maître des énergies, alors qu'une guerre se dessine dans l'ombre des peuples galactiques. Michaël saura-t-il embrasser son héritage et restaurer l'équilibre brisé ? Explorez les débuts d'une saga dans un univers de science-fiction foisonnant.

→ ISBN : 9791040527190 - 216 pages

Broché et numérique

IL PLEUT UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT...

VIRGINIE ACHARD

LIBRINOVA

« Bonjour, je m'appelle Sandra. Je voulais juste vous prévenir que votre mari et moi, nous nous fréquentons depuis un an. » À la veille de ses vacances, Chance voit sa vie exploser en mille morceaux. Elle qui n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même... Anéantie, elle décide de partir seule avec ses deux enfants dans la villa du Sud-Est qu'ils avaient louée pour trois semaines. Elle se donne le temps des congés d'été pour faire le point sur sa vie. Le trio pose ses valises dans cette maison devenue un refuge, malgré une météo déprimante. Chance livre alors une bataille intérieure pour comprendre comment tout a dérapé. Entre moral plus bas que terre et bouffées d'espoir, elle fait la rencontre de voisins qui ont leur mot à dire sur le quotidien et pourraient bien changer la donne. Mais Chance parviendra-t-elle à se reconstruire en seulement vingt-et-un jours ?

→ ISBN : 9791040526698 - 373 pages - Broché et numérique



PLACE MÉDARD

ROLAND BOUDAREL

LIBRINOVA

La vie de Gwenn a été marquée par un affront injuste. Des rues de Quimper à l'effervescence de Paris, jusqu'aux terres lointaines de Sétif, suivez le destin de ses descendantes, prisonnières d'un héritage tragique. Dans cette histoire empreinte de sensibilité et de souffrance, se tisse avec brio le portrait poignant de femmes troublées,

en quête de vérité, dans des vies façonnées par la place Médard, symbole du destin inéluctable.

→ ISBN : 9791040503859 - 460 pages - Broché et numérique



LES MOTS DÉCHIRÉS

ANTOINE ALESSANDRO DI ZAZZO

LIBRINOVA

La destinée de Daggy fut bouleversée le jour où Lorenzo, l'homme qui devait lui offrir la gloire, fut hospitalisé. Animée par un élan de vengeance, elle entreprend de le secourir en suivant une énigme qui la conduisit à plonger dans les sombres secrets d'un drame familial. De la Ville Lumière à la grande pomme, en passant

par la Provence et l'Italie, ce roman captivant nous fait éprouver les douleurs et les joies d'un amour passionné et vengeur.

→ ISBN : 9791040519980 - 486 pages - Broché et numérique

PLACE VENDÔME - L'ÉTAT HORS LA LOI

YVAN DELCOURT

LIBRINOVA

Vincent, homme d'affaires chevronné, décide de changer de cap et se lance dans l'industrie du diamant. Entre Anvers et la Place Vendôme, il élabore un plan audacieux d'acquisitions, attirant succès et opposition redoutable. Un thriller captivant aux airs de marathon judiciaire haletant, dans lequel se dévoilent les arcanes d'un monde diamantaire opaque et redoutable, tout en révélant les dérives d'une justice au bord de l'implosion.

→ ISBN : 9791040506256 - 365 pages - Broché et numérique



LA VIOLONCELLISTE QUI N'AIMAIT PAS SA GRAND-MÈRE

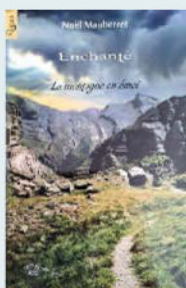
HÉLÈNE ELISABETH

LIBRINOVA

Héloïse, nouvelle recrue de l'Orchestre philharmonique de Paris, mène une vie harmonieuse. De l'autre côté du monde, Evguenia, vivant au Kirghizistan, aspire à une vie tranquille. Une lettre anonyme vient bouleverser leur quotidien, unissant Paris et Bichkek dans une danse émouvante.

Dans ce roman, Hélène Elisabeth rend un vibrant hommage à la force intérieure inébranlable des femmes, qui les guide à travers les épreuves de la vie.

→ ISBN : 9791040506256 - 365 pages - Broché et numérique



ENCHANTÉ

NOËL MAUBERRET

EDITIONS DES HAUTES-ALPES

Spécialiste de Jack London (il a supervisé les rééditions de l'auteur de *Croc-Blanc* chez Phébus), Noël Mauberret est également un grand amoureux de Jean Giono. On le sent à travers l'intrigue et l'univers d'*Enchanté* – sous-titré « La Montagne en émoi » –, qui nous plonge dans la région de Gap. Le tenancier d'un bazar-bureau de tabac dont la vie va être bouleversée par l'irruption d'un curieux personnage, accompagné d'une femme. Mais qui sont-ils vraiment ? Une fable alpestre, matinée de fantastique, plus politique qu'il n'y paraît.

→ ISBN : 978-2493179258 - 250 pages - Broché.



MEURTRES EN CUISINE PAUL F. HUSSON

Après leur singulière rencontre « Double Exposition », le commissaire Tourette s'ennuie toujours autant à la retraite, et sa femme de ménage madame Rybak est toujours aussi présente dans sa vie. La passion mijote-t-elle à petit feu sous le couvercle de leur vie monotone ?

Lorsque madame Rybak veut participer à une célèbre émission de cuisine, ils relèvent le défi. Lancés dans la compétition, ils vont affronter un chef sans pitié, et vivre les pires supplices, car une malédiction s'abat sur les candidats. Sauront-ils affronter leurs démons, et démasquer la folie destructrice d'un ennemi insaisissable ?

On se croirait dans un roman écrit à quatre mains. D'une écriture visuelle et caustique, on bascule parfois dans un style poétique. Un polar idéal.

→ ISBN 9782958792121

609 pages - Broché et numérique



GÉNÉRATION FIGÉE JEREMY WEGMANN LIBRINOVA

Un événement inexplicable vient bouleverser le monde : plus de morts, plus de naissances. Les corps guérissent, les maladies disparaissent. Les années passent, et l'anxiété grandit alors que le monde s'adapte

à cette nouvelle génération figée. Au fil des pages, explorez les ramifications complexes de cette énigme et découvrez une fascinante histoire où la vie se retrouve confrontée à l'absence de ses deux extrêmes.

→ ISBN : 9791040522492 - 265 pages

Broché et numérique

LE SORTILÈGE MODIANO NICOLAS BOCQ LIBRINOVA

Entre suspense et mélancolie, suivez les pas de Marc Viker, avocat au terme d'une brillante carrière, obnubilé par les images récurrentes de son passé, qui le poursuivent sans relâche. À la recherche de réponses, il décide d'aller à la rencontre de son amour de jeunesse lors d'un congrès à Paris, soutenu par les lectures de son auteur préféré, Patrick Modiano. Un roman envoûtant, où les ombres du passé se mêlent aux échos de l'amour évanescents.

→ ISBN : 9791040509059 - 133 pages

Broché et numérique



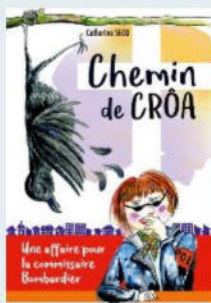
À LA RECHERCHE DU TEMPS PERÇU GUY VALLANCIEN LIBRINOVA

Découvrir comment ralentir pour synchroniser nos rythmes avec ceux de la nature, voilà la clé de l'épanouissement !

Laissez-vous guider par cet essai rafraîchissant afin de repenser vos habitudes pour trouver le bonheur dans la lenteur. Un voyage vers la redécouverte du temps perçu, une invitation à réaligner notre horloge biologique dans une remise en question percutante de notre mode de vie effréné.

→ ISBN : 9791040525967 - 167 pages

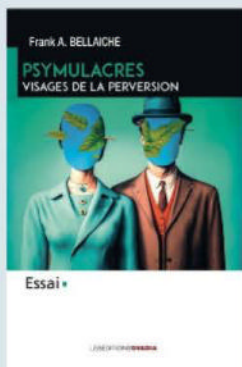
Broché et numérique



CHEMIN DE CRÔA CATHERINE SECQ LIBRINOVA

Plongez dans une série policière en 7 tomes, auprès de la commissaire Bombardier. Cette femme de (sale) caractère, à l'humour mordant, a déjà conquis des milliers de lecteurs. La découverte d'un cadavre au pied du bénitier, dans l'église d'Orléans, va l'obliger à défier un corbeau aussi mystérieux que maléfique. Poulets contre corbeaux, vous allez aimer cette histoire de "volailles", des plus savoureuses. Du polar tout sauf noir !

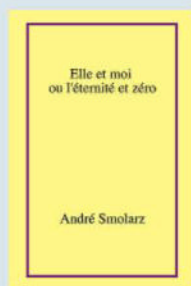
→ ISBN: 9791040511243 - 283 pages - Broché et numérique



**PSYMULTACRES :
VISAGES DE
LA PERVERSION**
FRANK A. BELLAÏCHE
LES ÉDITIONS OVADIA

Frank Bellaïche, psychiatre, psychanalyste, s'intéresse au champ des traumatismes relationnels, à la faveur des récents développements de la psychanalyse aux États-Unis. Cet ouvrage dénonce les accommodements qui, loin de protéger les plus vulnérables, les invitent à revenir chez leurs bourreaux, les gratifiant de promesses inconscientes qui seront pourtant tenues : un "soul murder" en bonne et due forme. Cet essai, nourri de références anglo-saxonnes, singulier par son étayage critique, incrimine et cible les faux-semblants, illusions et autres simulacres. Il traite des maltraitances aujourd'hui niées jusqu'au plus haut sommet de l'État, qui prend résolument parti contre la notion d'aliénation parentale. Comment se fabriquent des cohortes de victimes et des traumatismes à la pelle ? L'enfant doit-il rester la "chair à canon" des grandes personnes ? Questions cruciales auxquelles cet ouvrage tente d'apporter des réponses.

→ ISBN: 9782363925091
274 pages - Broché



ELLE ET MOI OU L'ÉTERNITÉ ET ZÉRO
ANDRÉ SMOLARZ
LIBRINOVA

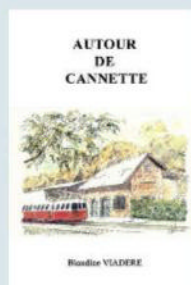
Dans ce livre, plongez au cœur d'une réflexion profonde sur la vie, la réussite et la quête de sens en suivant le parcours de l'auteur et de son épouse, qui se sont retrouvés confrontés à la question cruciale et intime de la fin de vie. Un récit qui vous transportera au-delà des apparences, vous invitant à vous interroger sur le sens même de la vie et sur vos propres choix, pour peut-être vous demander : qu'ai-je vraiment fait de mon existence ?

→ ISBN: 9791040525707 - 251 pages - Broché et numérique

L'AIGLE FACE AU DRAGON
MICHEL MARCHANT
LIBRINOVA

Voyagez dans le temps, à l'époque de l'Antiquité romaine. Suivez les exploits d'un tribun romain capturé par les Parthes et forcé de se rebeller, embarquant ainsi dans une incroyable traversée jusqu'en Chine avec ses compagnons d'armes. Ce roman, richement documenté, vous plongera dans un périple éprouvant, parsemé de batailles épiques, de stratégies militaires et de découvertes culturelles, et vous tiendra en haleine jusqu'à la dernière page.

→ ISBN: 9791026251224 - 379 pages - Broché et numérique



AUTOUR DE CANNETTE
BLANDINE VIADÈRE
LIBRINOVA

1949, La Réunion. Dans une famille modeste et nombreuse, Coline brûle de curiosité et d'aspirations. Son désir de découvrir le monde et de s'émanciper se concrétise lors d'un voyage à travers l'île avec sa mère, questionnant tout ce qu'elle a connu jusqu'alors. Un roman envoûtant qui vous transporte au cœur des paysages pittoresques de La Réunion, où l'identité, la famille et l'espoir tissent une trame captivante.

→ ISBN: 9791040510666 - 65 pages - Broché et numérique

LA PETITE FILLE QUI DANSAIT AVEC LA LUNE
ISABELLE HOUDRY
LIBRINOVA

Le récit d'une vie profondément marquée par un drame survenu dans l'enfance. De la petite fille à la femme, nous suivons un parcours jalonné d'épreuves, de relations tumultueuses, de tourments amoureux, mais aussi d'amitiés et de grâce. S'appuyant sur la douce présence de la lune pour nourrir sa quête de sens, cette petite fille nous entraîne dans son sillage. Un roman bouleversant, narré avec sensibilité et élégance, dans lequel les émotions affluent à chaque page.

→ ISBN: 9791026257721 - 390 pages - Broché et numérique



Une question ?

contact@lire.fr - 01 47 00 03 23

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT



Le dialogue

Pour une raison qui m'échappe, le dialogue souffre d'une mauvaise réputation auprès de certains lettrés. Combien de fois autour de la table des Goncourt ai-je surpris un collègue en train de s'exclamer : « *Ce n'est pas un roman, il y a plein de dialogues !* » ? Et quand sur mes livres on me complimente, au moment où l'on me précise que j'ai su adjoindre le talent du dramaturge à celui du romancier, je sens le boulet du canon passer à un millimètre de ma tempe et je devine que l'on s'ingénie, par respect de l'homme qui d'abord foula les planches, à me signaler poliment que je dialogue en abondance...

Qu'importe qu'on dialogue peu ou beaucoup, on doit dialoguer à bon escient. Qu'apporte le dialogue ? Que montre-t-il que le style indirect dissimulerait ? Énormément. Seul le dialogue offre la présence des personnages, leur irruption sans filtre dans le texte, leur voix, leur grain, leur accent, leur souffle, leur rythme cardiaque. Son usage permet de distinguer les romans où l'on se contente de voir de ceux où l'on entend autant que l'on voit. J'éprouve souvent une grande frustration face à un récit dépourvu de dialogues, roman muet ou roman bâillonné : j'en veux à l'auteur de m'interdire d'écouter les protagonistes, je lui reproche de recouvrir leur diversité chatoyante par un discours plâtreux, gris, monotone. Le narrateur les prive de vie afin de n'affirmer que la sienne. Quel égoïsme ! Et quelle inconséquence... Je repère là une volonté de puissance qui cache mal une impuissance, celle de produire un parlé juste.

Reprise en style indirect, une parole perd le corps qui la profère et celui qui la reçoit, la bouche aussi bien que l'oreille. Reprise en style indirect, une parole se limite à son aspect

QUI LAISSE
PARLER FAIT
CONFIANCE À
L'INTELLIGENCE
DE SON
LECTEUR

informatif alors que toute énonciation traduit tant de choses. Le propos haché trahit l'émotion, le bref exprime ici l'autorité, ici la timidité, ici la réserve. Le long extériorise le tempérament, fougueux, hésitant, compliqué, éruptif, envahissant... autant d'adjectifs qu'il s'avérera inutile d'employer ensuite. Qui laisse parler commente moins. Qui laisse parler fait confiance à l'intelligence de son lecteur. Qui laisse parler autorise le public à se fabriquer son opinion, comme dans la vie.

Pour vérifier mes assertions, reprenez *À la recherche du temps perdu*. Mieux que

personne, Proust varie « la parlure » des personnages, révélant au moyen de leur vocabulaire, de leur syntaxe et de leur prononciation, leur origine, leur niveau social, leur culture ou son absence. La parlure des duchesses ne s'apparente pas à celle des domestiques, le giletier Jupien ne bavarde pas à la manière du baron de Charlus malgré les mœurs qu'ils partagent, la bonne Françoise se sert d'une langue étrangère à Oriane de Guermantes. La forme dit toujours le fond d'un être.

Un personnage peut également se taire. Quoi de plus lourd, de plus significatif qu'un silence ? Cependant, pour peser le silence, encore faut-il avoir auparavant perçu la parole.

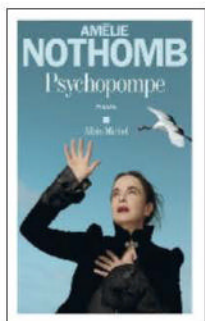
En réalité, chaque dialogue est une description de ceux qui conversent, de ceux qui ne réagissent pas. Définitivement, l'art du dialogue me paraît exiger davantage que celui de la description.

Mon conseil : utiliser le dialogue pour tout ce qu'il émet d'autre que la pure et plate information qu'il contient. Non seulement, il créera un « effet de réel », mais il déploiera des réalités qu'il deviendra vain d'énoncer ultérieurement. ■

Avant-première

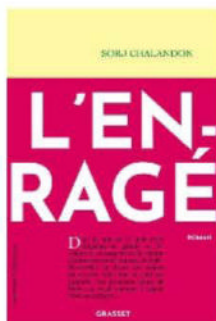
RENTRÉE LITTÉRAIRE 2023

EXTRAITS



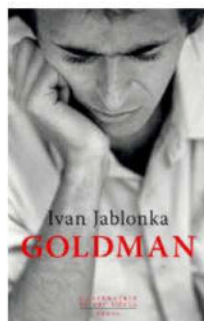
98

PSYCHOPOMPE
AMÉLIE NOTHOMB
ALBIN MICHEL



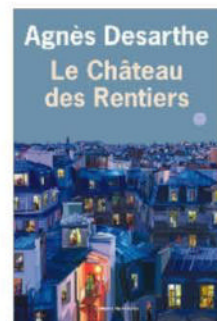
100

L'ENRAGÉ
SORJ CHALANDON
GRASSET



104

GOLDMAN
IVAN JABLONKA
SEUIL



108

**LE CHÂTEAU
DES RENTIERS**
AGNÈS DESARTHE
L'OLIVIER

BONUS

DOUZE AUTRES EXTRAITS EN EXCLUSIVITÉ

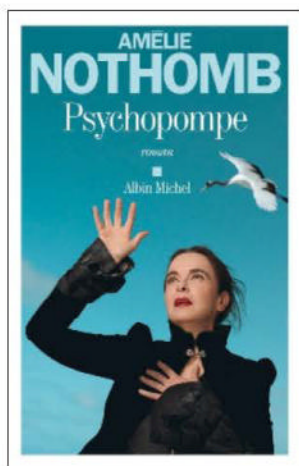
Lire Magazine littéraire ne se résume pas à sa seule édition papier. Ainsi, nous vous proposons de découvrir pas moins de douze autres extraits de romans de la prochaine rentrée littéraire grâce à votre smartphone. N'hésitez donc pas à scanner les différents QR codes disponibles dans les pages 111 à 113 de ce numéro, afin de pouvoir lire le début des nouveaux ouvrages signés Éric Reinhardt, Serge Joncour, Maria Pourchet ou encore Nathacha Appanah, entre autres.



Amélie Nothomb

Psychopompe

Voici un texte très singulier qui ravira les fans d'Amélie Nothomb. Mêlant le récit de formation et l'essai littéraire, la romancière revient sur sa jeunesse et donne quelques clés sur sa méthode, en racontant notamment pourquoi et comment elle a écrit *Soif* et *Premier sang*. Tout cela sous forme... d'autoportrait en oiseau. Connaissez-vous les grues du Japon ? L'engoulevent oreillard ? La berge-ronnette grise ? Le casoar casqué ? Ces spécimens, Nothomb les a croisés ici et là, au gré des affectations de son ambassadeur de



PSYCHOPOMPE
AMÉLIE NOTHOMB
162 P, 18,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 23 AOÛT.

père. Le cœur de *Psychopompe* est consacré au Bangladesh, où celle qui se voit en vilain petit canard ne pense qu'à déployer ses ailes en rêvant devant ses bengalis et son canari. À 12 ans, elle connaît un drame qui la laissera anorexique et comme à demi-morte jusqu'à 21 ans. Période où elle se passionne pour les personnages psychopompes – d'où le titre du roman – tel Orphée, capables de conduire les âmes des morts aux Enfers, ou de les en ramener... Et si elle ressuscitait ? Rentrée en Belgique après des années d'exil, la jeune femme se sauvera grâce à la littérature : « *Désormais, écrire, ce serait voler.* » N'ayant plus quitté sa « *volière d'élection* » (Albin Michel), elle n'a cessé de publier,

s'apparentant tour à tour à l'alouette (pour le chant) et au merle (à cause de la noirceur de son plumage et de son insatisfaction chronique). Bien qu'elle évoque ici des années très douloureuses, Amélie Nothomb garde une plume légère, virevoltante, plus humoristique que jamais. Un drôle d'oiseau, décidément. ■



BIO EXPRESS

1966

Fille d'un diplomate belge, Amélie Nothomb naît à Bruxelles avant de parcourir le monde au gré des différents postes de son père – Japon, Chine, États-Unis, Bangladesh, Birmanie. Une jeunesse nomade dont il est largement question dans *Psychopompe*.

1992

À 26 ans, elle entre en littérature avec *Hygiène de l'assassin*. Elle ne rate plus une rentrée de septembre, connaît vite le succès, devient incontournable et décroche en 1999 le grand prix du roman de l'Académie française pour *Stupeur et Tremblements*.

2021

Finaliste du Goncourt en 2019 avec *Soif*, Nothomb perd contre Jean-Paul Dubois. Deux ans plus tard, le jury du prix Renaudot la récompense pour *Premier sang*, son livre sur son père, l'un de ses meilleurs. Une forme de consécration. À quand le Nobel ?

Le marchand de tissus vit passer un vol de grues blanches. Émerveillé par leur beauté, il pensa qu'il rêverait de découvrir une étoffe d'une splendeur comparable à leur plumage.

De retour à sa boutique, il reçut la visite d'une cliente mystérieuse. Il s'agissait d'une jeune fille d'une beauté sans précédent. Sa longue chevelure noire était lisse, sa peau étincelait de blancheur, le bout de ses lèvres portait ce trait de rouge qui signale le haut lignage. Cette noblesse trouvait sa confirmation dans les manches de son kimono, qui traînaient jusqu'au sol. L'habit en question arborait le blanc rare des familles élevées.

La jeune fille ne semblait pas se décider pour tel ou tel achat. Le marchand proposa de l'aider. Elle finit par parler, d'une voix d'une douceur étrange :

— Épousez-moi.

Stupéfait, le marchand tenta d'en savoir plus. Qui était-elle ? Pourquoi voulait-elle l'épouser ? Elle se tut avec obstination.

Finalement, l'homme songea qu'il serait absurde de refuser une offre aussi flatteuse, et même s'il n'y comprit rien, il épousa la demoiselle.

Le mariage se déroula sans encombre. Les époux commencent leur vie de couple avec sérénité. Tout allait pour le mieux.

Quelques jours plus tard, la jeune femme prit la parole :

— Je ne vous ai pas apporté de cadeaux de noces ni de dot. Si vous mettez à ma disposition un atelier dans lequel je serai seule, je tisserai pour vous une étoffe merveilleuse, à la condition que personne, pas même vous, ne vienne m'y voir.

L'époux accepta. La jeune femme s'isola plusieurs heures par jour en cet atelier et au bout d'une semaine, très affaiblie par son travail, elle donna à son mari une étoffe comme il n'en avait jamais vu, d'une matière indéfinissable, si belle et si précieuse qu'elle coupait le souffle.

— Qu'est-ce donc ? Comment avez-vous procédé ? ne put-il s'empêcher de demander.

Elle baissa les yeux et ne répondit pas.

— M'autorisez-vous à la vendre ? interrogea-t-il.

— Cela vous appartient, vous n'avez pas à me consulter.

Le marchand ne tarda pas à trouver un acheteur pour ce tissu, dont il tira un prix exorbitant.

Les semaines passaient. De nombreux clients se présentaient à la boutique, à la recherche de l'étoffe fabuleuse dont ils avaient entendu parler.

Le mari demanda à son épouse de lui confectionner à nouveau ce prodige. Elle s'isola dans l'atelier pendant une semaine et puis, pâle et amaigrie, fournit une étoffe aussi somptueuse que la précédente.

Le marchand la vendit le double de la première fois et s'en mordit les doigts : s'il avait décuplé le prix, il l'aurait vendue aussi vite. Il pria son épouse de lui fabriquer encore sa spécialité.

Elle ne refusait jamais, bien qu'à l'évidence sa santé en pâtît de plus en plus. Le mari s'en apercevait mais il ne pouvait résister à l'appât du gain. Les gens se pressaient désormais en sa boutique, tout le monde voulait le tissu unique en son genre.

Bientôt, la jeune épouse ne quitta plus l'atelier. Nuit et jour, elle s'efforçait de suivre les cadences infernales exigées par son mari. Celui-ci voyait bien qu'elle maigrissait à l'excès. La femme perdit sa jeunesse et sa beauté, sa peau devint verdâtre, ses cheveux se ternirent, son regard s'éteignit. L'époux s'en

inquiétait sans que cela le rendît capable de réagir. Il s'innocentait en minimisant la demande.

Après quelques mois, l'épouse tomba malade. Elle n'en travailla pas moins. Le marchand l'entendait tousser. Sa conscience le torturait. « Si j'entraais dans son atelier, je pourrais peut-être l'aider », pensa-t-il. S'il avait vu clair en lui, il aurait su qu'il voulait découvrir ses secrets de fabrication avant son décès imminent.

N'y tenant plus, il fit irruption dans l'atelier secret et ce qu'il vit le cloua au sol : une superbe grue blanche arrachait à l'aide de son bec ses plumes et son duvet qui se raréfiaient tragiquement et les glissait dans le métier à tisser. Elle en souffrait tant qu'elle poussait des gémissements dont elle déguisait le son en une toux humaine.

Lorsqu'elle aperçut son voyeur de mari, la grue cria de terreur et s'envola aussitôt par la porte ouverte. Le mari désespéré eut pour ultime réconfort de voir que malgré sa santé chancelante, la femme-oiseau put voler jusqu'aux montagnes.

Il s'empara du pan d'étoffe inachevée et constata avec satisfaction qu'elle était invendable. Pourquoi lui avait-il fallu en arriver à de telles extrémités pour se rendre compte que certaines choses étaient sans prix ?

Il plaça le tissu précieux dans son tokonoma et se maudit pour sa vulgarité.

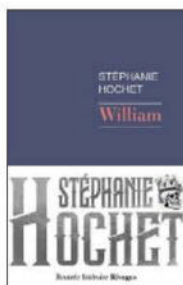
Nishio-san me racontait ce conte traditionnel nippon quand j'avais quatre ans. Sa cruauté provoquait en moi une épouvante voluptueuse. Le contraste entre la veulerie du marchand et la noblesse sacrificielle de l'épouse me ravissait.

Je ne me posais pas la question de savoir s'il y avait une morale dans cette histoire, mais inconsciemment, ce que j'y entendais, c'était que l'oiseau révélait à l'homme sa bassesse.

J'aurais adoré voir des grues. Hélas, même au Japon, c'était l'oiseau rare. J'eus le tort de ne pas m'intéresser aux passereaux du jardin, que je trouvais communs.

À l'âge de cinq ans, je fus arrachée au Japon. Mon père fut posté à Pékin, ce qui, en 1972, n'avait pas de quoi le réjouir.

Je me rappelle mon premier réveil en Chine populaire. C'était l'été et j'avais beau tendre l'oreille, quelque chose manquait. Il me fut difficile d'identifier la nature de cette carence. Il s'agissait du chant des oiseaux.



L'INFO EN PLUS

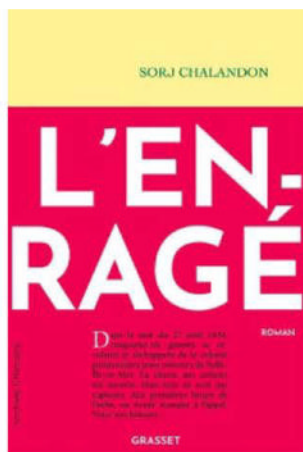
■ Elle est l'alter ego d'Amélie : dans les médias, Nothomb ne manque jamais une occasion de louer son amie Stéphanie Hochet – qui lui inspira même l'héroïne d'un roman, *Pétronille*, en 2014. Autrice d'une quinzaine de livres, (notre chroniqueuse) Stéphanie Hochet revient elle aussi à la rentrée avec *William* (Rivages), où elle imagine ce qui s'est passé dans la vie de Shakespeare entre 1585 et 1592, période mystérieuse dont on ne sait rien. Une recherche des années perdues du plus célèbre dramaturge de tous les temps.

Sorj Chalandon

L'Enragé

Deux noms, mais un seul héros. Celui que l'on découvre en premier, c'est « *La Teigne* ». Nous sommes en 1932, il a 18 ans, et il est l'un des pensionnaires d'un centre d'éducation surveillée, un bagne pour les mineurs que la République nommait auparavant « colonie pénitentiaire ». À 13 ans, La Teigne avait été placé dans l'une des plus répressives de France : celle de Belle-Île-en-Mer. Cet enfer au milieu d'un paradis est resté célèbre pour la grande évasion de 1934 lors de laquelle cinquante-six jeunes s'échappèrent. Les autorités offrirent de l'argent aux habitants de l'île qui les capturaient, et cette battue allait bientôt être immortalisée par un poète de passage sur place, un certain Jacques Prévert, dans *La Chasse à l'enfant*. Chalandon s'appuie sur ces faits réels, et déroule l'après-évasion.

Imaginant que son héros a réussi la sienne, il raconte comment un « *colon* » peut se fondre dans la masse (ou pas). On découvre alors l'autre facette de ce jeune garçon, et son second nom : Jules Bonneau. L'auteur dresse également une peinture à la fois sociale et lyrique d'un petit port de pêche breton, sa classe ouvrière, ses secrets de famille. Ne croyez pas que Chalandon ait tout enjolivé : si la plupart des versions officielles (consultables sur Internet aujourd'hui) affirment que tous les mutins ont été retrouvés et enfermés de nouveau, d'autres documents, assurément dénichés par l'écrivain, font état d'une autre vérité... ■



L'ENRAGÉ
SORJ CHALANDON
416 P., 22 €. COPYRIGHT GRASSET.
EN LIBRAIRIES LE 16 AOÛT.



BIO EXPRESS

1952

Sorj Chalandon (Georges est son prénom de naissance) naît à Tunis, alors capitale du protectorat français de Tunisie. L'enfance, à Lyon, est marquée par la violence du père, et le garçon souffre de bégaiement. Ce seront les sujets du *Petit Bonzi* (2005) et de *Profession du père* (2015).

1988

Chroniqueur judiciaire puis grand reporter à *Libération* depuis quinze ans, il reçoit le prix Albert-Londres pour ses reportages sur l'Irlande du Nord et sur le procès de Klaus Barbie. Il a couvert entre autres des conflits au Proche et Moyen-Orient, au Tchad, en Somalie et le drame de Bhopal.

2006

Son deuxième roman, *Une promesse*, obtient le prix Médicis. Suivront notamment le grand prix du roman de l'Académie française en 2011 (*Retour à Killybegs*), le Goncourt des lycéens en 2013 (*Le Quatrième Mur*). Depuis 2009, il est journaliste au *Canard enchaîné*.

1.

La Teigne

11 octobre 1932

Tous sont tête basse, le nez dans leur écuelle à chien. Ils bouffent, ils lapent, ils saucent leur pâtée sans un bruit. Interdit à table, le bruit. Le réfectoire doit être silencieux.

— Silencieux, c'est compris ? a balancé Chautemps pour impressionner les nouveaux.

Sauf à la récréation, la moindre parole est punie.

Le surveillant-chef empêche même les regards.

— Je lis dans vos yeux, bandits.

Cet ancien sous-officier marche entre les tables, boudiné dans son uniforme bleu.

— J'y vois les sales tours que vous préparez.

Sa casquette de gardien au milieu de nos crânes rasés. Moysan, Trousselot, Carrier, L'Abeille, Petit Malo, même Soudars le caïd, tous ont la tête dans les épaules. Notre troupe de vauriens semble une armée vaincue.

— Vous êtes des vicieux !

Chautemps frappe une table avec sa coiffe à galons. Il s'est approché de moi.

— La Teigne, baisse les yeux !

Je soutiens son regard.

Le coup va partir. Je le sais.

Il se racle la gorge. C'est le signe de sa colère.

— La Teigne !

Personne n'a le droit de m'appeler comme ça. Jamais. C'est mon nom de guerre, gagné à force de dents brisées. Moi seul le prononce. Je le revendique et les autres le craignent. Aucun détenu, aucun surveillant, pas même Colmont le directeur ne peut l'employer. « La Teigne », c'est mon matricule et ma rage. Mon champ d'honneur.

Chautemps s'approche. Je suis à table en bout de banc, le cinquième de ma rangée. Je ne vois que des dos courbés. Même en prison, les gars se font face à table, ils discutent comme au restaurant. Mais ici, à la Colonie pénitentiaire de Haute-Boulogne, on nous a installés les uns derrière les autres, des rangées de nuques, avec interdiction de se retourner.

— Regarde ton assiette !

Une gamelle en fer-blanc.

En Mayenne, nos porcs bouffaient dans le même métal. Je le défie. Mauvais sourire.

— Mon auge, tu veux dire.

Sans un mot, le surveillant saisit le broc cabossé posé devant moi et me le jette au visage. Une gifle de métal. Le pichet heurte ma pommette. Je suis trempé. Et maintenant, il est là Chautemps, grand ballot bras ballants, ne sachant plus quoi faire.

Lorsque le chef m'a demandé de baisser les yeux, j'ai saisi ma fourchette, une dent manquante, trois aiguisées. Faire mal. Le gardien a vu mon geste.

— Regarde ton assiette !

Je lui saute à la gorge. Le salaud est grand. Il fait ma taille, mon poids, mais j'ai 18 ans et il en a 50. Un animal qui attaque son maître. L'entraîne dans sa chute. Il bascule sous la charge, les mains en l'air, tombe sur le dos, tête violemment cognée au

sol. Et moi je suis déjà sur lui, à califourchon, agrippé à son col d'uniforme. Je crie, mes yeux dans les siens. Je lui écrase la gorge avec mon bras. Je sors ma langue. Je la tourne en tous sens. Un chien qui lape.

— C'est ça, un vicieux, chef ?

Nos fronts heurtés, sa peur, ma joie.

— Réponds-moi chef, c'est ça vicieux ?

Du fond du réfectoire, les gardes accourent en hurlant. Leurs souliers ferrés sur le ciment. Je ramasse la casquette de Chautemps, je l'enfonce jusqu'aux yeux sans lâcher ma proie.

Lui le chiourme, moi le garde.

— Déconne pas La Teigne ! Lâche-moi !

Sa voix étranglée. Ses yeux fous. Son visage presque bleu.

Les trois surveillants se ruent sur moi, je mords ma victime. Je croque son cou. Le festin du loup. Mais la couenne d'un homme résiste aux dents gâtées. Elle est souple, dure, elle ne se laisse pas arracher. Je n'ai pas de chair en gueule. Le goût du sang, rien d'autre. Sous les coups de matraques, ma mâchoire renonce. J'ai un troupeau de gardes sur le dos. Ils me redressent, me passent les menottes. Un surveillant frappe ma nuque d'un coup de nerf de bœuf et me crache au visage.

— Salopard, va !

Je tremble. Tous tremblent. Deux coups de sifflet.

Le réfectoire qui bruissait est rappelé à l'ordre.

JE VENAIS DE BLESSER UN DÉTENU, DE TUER UN GARDIEN, DE DÉTRUIRE LE RÉFECTOIRE, DE M'ÉVADER

C'est fini. J'allais être jeté en cellule de punition, condamné au pain et à l'eau. Ou traîné devant le prétoire pour être envoyé à Eysses.

— Si tu continues, tu vas te retrouver à Eysses !

Le pénitencier des enragés. La pire des menaces.

Soudars le caïd y était resté trois ans, avant d'être placé ici. Il était discret sur son séjour, mais il l'arborait. C'était sa médaille de dur. Un hochet en guimauve, en fait. Le colon était trop tendre pour l'établissement impitoyable de Villeneuve-sur-Lot. L'administration pénitentiaire l'avait transféré à Belle-Île pour bonne conduite.

Le chef des surveillants s'assied péniblement. Il reprend ses esprits, bras passés autour de ses genoux repliés. Jamais je ne l'ai vu terrassé. Lui qui se dit le cousin de Camille Chautemps, le président du Conseil, ressemble à un gamin après une chute de vélo. Son regard est perdu. Son cou saigne. J'ai encore sa casquette de gaffe sur la tête.

Un gardien me l'arrache.

*

Ambroise Chautemps s'est arrêté à ma hauteur, très grand, bras croisés. Il s'est raclé la gorge. Il me défait, menton haut et sourcils froncés.

— Regarde ton assiette !

...

Le surveillant-chef connaissait mes crises. Mes délires, comme il disait. J'en avais parlé au médecin. Et il le lui avait répété. Je rêvais de tuer pour ne pas avoir à le faire. Je prenais mon inspiration et je m'imaginai passer à l'acte. Les cris, les regards, la peur. Je m'entendais frapper. Une poignée de cheveux arrachée, une oreille écrasée d'un coup de poing. J'avais le goût du sang en bouche, le salé, le métal, tout ce haut-le-cœur. Même les larmes des autres sur ma langue. Après une telle bouffée de colère, j'avais froid, je tremblais. J'avais peur aussi. Sans bouger de mon banc, sans me lever du lit, sans quitter des yeux ma gamelle, je venais de blesser un détenu, de tuer un gardien, de détruire le réfectoire, de m'évader.

Cette fois, j'avais dévoré Chautemps.

Je respirais fort, ma main tremblait, serrée en poing sur la table. L'autre enfouie dans ma poche, à triturer le ruban de ma mère en chapelet.

Il m'a fallu quelques minutes pour revenir à moi. Comprendre que rien ne s'était passé. Me rassurer. Me dire que c'était pour de faux. Le silence régnait. Le surveillant m'avait vu le regarder. Mes yeux fous. Ma bouche ouverte. Je venais de lui bouffer la gorge et il le savait. Il sentait que je plantais ma fourchette dans sa nuque lorsqu'il avait le dos tourné. Que je le perçais à coups d'épissioir volé à la corderie. Que je lui éclatais le front sur le rebord d'un bureau en riant. Il devinait mes pensées. Quand il me regardait, il voyait sa croix.

Il s'est penché vers moi.

— Bonneau, baisse les yeux !

J'ai baissé les yeux.

Trousselot, Carrier, Soudars, L'Abeille et tous les autres aussi.

— Silence Malo !

J'étais assis en bout de banc. Ma place habituelle. Chautemps a repris sa ronde au milieu des colons. En ville, c'est comme ça qu'on nous appelait. Lui nous avait surnommés « les vicieux ». Renfrognés, nous étions une menace. Souriants, un danger pire encore. Il pensait que nous étions en train de l'endormir pour fomenter quelque mauvais coup. Et il avait raison. Nous n'étions jamais en repos. Même les yeux dans ma gamelle, je complotais. Je lui tenais tête, je répandais son sang. Je défiais aussi les autres surveillants. Je punissais les gamins idiots qui suivaient les ordres comme des brebis. Je corrigeais tous les Soudars, les caïds, les forts en gueule, les forts en poings, ceux qui touchaient les petits dans les douches, ceux qui me défiaient, ceux qui me parlaient mal.

J'ai pris ma cuillère tachée pour racler le fond de ragoût. Je n'étais plus qu'une nuque et un dos. Un vaurien maté, le front contre le bord de sa gamelle. Un docile.

*

Sept des nôtres s'étaient évadés deux jours plus tôt. Et j'avais voulu prendre ma part de colère. Même coincé au réfectoire, faire mal me faisait du bien. Les camarades avaient profité d'une sortie pour s'enfuir, avec les gardiens, des paysans et des pêcheurs aux trousses.

Le chef d'atelier en avait parlé avec un instituteur. Trousselot les avait écoutés. Il était de corvée de serpillière, il avait pris tout

son temps, aux aguets, penché sur son balai.

Après deux jours à errer dans la lande, les pupilles avaient fracturé la porte de l'ancien château de Nicolas Fouquet, qui avait servi de quartier disciplinaire à la colonie. À son époque, le vicomte avait acquis Belle-Île comme on achète une miche de pain.

Aujourd'hui, le fortin appartenait à un dentiste parisien qui n'y habitait pas. Conduits par le colon Délivas, les sept ont envahi le bâtiment vide. Ils ont volé un pistolet, une paire de fleurets et un sabre. Ils ont aussi pillé la cave, bu le vin fin à la bouteille. Alertés par des voisins, les gendarmes ont tiré des coups de fusil en l'air pour les déloger. Alors les colons se sont enfuis dans les bois, avec du pain et une motte de beurre. Et c'est six jours plus tard qu'ils ont été retrouvés, cachés dans une grotte de la côte. Ils sont sortis sabre au clair, disant préférer mourir que de retourner à la colonie. Par ordre de la citadelle, les militaires ont promis d'escorter les évadés à la prison de Lorient. Alors, Délivas le caïd et les autres se sont rendus, sous les pierres, les mottes de terre et les crachats des voisins.

— Il y aura un procès pour les meneurs et Eysses pour leurs complices, a ajouté le chef.

Il s'est retourné vers Trousselot qui tapotait pensivement le carrelage avec sa serpillière.

— Qu'est-ce que tu fous, toi ? Active un peu, feignant !

C'est comme ça que nous avons appris cette évasion.

*

Le même soir, les gaffes étaient nerveux. Ils nous ont fait mettre en rang le long des baraquements. Il faisait froid, un début d'averse.

Chautemps a hurlé.

— Vous allez monter aux cellules l'un après l'autre !

Les plus jeunes sont passés les premiers, agrippés à la rampe de la rude échelle extérieure qui mène à l'étage. Quinze marches ajourées, le bois rendu glissant par la pluie.

— On suit !

Il attendait qu'un détenu arrive en haut pour appeler le suivant.



L'INFO EN PLUS

■ Réalisée par David Oelhoffen

(*Nos retrouvailles, Frères ennemis*), l'adaptation cinématographique du *Quatrième Mur*, tournée à Beyrouth, est actuellement en cours de montage. Au générique figurent notamment Laurent Lafitte et Simon Abkarian. Ce roman, prix Goncourt des lycéens

2013, évoque la guerre civile libanaise mais aussi le théâtre, et notamment Jean Anouilh. Il continue également à se jouer sur scène, comme l'ont été plusieurs livres de Chalandon.

LES GROSSES TÊTES LA CULTURE SANS PRISE DE TÊTE



© mastodot/SHUTTERSTOCK

15H30-18H

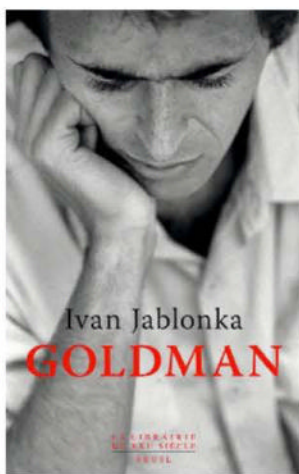
RTL

RIRENSEMBLE



Ivan Jablonka Goldman

« Pour vivre heureux, vivons cachés », dit-on. Pourtant, quoi qu'il fasse, où qu'il soit, rien ne s'efface, on pense à lui – jusqu'à être désigné, régulièrement, « personnalité préférée des Français ». Ainsi Jean-Jacques Goldman entretient-il le mystère autour de sa vie depuis tant d'années tout en conservant une popularité hors du commun. Les mots et les mélodies dépassent les individus, bien sûr, mais cela ne suffit pas à expliquer cette longévité. Voilà pourquoi l'historien Ivan Jablonka

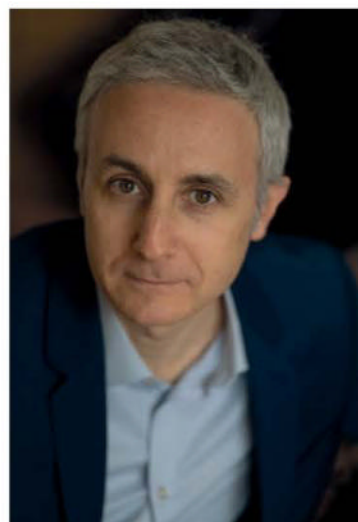


GOLDMAN
IVAN JABLONKA

400 P., 21,90 €. COPYRIGHT SEUIL/LA
LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE.
EN LIBRAIRIES LE 18 AOÛT.

a décidé de se pencher sur le cas Goldman. À sa manière. Loin d'une biographie traditionnelle – et avec force tableaux et schémas analytiques –, il revient sur le destin du chanteur de *Là-bas* et *Comme toi*, fils d'immigrés juifs, gosse de banlieue devenu totem de la variété française et des années Mitterrand. Mais au-delà de l'ascension d'un homme ayant « trop saigné sur les Gibson », c'est tout un pan de l'histoire de France que décrypte l'auteur de *Laëtitia ou la Fin des hommes*. Au fil des pages de *Goldman*, il regarde le rapport de la société française à la Shoah (à l'antisémitisme, aussi), l'évolution des forces de gauche – et leur positionnement face à la droite –, et s'interroge sur la culture populaire (souvent méprisée par la presse et l'intelligentsia), le concept de « minoritaire », les codes

de la virilité et sur la manière qu'a eue Goldman de marcher seul, de ne jamais coller totalement à son époque pour mieux la représenter. Et de ne jamais véritablement entrer dans les cases. Mais Ivan Jablonka livre aussi un autoportrait caché, à travers ces années Goldman, et signe un ouvrage de fan, assumant son côté « livre-karaoké » pour tous ceux qui fredonnent quotidiennement les tubes (pour lui ou pour les autres) de ce maestro en mode mineur. ■



BIO EXPRESS

1973

Naissance à Paris de ce fils d'un ingénieur et d'une enseignante en lettres. Passé par la case Henri-IV, il rentre à l'ENS et obtient l'agrégation d'histoire. En 2004, cet élève d'Alain Corbin soutient sa thèse de doctorat consacrée aux enfants de l'Assistance publique sous la III^e République.

2012

Il publie l'enquête très personnelle *Histoire de mes grands-parents que je n'ai pas eus*, au sujet de ses aïeux paternels, communistes juifs polonais déportés à Auschwitz. Un an plus tard, il devient professeur à l'université Sorbonne Paris Nord et fonde la collection « La vie des idées » aux PUF.

2016

Enquête autour de l'assassinat de la jeune Laëtitia Perret, l'enquête *Laëtitia ou la Fin des hommes* fait l'événement lors de la rentrée littéraire. Cet essai entre reportage et fiction libre lui vaut le prix Médicis, et sera adapté en 2020 pour le petit écran. Ivan Jablonka publiera par la suite *En camping-car*, *Des hommes justes* et *Un garçon comme vous et moi*.

Le 6 mars 1982 à Paris, en début de soirée, un chanteur inconnu franchit le seuil de l'Espace Cardin où est présentée en direct l'émission *Champs-Élysées*, inaugurée quelques semaines plus tôt. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, l'air emprunté, d'apparence assez quelconque, veste grise, jean, chemise blanche, cravate. Il est venu à scooter.

Après l'échec de ses trois premiers 45 tours, il a sorti un album. Ce soir-là, il est invité pour interpréter l'une de ses nouvelles chansons. En ce samedi soir, des millions de personnes sont devant leur poste de télévision : par son audience et sa réputation, *Champs-Élysées* est « une rampe de lancement très puissante ».

L'animateur, Michel Drucker, remercie le public qui applaudit. Levant les yeux vers le balcon du théâtre, il déclare avec un grand sourire :

— Je voudrais saluer les provinciaux qui sont là ce soir, et j'espère qu'ils garderont un bon souvenir de leur passage à Paris.

L'émission est dédiée à une fillette handicapée qui habite près de Rennes. L'invitée d'honneur, Nana Mouskouri, une vedette grecque dont la voix « passe les frontières », chante avec son orchestre. Se succèdent un humoriste, deux danseurs étoiles, un auteur-compositeur qui, après une traversée du désert, vient de renouer avec le succès.

Pendant ce temps, le jeune chanteur inconnu a pris place au balcon, à l'extrémité gauche du dernier rang, parmi les spectateurs. Avec son micro silencieux à la main, il semble un peu perdu. Bientôt, il va devoir chanter devant la France entière.

Quarante ans plus tard, son attachée de presse se souvient : « Ils le mettent au poulailler. Mais en même temps, c'était logique : en fin de compte, on avait mis le petit jeune là-haut. [...] Il était terrorisé. Pour lui, c'était très important. Il avait le trac. »

Sur scène, un comédien joue le sketch d'un mari quitté par sa femme. Le public rit et applaudit. Michel Drucker enchaîne, ménageant ses effets :

— Le garçon que nous accueillons maintenant a un très bon physique d'acteur. Vous allez voir, les jeunes filles ne vont pas être déçues, ce soir !

Drucker rappelle que le garçon en question a été membre d'un groupe de rock et qu'il a fait des études commerciales à Lille.

— Maintenant il chante et, comme le dit la documentation de sa maison de disques, c'est un fils de la chanson française et du rock'n'roll. Monsieur Jean-Jacques Goldman !

Le public applaudit mécaniquement. Un rond de lumière se fixe sur le jeune homme immobile, prostré à l'extrémité du banc. Voilà, son tour est arrivé : il va être jeté dans l'arène. Soudain, un gros bourdonnement emplit la salle : le play-back ne part pas. Aucune musique. Le jeune homme est pétrifié. À côté de lui, les spectateurs se demandent ce qui se passe. Souvenir de l'attachée de presse : « Jean Jacques est resté sur le plateau, complètement interloqué, complètement choqué. Là, je me dis : c'est fichu. »

Drucker intervient aussitôt, très professionnel :

— Problème ? Problème, problème ? Oui, lance-t-il joyeusement au cameraman, il faut revenir sur moi dans ces cas-là. Je suis habitué !

Dans les émissions de variétés de l'époque, les problèmes techniques sont courants : bande-son cassée, mauvaise synchronisation, erreur de programmation et autres fiascos. En mai 1980, ignorant que la musique de *King of the World* s'est arrêtée net, Sheila et ses danseurs ont continué leur chorégraphie sans le son. Quelques semaines plus tôt, à *Champs-Élysées*, la même mésaventure est arrivée à une actrice chanteuse.

En ce samedi soir, 6 mars 1982, Drucker ne se laisse donc pas décontenancer :

— Il faut me faire signe ! Je ne suis pas dans la lumière, ça ne fait rien. La prochaine fois, j'amènerai ma lampe de poche. Quelle est la bonne caméra ? Il y a un petit problème ?

L'animateur poursuit, citant Jean Nohain, pionnier de la télévision de divertissement :

— Jean m'avait dit : « Il n'y a que le direct, parce que même les incidents sont marrants ! »

Ambiance bon enfant, rires complices. Drucker s'exprime avec aisance devant un rideau multicolore pailleté. Informé que l'incident est réparé, il prend encore le temps de raconter une histoire drôle, avant de refaire son annonce :

— Le pauvre, il est dans ses petits souliers ! C'est un des jeunes de l'émission. Vous ne l'avez pas souvent vu le samedi

VISAGE DES ANNÉES MITTERRAND, IL EST ENTRÉ DANS SON ÉPOQUE À CONTRE-COURANT, CAR IL INCARNAIT LE CONTRAIRE DE SON TEMPS

soir à la télévision, et ça tombe sur lui : il y a un problème technique. Alors on va lui faire un triomphe. Jean-Jacques Goldman !

Applaudissements. Cette fois, la musique part. Zoom de la caméra. Impassible, le jeune chanteur porte le micro à ses lèvres. La lumière des spots projette son ombre sur le mur rouge. Sa voisine se recule légèrement pour mieux le dévisager.

Il chante assis un certain temps, puis il se lève, se retourne, dos à la caméra, on dirait qu'il va partir, mais il passe derrière la rangée de spectateurs qui tapent dans leurs mains, descend l'escalier du balcon, agrippé au fil de son micro. Il a une voix aiguë. La chanson parle de « signe » et de « matin tout tranquille ».

De retour chez lui après l'émission, Jean-Jacques Goldman se confie à un ami d'enfance :

— Bon ben là, c'est foutu. J'ai pas de chance. Ma première télé, le truc important, c'est foiré.

L'échec succède à l'échec. Le jeune homme est déçu. De son propre aveu, il sait qu'il n'a « jamais été un battant ». Bien sûr, ce n'est pas un drame : il va retourner au magasin vendre des après-skis et des raquettes de tennis. Mais tout de même, c'est dommage. On dirait qu'il est programmé pour être un loser.

...

De l'échec à l'absence

La carrière de Jean-Jacques Goldman s'étend des années 1970 aux années 2010. Au cours de ce demi-siècle, il a écrit ou composé près de 300 chansons, vendu plus de 30 millions de disques, fait des tournées géantes. Salué par le public comme par les professionnels, il a un parcours sans égal : monstre sacré dans tout l'espace francophone, artiste français le plus diffusé à la radio, auteur de tubes pour lui et pour les autres, mentor capable de relancer les carrières, patron de la scène rock, couvert de récompenses, Victoires de la musique, disques d'or, albums de diamant.

Mais Goldman n'est pas seulement un chanteur qui a réussi. Son succès est redoublé par l'estime morale que les gens lui portent, comme si sa générosité et sa modestie avaient sublimé son talent. Fait rare dans le show-biz, l'éthique s'est mariée avec l'esthétique. Dès lors, la « goldmania » doit être considérée comme le résultat d'une alchimie qui associe un don musical à une manière d'être ou, plutôt, de ne pas être – pas une star, pas un prétentieux imbu de lui-même, pas un richard étalant son fric, pas un VIP qui se croit au-dessus de la piétaille.

Comme la Révolution française aux yeux de Clemenceau, Goldman est un « bloc » dont on ne peut rien ôter : un artiste entier ; un homme qui ne triche pas ; une pensée imperméable aux modes ; une œuvre parfaitement cohérente, les hits comme les bides, par-delà leurs interprètes. Cette polyvalence explique qu'il soit régulièrement élu, depuis le début du XXI^e siècle, « personnalité préférée des Français ». Fin 2022, il l'a encore été pour la douzième fois.

Pour résumer, on peut dire que Goldman représente beaucoup pour beaucoup de gens. Mais quoi exactement ? Un livre consacré à Michelle Obama s'interrogeait, au-delà du glamour, sur la place unique que la First Lady occupe dans l'histoire et la culture américaines. Il n'y a pas beaucoup d'équivalents en France, mais Goldman est de ceux-là. Inventeur du pop rock à la française, créateur de la bande-son d'une époque, porte-parole de nobles causes, icône morale, toutes ces identités contribuent à nourrir la *signification de Goldman* pour ceux qui l'aiment ou le méprisent, l'écoutent, ne l'écoutent pas ou refusent de l'écouter. Elles appartiennent à l'histoire – et d'abord à la nôtre.

Jean Jacques Goldman, donc.

Né après la guerre, aujourd'hui grand-père.

Il suffira d'un signe, Quand la musique est bonne.

Le Top 50.

SOS Racisme.

Les Restos du cœur.

Mais ces quelques jalons n'épuisent pas la magie de ses chansons ni le mystère de sa popularité. Au-delà, il y a des tubes devenus incontournables ; un répertoire connu de tout un chacun ; des paroles entrées dans la culture commune, « Envoie moi » ou « Elle met du vieux pain sur son balcon » ; une place à part dans le cœur des gens comme dans le patrimoine national. Parce que Goldman appartient à tous et à toutes, il est à la fois un talisman sur notre poitrine et un arc de triomphe au bout de l'avenue. Si ses chansons sont démocratiques, c'est parce qu'elles font naître une émotion fédératrice, au point de contact entre notre singularité et les structures sociales.

Telle est la force de la pop culture. Comme un camping-car

fabriqué en série donne une coloration unique aux étés d'un enfant, la variété met en musique nos souvenirs, conserve nos amours. La culture de masse révèle la présence de collectifs au sein de tout individu, alors que nous croyons souvent que notre intimité est une affaire strictement privée. Or ce qui vibre en nous a été conçu pour vibrer en d'autres. Des millions d'autres.

L'Envie, interprétée par Johnny Hallyday.

Il me dit que je suis belle, par Patricia Kaas.

Pour que tu m'aimes encore, par Céline Dion.

Aïcha, par Khaled.

Il n'était pas écrit que Goldman deviendrait une figure aussi impérieuse. Enfant de la banlieue, né dans une famille d'immigrés juifs, fils de petits commerçants devenu à son tour petit commerçant, il a chanté les minoritaires et les humbles, conscient de ses fragilités, de ses tares, de son incomplétude. Visage des années Mitterrand, il est entré dans son époque à contre-courant, car il incarnait le contraire de son temps, marqué par la pub, le fric et le « look ». Il a fait briller une lueur d'espoir dans le crépuscule des utopies, à l'heure où l'URSS se mourait et où la gauche française trahissait le peuple qui l'avait portée au pouvoir. Décrié comme un « chanteur à minettes », il a porté la mémoire de la Shoah. Il a toujours fui le show-biz. Il est aujourd'hui une institution, mais il avait tout pour rester anonyme.

Il a tout fait pour le redevenir.

L'apothéose de Goldman ne doit pas faire oublier qu'il a successivement échoué, réussi et disparu. À son incapacité à percer, dans les années 1970 succèdent l'omniprésence dans les années 1980 et une retraite précoce au début des années 2000. Entre ses débuts professionnels et son éloignement de la sphère publique, sa trajectoire aura été scandée par trois mouvements : insuccès, succès, refus du succès.

Car un jour, Goldman a mis un terme à sa carrière. Il incarne l'hyperstar qui a choisi de tirer sa révérence au sommet de la gloire. Ce vœu de silence – aucun album depuis 2001, aucune tournée depuis 2002, aucun concert d'adieu, aucune interview – coïncide avec son accession au mythe.



L'INFO EN PLUS

■ Le nom « Goldman » sera décidément à l'honneur, à l'automne. Outre l'enquête de Ivan Jablonka – qui devrait avoir de très larges échos –, on pourra découvrir en salles le 27 septembre le nouveau long-métrage de Cédric Kahn, *Le Procès Goldman*. Soit l'histoire du demi-frère du chanteur (à travers son fameux « second procès », avec Georges Kiejman pour avocat), militant d'extrême gauche condamné pour plusieurs braquages ayant provoqué la mort de deux pharmaciennes – par ailleurs auteur d'un livre qui défraya la chronique : *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France*.

Les visites littéraires
LiRE
magazine
littéraire

Marchez sur les pas des grands écrivains

avec un conférencier pour découvrir Paris autrement !

**Les Belles et Rebelles
de Saint-Germain-
des-Prés**

**Hemingway,
Paris est une fête**

**Verlaine & Rimbaud,
les poètes maudits**

Réservations sur www.lire.fr

Et ici
aussi



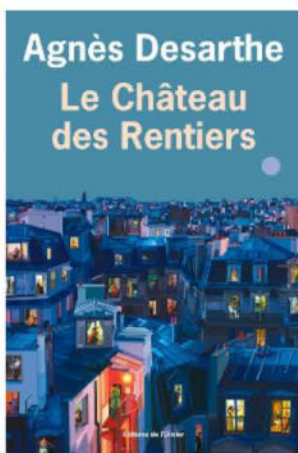
Agnès Desarthe

Le Château des Rentiers

Longtemps autrice et traductrice de livres pour enfants, Agnès Desarthe choisit cette fois-ci de célébrer la vieillesse. Au diable les « qu'est-ce que tu feras plus tard ? », le temps n'est ni un défi ni un rival dans ce roman qui superpose les âges et les époques, les rêves et les histoires de famille. Le titre, *Le Château des Rentiers*, est aussi le nom d'une rue du 13^e arrondissement de Paris, bordée de barres d'immeubles, reliant les boulevards Masséna et Vincent-Auriol. C'est là qu'ont

vécu Boris et Tsila Jampolski, les grands-parents de l'autrice. Dans ce phalanstère, au sens que lui donne l'utopiste Charles Fourier, ils ont reconstitué une étonnante et joviale communauté de personnes âgées. Agnès Desarthe a 56 ans, et se remémore ses années passées auprès d'eux. Comment s'imagine-t-on vieillir lorsque l'on est enfant ? Comment perçoit-on son enfance lorsque l'on est adulte ? Les souvenirs se mêlent à l'imaginaire, au projeté, à l'espéré. La romancière brouille habilement les reflets de ce « *miroir à trois pans* », projections dans le passé, le présent et le futur ; elle dialogue avec elle-même, rejette l'appréhension de l'âge. Les fantômes de la vie d'Agnès Desarthe entament une ronde en-

jouée autour d'elle, qui, inconsciente de sa « *propre finitude* », signe un hommage à la vieillesse, aux souvenirs, une réconciliation avec le temps qui passe. Parce qu'être vieux, ce n'est pas être « *presque mort* », c'est être toujours là. ■



LE CHÂTEAU DES RENTIERS
AGNÈS DESARTHE
224 P., 19,50 €. COPYRIGHT L'OLIVIER.
EN LIBRAIRIES LE 18 AOÛT.



BIO EXPRESS

1966

Fille du célèbre psychiatre Aldo Naouri, Agnès Naouri naît à Paris. Après son agrégation d'anglais, elle se lance dans la traduction. Elle épouse le cinéaste Dante Desarthe à l'âge de 23 ans : le couple a aujourd'hui quatre enfants.

1990

À 24 ans, Agnès Desarthe devient mère, traductrice et écrivaine. Elle écrit avoir obtenu « *tout ce [qu'elle voulait], d'un coup et tout de suite* ». Son premier roman, *Je ne t'aime pas, Paulus*, paraît en 1991 et marque le début d'une longue collaboration de l'autrice avec L'École des loisirs.

1996

Agnès Desarthe reçoit le prix du Livre Inter pour son roman *Un secret sans importance*. Elle sera ensuite récompensée notamment du Renaudot des lycéens 2010 pour *Dans la nuit brune* et de deux prix en tant que traductrice pour *Les Papiers de Puttermesser*.

Le château

Mes grands-parents maternels, Boris et Tsila Jampolski, avaient 65 ans lorsqu'ils ont acheté, sur plan, un appartement de deux pièces avec balcon au huitième étage d'une tour, dans le 13^e arrondissement de Paris. J'ai écrit leur adresse – 194 rue du Château des Rentiers 75013 Paris – sur des enveloppes et des cartes postales pendant près de trente ans.

Château.

Rentiers.

Pas une fois je ne me suis interrogée sur le sens, le poids que possédaient peut-être ces mots pour deux juifs immigrés en France au début des années 1930 – mon grand-père de remplacement, ancien communiste ayant connu les camps de prisonniers, ma grand-mère de sang, devenue veuve après la déportation et l'assassinat de son premier mari par les nazis –, issus l'un comme l'autre d'un milieu populaire et n'ayant jamais perdu leur accent.

Un château, ose-t-on seulement en rêver lorsque l'on a vécu l'exil et les privations ?

Rentier, n'est-ce pas le statut que l'on réprouve, tout en l'enviant, quand on a porté autrefois le petit foulard rouge des pionniers ?

Le hasard des noms de rue et un marché immobilier à la baisse ont fait de mes grands-parents les habitants d'un château qui n'était pas peuplé que de rentiers, un château en béton plaqué pierre de taille, avec des portes d'ascenseur orange, des dalles en pierre de Bourgogne industrielle, d'immenses miroirs dans lesquels je me suis vue grandir, d'interminables couloirs revêtus de moquette, des portes en bois contrecollé et de larges balcons pourvus de balustrades en fer, d'où l'on pouvait voir et entendre les élèves du CES rue Yeo-Thomas, le collège où il ne fallait pas aller si on voulait faire des études plus tard, le collège où il y avait des blousons noirs (disait-on), des voyous – n'était-ce pas l'un d'eux qui avait volé la montre à cristaux liquides que mon frère avait reçue à l'occasion de sa bar-mitsva parmi une armée de stylos à plume et un bataillon de radios-réveils ?

La rue du Château-des-Rentiers était une de celles que j'empruntais pour me rendre à la piscine en primaire et, plus tard, pour aller au collège et au lycée. Je lisais, sans y prendre garde et plusieurs fois par jour, les mots inscrits sur la plaque métallique bleue dans son cadre vert. Et ces mots ne signifiaient rien pour moi. Ou alors : cheveux mouillés, bonnet oublié, paquet de chips acheté au distributeur à la sortie du vestiaire, contrôle de physique insuffisamment révisé, rendez-vous à 13h30 sur les marches du lycée avant l'orchestre, et, bien sûr, papi et mamie Jampolski, mes grands-parents, qui m'avaient transmis le goût de la langue russe, de la pâte brisée, des noix, des foies de volaille hachés, des graines de pavot et d'une littérature peuplée de personnages aux noms changeants (Alexandre était aussi Sacha, Dimitri Mitia, Nastasia Nastia, Elena Yolka) et interminables, car couplés à leurs patronymes en *ov* ou en *ovna*, en *ski* ou en *skaïa* ; une onomastique si riche qu'elle fonctionna pour moi comme une initiation à la musique, à la complexité des identités, à la généalogie.

Cette rue, si on mettait de côté son nom, n'avait rien pour évoquer les vieilles et nobles pierres d'un château, pas plus

que les revenus, générés non par le travail mais par l'argent lui-même, dont jouissent les rentiers. Le quartier avait été presque intégralement rasé au début des années 1970 et les vieilles bâtisses de travers, dignes d'un décor d'Alexandre Trauner, avaient laissé la place à des immeubles modernes, disparates, jaillis sans harmonie de l'asphalte.

Moi qui ne connaissais de Paris que cette portion située à l'est et au sud-est de la place d'Italie, je me demandais comment les touristes pouvaient considérer cette ville comme la plus belle du monde. Vraiment ? me disais-je en levant les yeux vers les façades hideuses aux fenêtres toujours trop petites et apparemment impossibles à ouvrir, les crépis bon marché et vite écaillés, les matériaux si synthétiques et les proportions si inélégantes que l'on aurait pu s'interroger sur le genre de faute qui méritait pareille punition. Pourquoi habiter là ? me disais-je à l'âge où l'on considère qu'une maison est un carré surmonté d'un triangle.

Quant aux rentiers, où étaient-ils ? Qui étaient-ils ? Les parents de mes camarades de classe étaient, pour la plupart, employés de bureau, artisans, secrétaires, postiers, infirmières.

Pourquoi y revenir aujourd'hui, alors que cet immeuble et cette rue ont déjà été la toile de fond d'un, voire de deux de mes livres ? Pourquoi retourner en pensée dans ces avenues sans charme que je n'ai jamais pris plaisir à arpenter ? Peut-être est-ce plus une histoire de temps que de géographie.

Dans moins de dix ans, j'aurai l'âge qu'avaient mes grands-parents quand ils sont devenus propriétaires du petit appartement de la rue du Château-des-Rentiers.

À portée de pensée

Récemment, ma grand-mère Tsila est venue me rendre visite en rêve.

Elle vient aussi me voir en pensée.

Elle ne fait que passer. Elle ne me parle pas. Ne semble pas avoir de message particulier à me délivrer. Elle se contente d'être là, et je songe que ce n'est pas elle qui tente de se rapprocher de moi, mais plutôt moi qui, sans m'en apercevoir, sans le vouloir, rien qu'en vieillissant, me rapproche d'elle. Je retourne au moment de notre première rencontre. Moi, bébé aux grands yeux bleus, elle, femme de petite taille, au squelette menu, aux traits fatigués par la maladie, aux yeux d'un bleu moins gris que les miens.

Kak krassivaïa ! (Comme elle est belle !) A-t-elle parlé en russe ou en français, penchée sur moi dans mon berceau ou au creux des bras de ma mère ? A-t-elle prononcé la formule yiddish propre à détourner le mauvais œil, *Kein ayin hora* ? Il est plus probable qu'elle n'ait rien dit, qu'elle ait simplement pensé : vivantes, toutes les deux, sa fille et la fille de sa fille. Soulagement, surprise, sidération. Je ne crois pas avoir été accueillie dans la joie. C'est sans doute ce qui a fait de moi un bébé, une enfant et une femme joyeux. Il me semble que personne avant moi n'avait eu l'idée ou le loisir d'occuper ce terrain.

J'écris « bébé » et je revois les lieux de mon enfance. L'appartement dans lequel mes parents se sont installés ●●●

juste avant ma naissance, trop grand, trop vide, qui résonne un peu, les meubles en faux bois couleur acajou, mes couvertures, celle au crochet d'un joli blanc crème, et dont les bords étaient garnis d'un galon de satin brillant, ma courtepoinne surpiquée en tissu synthétique bleu très clair, et mon pouponne (ainsi appelais-je mon doudou) qui fut alternativement un débris d'édredon en nylon jaune pâle et une ancienne capuche molletonnée d'un blanc douteux, ayant vraisemblablement appartenu à mon grand frère et qui procurait, lorsque l'on en pressait l'étoffe entre deux doigts pour la faire glisser sur elle-même, une sensation enivrante, un bien-être fou.

En écrivant, je me souviens de tout. Je fais semblant de me souvenir de tout. Peut-être est-ce la même chose. Exactement la même chose.

Je continue: le couloir très très long, le visage de ma mère, sa bouche enfantine, les cernes sous ses yeux vert clair en amande, la grosse tête de mon frère, les cils noirs de mon père, les robes de chambre en nylon matelassées à grand col, les mains aux ongles larges et impeccables de mon père, la porte d'entrée à double battant, les épaules rondes de ma mère, les savates en faux cuir, les savates en tissu, une chaise à armature métallique. Tout est là, à portée de pensée. C'était il y a longtemps. C'était il y a très peu de temps. Ainsi – j'en tiens la preuve – mon avenir, ma vieillesse sont, eux aussi, à portée de pensée. Si ma grand-mère me rend visite, c'est pour me le confirmer. Le temps de vivre deux ou trois choses et je me retournerai vers l'instant où j'écris aujourd'hui, en me disant: c'était hier. Et je n'aurai pas vu le temps passer. Si je ne prends pas un peu d'avance, je me retrouverai au seuil de la mort sans avoir rien prévu, sans avoir rien choisi.

Un projet d'avenir

À 8 ans, je rêvais à la jeune fille que je serais à 17. Elle aurait des cheveux raides et blonds, elle serait mince et musclée, au volant d'une voiture décapotable et ses longs cheveux blonds (c'est si agréable de l'écrire deux fois, de l'imaginer deux fois) voleraient à l'horizontale dans son dos, soulevés par la vitesse et le vent. Ce portrait évoque par bien des aspects, je dois le reconnaître, la publicité pour Barbie-voiture qu'on voyait alors à la télévision. Je ne crois pas que j'établissais le lien entre les deux à l'époque. Quand, neuf ans plus tard, j'ai atteint l'âge rimbaldien, j'avais les cheveux bouclés, châains et courts, j'étais joufflu, plus souple que musclée, et je ne conduisais aucun véhicule, pas même un vélo.

Je n'ai pas pensé pour autant que j'avais trahi mon rêve, que j'avais mal évalué mes chances de devenir blonde, mince, et de passer mon permis avant l'âge légal. J'ai été portée par cette vision que j'avais eue enfant jusqu'à la veille de mon dix-septième anniversaire, entraînée chaque matin par l'envie de conquérir ce futur radieux. Au moment du bilan, le constat ne s'est teinté d'aucune amertume.

À 17 ans et un jour, j'ai modelé un nouvel idéal en m'inspirant cette fois d'une amie que je trouvais plus jolie, plus intelligente et plus mûre que moi. Je m'achetais les mêmes vêtements qu'elle. Toutefois, comme nos morphologies différaient,

ce qui la sublimait – faisant d'elle tantôt une princesse bulgare, tantôt une ballerine de Degas – faisait de moi une brave fille de ferme. Le constat de ce nouvel échec aurait pu mettre fin à ma manie de l'idéalisation. Mais non. J'aimais et j'aime toujours admirer. C'est mon moyen de transport fétiche. Je veux être ce que je ne suis pas. Je veux être là où je ne suis pas. Peu importe que j'y parvienne ou non, car le plaisir est garanti par le trajet.

À 19 ans, je me suis tournée vers la chanteuse du groupe de pop-rock anglais, Eurythmics. Annie Lennox et moi partageons la même coupe de cheveux (rasée sur les côtés, amorce de crête punk au sommet du crâne), des yeux bleus et... c'était déjà plus qu'avec Barbie-voiture. Je m'imaginai, jeune agrégée d'anglais, vêtue de cuir noir, cheveux peroxydés et yeux soulignés d'eye-liner, faisant cours à des élèves de troisième fascinés par mon allure. Quelques années plus tard, j'ai effectivement passé l'agrégation. J'avais les cheveux mi-longs, teints en roux, pas de vêtements en cuir. Je n'ai que très peu enseigné. Mes élèves avaient trois ans de moins que moi et je m'ingéniais à les faire rire car, en chemin, j'avais changé d'objectif. Je préférerais amuser plutôt que fasciner.

Une fois encore, comme face à un miroir à trois pans, je me suis livrée à mon jeu des comparaisons. Miroir de gauche: mon avenir tel que je l'avais imaginé quelques années plus tôt; miroir central: ce que j'étais devenue; miroir de droite: comment je serais plus tard.

À 22 ans, le projet était moins centré sur l'apparence physique, j'étais comme j'étais, il y avait peu de chances, me disais-je, que je m'améliore, que je me transforme. J'envisageais l'arrivée des rides avec sérénité, songeant qu'elles étaient préférables à l'acné. J'allais devenir écrivain. C'était surtout cela qui comptait.

À partir de ce moment, les projections se sont faites de manière plus désordonnée. Je crois que j'ai cessé de m'intéresser à moi. La formule semble radicale. Elle est peut-être exagérée, mais pas inexacte. Le tourbillon du travail, des rencontres, des livres à écrire, de l'argent à gagner, de la maison à ranger, des enfants, je n'avais plus une seconde pour me rêver en mieux, et c'est sans méfiance que j'ai laissé filer le temps.



L'INFO EN PLUS

■ Agnès Desarthe est particulièrement attachée à Virginia Woolf. Avec Geneviève Brisac, son ancienne éditrice de L'École des loisirs, elle publie en 2004 *V.W. Le mélange des genres*, réédité en 2008 sous le titre *La Double Vie de Virginia Woolf*.

Dans cet essai, elles démontrent la modernité de l'œuvre de Woolf, et invitent à sa redécouverte. Desarthe a aussi traduit deux de ses textes (*La Chambre de Jacob* et *La Maison de Carlyle et autres esquisses*), et signé la préface de *L'Art du roman* en 2009.

Éric Reinhardt Sarah, Susanne et l'écrivain

LE LIVRE

Sarah raconte sa vie à un écrivain. Il la transpose dans un roman, en direct. Dans le roman, Sarah s'appelle Susanne. Se sentant négligée par son mari, elle décide de quitter le foyer quelques mois. Mais l'électrochoc n'a pas les effets attendus... Avec son dispositif culotté, Reinhardt raconte la descente aux enfers d'une femme et évoque les liens entre lectrices et auteurs, ainsi que la transformation des histoires vraies en fictions.

L'AUTEUR

Né en 1965, Éric Reinhardt a publié son premier roman, *Demi-sommeil*, en 1998. Mais c'est avec *Cendrillon* et *Le Système Victoria* qu'il a touché un large public. Présentée à Cannes, l'adaptation de *L'Amour et les Forêts*, avec Virginie Efira, vient de sortir en salles.



**SARAH, SUSANNE
ET L'ÉCRIVAIN**
ÉRIC REINHARDT
420 P, 22 €.
COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 17 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

Serge Joncour Chaleur humaine



CHALEUR HUMAINE
SERGE JONCOUR
368 P, 21,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 23 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

LE LIVRE

Janvier 2020. Dans une ferme du Lot, une famille d'agriculteurs se confîne. Parallèlement à l'épidémie de Covid, une épidémie de tuberculose bovine s'abat sur leurs vaches. Cet air de fin du monde n'est pas sans rappeler l'an 2000, précédé par la tempête Lothar, qui avait fait des ravages sur la ferme et sa réserve où travaillent, un peu hors du monde, une conservatrice et des scientifiques.

L'AUTEUR

Né en 1961, Serge Joncour est l'auteur d'une œuvre importante traitant de la nature et de la ruralité, qui a très tôt emporté l'adhésion du public, de la critique et des jurys. Ainsi *Repose-toi sur moi* (prix Interallié 2026) ou *Nature humaine* (prix Femina 2020).

Jean-Baptiste Andrea Veiller sur elle

LE LIVRE

Alors qu'il s'apprête à rendre son dernier soupir dans un monastère reculé, Mimo Vitaliani, sculpteur de génie, se souvient. La jeunesse à Pietra d'Alba, l'atelier de son oncle, la montée du fascisme, Rome, Florence défilent dans l'esprit du vieillard et se mêlent à l'image de Viola, son amie d'enfance. Seul le récit de cette vie peut délier le secret de l'ultime chef-d'œuvre de l'artiste, cette statue cachée du public, tant elle bouleverse ceux qui l'admirent.

L'AUTEUR

Jean-Baptiste Andrea fait ses débuts en tant que réalisateur et scénariste (il est primé pour *Dead End*, en 2003). Après un premier roman remarqué (*Ma reine*, 2017), le Saint-Germainois est récompensé du grand prix RTL-Lire en 2021 pour *Des diables et des saints*.



VEILLER SUR ELLE
JEAN-BAPTISTE ANDREA
592 P, 22,50 €.
COPYRIGHT L'ICONOCLASTE.
EN LIBRAIRIES LE 24 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

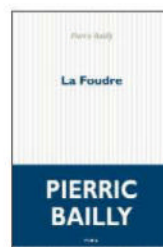
Pierric Bailly La Foudre

LE LIVRE

Un jeune gars du Jura, qui passe son temps en montagne avec des moutons, apprend qu'un pote de lycée, qu'il admirait, est accusé de meurtre. Stupéfait, il écrit à la femme de l'assassin, ancienne du lycée elle aussi... Pierric Bailly recompose ses thèmes fétiches – famille, amour, trentaine, rapport aux autres – et creuse son sillon singulier dans un roman ample et profond, d'ores et déjà l'un des plus attendus de la rentrée.

L'AUTEUR

Jurassien d'origine, Pierric Bailly est l'une des révélations de la rentrée 2008 avec son premier roman, *Polichinelle*. Ont suivi ensuite des titres comme *Michael Jackson*, *L'Homme des bois* ou *Le Roman de Jim*, en cours d'adaptation cinématographique par les frères Larrieu.



LA FOUDRE
PIERRIC BAILLY
464 P, 24 €.
COPYRIGHT P.O.L.
EN LIBRAIRIES LE 17 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

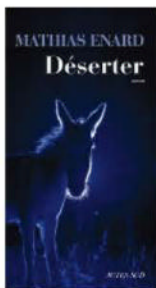
Mathias Énard Désarter

LE LIVRE

Quelque part en montagne, un déserteur fébrile soliloque pour lutter contre la faim, le froid et l'effroi. À Berlin, sur fond de guerre en Ukraine, une mathématicienne se souvient de son père, communiste réputé pour avoir écrit, au camp de Buchenwald, un livre mythique mêlant algèbre et poèmes d'amour. Leurs voix se croisent, opposant au désespoir historique l'espérance du cœur et des mathématiques.

L'AUTEUR

Prix Goncourt en 2015 avec *Boussole*, traducteur de l'arabe et du persan, ce Barcelonais d'adoption et passionné d'Orient a écrit une douzaine de romans dont *Zone* (2008), *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* (2010) et *Rue des voleurs* (2012).



DÉSARTER
MATHIAS ÉNARD
256 P., 21 €. COPYRIGHT ACTES SUD.
EN LIBRAIRIES LE 23 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

Nathacha Appanah La Mémoire délavée



LA MÉMOIRE DÉLAVÉE
NATHACHA APPANAH
160 P., 20 €. COPYRIGHT MERCURE DE FRANCE.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

LE LIVRE

Depuis l'Inde, les coolies ont effectué un voyage éprouvant pour remplacer les esclaves noirs dans les champs de canne à l'île Maurice. Port-Louis accueillait les nouveaux arrivants qui ne devenaient dès lors que de simples numéros. De 1872 à aujourd'hui, Nathacha Appanah déroule l'histoire de ses racines et de sa propre famille tout en évoquant le mystère édulcoré des premiers travailleurs indiens.

L'AUTRICE

Nathacha Appanah est née en 1973 à Mahébourg, petit village du sud-est de l'île Maurice. À la fois journaliste et écrivaine, elle a publié de nombreux romans, notamment *Tropique de la violence* pour lequel elle a reçu en 2016 le prix Femina des lycéens.

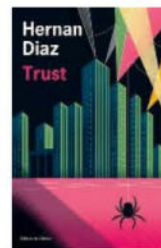
Hernan Diaz Trust

LE LIVRE

Qui croire? *Trust*, c'est, sous une même couverture, quatre textes pour une seule histoire: celle, dans les années 1930, d'un cadreur de la finance, époux d'une fille d'aristocrates, de leurs succès et déboires. Biographie discutable, récit personnel incomplet, récit d'une employée, journal d'hospitalisation... Au-delà de la prouesse narrative, une méditation sans fard sur l'essence du libéralisme.

L'AUTEUR

Né en Argentine, Hernan Diaz, qui a vécu en Suède et à Londres, s'est installé à New York en 1999. Paru en 2017, son premier roman, *Au loin*, a été finaliste du prix Pulitzer de la fiction. *Trust*, lui, l'a emporté, et devrait faire l'objet d'une série sur HBO.



TRUST (ID.)
HERNAN DIAZ
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NICOLAS RICHARD, 400 P., 23,50 €. COPYRIGHT L'OLIVIER.
EN LIBRAIRIES LE 18 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



PANORAMA
LILIA HASSAINE
240 P., 19 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 16 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

Lilia Hassaine Panorama

LE LIVRE

Cela fait trente ans que la « Nouvelle Révolution » a balayé les institutions françaises. Place désormais à une démocratie populaire qui sacre la « Transparence ». Dans leur maison vitrée, les citoyens n'ont plus rien à cacher et partagent leur intimité dans une forme de surveillance généralisée. Flic de l'ancien monde qui a dû s'adapter, Hélène est appelée pour enquêter sur une famille des beaux quartiers qui s'est volatilisée. L'affaire inquiète. Cette nouvelle société devait pourtant éradiquer les suspensions et les secrets.

L'AUTRICE

Journaliste, Lilia Hassaine débute comme pigiste au *Monde* avant d'intégrer le groupe TF1. Pendant six ans, elle est chroniqueuse dans l'émission *Quotidien* de Yann Barthès. Depuis l'année dernière, elle se consacre entièrement à sa carrière littéraire. *Panorama* est son troisième roman.

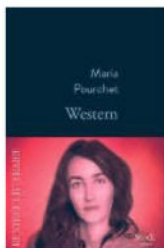
Maria Pourchet Western

LE LIVRE

Mère célibataire absorbée dans le vortex du quotidien, Aurore quitte Paris pour une maison sur le causse de Cajarc lorsque son corps décide de la lâcher. Acteur adulé, Alexis s'apprête à incarner Dom Juan quand surgit le besoin de disparaître. Tous deux partent vers l'Ouest, cet « *endroit de l'existence où l'on va jouer sa vie sur une décision* », théâtre d'un impitoyable face-à-face entre les deux fugitifs.

L'AUTRICE

Sociologue, romancière et scénariste, Maria Pourchet associe ces trois talents dans ses livres. *Western*, son septième roman, est l'un des plus attendus de la rentrée. Le précédent, *Feu*, a figuré en 2021 parmi les sélections de nombreux prix, dont le Goncourt.

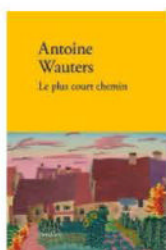


WESTERN
MARIA POURCHET
304 P., 20,90 €. COPYRIGHT STOCK.
EN LIBRAIRIES LE 23 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

Antoine Wauters Le Plus Court Chemin



LE PLUS COURT CHEMIN
ANTOINE WAUTERS
256 P., 19,50 €. COPYRIGHT VERDIER.
EN LIBRAIRIES LE 24 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

LE LIVRE

Deux ans après *Mahmoud ou la Montée des eaux*, poème narratif situé en Syrie pendant la guerre, Antoine Wauters revient à sa Belgique natale avec *Le Plus Court Chemin*. Ce texte en fragments cherche le lien entre une enfance à la campagne aux côtés d'un frère jumeau dans une famille chrétienne et modeste et ce que le narrateur, habité précocement par les mots et le besoin d'écrire, est devenu. Profond, triste mais pétri de tendresse, ce livre est magnifique.

L'AUTEUR

Né à Liège en 1981, Wauters publie d'abord des recueils de poésie. En 2014 paraît son premier roman, *Nos mères*, inspiré par un voyage au Liban. Son œuvre, récompensée par plusieurs prix, est l'une des plus remarquables de la littérature.

Jérémy Fel Malgré toute ma rage

LE LIVRE

Quatre adolescentes passent leurs vacances au Cap. Une menace diffuse semble planer sur leur séjour jusqu'à ce que l'une d'elles soit sauvagement assassinée. Les premières pistes semblent pointer vers la violence endémique de l'Afrique du Sud. Mais le crime pourrait bien trouver ses origines dans l'histoire secrète des Delage, une puissante famille d'éditeurs parisiens dont la victime était issue.

L'AUTEUR

Libraire devenu écrivain (remarqué notamment avec *Helena*), Jérémy Fel est passionné de cinéma fantastique et d'épouvante. Comme ses trois premiers romans, *Malgré toute ma rage* explore sans concession la noirceur de nos âmes. Pour lecteurs avertis.



MALGRÉ TOUTE MA RAGE
JÉRÉMY FEL
528 P., 22 €. COPYRIGHT RIVAGES.
EN LIBRAIRIES LE 23 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

Gouzel Iakhina Convoi pour Samarcande

LE LIVRE

1923. Dans une Russie laissée exsangue par la guerre civile, le gouvernement confie à Deïev un train de cinquante enfants à acheminer loin de la famine. De la Volga jusqu'à l'actuel Ouzbékistan, les périls abondent, entre les travers du régime soviétique et l'inhospitalité des déserts et des steppes. L'officier devra compter sur sa débrouillardise et une bonté invincible née de sa soif de rédemption, ainsi que sur un infirmier poète et une intimidante commissaire à l'enfance.

L'AUTRICE

Scénariste de formation, Gouzel Iakhina a connu le succès dès son premier roman *Zouleikha ouvre les yeux*. Le suivant, *Les Enfants de la Volga*, lui a valu le prix du meilleur livre étranger 2021.



CONVOI POUR SAMARCANDE (ESHOLON NA SAMARKAND)
GOUZEL IAKHINA
TRADUIT DU RUSSE PAR MAUD MABILLARD, 480 P., 25 €. COPYRIGHT NOIR SUR BLANC.
EN LIBRAIRIES LE 24 AOÛT.



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

LORÀNT DEUTSCH

Phénomène de librairies avec *Hexagone* et *Métronome*, l'auteur, comédien et homme de radio* sait raconter mieux que quiconque notre passé. Nous avons profité de la parution de la version illustrée de son *Métrobreizh* pour discuter littérature avec lui.



VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

« Oh, je suis un lecteur tardif ! Il y a bien eu Victor Hugo qui m'a intrigué, dans un premier temps. Mais mon premier gros choc de lecture, ça a été *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue. Je partais au Maroc, la capitale me manquait. Grâce à ce livre, Paris était quand même avec moi. »



VOTRE PIÈCE DE THÉÂTRE PRÉFÉRÉE?

« Je suis toujours bluffé par la folie du *Songe d'une nuit d'été*.

Au-delà du monde anglo-saxon, Shakespeare peut vraiment être vu comme le père de la culture européenne. J'aurais pu aussi vous parler de *La Nuit des rois*. Pour aller vers des textes plus contemporains, j'aimerais également citer *Les Chatouilles* d'Andréa Bescond et *Oublie-moi* de Matthew Saeger, adapté par Thierry Lopez et Marie-Julie Baup [*la compagne de Lorànt Deutsch*]. »



VOS DERNIÈRES LECTURES?

« Pour vos vacances, lisez absolument *Le Monde selon Guirec et Monique* de Guirec Soudée, histoire bien réelle d'un marin qui a écumé les océans en compagnie... d'une poule ! Et je viens de dévorer *Armand le bagnard. L'éternel évadé* d'André Bendjebbar, sur un ouvrier du nord de la France condamné pour différents méfaits et qui s'est évadé à de nombreuses reprises. D'ailleurs, notez que le verbe "s'évader" peut être synonyme de "voyager", et aussi s'adapter à la lecture... »

Propos recueillis par Baptiste Liger



LES OUVRAGES SUR LA BRETAGNE QUI VOUS ONT TOUCHÉ?

« J'adore la luminosité, la brume d'un texte comme *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti. Rien n'est vraiment très net, on a l'impression d'être toujours dans l'hiver pampolais avec lui, et c'est absolument fascinant. Je vais évoquer un autre coin de Bretagne avec *Le Cheval d'orgueil* de Pierre



Jakez-Hélias. Il y a un côté Deschiens qui ne me déplaît pas [rires]. Aussi, le roman nous rappelle le rôle essentiel des instituteurs, des "hussards noirs" de la République qui ont imposé la langue française à l'école, au nom de l'égalité. »



VOS LIVRES D'HISTOIRE DE RÉFÉRENCE?

« Il y a bien les ouvrages un peu attendus, comme ceux de Pierre Gaxotte – historien certes controversé – ou de Fernand Braudel. Mais j'ai envie d'ouvrir le genre. Jean Teulé a ainsi beaucoup compté pour moi, avec des livres comme *Je, François Villon*, *Le Montespain* ou *Mangez-le si vous voulez*.

Les cent premières pages des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand m'ont aussi marqué. Et j'ai eu un coup de cœur pour *Le Très-Bas* de Christian Bobin, sur saint François d'Assise. »

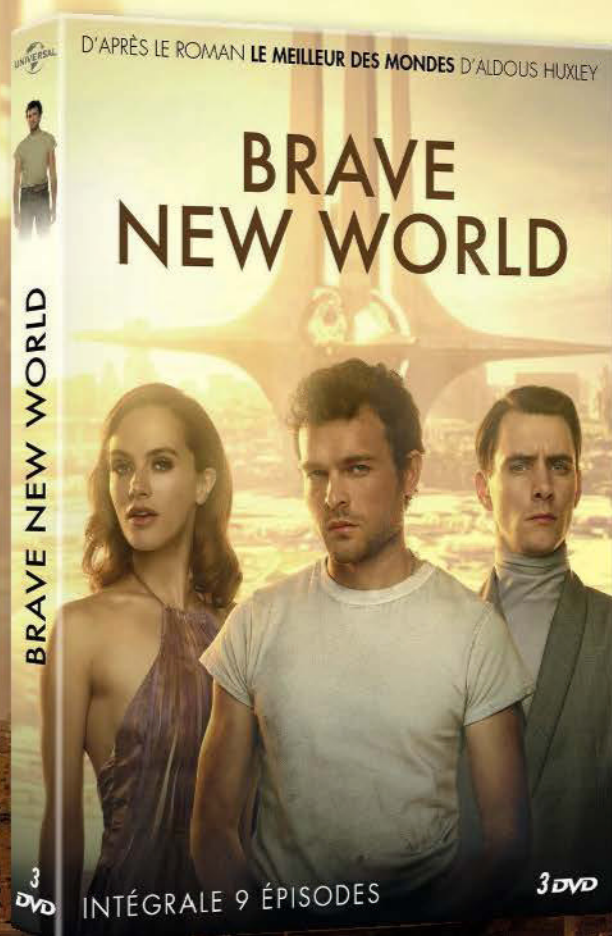
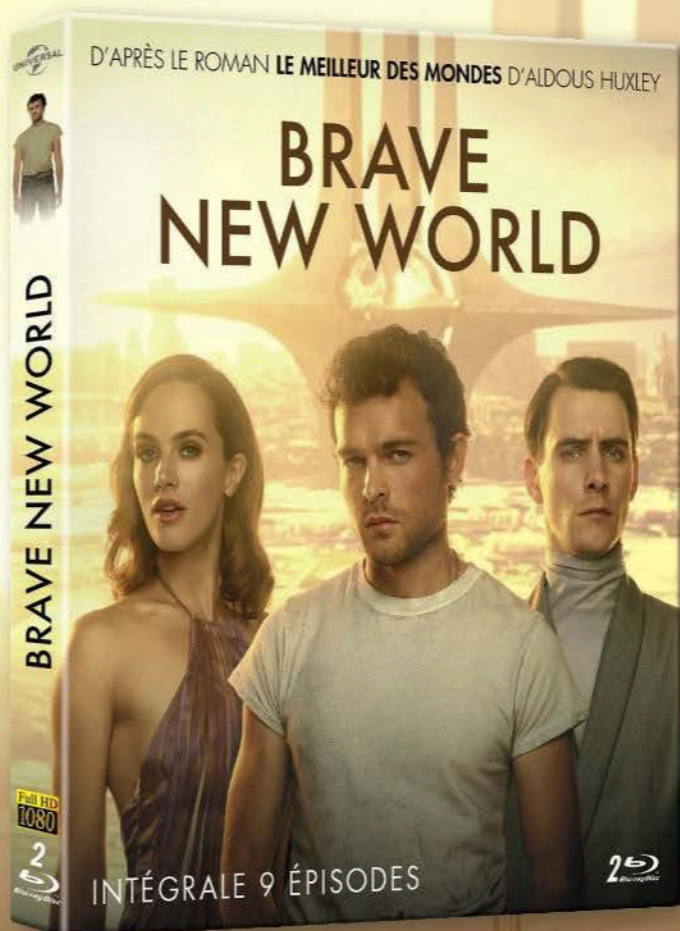


* Entrez dans l'Histoire, à écouter le samedi sur RTL de 13 h 30 à 14 h 30.

D'APRÈS LE ROMAN **LE MEILLEUR DES MONDES** D'ALDOUS HUXLEY

BRAVE NEW WORLD

PLONGEZ DANS
LE BONHEUR ABSOLU...
...DU MEILLEUR
DES MONDES



Inclus le bonus
« Le Meilleur des mondes :
d'Aldous Huxley à Grant Morrison »
par Xavier Fournier »

DISPONIBLE LE 27 JUIN
EN COFFRET 3 DVD & COFFRET 2 BLU-RAY

ELEPHANT FILMS

UNIVERSAL
A UNIVERSAL PICTURES PRODUCTION

Copyright © 2013 Universal Studios. All Rights Reserved. Universal Studios and the Universal Studios logo are service marks of Universal Studios, Inc. All other marks contained herein are the property of their respective owners.

LIRE
magazine

SUPPLÉMENT 100% JEUX

LiRE

magazine
littéraire

255
jeux de
lettres!

QUIZ,
MOTS FLÉCHÉS,
DICTÉES,
ANAGRAMMES,
MOTS CROISÉS...



Anagrammes **FLÉCHÉES**

DATURA PUROTS		SUMOS TOUES		ATTESTAI		NOVI		PEGUES		BARONNES		DAGUE		SHETLAND
						AVEUGLAS LEI								
SUT SCIANTES				SALIE PIEGES						CASTAGNA		ALESA		
								PADANE COQUETTES						
TOUPIE DEO							AGNELES							
			DIGITALE			SAMOEN SERAIL							CORNAI	
HATELET	TOPER	GRACIA HUE							COCHA					
							SAQUAIS							
GRES OUIR					ELU				TANIN		STEREOS	SUER		
				GEO	ROULANTE RENCARDS									GRUES
GRIMEES		CEDI					SATIRES							
							RESTAURA			NEES LAI				
REAC	CARIEES	ONT SUR				SEANTS							FELONNE	
				AID LAO				RIT ULEMA				PEIGNE		
SAOLAS			DORER CALOT						GRELE LIE					
						MIR				NES				ONZE
ALTI		ARC RIA				LUXA NEO					ZEN CAM			
				ELUES						MOLE				
DIRA ALEVINER					TAO				PATON					
								ENCRAI						

Sommaire

2 Anagrammes fléchées

4 Jeux *littérature*

Les Quiz

- 6 Alexandre Dumas
- 8 Émile Zola
- 10 Colette
- 12 Les poètes et la poésie
- 14 Albert Camus
- 16 L'ivresse des livres

Les classiques de Boll... 4 - 9 - 13 - 17

Anagrammes... 7 - 11 - 13 - 15 - 17

Un sans-faute... 9 - 15

Noms d'une plume!... 7 - 11 - 15

Pas si bête... 7 - 11 - 15

Par mots et par villes... 13 - 17

18 Jeux *langue française*

Les Quiz

- 20 Étymologies et origines étrangères des mots
- 22 Les figures de style
- 24 Les expressions françaises
- 26 Mots rares et précieux

Un sans-faute... 21 - 23 - 25 - 27

Les mots croisés... 18 - 21 - 23 - 27

28 Solutions

Abonnements

Service Abonnements Lire Magazine littéraire :
20 rue Rouget de Lisle 92 130 Issy les Moulineaux
Tel : 01 79 92 11 86

Ce numéro double de *Lire Magazine littéraire* comporte deux cahiers : 1^{er} cahier « Les livres de l'été » ; 2^e cahier « Spécial jeux ».

UN HORS-SÉRIE PATRIMOINE

101 villes et villages
emblématiques
de notre histoire
littéraire s'offrent
à vous !



100 PAGES
richement illustrées

Disponible chez votre marchand
de journaux et sur www.lire.fr

Et ici
aussi



Les classiques **DE BOLL**

Ces dessins illustrent deux célèbres romans d'aventures. Quels en sont les titres et qui en sont les auteurs ?





Jeux littérature

L'été est bien souvent l'occasion de s'accorder des petits moments de détente littéraire en se replongeant dans la lecture de grands classiques – ou en s'y attaquant pour la première fois ! Nous vous proposons de les découvrir autrement, avec cette série de jeux autour de vos auteurs préférés, de leur vie et de leur œuvre. Saurez-vous trouver les bonnes réponses et parcourir ce dédale de quiz, où se croisent les plumes de Dumas, de Zola, de Colette ou de Camus ? Mais aussi résoudre les anagrammes de Jacques Perry-Salkow et contourner les pièges que Bruno Dewaele a posés dans des écrits célèbres ? Amusez-vous à tester vos connaissances de la littérature sur des thèmes variés comme les animaux, la boisson, les villes ou les pseudonymes. Enfin, votre passion des livres et des écrivains sera-t-elle assez forte pour percer le mystère des illustrations de Boll ? À vous de jouer !



1. Reliez chaque mousquetaire à son valet :

- | | | |
|---------------|---|---------------|
| a. Athos | ● | 1. Grimaud |
| b. Porthos | ● | 2. Planchet |
| c. Aramis | ● | 3. Mousqueton |
| d. D'Artagnan | ● | 4. Bazin |

2. Quel est le nom de l'écrivain qui a collaboré avec Dumas pour l'écriture d'un grand nombre de ses œuvres ?

3. Père ou fils ? Indiquez en face de chacun des titres suivants s'il a été écrit par Alexandre Dumas père ou Alexandre Dumas fils.

- a. *La Dame aux camélias* :
- b. *Pauline* :
- c. *Diane de Lys* :
- d. *La Guerre des femmes* :

4. De quel personnage historique Dumas n'est-il pas le biographe ?

- a. Louis XIV
- b. Napoléon
- c. Henri IV
- d. François I^{er}

5. Vrai ou faux ? Alexandre Dumas n'a jamais rencontré Victor Hugo.

- ☐ Vrai ☐ Faux

6. Lorsqu'il prépare sa vengeance, Edmond Dantès se présente sous de nombreuses identités. Lequel des noms suivants n'adopte-t-il pas dans le roman ?

- Simbad le Marin
- Abbé Busoni
- Premier commis de la maison Thomson and French
- M. Zaccone
- Bertuccio

7. L'épisode des « ferrets de la reine » est sans doute l'un des plus célèbres des *Trois Mousquetaires*. Mais qu'est-ce qu'un ferret ?

- a. L'embout d'un lacet
- b. Une parure de diamants
- c. Une pierre précieuse qui sert de fermoir à un collier
- d. Une broche

8. Tous les ans depuis 1999, la ville de Marseille accueille Le Défi de Monte-Cristo. De quoi s'agit-il ?

- a. Une traversée à la nage entre le château d'If et la côte marseillaise, inspirée de l'évasion d'Edmond Dantès
- b. Une dictée issue du roman d'Alexandre Dumas, qui réunit près de quatre cents classes de collégiens chaque année
- c. Une course de voile autour de l'archipel toscan dont fait partie l'île de Monte-Cristo

9. Lequel de ces acteurs n'a jamais incarné d'Artagnan au cinéma ?

- a. Gene Kelly
- b. Philippe Noiret
- c. Vincent Cassel
- d. Jean Marais

10. Comment Dumas a-t-il appelé le château qu'il a fait construire en 1844 ?

- a. Le château Aramis
- b. Sainte-Hermine
- c. Le Petit Louvre
- d. Le château de Monte-Cristo

11. Indiquez le vrai nom de la reine Margot, ainsi que celui de son époux

- a. Marguerite d'Anjou, épouse d'Henri VI d'Angleterre
- b. Marguerite de Valois, épouse d'Henri IV
- c. Marguerite Tudor, épouse de Henry Stuart

12. Le passé de Milady de Winter est l'une des clés de l'intrigue des *Trois Mousquetaires*. Quel mousquetaire avait-elle épousé dans sa jeunesse ?

- a. Athos
- b. Porthos
- c. Aramis
- d. D'Artagnan

13. Associez, pour chaque roman d'Alexandre Dumas, un fait historique qui y est exposé.

- a. *Vingt ans après*
- b. *La Reine Margot*
- c. *Le Chevalier de Sainte-Hermine*
- d. *Le Chevalier de Maison-Rouge*
- 1. La bataille de Trafalgar
- 2. La Révolution française
- 3. Le massacre de la Saint-Barthélemy
- 4. La Fronde

14. Parmi les affirmations suivantes sur Alexandre Dumas, laquelle est fausse ?

- a. Il était très doué en natation
- b. Il était fin escrimeur
- c. Il ne buvait ni café ni liqueur
- d. Il adorait cuisiner

15. À la fin du *Vicomte de Bragelonne*, un seul des quatre mousquetaires est encore en vie. Lequel ?

- ☐ Athos ☐ Porthos
☐ Aramis ☐ D'Artagnan

Anagrammes

Renversez les lettres de chaque proposition pour retrouver les noms de célèbres écrivains.

Ville du passé

.....

L'étoile star

.....

La parole d'ange

.....

Noms d'une plume!



1. Voltaire est le pseudonyme du philosophe des Lumières. Quel était son véritable patronyme ?

.....

2. Remettez les lettres dans l'ordre pour trouver le pseudonyme de Marguerite Cleenewerck de Crayencour.

ACENORRUY :

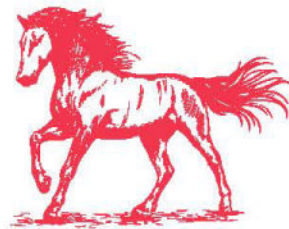
3. Dans cette liste de noms d'écrivains, barrez celui qui n'est pas un pseudonyme.

Marcel Achard – Albert Camus – Blaise Cendrars – Jules Romains

4. Molière est connu sous son pseudonyme. Quels étaient ses prénom et nom de naissance ?

.....

Pas si bête



1. Dans *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, le cheval de d'Artagnan a une robe singulière. Quelle est sa particularité ?

- a. Il a le poil argenté
- b. Il a des taches semblables à celles d'une vache
- c. Il a le poil jaune
- d. Sa robe est si noire qu'on ne le voit pas dans la nuit



2. Cherchez l'intrus ! Lequel de ces duos n'existe pas dans *Les Fables* de La Fontaine ?

- a. Le Lion et le Bœuf
- b. Le Lion et le Rat
- c. Le Lion et le Chasseur
- d. Le Lion et le Moucheron

3. Quel est le prénom du chien domestique retournant à l'état sauvage dans *L'Appel de la Forêt*, de Jack London ?

- a. Tobey
- b. Buck
- c. Klondike
- d. Yukon



1. Au collège, Zola devint l'ami d'un futur peintre de génie. De qui s'agit-il ?

- a. Claude Monet
- b. Édouard Manet
- c. Paul Cézanne

2. Quel accessoire les caricaturistes faisaient-ils souvent figurer aux côtés de Zola ?

- a. Un poignard
- b. Un Flaubert miniature
- c. Un pot de chambre où trempait une plume

3. Rougon ou Macquart ? Indiquez, pour chacun de ces quatre membres de la famille Rougon-Macquart, s'il est issu de l'une ou de l'autre branche.

- a. Étienne Lantier
- b. Aristide Saccard
- c. Louis Coupeau
- d. Le docteur Pascal

4. Parmi les affirmations suivantes concernant Émile Zola, laquelle est fausse ?

- a. Il a travaillé en tant qu'employé des docks
- b. Il a été assassiné
- c. Il ne buvait jamais d'alcool

5. Trouvez quel mot manque à cette phrase que Zola écrit dans le dossier préparatoire de *La Bête humaine* :

« Je voudrais quelque chose d'hallucinant, d'effroyable, qui donne à toute la France »

- a. « un cauchemar »
- b. « des frissons »
- c. « de l'espoir »
- d. « la nausée »

6. Quelle était la profession du premier Macquart, présenté dans *La Fortune des Rougon* ?

- a. Braconnier
- b. Usurier
- c. Cafetier



7. Quel célèbre peintre a réalisé ce portrait de l'écrivain, pour le remercier d'avoir farouchement défendu son travail ?

- a. Paul Gauguin
- b. Vincent Van Gogh
- c. Édouard Manet
- d. Gustave Moreau

8. Parmi ces héros zoliens, lequel ne tue personne ?

- a. Thérèse Raquin
- b. Le docteur Pascal
- c. Jacques Lantier

9. Dans *Au Bonheur des Dames*, le grand magasin d'Octave Mouret rappelle un grand magasin parisien. Lequel ?

- a. Le Bon Marché
- b. La Samaritaine
- c. Les Galeries Lafayette
- d. Le Printemps Haussmann

10. Vrai ou faux ? Émile Zola n'a jamais eu son baccalauréat.

- ☐ Vrai ☐ Faux

11. Quel journal publia le fameux article « J'accuse ! », où Zola récapitulait l'affaire Dreyfus et prenait fait et cause pour l'accusé ?

- a. *L'Aurore*
- b. *Le Figaro*
- c. *L'Événement*

12. Trouvez l'intrus ! De laquelle de ces névroses Zola n'était-il pas atteint ?

- a. Arithmomane
- b. Kleptomanie
- c. Hypochondrie
- d. Obsession morbide

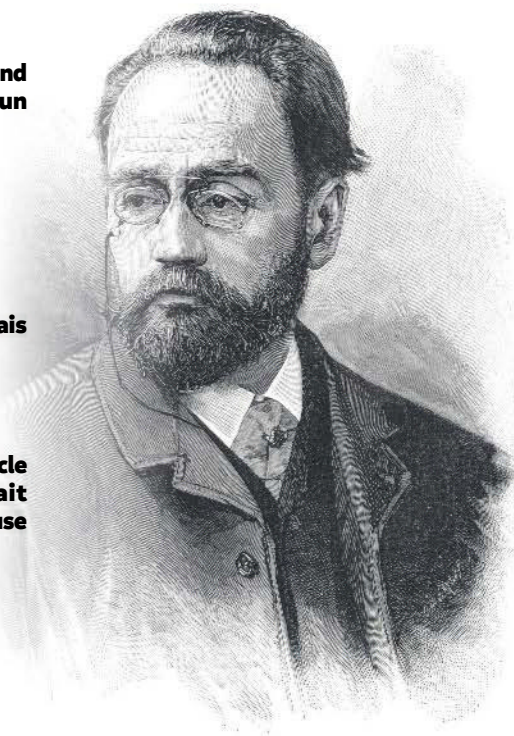
13. Vrai ou faux ? Émile Zola est enterré à Médan, où il possédait une maison qu'il affectionnait particulièrement.

- ☐ Vrai ☐ Faux

14. Dans le film de 1993 *Germinal* de Claude Berri, de quel célèbre chanteur français Étienne Lantier prend-il les traits ?

15. Combien de fois Zola postula-t-il en vain à l'Académie française ?

- a. Une fois
- b. Dix fois
- c. Vingt-cinq fois



Les classiques de Boll

Quelle œuvre de la littérature anglaise, publiée en 1902 outre-Manche, est représentée sur ce dessin ?



Un sans-faute



Dans cet extrait du *Grand Meaulnes*, d'Alain-Fournier, neuf erreurs se sont glissées. Les repérerez-vous ?

« Dès qu'il fût pensionnaire chez nous, c'est à dire dès les premiers jours de Décembre, l'école cessa d'être désertée le soir, après quatre heures. [...] Il y avait toujours, après le cours, dans la classe, une vingtaine de grands élèves, tant de la campagne que du bourg, serrés autour de Meaulnes. Et c'était de longues discussions, des disputes interminables, au milieu desquels je me glissai avec inquiétude et plaisir. Meaulnes ne disait rien ; mais c'était pour lui qu'à chaque instant l'un des plus bavard s'avancait au milieu du groupe, et, prenant à témoins tour à tour chacun de ses compagnons, qui l'approuvaient bruyamment, racontait quelque longue histoire de maraude, que tous les autres suivaient, le bec ouvert, en riant silencieusement. »

1. Lequel des métiers suivants Colette n'a-t-elle jamais exercé ?

- a. Mime
- b. Directrice d'un institut de beauté
- c. Trompettiste
- d. Conférencière

2. Trouvez l'intrus ! Lequel de ces *Claudine* n'a jamais existé ?

- a. *Claudine à l'école*
- b. *Claudine à Paris*
- c. *Claudine se marie*

3. Lequel des écrivains suivants n'a pas pu croiser la route de Colette ?

- a. Louis-Ferdinand Céline
- b. Victor Hugo
- c. André Breton
- d. Edgar Allan Poe

4. Colette a été mariée trois fois ! Saurez-vous classer ses trois mariages dans l'ordre chronologique ?

- a. Henry de Jouvenel
- b. Maurice Goudekot
- c. Willy

- 1.
- 2.
- 3.

5. Vrai ou faux ? Colette et Marcel Proust se vouaient une grande admiration mutuelle.

☐ Vrai ☐ Faux

6. Trouvez l'intrus ! Lequel de ces noms n'a pas été porté par l'un des animaux de compagnie de Colette ?

- a. Pompon
- b. Prrou
- c. Simba
- d. Kiki la Doucette
- e. Gertrude



7. Vrai ou faux ? Si Colette adorait les chats, elle n'a en revanche jamais apprécié les chiens.

☐ Vrai ☐ Faux

8. Quel est le surnom qu'elle donnait à sa mère ?

- a. Sido
- b. Dodi
- c. Didi

9. De quelle région française Colette tient-elle son fameux accent, qui ne la quitta jamais ?

10. Réunissez ces couples de la bibliographie de Colette en associant chaque lettre à un ou deux numéros.

- | | | | |
|------------------|---|---|------------|
| a. Léa de Lonval | ● | ● | 1. Rézi |
| b. Minne | ● | ● | 2. Chéri |
| c. Claudine | ● | ● | 3. Renaud |
| | | ● | 4. Antoine |

11. Qui Colette surnommait-elle « Bel-Gazou » ?

- a. Son éditeur
- b. Maurice Goudekot
- c. Son chat favori
- d. Sa fille

12. « Quelle sûreté dans le choix des mots ! Quel délicat sentiment de la nuance ! Et tout cela comme en se jouant, à la La Fontaine, et sans avoir l'air d'y toucher, résultat d'une élaboration assidue, résultat exquis. » Qui est l'auteur de ces louanges ?

- a. Willy
- b. André Gide
- c. Marcel Proust

13. Sous quel surnom connaît-on mieux Mathilde de Morny, maîtresse de Colette ?

14. Le succès littéraire *Claudine à l'école* a été publié sous un autre nom que celui de Colette. Lequel ?

- a. Sidonie Gabrielle
- b. Celui de son mari, Willy
- c. Mlle Sergent

15. Quel était l'écrivain préféré de l'écrivaine ?

- a. Sophocle
- b. Zola
- c. Balzac
- d. Rousseau

Anagramme

Les recettes de Colette

(Sur)noms d'une
plume!

1. Quel surnom a-t-on donné à Virgile ?

- a. L'aigle de Mantoue
- b. La colombe de Mantoue
- c. Le cygne de Mantoue
- d. Le rossignol de Mantoue

2. Donnez pour chacun de ces surnoms le numéro de l'auteur à qui on l'a attribué.

- | | | | |
|---------------------------------|---|---|---------------------|
| a. L'aigle de Meaux | ● | ● | 1. Bossuet |
| b. L'homme aux semelles de vent | ● | ● | 2. Cervantès |
| c. Le manchot de Lépante | ● | ● | 3. Proust |
| d. Le saturnien | ● | ● | 4. Rimbaud |

3. À qui s'adresse Louis-Ferdinand Céline lorsqu'il publie son pamphlet « À l'agité du bocal » ?

- a. Louis Aragon
- b. Berthold Brecht
- c. Albert Camus
- d. Jean-Paul Sartre

4. À quel auteur le surnom de « Dickens français » a-t-il été attribué ?

- a. Alphonse Daudet
- b. Anatole France
- c. Victor Hugo
- d. Émile Zola

Pas si bête

1. Quel célèbre conte est ici illustré par Gustave Doré ?



2. Qui a dit : « Si je préfère les chats aux chiens, c'est parce qu'il n'y a pas de chat policier » ?

- a. Louis-Ferdinand Céline
- b. Colette
- c. Jean Cocteau
- d. Georges Perec

3. Pour chacun de ces ouvrages, donnez le numéro des animaux qui en sont les personnages principaux.

- a. *La Ferme des animaux*, de George Orwell
- b. *Musher*, de Julien Gravelle
- c. *La Dernière Harde*, de Maurice Genevoix

- 1.** Cerfs
- 2.** Chiens
- 3.** Cochons

3. Trouvez l'intrus ! Lequel de ces chiens de bande dessinée n'est pas doué de parole (ou du moins de pensée verbalisée) ?

- a. Idéfix
- b. Milou
- c. Snoopy
- d. Rantanplan

1. À qui Victor Hugo s'adresse-t-il dans le célèbre poème qui commence par « Demain dès l'aube » ?

2. Quel conseil la cigale donne-t-elle à la fourmi sa voisine, à la fin de la célèbre fable de La Fontaine ?

- a. « J'en suis fort aise... Débrouillez-vous ! »
- b. « Eh bien ! Chantez maintenant. »
- c. « La raison du plus fort est toujours la meilleure. »
- d. « Eh bien ! Dansez maintenant. »

3. Reliez chacune de ces voyelles avec la couleur que lui attribue Arthur Rimbaud dans le sonnet *Voyelles* :

- | | |
|-----|---------|
| A ● | ● Rouge |
| E ● | ● Blanc |
| I ● | ● Vert |
| O ● | ● Bleu |
| U ● | ● Noir |

4. Complétez la première strophe de la *Chanson d'automne* de Verlaine.

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne

5. Quel célèbre poème du ^{xx}e siècle commence par le vers suivant : « À la fin tu es las de ce monde ancien » ?

6. Complétez le second quatrain de *L'Idéal*, de Charles Baudelaire, avec le nom du peintre dont il critique la représentation des femmes.

Je laisse à poète des chloroses,
Son troupeau gazouillant de beautés
d'hôpital,
Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.

7. Trouvez les trois vers suivant ce célèbre alexandrin extrait du *Lac*, d'Alphonse de Lamartine.

Un soir, t'en souvient-il ? Nous voguions
en silence ;

8. Complétez la dernière strophe de *L'Albatros*, de Charles Baudelaire.

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;

9. De qui, ou de quoi, Paul Éluard écrit-il le nom dans ce poème dont voici les deux premières strophes :

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

10. Trouvez le mot qui clôt la première strophe du poème *Tristesse*, d'Alfred de Musset.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon

- a. Génie
- b. Envie
- c. Paradis
- d. Ennui

11. Retrouvez le titre du poème de Jacques Prévert qui commence par les vers suivants :

Il dit non avec la tête
Mais il dit oui avec le cœur
Il dit oui à ce qu'il aime
Il dit non au professeur

12. Reliez ces fin de poèmes à leur titre.

- a. « Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit »

- b. « Tout fuit./Tout passe./L'espace/Efface/
Le bruit »
- c. « Je pèse mes 80 kilos/Je t'aime »
- d. « Sans autre forme de procès »

- 1. *Tu es plus belle que le ciel et la mer*, de Blaise Cendrars
- 2. *Le Loup et l'Agneau*, de Jean de La Fontaine
- 3. *Le Dormeur du Val*, d'Arthur Rimbaud
- 4. *Les Djinnns*, de Victor Hugo

13. Dans le poème *À quatre temps* d'Andrée Chedid, les quatre strophes se réfèrent à un moment de la journée. Associez chacune d'elles au « temps » qui lui correspond pour reconstituer le poème.

- a. Dissipe le gribouillis des heures
Apaise le jour
Que ton ventre subtil
Se teinte de crépuscules
- b. Deviens matin
Sois aube sois phénix
Sème clair
Dans les silos de l'ombre
- c. Déverse tes encres
Tes baumes
Et tes lueurs
Sur l'âme
Indéchiffrable.
- d. Au faite du jour
Hisse nos rêves
À ton mât

14. Trouvez à qui s'adresse Louis Aragon dans le poème qui commence par les vers suivants :

Donne-moi tes mains pour l'inquiétude
Donne-moi tes mains dont j'ai tant rêvé
Dont j'ai tant rêvé dans ma solitude
Donne-moi tes mains que je sois sauvé

15. Trouvez les trois derniers vers du poème *L'Adieu* de Guillaume Apollinaire.

J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en

Les classiques de Boll

Quelle fable de La Fontaine est représentée sur ce dessin ?



Par mots et par villes

1. Complétez le vers du sonnet de Joachim du Bellay pour retrouver le nom de sa ville natale.

« Plus mon petit , que le mont Palatin »

2. Donnez, pour chacun de ces auteurs, le numéro de la ville où il a séjourné.

- | | | |
|----------------------|---|-------------------|
| a. Jean Cocteau | ● | 1. Ferney |
| b. George Sand | ● | 2. Grignan |
| c. Madame de Sévigné | ● | 3. Milly-la-Forêt |
| d. Voltaire | ● | 4. Nohant |

3. Remettez les lettres dans l'ordre pour trouver le nom du village dans lequel se trouve le moulin d'Alphonse Daudet.

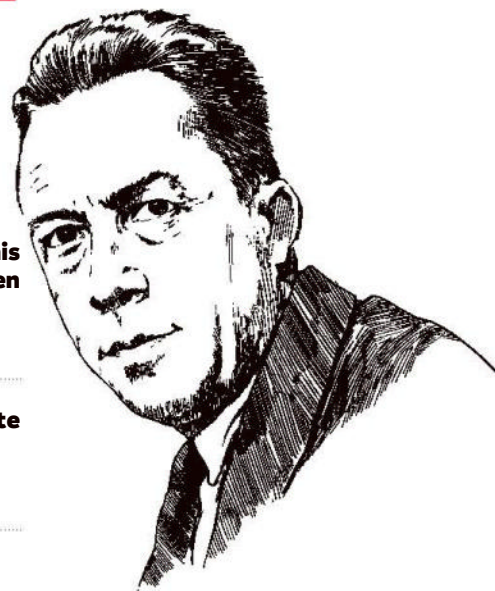
EEFIILLNOTV :

Anagrammes

Faites bouger les lettres pour découvrir les noms complets de deux célèbres écrivains.

On fureta dans la tombe de ce riche écrivain

Il songe à l'urgence, il songe au temps retrouvé



1. À qui la dédicace du *Premier homme*, « À toi, qui ne pourras jamais lire ce livre », est-elle adressée ?

2. Lequel de ces personnages n'apparaît pas dans *L'Étranger* ?

- a. Céleste
- b. Marie
- c. Rambert

3. Que découvre Meursault avant son exécution ?

- a. « La dure persistance du désir »
- b. « La tendre indifférence du monde »
- c. « La triste impermanence des choses »

4. Dans quelle ville du Maghreb bordant la Méditerranée, et représentée sur cette photo, Albert Camus a-t-il vécu ?

- a. Oran
- b. Annaba
- c. Alger
- d. Tunis



5. Qui signa la fameuse critique de *L'Homme révolté*, qui brouilla définitivement la relation entre Sartre et Camus ?

- a. Patrice Bollon
- b. Francis Jeanson
- c. Iris Colson

6. Quel célèbre groupe anglais a mis le crime de Meursault en musique en 1978 ?

7. Saurez-vous retrouver la toute première phrase de *L'Étranger* ?

8. Camus reçut le prix Nobel à 44 ans, ce qui fit de lui le plus jeune lauréat après :

- a. Rudyard Kipling
- b. Pearl Buck
- c. Mikhaïl Cholokhov

9. Vrai ou faux ? Indiquez si Camus a écrit la phrase suivante : « *Vraiment le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités.* »

☐ Vrai ☐ Faux

10. Complétez cette citation de Camus :

« Ceux qui prétendent tout savoir et tout régler finissent par tout »

- a. Tuer
- b. Gâcher
- c. Oublier

11. Dans *La Chute*, Jean-Baptiste Clamence se désigne par une expression : il est...

- a. Juge-pénitent
- b. Juge-impénitent
- c. Juge-patinant

12. Camus fut l'ami intime d'un célèbre poète. Lequel ?

- a. Louis Aragon
- b. René Char
- c. Henri Michaux

13. Pourquoi Malraux et Camus étaient-ils surnommés « les banquiers de Gallimard » ?

14. Raymond Sintès, le camarade voyou de Meursault, doit son patronyme à :

- a. La mère de Camus, Catherine Sintès
- b. Un ami d'université de Camus, Lucien Sintès
- c. À un érudit antique, inventeur d'une méthode pour réduire les textes, Hilarius Sintès

15. Vrai ou faux ? Camus a reçu une récompense de 42 000 dollars pour le prix Nobel, et a tout donné à une association caritative.

☐ Vrai ☐ Faux

Un sans-faute



La récente pandémie a remis à la mode Albert Camus et son roman *La Peste*, lequel a fait un tabac dans les librairies. Las ! neuf erreurs se sont glissées dans l'extrait qui suit. Les repérez-vous ?

Des flots inninterrompus de chaleur et de lumière inondèrent la ville à longueurs de journée. Il semblait qu'il n'était pas un point de la ville qui ne fut placé dans la réverbération la plus aveuglante. Le soleil poursuivait nos concitoyens dans tous les coins de rue et, si ils s'arrêtaient, il les frappait alors. Comme ces premières chaleurs coïncidèrent avec un accroissement en flèche du nombre des victimes, qui se chiffra à près de sept cent par semaine, une sorte d'abattement s'empara de la ville. Parmi les faubourgs, entre les rues plates et les maisons à terrasses, l'animation décrut et, dans ce quartier où les gens vivaient toujours sur leur seuil, toutes les portes étaient fermées et les persiennes closes, sans qu'on put savoir si c'était de la peste ou du soleil qu'on entendait ainsi se protéger.

Noms d'une plume !



1. Dans cette liste de pseudonymes, barrez celui que Fernando Pessoa ne s'est pas attribué.

Alberto Caeiro – Alvaro de Campos – Pablo Neruda – Ricardo Reis – Bernardo Soares

2. Comment le créateur de Tintin a-t-il fabriqué son nom de plume ?

.....

.....

Pas si bête

1. Remettez les lettres dans l'ordre et trouvez le nom de l'ânesse qui a accompagné Robert Louis Stevenson lors de sa traversée des Cévennes.

DEEIMNST :

2. Parmi ces animaux, barrez celui qu'on ne trouve pas dans *Le Livre de la jungle*, de Rudyard Kipling.

- ☐ Un boa
- ☐ Un buffle
- ☐ Un ours
- ☐ Une panthère
- ☐ Un tigre



Scène du *Livre de la jungle* de Rudyard Kipling, huile sur toile de Valdemar Henrik Nicolai Irminge (1908).

Anagramme

C'est la rumba !

.....



1. À quel écrivain américain doit-on le « papa doble », cocktail à base de rhum blanc et de marasquin, servi sans sucre ?

2. Dans *Pietr-le-Letton*, premier roman policier de la série des *Maigret*, Georges Simenon décrit une scène dans laquelle l'homme que le commissaire recherche s'enivre. Quelle boisson est à l'origine de cette ivresse ?

- a. Le calvados
- b. Le schnaps
- c. La vodka
- d. Le whisky

3. Remettez les lettres dans l'ordre pour trouver les prénom et nom de l'écrivain connu pour être un grand consommateur de café.

LAABCDEÉHLNOORZ :

4. Complétez la citation d'Amélie Nothomb avec le nom de ses deux boissons préférées.

« Je n'ai qu'une seule règle de vie : avant midi, rien que du Après midi, rien que du »

5. Pour George Orwell, il vaut mieux verser d'abord le lait puis y ajouter le thé. Vrai ou faux ?

☐ Vrai ☐ Faux

6. Barrez le nom du personnage qui n'est pas assis à la table où est servi le thé dans *Alice au pays des merveilles*, de Lewis Carroll.

Le Chapelier – Le Chat – Le Lièvre – Le Loir

7. Quel alcool « Fine », la mère de Gervaise, personnage des *Rougon-Macquart*, faisait-elle boire à sa fille ?

- a. De l'anisette
- b. De la bière
- c. De l'eau-de-vie
- d. Du vin

8. Le titre de l'ouvrage de Philippe Delerm a été déformé. Rétablissez-le

La Première Gorgée de vin et autres plaisirs minuscules

9. Combien de vaches faut-il traire pour allaiter Gargantua à la naissance ?

- a. Entre 500 et 1 000
- b. Entre 1 000 et 10 000
- c. Entre 10 000 et 20 000
- d. Plus de 20 000

10. C'est le professeur Tournesol qui guérit le capitaine Haddock de son alcoolisme. Vrai ou faux ?

☐ Vrai ☐ Faux



Anagrammes

Renversez les lettres de chacune de ces propositions pour composer des titres d'œuvres.

L'entreprise d'exorcisme

Et la vie a un goût d'boyau...

Une Italienne vint

Enlèvement

Par mots et par villes

1. Attribuez à chacun de ces auteurs le nom des habitants de la ville dans laquelle il est né.

- | | | |
|-------------------|---|-------------------|
| a. Victor Hugo | ● | 1. Bisontin |
| b. Jean Racine | ● | 2. Carolopolitain |
| c. Arthur Rimbaud | ● | 3. Messin |
| d. Paul Verlaine | ● | 4. Milonais |

2. Remettez les lettres dans l'ordre pour retrouver le nom de l'abbaye que Gargantua fait construire pour frère Jean des Entommeures.

EÉÈHLMT:

3. Dans l'auberge de quelle ville les passagers de la diligence de la nouvelle *Boule de Suif* de Guy de Maupassant se sont-ils arrêtés ?

Les classiques de Boll

Quel grand roman de science-fiction se cache derrière cette illustration ?



Les mots croisés

Horizontalement

1. Ensemble des couleurs utilisées. **2.** Même de droite à gauche, a toujours l'air barge. Exclamation du Midi. **3.** N'est pas présent chez les mous. Pas à moi. **4.** Cours supérieur d'Asie. Rendu gras. **5.** Peu apprécié par les amateurs de barreaux de chaise. Conjonction. **6.** Connut le meilleur, puis le pis. Colin, à Paris, en un certain sens. **7.** Une muse proche des tricératops. Note. **8.** Obtenu par les baguettes. Admirateur passionné. **9.** A mis en pièces des textes. Des gouttes d'asti. **10.** Célèbre pour ses portes. **11.** Règle. Personnel. Baies phonétiquement comestibles. **12.** La moitié de Caen. Parcourue. **13.** Se montreras avenante.

Verticalement

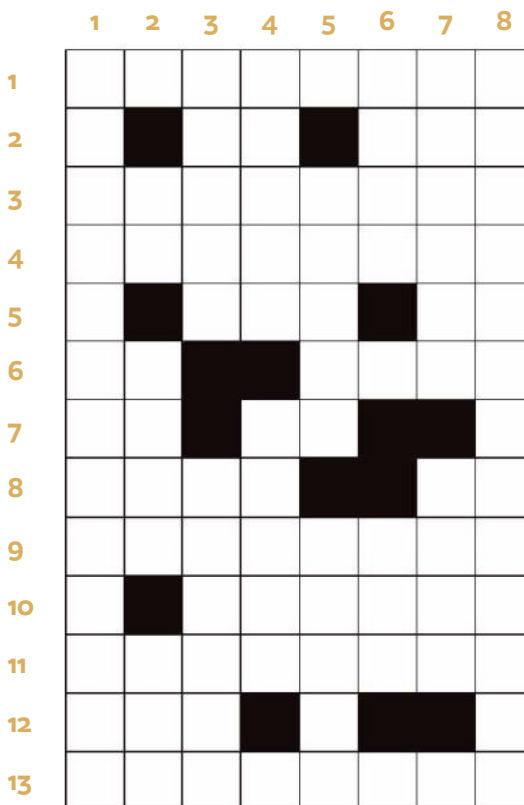
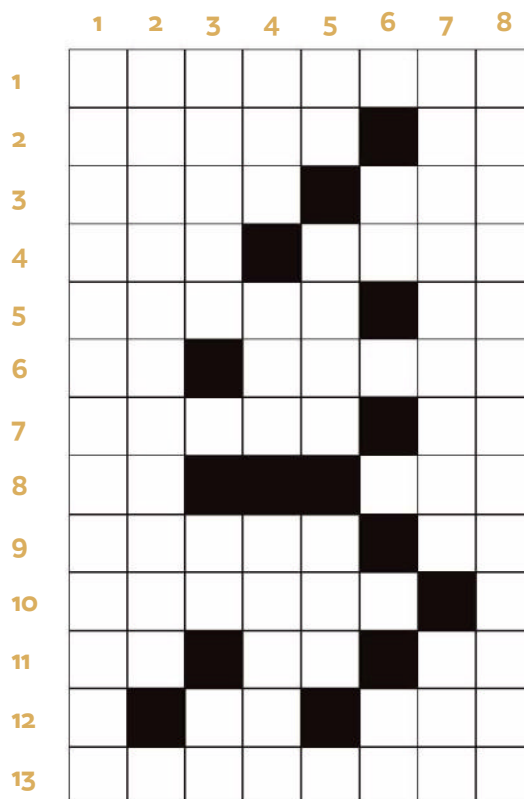
1. Des personnes de premier plant. **2.** Imparfait, alors ! **3.** Gîte au clapier. Possessif. Symbole précieux. **4.** Légumineuse. Élimina de bas en haut. Chasse Bugs Bunny depuis quatre-vingts ans. **5.** Complètent les cours théoriques. Capitale. Avec lui, ce fut : « En avant... arche ! ». **6.** Affirmation énergique. Phonétiquement appelèrent. **7.** Provoqueras une surprise. Agit en rosse. **8.** Pléonasme pour des midinettes ?

Horizontalement

1. En un certain sens, garde-fou. **2.** Pas besoin du bac pour le passer. Prénom de star. **3.** Éole devait le faire, certains jours. **4.** Vacarme. **5.** Un espace consacré aux activités économiques. Un peu d'écume. **6.** Vieux plis. Vit principalement en Somalie. **7.** Personnel. Baie appréciée, en texto. **8.** Salut familial, et même, ici, déformé. Absorbé. **9.** Arrive en cas de sinistre. **10.** Rongeur d'Amérique. **11.** Collés au mur. **12.** Est bien difficile à plaquer. **13.** Porte-plumes dont une espèce est endémique à la Corse.

Verticalement

1. Passionnées. **2.** Points cardinaux. Recèlent bien des tours. Ce n'est pas une reinette. **3.** Son détroit est très connu. Toujours cité en Algérie, ici de bas en haut, sous une des deux orthographes licites. **4.** Renvoi plus haut. Qui a pris la teinte de l'émotion. **5.** Sortie de nuit. Est toute fraîche du matin. **6.** Reluqua. Dupés. **7.** Ne peuvent être mis en doute. Point souple. **8.** Se plaît à vous faire une grosse tête.





1. Quelle est l'origine du mot « for » dans l'expression « for intérieur » ?

- a. Forum
- b. Château fort
- c. L'adjectif « fort », exprimant la robustesse de la conviction

2. Vrai ou Faux ? Le terme « OK » nous provient du grec moderne *ola kala*, signifiant « tout bien ».

☐ Vrai ☐ Faux

3. Le mot « grappe » nous vient du français du XII^e siècle et de son *krappa*. Mais que signifie ce mot ?

- a. Crochet
- b. Raisin
- c. Chaîne

4. Que signifie le grec *pompê*, à l'origine de « pompe » dans l'expression française « en grande pompe » ?

5. Vrai ou faux ? Le nom « baguette », s'il est souvent associé à la France, est d'origine italienne.

☐ Vrai ☐ Faux

6. Le radical éco- que l'on retrouve dans « écologie » ou encore « économie », etc, vient du grec ancien *oikos*. Que signifie-t-il ?

- a. Maison, logis
- b. Cercle
- c. Argent

7. Quel est le sens de la racine *rhin*, que l'on retrouve par exemple dans « rhinocéros » et « rhinopharyngite » ?

8. D'où vient le terme « loufoque » ?

- a. De l'étrangeté de l'animal hybride que serait un « loup-phoque »
- b. Du mot « fou » en loucherbem
- c. De l'ancien français

9. Parmi les noms suivants, trouvez celui qui provient de l'espagnol :

Cédille - Majuscule - Apostrophe - Virgule

10. Voilà de quoi relativiser la notion d'anglicisme ! Quatre des cinq anglicismes suivants proviennent en réalité de l'ancien français : trouvez l'intrus !

Mug - Squat - Flirt - Scoop - Discount

11. Voici les définitions de quatre mots issus du latin *pilus*. Saurez-vous les retrouver ?

- a. Terrain couvert d'herbe maintenue rase par des fauches fréquentes
- b. Flocon de poussière
- c. Enlever la peau d'un légume
- d. Chacune des productions filiformes qui se montrent sur la peau de certains animaux ; ensemble de ces productions couvrant, en tout ou en partie, le corps d'un animal

12. Vrai ou faux ? « Appétit » et « apéritif » ont la même racine latine.

☐ Vrai ☐ Faux

13. D'après son étymologie, un tentacule sert à :

- a. Attacher
- b. Palper
- c. Attraper

14. Le verbe de moyen néerlandais *loeken*, signifiant « regarder », a donné deux verbes ayant la même signification, l'un anglais et l'autre français. Saurez-vous les retrouver ?

15. Vrai ou faux ? *In extremis* et « inexorable » partagent la même racine.

☐ Vrai ☐ Faux



Un sans-faute



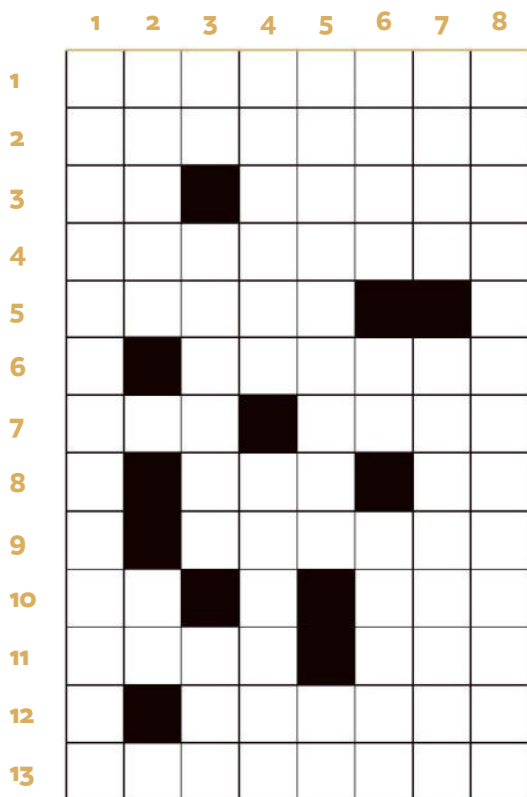
Dans cet extrait de *Voyage au bout de la nuit*, de Céline, neuf coquilles sont à débusquer. Les repérerez-vous toutes ?

« New-York c'est une ville debout. On en avait déjà vues nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux mêmes. Mais chez nous, n'est-ce-pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pamait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur.

On en a donc rigolé comme des cornichons. Ça fait drôle, forcément, une ville bâtie en raideur. Mais on n'en pouvait rigoler nous du spectacle qu'à partir du cou, à cause du froid qui venait du large pendant ce temps-là à travers une grosse brume grise et rose, et rapide et piquante à l'assaut de nos pantalons et des crevasses de cette muraille, les rues de la ville, où les nuages

s'engouffraient aussi à la charge du vent. Notre galère tenait son mince sillon juste au raz des jetées, là où venait finir une eau caca, toute barbotante d'une kiryelle de petits bachots et remorqueurs avides et cornards. »

Les mots . croisés



Horizontalement

1. Au cou du saint-bernard. **2.** Permet de retirer du liquide. **3.** Symbole d'un gaz. Sert à dérouiller. **4.** Noé ne les avait pas pris à bord, alors ! **5.** Effritait. **6.** Abréviation familière à René Fallet. **7.** Tel certain frère au couvent. De la famille des antilopes. **8.** Accompagne une belle passe. À la fin de toute fin. **9.** Raclée. **10.** Possessif. Cela permet de souffler. **11.** Prince du désert et roi du pétrole. Période des chaleurs. **12.** Clause de vente **13.** L'une d'elles mit en déroute l'Invincible Armada.

Verticalement

1. Sic. **2.** Quelque peu crues. Quartiers d'Amsterdam. **3.** Pieuse abréviation. Supplément familial. Impose un passage par un tunnel. **4.** Prénom féminin. En un certain sens, est ciselé en cuisine. **5.** Lieux retirés. Pronom. **6.** Média désordonné. Le premier. Pause. **7.** Rivière de l'Ouest. Boulets de canon. **8.** Moroses.



1. Reliez chacune des périphrases suivantes au mot qu'elle remplace :

- **a.** La dame de fer
- **b.** Le Roi-Soleil
- **c.** La Ville rose
- **d.** Le roi des animaux

- **1.** Louis XIV
- **2.** Le lion
- **3.** Toulouse
- **4.** La tour Eiffel

2. Pour les deux figures de style suivantes, indiquez laquelle est une métaphore et laquelle est une comparaison

- 1.** « L'aube aux doigts de rose », *L'Odyssée*, Homère.
- 2.** « Et nous alimentons nos aimables remords/Comme les mendiants nourrissent leur vermine », *Au lecteur*, Charles Baudelaire

3. Généralement, on qualifie d'ironiques des phrases comme « C'est du joli ! » ou « Quelle ambiance ! »... Quel est le nom de cette figure de style ?

4. Le célèbre vers d'*Andromaque*, « Qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes », est une figure de style. Laquelle ?

5. Pour chacun des euphémismes suivants, trouvez le terme qu'il a remplacé :

- a.** Un non-voyant :
- b.** L'autre monde :
- c.** Être un peu simple :

6. Dans la strophe suivante, extraite des *Fleurs du Mal* de Baudelaire, quelle figure de style est associée à « Espoir » et à « Angoisse » ?

« Et de longs corbillards, sans tambours ni musique / Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir / Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique / Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. »

7. Dans *Les Femmes savantes*, Molière écrit : « Et moi, pour trancher court toute cette dispute, Il faut qu'absolument mon désir s'exécute. » Étrange construction de phrase ! Quelle est la figure de style qui rompt la cohésion syntaxique de la phrase ?

8. Réécrivez « Il est beau » en employant une litote.

9. Pour chacune des propositions suivantes, indiquez si elles contiennent des métonymies (A) ou des synecdoques (B).

La métonymie substitue un objet par un autre qui lui est associé, tandis que la synecdoque désigne un tout par l'une de ses parties.

- ☐ Boire un verre
- ☐ Les voiles au loin descendant vers Harfleur
- ☐ Porter des verres correcteurs
- ☐ Remettre sa démission

10. Avez-vous bien répondu à la question précédente ? Les lettres A et B de vos réponses forment la structure d'une autre figure de style... Laquelle ?

11. Parmi ces figures de style, barrez celle qui n'est pas une figure d'amplification.

L'anaphore - L'hyperbole -
La gradation - L'assonance

12. Dans le monologue d'Harpagon, quelle est la figure de style employée lorsqu'il dit : « C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré ! » ?

13. Dans la comparaison suivante, extraite de *L'Albatros* de Baudelaire, indiquez le comparant, le comparé et l'outil de comparaison :

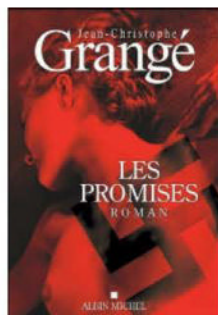
Le Poète est semblable au prince des nuées
(Qui hante la tempête et se rit de l'archer)

14. Complétez les expressions suivantes pour en faire des pléonasmes :

Monter
Un ciel constellé d'
Un tri
Une dune de
S'avérer

15. Quelle est la figure de style contraire du pléonasme ?

Un sans-faute

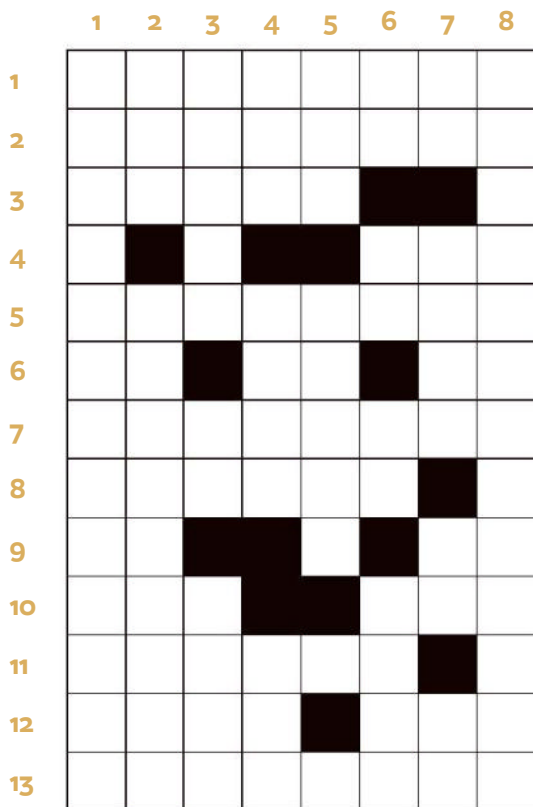


Dans cet extrait des *Promises*, de Jean-Christophe Grangé, neuf erreurs ont été indûment ajoutées. Les repérez-vous ?

« Durant quelques secondes, elle observa le décors. Simon avait tout conçu lui-même, afin justement de rassurer ses patientes (il n'accueillait que des femmes). Des murs peints, blancs cassés, un fauteuil "éléphant" en cuir brin et une méridienne en guise de divan, un épais tapis de laine aux motifs Kandinsky qui vous donnez l'impression de marcher sur des nuages, une bibliothèque vitrée dans laquelle il avait soigneusement placé ses ouvrages de références, et surtout, son fameux bureau Art déco à caissons sous lequel, à l'abris des regards, il avait coutume de se déchausser.

– J'aperçois dans ma brouette un tas de cendres. Dans la lumière de l'aube, cette masse forme une tâche pâle qui rapelle le visage de la fille... »

Les mots. croisés

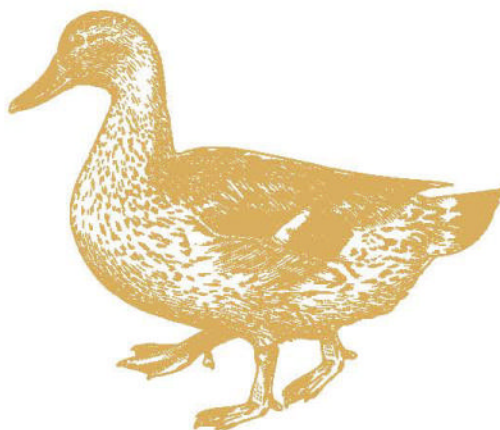


Horizontalement

1. En Alsace, on en est toqué. 2. Est porté à devancer l'appel. 3. L'origine de nombre de bouchons. 4. Obtenu en frappant deux fois avec les baguettes. 5. Passées chez les aristos. 6. C'est cela. Quartier de Canberra. Qualifie certaines voitures sportives et confortables. 7. S'oppose à un monde de brutes. 8. Grosse tête chez les Turcs. 9. Petit tour. Le onze de Rome. 10. Un âge perturbé. Balais. 11. Nourrit une passion dévorante pour Manon. 12. Prénom masculin. Héroïne de Mankiewicz. 13. Charmées.

Verticalement

1. Clients fidèles au poste. 2. A précédé le RSA. Héroïne d'une histoire d'eau. 3. Se siffle avant les repas. Personnel. Pièce qui reste à la porte. 4. Fut parti de 1973 à 1994. Celui des chiens doit être ramassé par leurs propriétaires. Tel Ysengrin. 5. La fin pour une disqualifiée. Terre vague. 6. Pieuse abréviation. Marque le dédain. La moitié de Bibi. Fut présent pour Diane. 7. Précède les sciences et les lettres. Don du feu. La moitié de Xi'an. Cale. 8. Telles des vidéos qui ont été numérisées.



1. Vrai ou faux ? Le terme « croque-mort » vient du fait que la personne chargée de mettre en bière les défunts leur croquait le gros orteil. Si le mort ne réagissait pas, le cercueil pouvait être scellé.

☐ Vrai ☐ Faux

2. Reliez ces expressions contenant le mot « paille » à leur définition :

- ☐ a. La paille et la poutre
- ☐ b. Sur la paille
- ☐ c. Un homme de paille

- ☐ 1. Dans une grande pauvreté
- ☐ 2. Une personne dont le nom sert à la signature de contrats, à la place du véritable contractant
- ☐ 3. Les défauts d'autrui qu'on perçoit comme gênants, en ignorant les siens propres

3. Trouvez l'intrus ! Laquelle de ces expressions françaises ne trouve pas ses racines dans la mythologie grecque ?

- a. La boîte de Pandore
- b. Les moutons de Panurge
- c. Une tunique de Nessus
- d. Le tonneau des Danaïdes

4. On peut bien me tenir, certains jeux ne me valent pas. Lorsque je suis fière, je deviens également gage de reconnaissance. Qui suis-je ?

5. Dans l'expression « un baroud d'honneur », que signifie le terme « baroud » ?

- a. De la poudre explosive
- b. Une révérence exagérée
- c. Un chant militaire
- d. Une danse endiablée

6. Laquelle de ces expressions est la plus récente ?

- a. Gagner ses éperons
- b. Langue de bois
- c. Faire ripaille
- d. Payer rubis sur l'ongle

7. Dans l'expression « être sous la coupe de quelqu'un », que signifie la « coupe » ?

- a. C'est une déformation du mot « croupe »
- b. La coupe de communion utilisée pendant l'eucharistie
- c. La coupe du jeu de cartes
- d. La coupe du tissu par les tailleurs

8. Trouvez la bonne orthographe de l'expression suivante :

- a. Une sainte-nitouche
- b. Une sainte n'y touche
- c. Une sainte ni-touche

9. Quand on veut exprimer le fait de tenter quelque chose d'impossible ou d'extrêmement difficile, quel animal veut-on « faire passer par le chas d'une aiguille » ?

- a. Un éléphant
- b. Un chat
- c. Un chameau
- d. Un hippopotame

10. Laquelle de ces expressions ne peut pas signifier « être mort » ?

- a. Casser sa pipe
- b. Se mettre à table
- c. Être sur le carreau
- d. Passer l'arme à gauche

11. Vrai ou Faux ? L'expression « une promesse de Gascon » (qui signifie « une promesse ne pouvant être tenue »), tient son origine du personnage de d'Artagnan, célèbre Gascon des *Trois Mousquetaires*

☐ Vrai ☐ Faux

12. Quelle expression française, désignant un sujet de dispute, nous provient du mythe du jugement de Pâris ?

13. Complétez chacune des expressions suivantes avec la nationalité qui y est mentionnée :

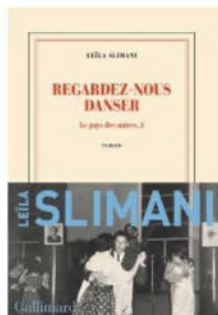
- a. Fort comme un
- b. Aller se faire voir chez les
- c. Soûl comme un

14. L'expression « C'est la Bérézina », qui désigne une situation extrêmement désagréable, fait référence à un fait historique. Lequel ?

15. Trouvez l'intrus ! Lequel des mots suivants ne forme pas une expression lorsqu'il complète la proposition « tomber comme... » ?

- a. Un couperet
- b. Une mouche
- c. Une sentence

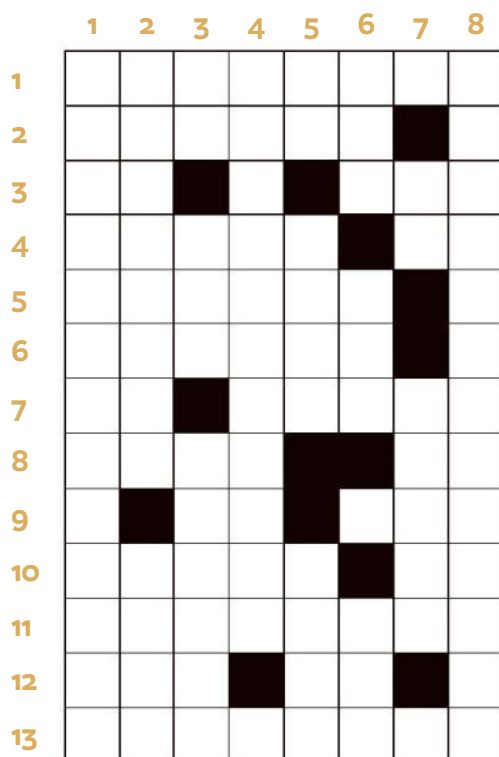
Un sans-faute



Dans cet extrait du deuxième volet de la trilogie de Leïla Slimani, *Regardez-nous danser*, neuf erreurs se sont glissées. Les repèrerez-vous toutes ?

« Si les membres du Rotary insistèrent, s'ils se montrèrent si bienveillants, si attentionnés à l'égard d'Amine, c'est aussi parce qu'il était marocain et que le club voulait prouver, en intégrant des Arabes parmi ses membres, que le temps de la colonisation, le temps des vies parallèles, étaient terminés. Bien sûr, ils étaient nombreux à avoir quitté le pays au cours de l'automne 1956 quand la foule en colère avait envahi les rues et laissé libre cour à la folie sanguinaire. La briquetterie avait été incendiée, des hommes avaient été tués en pleine rue et les étrangers avaient compris qu'ils n'étaient plus chez eux. Certains avaient plié bagages [...]. Des propriétaires renoncèrent à leurs terres et aux années de travail auquel ils avaient consenti. Amine se demandait si c'était les plus peureux ou les plus lucides qui étaient rentrés chez eux. Mais cette vague de départ ne fut qu'une parenthèse. »

Les mots . croisés



Horizontalement

1. Boulette appréciée. **2.** Vacheries de... poulain. **3.** Phonétiquement, salut. Occupation de choix. **4.** Se montra tout feu, tout flammes. Sur des enveloppes. **5.** Balle populaire. **6.** Répéter. **7.** Collé dos au mur. Dans le nom d'une université parisienne. **8.** En un certain sens, trouve le plaisir dans la souffrance. Convient. **9.** Romains. Est en tête dans les livres de cuisine. **10.** Personne anonyme. Au cœur de Foix. **11.** Vents saisonniers. **12.** Indique la modernité. Quartiers de Naples. **13.** Ferme persévérance.

Verticalement

1. Peu avare en hyperboles. **2.** Accueillantes. Greffe perturbée. **3.** Accord oriental. Aire mal retournée. Son indiscretion le perdit. **4.** Font signes au Chinois. **5.** Cale. Prêtes à faire la vie. Ainsi déformé, ne pourra pas participer à la construction du bateau. **6.** Cardinal. Furent échangés contre un droit. Il refuse de s'aplatir. **7.** Note. Coucou. **8.** Selon lui, les valeurs sont indépendantes du lieu et du temps.



1. Qu'est-ce qu'un « zoïle » ?

- a. Un chant religieux plaintif
- b. Un critique envieux, méchant et partial
- c. Un terme argotique signifiant « oiseau »

2. Dire d'un magasin qu'il est « bien achalandé » signifie :

- a. Qu'il a beaucoup de clients
- b. Qu'il est bien approvisionné en marchandises
- c. Les deux

3. Les termes « achalandé » et « chaland » proviennent d'ailleurs du verbe « chaloir », « avoir de l'intérêt ». Retrouvez l'adjectif et l'expression française qui en découlent également :

Une expression française signifiant « peu m'importe » :

Un adjectif signifiant « Qui manque de zèle, d'ardeur, d'énergie » :

4. Est-il élogieux de qualifier une femme de « pecque » ?

5. Lequel de ces personnages de Molière pourrait-on qualifier de « ladre » ?

- a. Harpagon
- b. Tartuffe
- c. Scapin

6. Lequel des mots suivants est un synonyme du terme « algarade » ?

Querelle - Orgueil - Boutade

7. Reliez les animaux suivants à leurs cris :

- | | |
|--------------------|--------------|
| a. Le criaillement | 1. Le chien |
| b. Le béguetement | 2. Le bouc |
| c. Le clabaudage | 3. Le faisan |

8. Quel est l'antonyme de l'adjectif « sapide » ?

9. Dans quelle catégorie de mots pourrait-on ranger les termes suivants ?

Saquerlotte - Pâquebleu - Cadédiou - Mordious

10. Trouvez les participes passés des verbes suivants :

Gésir : _____
 Issir : _____
 Échoir : _____

11. Vrai ou faux ? Le terme « marâtre », signifiant « belle-mère » et popularisé par des contes de fées comme *Cendrillon* ou *Blanche-Neige*, existe au masculin : c'est le « parâtre ».

☐ Vrai ☐ Faux

12. Quand on dit à quelqu'un qu'on le « contre-aime », que veut-on dire ?

- a. Qu'on l'aime en retour
- b. Qu'on le hait

13. Vrai ou faux ? Le mot « baliverne », et son verbe « baliverner », sont directement construits à partir du patronyme de Jules Verne !

☐ Vrai ☐ Faux

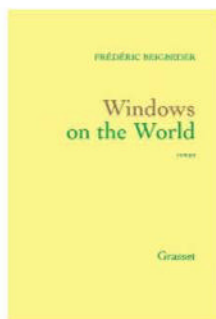
14. En quoi consistent les actions suivantes ? Reliez ces affronts à leurs définitions :

- | |
|--|
| ☐ a. Donner un camouflet |
| ☐ b. Laidier |
| ☐ c. Donner un soufflet |
| ☐ d. Canuler |
| ☐ 1. Le fait de souffler de la fumée au nez d'un dormeur |
| ☐ 2. Le fait de donner une gifle |
| ☐ 3. Importuner quelqu'un |
| ☐ 4. Le fait d'insulter quelqu'un |

15. Un « histrion » est :

- a. Un cavalier voltigeur
- b. Une histoire courte satirique
- c. Un acteur de comédie un peu grotesque

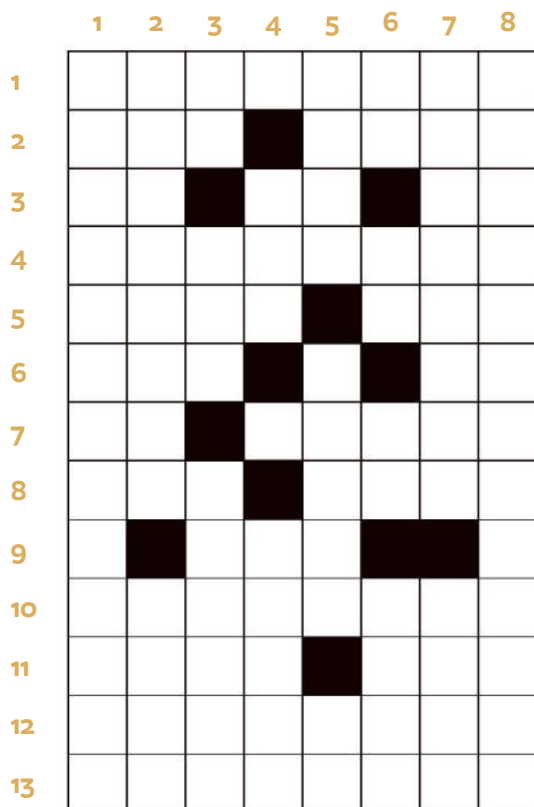
Un sans-faute



On a sciemment glissé neuf coquilles dans cet extrait de *Windows on the World* de Frédéric Beigbeder. Les repérerez-vous ?

« Il faut être complètement taré pour claquer six patates simplement pour gagner trois heures de vol. Les gens qui ont imaginé cette machine étaient-ils très défoncés ou croyaient-ils vraiment que ce maigre gain de temps méritait qu'on brûlât des tonnes de kérozène supplémentaires ? Qui étaient ces ingénieurs des années 60 ? Leurs aspirations semblent si obsolètes... si *xx^{ème}* siècle... Un monde blanc, rapide, lisse et plastifié, où des avions triangulaires snoberaient les fuseaux horaires... Plus personne n'y croit... mon voisin chauve baïlle en lisant *L'Express*... Tout vient de cette époque, la dernière période optimiste... les répondeurs automatiques... le jet-lag... Les news magazines... C'était vachement "*in*" de se plaindre du décalage horaire, maintenant on ose plus en parler tellement c'est ringard. »

Les mots . croisés



Horizontalement

1. Reconstituée. **2.** Culotté. On le prend aux dents s'il est en bonne forme. **3.** Au bout de l'ajonc. Article. Les premiers fondamentaux y sont au programme. **4.** Encagé volontaire. **5.** Contrôle des bagages. Met du piquant une fois reconstitué. **6.** Est à l'origine du nom d'un État étoilé. A battu bien des rois. **7.** C'est-à-dire. Pas anglais. **8.** À l'origine de certains voyages... Portée par des amateurs de son. **9.** Dans le nom d'un hebdomadaire. **10.** Se porte comme un charme. **11.** Fit un sillon. En un certain sens, sans effets. **12.** Poussant vers la côte. **13.** Transvasés.

Verticalement

1. Boulots. **2.** Accompagnent des légumes. Peintre et sculpteur. **3.** Règle à suivre. À l'ouest de West. Fétiche d'enfant. **4.** Aide au foyer. Explosion d'origine anglaise. **5.** Dans la saison des glaces. Arrêt de circulation. Note. **6.** Symbole d'un métal. Devant les lettres et les sciences. Préposition. Titre déposé. **7.** Rampe dans les bocages. Oseille. **8.** Célérités.

QUIZ LITTÉRATURE

PAGE 6 Alexandre Dumas

1. **a** - 1 ; **b** - 3 ; **c** - 4 ; **d** - 2.
2. **Auguste Maquet** a collaboré à une dizaine de romans dont *Les Trois Mousquetaires*, *Le Comte de Monte-Cristo* ou *La Reine Margot*.
3. **a** - Fils ; **b** - Père ; **c** - Fils ; **d** - Père.
4. **d** : Dumas n'a jamais écrit la biographie de **François I^{er}**. Il a en revanche écrit sur les vies de Louis XIV dans *Louis XIV et son siècle*, d'Henri IV dans *Les Grands Hommes en robe de chambre*, et de Napoléon dans *Napoléon Bonaparte*.
5. **Faux** : les deux écrivains étaient amis.
6. Edmond Dantès ne se fait jamais appeler **Bertuccio**. Bertuccio est le majordome du comte.
7. Réponse **a**.
8. **a** : la traversée fait 5 kilomètres et réunit des milliers de participants !
9. **c** : **Vincent Cassel** interprète toutefois Athos dans l'adaptation de Martin Bourboulon de 2023. Son père, Jean-Pierre Cassel, a joué d'Artagnan dans *Cyrano* et d'Artagnan en 1964.
10. **d** : le **château de Monte-Cristo**, situé à Port-Marly dans les Yvelines, est aujourd'hui ouvert au public.
11. **b** : **Marguerite de Valois** et Henri de Navarre (futur Henri IV).
12. **a** : Milady fut mariée à **Athos**, comte de La Fère.
13. **a** - 4 ; **b** - 3 ; **c** - 1 ; **d** - 2.
14. Réponse **b**.
15. **Aramis** est le seul mousquetaire encore en vie à la fin du *Vicomte de Bragelonne*.

PAGE 8 Émile Zola

1. **c** : **Paul Cézanne** et Émile Zola naquirent l'un en 1839, l'autre en 1840. Ils se connurent au collège d'Aix et restèrent liés toute leur vie.
2. **c** : le **pot de chambre**/encrrier est un motif récurrent des caricatures de Zola, accusé par ses détracteurs d'esthétiser la saleté.
3. Rougon : **b** - **d** ; Macquart : **a** - **c**.
4. **c** : Zola ne s'interdisait pas l'alcool. Il a en revanche été employé des docks dans sa jeunesse, et aurait été assassiné par un fumiste antidreyfusard.
5. **a** : « Je voudrais quelque chose d'hallucinant, d'effroyable, qui donne **un cauchemar** à toute la France. »
6. Réponse **a**.
7. **c** : on peut d'ailleurs reconnaître *L'Olympia* de **Manet** accrochée face à Zola.
8. **b** : le **docteur Pascal** ne tue personne. Jacques Lantier assassine son amante, et Thérèse Raquin tue son mari Camille.
9. Réponse **a**.
10. **Vrai** : il a échoué deux fois à l'examen.
11. **a** : l'article paraît dans *L'Aurore* le 13 janvier 1898.
12. **b** : Zola souffre d'arithmomanie (il estime que le chiffre 17 est maudit, a la manie de tout compter, de tout additionner), d'hypocondrie et d'obsession morbide (il est terrifié par l'idée d'être enterré vivant, c'est pourquoi il ne dort jamais dans le noir).
13. **Faux** : il repose au Panthéon.

14. Le chanteur **Renaud** joue Étienne Lantier.
15. **c** : il postula **vingt-cinq fois** à l'Académie française sans jamais y être admis.

PAGE 10 Colette

1. Réponse **c**.
2. **c** : Colette n'a jamais écrit *Claudine se marie*.
3. **d** : **Edgar Allan Poe** est mort en 1849, Colette est née en 1873.
4. **1**. Willy (de 1893 à 1910) ; **2**. Henry de Jouvenel (de 1912 à 1924) ; **3**. Maurice Goudekot (de 1935 à 1954).
5. **Vrai** : de nombreuses lettres et dédicaces en témoignent.
6. Réponse **c**.
7. **Faux** : Elle a eu plusieurs chiens, et elle disait aimer tous les animaux.
8. **a** : Colette appelait sa mère **Sido**, diminutif de Sidonie.
9. La petite Sidonie-Gabrielle a grandi en **Bourgogne**.
10. **a** - 2 ; **b** - 4 ; **c** - 1 et 3.
11. **d** : **sa fille**, Colette de Jouvenel.
12. **b** : **André Gide** écrit ces lignes dans son journal, en 1941.
13. On la connaît mieux sous le surnom de **Missy**.
14. **b** : Colette a longtemps été le prête-plume de son mari, Henry Gauthier-Villars, dit Willy.
15. **c** : Les allusions à *La Comédie humaine* d'**Honoré de Balzac** sont très nombreuses dans son œuvre.

PAGE 12 Les poètes et la poésie

1. Victor Hugo s'adresse à sa fille **Léopoldine**, disparue tragiquement quatre années plus tôt.
2. Réponse **d**.
3. **A** - noir ; **E** - blanc ; **I** - rouge ; **U** - vert ; **O** - bleu.
4. « Blessent mon cœur/D'une langue/Monotone »
5. **Zone**, de Guillaume Apollinaire.
6. « Je laisse à **Gavarni**, poète des chloroses [...] »
7. « On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux/Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence/Tes flots harmonieux »
8. « Exilé sur le sol au milieu des huées/Ses ailes de géant l'empêchent de marcher »
9. C'est du mot **liberté** qu'il s'agit, et qui donne d'ailleurs leur titre à ces célèbres vers.
10. Réponse **a**.
11. **Le Cancre** fait partie des 95 poèmes du recueil *Paroles*, de Jacques Prévert, publié en 1946.
12. **a** - 3 ; **b** - 4 ; **c** - 1 ; **d** - 2.
13. **a** - 3 ; **b** - 1 ; **c** - 4 ; **d** - 2.
14. Il s'adresse à **Elsa Triolet** dans un poème intitulé *Les Mains d'Elsa*.
15. « Nous ne nous verrons plus sur terre/Odeur du temps brin de bruyère/Et souviens-toi que je t'attends »

PAGE 14 Albert Camus

1. Elle est adressée à **sa mère**.
2. **c** : Rambert est un personnage de *La Peste*.
3. **b** : il découvre la « tendre indifférence du monde ».
4. **c** : Albert Camus est né en 1913 en Algérie, sous occupation française.
5. Réponse **b**.

6. **The Cure**, avec « Killing an Arab », qui sera rebaptisée « Kissing an Arab » en 2005 puis « Killing another » en 2007.

7. « Aujourd'hui, maman est morte. »

8. **a** : **Rudyard Kipling** a obtenu le prix Nobel de littérature à 42 ans.

9. **Vrai** : cette phrase est extraite de « Pourquoi je fais du théâtre », dans un enregistrement en 1959.

10. **a** : « Ceux qui prétendent tout savoir et tout régler finissent par tout **tuer**. »

11. Réponse **a**.

12. **b** : il fut un très bon ami de **René Char**.

13. Les deux écrivains ne prélevaient de leurs droits d'auteur que ce dont ils avaient besoin, laissant le reste en dépôt chez Gallimard.

14. **a** : à sa mère, **Catherine Hélène Sintès**.

15. **Faux** : cependant, après avoir déposé le chèque à la banque, il l'a oublié. Il a fallu que la banque en question lui écrive pour qu'il se souvienne posséder cet argent.

PAGE 16 L'ivresse des livres

1. **Ernest Hemingway**, alias Papa chez les Cubains, aurait commandé dans un bar de La Havane un daiquiri avec « double » dose de rhum et sans sucre.
2. **d** : l'interlocuteur de Maigret saisit une bouteille de whisky qu'il a bue jusqu'à la dernière goutte.
3. **Honoré de Balzac** buvait beaucoup de café comme excitant. Il écrit :
« Si on le prend à jeun, ce café enflamme les parois de l'estomac, le tord, le malmène. Dès lors tout s'agit : les idées s'ébranlent comme les bataillons de la Grande Armée sur le terrain d'une bataille, et la bataille a lieu. »
4. « Je n'ai qu'une seule règle de vie : avant midi, rien que du **thé**. Après midi, rien que du **champagne**. » (Amélie Nothomb, *L'Union*, 14 avril 2014).
5. **Faux** : dans *Nice Cup of Tea*, Orwell affirme que le thé doit être versé en premier car « on ne peut pas évaluer exactement la quantité de lait, on risque de mettre trop de lait si on le verse en premier ».
6. **Le Chat** n'est pas assis à la table où est servi le thé. On peut lire :
« Il y avait une table servie sous un arbre devant la maison, et le Lièvre y prenait le thé avec le Chapelier. Un Loir profondément endormi était assis entre les deux autres. »
7. **a** : Dans *La Fortune des Rougon*, Émile Zola écrit :
« Elle [Fine] achetait un litre d'anisette, elle buvait le soir des petits verres avec sa fille [Gervaise], tandis qu'Antoine retournait au café. »
8. Le recueil de Philippe Delerm, *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* est paru en 1997 chez Gallimard.
9. **c** : « On lui prescrivit dix et sept mille neuf cent treize vaches de Pautille et de Bréhémont pour l'allaiter quotidiennement. » (François Rabelais, *Gargantua*, chapitre VII)
10. **Vrai** : dans *Tintin et les Picaros*, le professeur invente une pilule, le « stopalcoool », qui « donne un goût abominable à tout alcool absorbé par la suite ».

QUIZ LANGUE FRANÇAISE

PAGE 20 Étymologies et origines étrangères des mots

1. **a** : l'expression signifiant « au plus profond de moi-même », souvent orthographiée « fort intérieur » à tort, dérive en fait du **forum**, place publique où avaient lieu les débats dans la Rome antique. Le **for** intérieur est donc une sorte de tribunal intime situé dans l'esprit de chacun.

2. **Faux** : il y a deux hypothèses répandues quant à l'origine de l'expression. La première dit qu'il provient d'une abréviation phonétique de « *all correct* » en « *oll korrekt* », donc O.K. La seconde, plus répandue, l'associe à la guerre de Sécession, alors que les soldats utilisaient l'abréviation « O.K. » pour signifier « *zéro killed* » (« *zéro tué* »).

3. **a** : il a engendré le « *grappin* », qui désignait dans un premier temps le crochet d'abordage des bateaux.

4. Il signifie « **escorte** » ou « **procession** ».

5. **Vrai** : il est issu de *bacchetta*, terme lui-même provenant du latin *baculum*, le bâton.

6. Réponse **a**.

7. Elle signifie « **nez** ».

8. Réponse **b**.

9. **Cédille**, de *cedilla*, signifiant « petit z ».

10. **Scoop** : *Mug* vient de *moque* (« gobelet »), *squat* de *esquater* (« briser »), *flirt* de *fleurette* (comme dans « conter fleurette »), et *discount* de *descompte*.

11. **a** - Pelouse ; **b** - Peluche ; **c** - Peler ; **d** - Poil.

12. **Faux** : le premier vient de *appetitus*, « désir ». Le second vient de *aperire*, signifiant « ouvrir ».

13. **b** : il vient du latin *tentaculum*, lui-même dérivé de *tentare*, « palper, tâter, toucher ».

14. **To look** en anglais, et **reluquer** en français.

15. **Vrai** : les préfixes *in-* (négation) et *ex-* (hors), expriment une sorte d'échec ou de fatalité.

PAGE 22 Les figures de style

1. **a** - 4 ; **b** - 1 ; **c** - 3 ; **d** - 2.

2. **a** - Métaphore ; **b** - Comparaison.

3. L'**antiphrase** est la figure de style désignant l'utilisation d'un mot, d'une locution dans un sens contraire au sens véritable par ironie ou euphémisme.

4. L'**allitération** se caractérise par la répétition des consonnes dans une suite de mots rapprochés, en l'occurrence la consonne « s ».

5. **a** - Un aveugle ; **b** - La mort ; **c** - Être bête.

6. « Espoir » et « Angoisse » sont ici personnifiées. La **personnification** permet d'attribuer des comportements humains à une réalité non humaine, ici des sentiments.

7. La figure de style qui rompt la cohésion syntaxique de la phrase est appelée **anacoluthie**.

8. Il **n'est pas laid**, la litote atténuant la réalité.

9. **A** - **B** - **B** - **A** (de haut en bas).

10. Le **chiasme**, qui consiste à construire une phrase en suivant la structure ABBA : « il faut manger (A) pour vivre (B) et non pas vivre (B) pour manger (A) ».

11. L'**assonance** n'est pas une figure d'amplification. Elle consiste à répéter une voyelle ou un son vocalique dans une phrase.

12. Cette réplique est une **énumération**, qui est une figure d'amplification.

13. Le comparé est « le Poète », le comparant « prince des nuées », et l'outil de comparaison « est semblable au ».

14. Monter **en haut** ; un ciel constellé d'**étoiles** ; un tri **sélectif** ; une dune de **sable** ; s'avérer **vrai/exact/correct**.

15. L'**oxymore** consiste à allier deux mots de sens contradictoires.

PAGE 24 Les expressions françaises

1. **Faux** : cette explication, pourtant largement répandue, n'est pas exacte. Le nom date de 1788 : le verbe « croquer » prend ici le sens figuré de « faire disparaître », ce que le croque-mort fait pour le corps en fermant le cercueil et pour ce dernier en le mettant en terre.

2. **a** - 3 ; **b** - 1 ; **c** - 2.

3. **b** : Panurge est un héros rabelaisien. Pour se venger d'un propriétaire de troupeau, il lui en acheta le chef, la plus belle bête, alors qu'ils étaient ensemble sur un bateau pour une traversée. Une fois l'animal payé, Panurge jeta celui-ci à l'eau, et le reste du troupeau suivit naturellement son meneur : tous se sont noyés, au grand dam du propriétaire du troupeau.

4. On peut tenir la **chandelle**, devoir une fière chandelle, ou encore estimer que « le jeu n'en vaut pas la chandelle ».

5. **a** : *baroud* est un mot qui vient du chleuh, dialecte berbère du sud du Maroc où *barud* signifiait « poudre explosive ».

6. **b** : l'expression « **langue de bois** » est la plus récente, puisqu'elle date des années 1970. L'explication qui en est généralement donnée vient des Russes qui, avant leur révolution, utilisaient l'expression « langue de chêne » pour se moquer du style administratif employé dans leur bureaucratie tsariste étouffante. L'ère bolcheviste n'améliorant pas véritablement ce style, les manières de parler et d'écrire y étant codifiées et pleines de clichés, la locution continuera donc à être utilisée, mais le « chêne » se fait progressivement remplacer par le « bois », tout simplement. L'expression aurait transité par la Pologne avant d'arriver chez nous. « Gagner ses éperons » date du XIX^e siècle, « faire ripaille » du XVI^e siècle et « payer rubis sur l'ongle » date du XVII^e siècle.

7. **c** : lorsque l'on **coupe un jeu de cartes**, en divisant le paquet, la qualité du jeu du joueur situé juste après le coupeur se trouve déterminée par cette coupe. « Être sous la coupe de quelqu'un », c'est donc dépendre de ou être influencé par cette personne.

8. **a** : si l'expression s'orthographie « nitouche », elle dérive de « n'y touche ».

9. Réponse **c**.

10. **b** : alors que toutes les autres expressions peuvent exprimer le fait de mourir, « se mettre à table » veut dire « passer aux aveux ».

11. **Faux** : elle provient en fait de la réputation quelque peu vantarde qu'avaient les Gascons au XVI^e siècle.

12. C'est l'expression « **Pomme de la discorde** ».

13. **a** - Fort comme un **Turc** ; **b** - Aller se faire voir chez les **Grecs** ; **c** - Soûlé comme un **Polonais**.

14. La Bérézina est une célèbre **défaite napoléonienne** de 1812.

15. Réponse **c**.

PAGE 26 Mots rares et précieux

1. Réponse **b**.

2. **a** : bien que souvent employé dans le sens « bien approvisionné », l'adjectif *achalandé* se rapporte à l'ancien terme *chaland*, signifiant « client ».

3. L'expression : **Peu me chaut** ; L'adjectif : **nonchalant**.

4. **Non**, pas du tout : le terme vieilli « *pecque* » désigne une femme sottre et prétentieuse.

5. **a** : un ladre est une personne extrêmement avare, comme l'est **Harpagon**.

6. **Querelle**.

7. **a** - 3 ; **b** - 2 ; **c** - 1.

8. L'adjectif *sapide* désigne quelque chose qui a du goût, de la saveur. Son antonyme est donc **insipide**.

9. Ces mots sont d'**anciens jurons** pouvant marquer l'admiration, l'étonnement ou la colère.

10. *gésir* - **gît** (que l'on connaît dans l'expression *ci-gît*) ; *issoir* - **issu** ; *échoir* - **échu**.

11. **Vrai**.

12. Réponse **a**.

13. **Faux** : « baliverner » existait déjà à l'époque de Montaigne.

14. **a** - 1 ; **b** - 4 ; **c** - 2 ; **d** - 3.

15. Réponse **c**.

LES CLASSIQUES DE BOLL

P. 4

En haut : *Don Quichotte*, de Cervantès.

En bas : *Vingt mille lieues sous les mers*, de Jules Verne.

P. 9 *Le Chien des Baskerville* d'Arthur Conan Doyle.

P. 13 *Le Corbeau et le Renard*, de Jean de La Fontaine.

P. 17 *La Guerre des mondes*, de George Orwell.

ANAGRAMMES

P. 7

Ville du passé : Luis Sepúlveda.

L'étoile star : Elsa Triolet.

La parole d'ange : Edgar Allan Poe.

P. 11

Les recettes de Colette : Cette école des lettres.

P. 13

On fureta dans la tombe de ce riche écrivain : Le vicomte François-René de Chateaubriand.

Il songe à l'urgence, il songe au temps retrouvé : Valentin Louis Georges Eugène Marcel Proust.

P. 15

C'est la rumba ! : Albert Camus.

P. 17

L'entreprise d'exorcisme : *Crime de l'Orient-Express* (d'Agatha Christie).

Et la vie a un goût d'boyau... *Voyage au bout de la nuit* (de Céline).

Une Italienne vint *La Nuit vénitienne* (d'Alfred de Musset).

Enlèvement *L'Événement* (d'Annie Ernaux).

UN SANS-FAUTE

PAGE 9 *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier

Dès qu'il fut (la locution conjonctive *dès que* n'est jamais suivie d'un subjonctif) – **c'est-à-dire** (traits d'union obligatoires) – **décembre** (la majuscule ne se justifie pour un nom de mois qu'en cas de personification poétique) – **discussions** – au milieu **desquelles** (ce relatif renvoyant à deux noms féminins, *discussions* et *disputes*) – je me **glissais** (imparfait et non passé simple : il est ici question d'une action habituelle, qui se répète) – l'un des plus **bavards** – prenant à **témoin** (la locution à *témoin* est toujours invariable) – **bruyamment** (à l'instar de l'adjectif *bruyant*, dont dérive cet adverbe).

PAGE 15 *La Peste* d'Albert Camus

ininterrompus – à **longueur** de journée – qui ne **fût** placé (subjonctif imparfait, de rigueur après le tour *pas un qui*) – **s'ils** s'arrêtaient (l'élision est ici obligatoire) – **coïncidèrent** (attention au tréma !) – en **flèche** – sept **cents** (multiplié, *cent* prend la marque du pluriel quand il n'est pas suivi d'un autre adjectif numéral) – **Parmi** les faubourgs (jamais de « s », à la différence de *hormis*) – sans qu'on **pût** (la locution conjonctive *sans que* est toujours suivie du subjonctif).

PAGE 21 *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline

New York (pas de trait d'union) – On en avait déjà **vu** (l'usage de *loin* le plus répandu veut que le pronom adverbial *en* n'entraîne pas l'accord du participe passé qui le suit) – et des fameux **même** (*même* étant ici adverbe, il doit rester invariable) – **n'est-ce pas** (attention au trait d'union de trop !) – **pâmait** (ne pas oublier l'accent circonflexe, la nouvelle orthographe l'ayant maintenu sur le « a ») – **s'engouffraient** (deux « f », comme dans *gouffre*) – au **ras** des jetées (quand bien même celles-ci auraient parfois affaire au raz de marée !) – **barbotante** – **kyrielle** (le mot a été formé à partir de l'invocation *kyrie eleison*).

PAGE 23 *Les Promesses* de Jean-Christophe Grangé
décor – **accueillait** – **blanc cassé** (quand un adjectif de couleur est constitué de deux mots ou plus, l'ensemble reste invariable) – cuir **brun** (ne pas confondre avec quasi-homophone, le nom *brin*) – qui vous **donnait** (le sujet du verbe est le relatif *qui*, mis pour *tapis*, et non le pronom *vous*) – ouvrages de **référence** – à l'**abri** – **tache** (pas d'accent circonflexe, au contraire du synonyme de *travail*) – **rappelle** (attention aux deux consonnes doubles).

PAGE 25 *Regardez-nous danser* de Leïla Slimani

attentionnés – **colonisation** – **était terminé** (s'il semble bien y avoir deux sujets, ce sont plutôt deux façons de qualifier une seule et même époque, d'où le singulier) – libre **cours** – **briqueterie** (ou **briquèterie**, un seul « t » en tout cas) – avaient plié **bagage** (toujours au singulier dans cette expression) – **auxquelles** (ce relatif doit s'accorder, non avec *travail*, mais avec le féminin pluriel *années*) – **c'étaient** (accord de rigueur, dans la langue surveillée, avec les pluriels qui suivent) – vague de **départs** (quand, comme ici, *vague* est synonyme de « série », son complément se met logiquement au pluriel).

PAGE 26 *Windows on the world* de Frédéric Beigbeder

complètement (accent grave) – **brûlât** (à l'accent circonflexe du subjonctif imparfait doit s'ajouter celui du radical *brûler*) – **kérosène** – **obsolètes** – **xx^e** siècle (l'abréviation se contente d'un seul « e » en exposant) – **croit** (l'accent circonflexe ne s'impose que dans la conjugaison du verbe *croître*) – **bâille** (l'accent circonflexe coiffe le « a », et non le « i ») – **magazines** – on **n'ose** plus (le tour est ici négatif).

NOM(S) D'UNE PLUME !

P. 7

1. Voltaire est le pseudonyme de **François-Marie Arouet**. Différentes hypothèses ont été émises pour expliquer le choix de ce pseudonyme, mais aucune n'est avérée.

2. Marguerite **Yourcenar** a fait de son patronyme de naissance, « Crayencour », une anagramme, à l'exception d'un « c », pour créer le pseudonyme sous lequel elle a signé toutes ses œuvres.

3. **Albert Camus** est bien le nom de naissance de l'auteur de *L'Étranger*. Marcel Achard est le pseudonyme d'Augustin Ferréol, Blaise Cendrars celui de Frédéric-Louis Sauser et Jules Romains celui de Louis Henri Jean Farigoule.

4. **Jean-Baptiste Poquelin** a choisi, à l'âge de 22 ans, « Molière » comme nom d'acteur, puis de dramaturge, mais n'a jamais expliqué les raisons de son choix.

P. 11

1. **c** : le poète Virgile est originaire de la région de Mantoue. « Cygne » est un surnom que l'on donne souvent aux grands poètes.

2. **a** - 1 ; **b** - 4 ; **c** - 2 ; **d** - 3.

3. **d** : Céline surnomme **Sartre** « l'agité du bocal » dans une réponse qu'il fait à ce dernier qui avait publié un article dans la revue *Les Temps modernes*,

« Portrait d'un antisémite », dans lequel il affirmait : « Si Céline a pu soutenir les thèses socialistes des nazis, c'est qu'il était payé. »

4. **a** : c'est à la suite de la parution du *Petit Chose* (1868), roman autobiographique d'**Alphonse Daudet** relatant le parcours du jeune provincial, que l'on a comparé son auteur à Charles Dickens.

P. 15

1. **Pablo Neruda**, né Ricardo Eliécer Neftalí Reyes-Basalto, est un poète et homme politique chilien.

2. Hergé est le pseudonyme de Georges Remi qui a pris l'initiale de son nom de famille « R » et celle de son prénom « G » pour créer son pseudonyme.

PAS SI BÊTE

P. 7

1. Réponse **a**.

2. Réponse **a**.

3. Réponse **b**.

P. 11

1. **Le Chat botté**, de Charles Perrault.

2. **c** : tous ces écrivains avaient une passion pour les chats, mais c'est Jean Cocteau qui a fait cette déclaration.

3. **a** - 3 ; **b** - 2 ; **c** - 1.

4. **a** : **Idéfix**, le fidèle compagnon d'Obélix !

P. 15

1. En septembre 1878, Stevenson entreprend la traversée à pied des Cévennes, accompagné de son ânesse **Modestine**.

2. **Kaa**, le serpent du *Livre de la jungle* est un python et non un boa.

PAR MOTS ET PAR VILLES

PAGE 13

1. « Plus mon petit **Liré**, que le mont Palatin » est un vers extrait du XXX^e sonnet (« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ») du recueil *Les Regrets*.

2. **a** - 3 ; **b** - 4 ; **c** - 2 ; **d** - 1.

3. Le village dans lequel se situe le moulin d'Alphonse Daudet est **Fontvieille**, dans les Bouches-du-Rhône. L'écrivain n'a jamais habité le moulin.

PAGE 17

4. **a** - 1 (Besançon) ; **b** - 4 (La Ferté-Milon) ; **c** - 2 (Charleville, aujourd'hui Charleville-Mézières) ; **d** - 3 (Metz).

5. L'abbaye de **Thélème** est décrite dans les chapitres LII à LVIII du roman *Gargantua*, de François Rabelais, édition de 1542.

6. Les passagers ont fait halte à **Tôtes**, petite commune de Normandie sur la route qui relie Rouen à Dieppe.

LIRE
magazine

SOCIÉTÉ ÉDITRICE
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros

SIÈGE SOCIAL

43, avenue du 11-Novembre,
94210, Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil

Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier

Directeur général : Stéphane Chabenat
Adjointe : Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction : Baptiste Liger
Directeur artistique : Cyril Oliverio
Secrétaire de rédaction : Meriem Djebli
Ont collaboré à ce numéro : Boll, Jean-Pierre Collignon, Bruno Dewaele,
Meriem Djebli, Margaux Morasso, Jacques Perry-Salkow, Julien Soulié
Couverture : Anouk Moncet

Partenariats et développement : publicite@lire.fr
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marrier : 01 47 00 11 77

Photogravure/Impression : Maury Imprimeur
S.A. Malesherbes
Publication mensuelle éditée
par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94210, Saint-Maur-des-Fossés

N° Commission paritaire : 0625 K 65621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.

Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
(97 79) - afdi@mediabooks.com
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

PAGE 2

	A		M		E		O		G		B		G	
P	R	O	U	S	T		V	A	U	G	E	L	A	S
	T	U	S		A	L	I	S	E		R		U	T
C	A	S	S	E	T	I	N		P	A	N	A	D	E
	U	T	O	P	I	E		S	E	G	A	L	E	N
O	D	E		I	S		M	O	S	A	N	E		D
			A	G	A	R	I	C		C	O	A	C	H
A	T	H	L	E	T	E		Q	U	A	S	S	I	A
	R	E	G	S		L	E	U		N			O	L
R	O	U	I			A	L	E	N	T	O	U	R	
	P		D	E	C	I		T	I	S	E	R	A	S
R	E	M	I	G	E	S		T	A		S	E	N	E
			T	O	N		S	E	N	A	T	S		G
A	C	R	E		D	I	A		T	I	R		F	U
	E	U		O	R	D	R	E		L	E	G	E	R
A	S	S	O	L	A		R	M	I		S	E	N	
	A		C	A	R		A	U	L	X		N	E	Z
L	I	A	T		S	E	U	L	E		M	E	L	O
	R	I	A	D		O	T	A		T	A	P	O	N
V	E	R	L	A	I	N	E		R	A	C	I	N	E

PAGE 18 HAUT

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	P	A	L	E	T	T	E	S
2	E	M	A	R	P		T	E
3	P	E	P	S		S	O	N
4	I	L	I		O	I	N	T
5	N	I	N	A	S		N	I
6	I	O		U	L	R	E	M
7	E	R	A	T	O		R	E
8	R	A				F	A	N
9	I	B	S	E	N		S	T
10	S	L	A	L	O	M		A
11	T	E		M	E		R	L
12	E		A	E		L	U	E
13	S	O	U	R	I	R	A	S

PAGE 18 BAS

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	E	L	O	S	I	M	A	C
2	N		R	U		A	V	A
3	T	E	M	P	E	T	E	R
4	H	O	U	R	V	A	R	I
5	O		Z	A	E		E	C
6	U	S			I	S	S	A
7	S	A		R	L			T
8	I	C	A	O			B	U
9	A	S	S	U	R	E	U	R
10	S		A	G	O	U	T	I
11	T	A	P	I	S	S	E	S
12	E	P	I		E			T
13	S	I	T	T	E	L	L	E

PAGE 21

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	T	O	N	N	E	L	E	T
2	E	S	S	O	R	E	U	R
3	X	E		E	M	E	R	I
4	T	E	R	M	I	T	E	S
5	U	S	A	I	T			T
6	E		B	E	A	U	J	O
7	L	A	I		G	N	O	U
8	L		O	L	E		I	N
9	E		T	I	S	A	N	E
10	M	A		S		R	T	T
11	E	M	I	R		R	U	T
12	N		R	E	M	E	R	E
13	T	E	M	P	E	T	E	S

PAGE 23

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	T	R	A	M	I	N	E	R
2	E	M	P	R	E	S	S	E
3	L	I	E	G	E			M
4	E		R			F	L	A
5	A	N	O	B	L	I	E	S
6	C	A		R	A		G	T
7	H	U	M	A	N	I	S	E
8	E	F	E	N	D	I		R
9	T	R			E		X	I
10	E	A	G			A	N	S
11	U	G	O	L	I	N		E
12	R	E	N	E		E	V	E
13	S	E	D	U	I	T	E	S

PAGE 25

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	G	O	D	I	V	E	A	U
2	R	U	A	D	E	S		N
3	A	V		E		T	R	I
4	N	E	R	O	N		E	V
5	D	R	A	G	E	E		E
6	I	T	E	R	E	R		R
7	L	E		A	S	S	A	S
8	O	S	A	M			V	A
9	Q		C	M		A	I	L
10	U	N	T	E	L		O	I
11	E	T	E	S	I	E	N	S
12	N	E	O		N	P		M
13	T	E	N	A	C	I	T	E

PAGE 27

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	R	E	T	R	A	C	E	E
2	O	S	E		O	R	S	M
3	N	C		A	U		C	P
4	D	O	M	P	T	E	U	R
5	O	R	A	L		S	L	E
6	U	T	E		S		A	S
7	I	E		S	T	E	P	S
8	L	S	D		A	N	E	E
9	L		O	B	S			M
10	A	M	U	L	E	T	T	E
11	R	I	D	A		S	U	N
12	D	R	O	S	S	A	N	T
13	S	O	U	T	I	R	E	S

Des livres utiles pour viser le zéro faute

